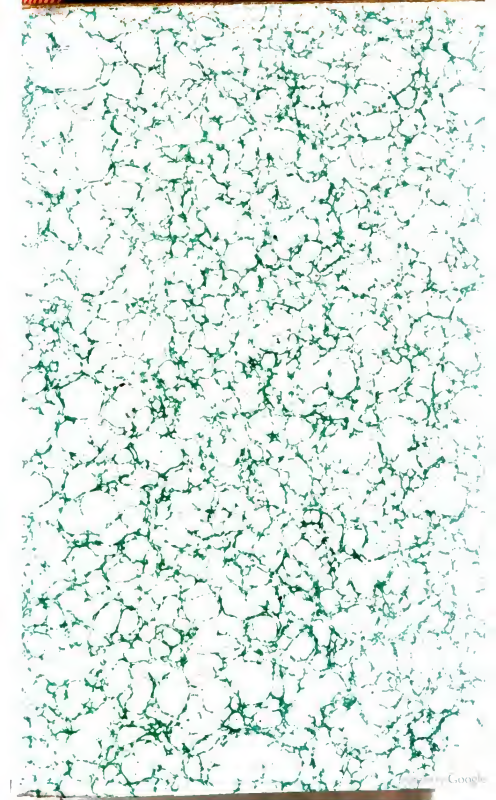






LE CHIEN

QUI

SÈME DES PERLES

COMTESSE DASH

LE CHIEN

QUI

SÈME DES PERLES





PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866



A

MME LA MARQUISE DE LA GRANGE

Née DE CAUMONT LA FORCE.

Permettez-moi, chère madame, de vous dédier cette vieille histoire. Ce n'est pas une fleur des champs, comme la délicieuse Résinière d'Arcachon, *que j'ai lue et relue avec un plaisir si vrai. C'est un souvenir des anciens temps, où la duchesse de la Force avait tant d'esprit et où M. de Lauzun triomphait encore. Vous qui êtes de leur famille, vous aimerez, j'espère, ce retour vers le passé et vous serez indulgente pour le tableau en faveur des modèles.*

Comtesse DASH.

Château de Breilly. — Novembre 1865.

LE CHIEN
QUI SÈME DES PERLES

I

Avant-Scène.

Nous sommes au plus beau moment de la Régence. Les intrigues se croisent : les unes pour la pousser en avant, les autres pour la renverser; tout cela non par haine, ni par vengeance, mais par intérêt personnel.

Les jeunes seigneurs conspiraient bien, un peu, par-ci par-là, entre un rendez-vous d'amour et un souper fin. Paris n'était pas la Bretagne : rien n'était sérieux en tout ceci; les espions de Dubois découvraient la trame avant qu'elle fût tissue; on faisait venir les turbulents, M. le Régent les admonestait, et leur donnait le choix entre la Bastille et les antichambres du Palais-Royal : ils avaient horreur de la prison, ils se repentaient et faisaient leur soumission de bonne grâce; la Régence était sauvée, et l'on buvait le soir des flots de vin de Champagne; ils emportaient les derniers ressentiments jusqu'à ce qu'une ambition rentrée ou un caprice refusé amenassent ces

nouveaux Brutus à menacer ce nouveau César. Grâce à Dieu! on ne tuait personne et la nation ne s'attristait point de tout cela.

Un matin du mois d'avril, dans un des vastes hôtels de la rue Saint-Louis au Marais, toutes les fenêtres étaient encore fermées.

— M. le duc de Châteaubert? dit un homme qui entra.

Le suisse le toisa des pieds à la tête avant de répondre, et le trouva probablement bien hardi, d'après son plus que modeste accoutrement, car il lui jeta d'un air de hauteur :

— On n'entre pas ainsi chez monseigneur sans être attendu.

Le bonhomme ne se découragea point; il ferma la porte et avança un peu.

— Monseigneur ne m'attend pas, mais lorsqu'il saura ce qui m'amène, il sera charmé de me voir.

Un laquais qui traversait la cour, entendant ces singulières paroles, s'approcha du suisse, resté debout devant sa loge, et lui demanda si l'on n'allait pas chasser ce fou.

— Je ne suis point fou, repartit l'étranger; je porte là un trésor que M. le duc de Châteaubert désire vivement acquérir. Permettez-moi d'attendre ici le bon plaisir de votre maître; je m'engage à accepter vos mauvais traitements s'il ne vous a pas récompensés avant ce soir.

Les domestiques recommencèrent un examen attentif du quidam si sûr de son fait.

C'était un homme de plus de soixante ans, vêtu d'une sorte de houppelande noire, avec une fourrure. Ses hauts-de-chausses, suivant la mode du règne de Louis XIV, étaient d'un capucin foncé, et ses bas rouges étalaient plus d'une reprise. Il portait un chapeau rond d'une cou-

leur douteuse, orné d'une plume fanée. On eût dit une friperie ambulante.

L'objet le plus remarquable de cet accoutrement était une boîte carrée, fermée d'une serrure solide et percée au couvercle d'une quantité de petits trous. Ce devait être une chose précieuse, rare apparemment, ou quelque instrument inconnu, qu'il désirait offrir au duc, pour en tirer de l'argent. Les valets savaient leur maître fort amateur de curiosités, aussi n'osèrent-ils plus renvoyer celle-ci, mais ils voulurent en avoir les prémices.

— Eh bien! attendez que M. le duc soit éveillé, ainsi que votre boîte. et ne faites pas de bruit surtout.

L'hôtel de Châteaubert, situé *extraordinairement* dans ce quartier parlementaire, et si loin du séjour actuel de la cour, était un grand et magnifique bâtiment, d'une ancienneté authentique, prouvée par sa construction même et par les nombreux souvenirs qui s'y rattachaient.

Le duc s'y trouvait fort mal à son aise, mais il était forcé de l'habiter par la volonté de la duchesse son aïeule, laquelle y avait passé ses beaux jours sous le feu roi. Lorsqu'elle venait à Paris chaque année, elle n'eût pas supporté de voir son petit-fils hors de la maison de ses pères, sous prétexte que cette maison n'était point à la mode des petits maîtres. La vieille duchesse ayant conservé une fortune considérable et une considération méritée, était une grand'mère à soigner.

Depuis sept ans, M. de Châteaubert était marié, bien qu'il n'eût encore que vingt et un ans. Orphelin dès son bas-âge, la douairière, devenue sa tutrice, s'était occupée de sa fortune avec les soins les plus attentifs; elle lui avait *mitonné* une héritière, orpheline comme lui, possédant les plus belles terres du Maine, descendant par un bâtard des ducs de Bretagne, et portant comme lui le

beau nom de Beaumanoir. Dès que son petit-fils eut quatorze ans et la jeune fille douze, elle les unit, avec l'autorisation du commandeur d'Amboise, oncle et tuteur de la mariée. La noce se fit magnifiquement dans une des terres de celle-ci, puis, le jour même, le duc revint à Paris, accompagné de son gouverneur. La duchesse resta près de son aïeule, jusqu'à ce qu'ils eussent l'un et l'autre l'âge, non pas de raison, mais de folies.

La grand'mère était une femme supérieure; elle se promit de diriger sa petite-fille, d'en faire ce qu'elle avait été elle-même, et ce ne lui fut pas difficile, car elle trouva dans son élève des dispositions admirables.

Accoutumée aux mœurs sinon rigides, au moins réservées du grand siècle, elle ne comprenait pas les nouvelles façons, les inconvenances de la génération présente, encore moins ses débauches et ses ignominies.

Elle voulait que les ménages restassent unis, ne fût-ce qu'en apparence; elle voulait surtout que le nom fût respectable et respecté, qu'on payât ses dettes, qu'on vécût en famille, qu'on allât chaque année, en grand seigneur, dans ses terres; elle voulait enfin bien des choses, que personne ne faisait plus et qui s'éloignaient tous les jours davantage.

La jeune duchesse fut donc élevée dans ces principes et ne douta pas un moment que son mari n'eût les mêmes idées; sa grand'mère n'en était pas moins convaincue; elle avait toute confiance dans le gouverneur de son fils, dans son fils également; elle avait compté sans les occasions, sans les amis, sans tout ce qui entraîne la jeunesse et qui la perd. Le duc de Châteaubert était le plus charmant jeune homme du monde: beau, élégant, spirituel, d'une distinction native et d'une bravoure proverbiale. Il ne tarda pas à se jeter tête baissée dans les extrava-

gances; le gouverneur prêcha, menaça d'instruire la grand'mère; le jeune homme répondit :

— Vous n'oserez pas, mon cher monsieur Filleau. Vous savez de reste que cela ne servirait à rien.

M. Filleau le sentit en effet, et il cacha les déportements, tout en conservant son droit de remontrance, dont il usa. A seize ans le duc avait trois maîtresses et dépensait le triple de sa pension. Il ne songeait pas plus à sa femme que si elle eût encore été Mlle de Beaumanoir. De loin en loin ils s'écrivaient une lettre bien courte, bien froide; la douairière leur servait d'intermédiaire tous les six mois, c'était tout. Pourtant, quand la jeune fille eut dix-sept ans, la duchesse fit faire son portrait et l'envoya à M. son fils.

Jamais Hébé et les Grâces réunies ne possédèrent un aussi délicieux visage, une taille plus séduisante et plus voluptueuse. Elle savait être à volonté et tour à tour triste, gaie, rêveuse, spirituelle, sévère, provocante : c'étaient dix femmes en une seule. Elle avait appris de la duchesse les grandes manières et les possédait au souverain degré; elle avait appris d'elle-même la séduction et elle était la séduction incarnée, capable de tourner la tête à un couvent de derviches.

Lorsque la douairière la trouva tout à fait accomplie, — elle avait dix-huit ans, — elle écrivit à son petit-fils de venir chercher sa femme. Il fallut obéir. Comme tout le monde, il resta frappé de tant de charmes, mais, en opposition avec tout le monde, en sa qualité de mari, je suppose, il se contenta de la trouver belle sans l'avouer. Il la reçut en cérémonie des mains maternelles, écouta les yeux baissés le sermon de rigueur, salua du plus grand air la compagne de sa vie, celle qui portait son nom, et se promit *in petto* de ne partager avec elle que cela.

Le premier sentiment qu'éprouva le duc près de sa femme, ce fut l'embarras. Il comprit qu'une telle beauté et un tel esprit occuperaient bientôt une grande place, et qu'il fallait les ménager.

— Madame, lui dit-il, pendant qu'ils roulaient pesamment dans leur chaise, vous aimez le monde sans doute?

— Je ne sais pas, monsieur; je ne l'ai jamais vu et je n'y ai jamais pensé.

— On a dû vous apprendre cependant qu'une personne de votre nom et de votre état était appelée à le fréquenter?

— En cela, comme en toutes choses, monsieur, je me laisserai guider par vous.

— Diable soit des éducations de province! C'est que je n'ai pas le temps de la guider, pensa-t-il, et, d'ailleurs, je serais un drôle de guide, j'en conviens.

Le silence se fit encore dans la chaise, la duchesse le rompit la première.

— Monsieur le duc, laquelle de nos terres habiterons-nous l'été? demanda-t-elle.

— Une terre! Nous sommes trop jeunes pour penser à ces choses-là, madame. En fait de châteaux, nous avons Versailles, Marly, Fontainebleau, Compiègne; nous avons notre hôtel à Versailles et notre hôtel à Paris. A notre âge, on suit la cour et on s'amuse.

— Ah! je croyais... répliqua-t-elle étonnée.

— Vous avez beaucoup à apprendre, madame, il me semble.

— Vous m'instruirez, monsieur le duc.

Pendant tout le voyage ce furent ainsi des surprises et des questions. Le jeune mari en déduisit que sa femme était trop honnête pour le milieu où elle allait vivre, mais que bientôt la société elle-même se chargerait de l'instruire et de lui enlever ses scrupules malséants.

A son arrivée dans l'hôtel, la jeune femme se laissa conduire à son appartement, en visita toutes les pièces, et lorsque le duc lui eut montré les salons d'honneur, la salle du dais, sa chambre et ses cabinets :

— Monsieur, dit-elle fort naturellement, vous seriez bien aimable de me mener aussi chez vous; il serait à propos que je susse où vous êtes, si par hasard j'avais besoin de vous parler.

On voit qu'elle se formait.

Les jours suivants, ils se rencontrèrent à peine, si ce n'est pour les visites de famille. La duchesse fut présentée à la cour. Elle reçut sur son lit, suivant l'usage, comme une nouvelle mariée, et bientôt il ne fut question que de sa beauté parmi les seigneurs, et voire même parmi les courtisans du Palais-Royal.

M. de Châteaubert voulut l'y conduire; elle refusa avec beaucoup de fermeté.

Les femmes qui tenaient à leur réputation ne s'y montraient jamais; excepté quelques dames sans préjugés, le cercle de M. le duc d'Orléans ne se composait que de ses roués.

Mme de Châteaubert n'adopta pas sur-le-champ les lois admises. Elle resta dans son appartement, s'y installa suivant ses goûts, s'occupa de son intérieur, cultiva la musique, entreprit même des lectures sérieuses; elle observait beaucoup et parlait peu.

On la traitait de bégueule; on la craignait pourtant, on compta avec elle, plus qu'une femme de son âge n'imposait d'ordinaire. Les bons esprits se mirent à l'étudier. Les badauds commencèrent à la louer aussi; sa réputation s'établit peu à peu, et le duc entendit vanter la sagesse et la vertu de la nouvelle duchesse, reconnue en même temps pour la plus jolie femme de Paris.

Cet état de choses dura quelques mois; Mme de Châteaubert en passa deux ou trois près de son aïeule pour rétablir sa santé un peu attaquée, et lorsqu'elle revint, une transformation complète s'était opérée en elle. Elle rechercha le monde, elle fut assidue chez Madame. Elle alla même une fois au Luxembourg, chez Mme la duchesse de Berry. Elle reçut M. le Régent, qui vint la voir pour l'en remercier; il était fort sensible à ces complaisances pour madame sa fille de la part des dames que l'on appelait déjà des *collets montés*.

Elle fit prendre une petite et une grande loge à l'Opéra; et devint presque coquette, ce qui était à peine un péché véniel en ce siècle-là.

Il lui arriva de Bretagne un jeune cousin, le vicomte de Kermandre, qui bientôt ne la quitta plus.

M. de Châteaubert entendit parler de ces métamorphoses et ne s'en soucia pas. Il était lancé dans le tourbillon le plus tournant de cette époque tournante. On ne pouvait marcher plus gaiement et plus insoucieusement à sa perte et à sa ruine : peu d'années encore, et il ne lui resterait rien que son nom.

Pour tout le monde, la duchesse était rangée désormais dans la classe nombreuse des femmes légères; nul ne doutait qu'elle n'eût accepté les hommages du vicomte, elle ne prenait point la peine de le dissimuler.

Le vicomte était fort jeune, il était beau, brave, spirituel, d'un charmant caractère. Il va sans dire que le duc et lui étaient les meilleurs amis du monde, suivant l'usage du moment.

Telle était la situation des choses, quand le vieil inconnu apporta la fameuse boîte, objet de la curiosité des laquais.

Il attendit plus de deux heures, sans que sa patience

se lassât. Nul n'osa pourtant le mettre à la porte, et il resta en possession de son banc, jusqu'à ce que la sonnette du duc retentit dans tout l'hôtel.

C'était alors une nouveauté que les sonnettes d'appartements ; le valet de chambre parut à la porte du vestibule et appela le vieillard.

— Monseigneur consent à vous recevoir, l'ami. Si vous savez vous y prendre, votre curiosité est vendue et l'on vous en donnera un fort prix.

— Il n'est pas de sommes qui puissent payer ce que j'apporte, répliqua l'étranger d'un ton d'oracle en franchissant la première marche de l'escalier.

II

Un Sylphe.

Lorsqu'il entra dans l'appartement du duc, le vieillard resta quelques instants ébloui, tant de luxe lui paraissait merveilleux. Il salua gauchement et attendit sur le seuil qu'il lui fût permis d'avancer.

— Approche donc, mon brave homme, dit M. de Châteaubert, et viens me montrer tes chefs-d'œuvre. Qui t'envoie d'abord ?

Le visage de l'étranger devint grave, toute trace de timidité disparut et il répondit d'une voix assurée :

— Celui qui m'envoie n'a pas de nom.

— Ah! très-bien, reprit le duc, ceci est une autre affaire; explique-toi pourtant, car je ne te comprends point.

— Nous ne sommes pas seuls, monseigneur.

M. de Châteaubert fit un signe, le valet de chambre disparut. Le vieillard posa soigneusement sa boîte sur un fauteuil, puis il sortit de sa poche une lettre qu'il montra au jeune homme attentif.

— Monsieur le duc, poursuivit-il, je suis un savant indigne; j'ai quelquefois eu l'honneur de travailler avec Mgr le Régent lui-même; je m'occupe de sciences occultes et j'ai fait des découvertes.

— C'est-à-dire que tu es un sorcier, j'entends.

— Je suis en relation avec les esprits; ils daignent se manifester à moi d'une manière sensible, et l'un d'eux m'a apporté cette lettre et cette caisse, en m'intimant l'ordre de vous remettre l'une et l'autre ce matin.

Le duc éclata de rire.

— Une caisse et une lettre de la part des esprits, de la part de Lucifer, sans doute! Cela doit être délicieux.

Le savant présenta le billet que le jeune homme ouvrit aussitôt. Il lut tout haut ce qui suit :

« Il y a trois jours, vous étiez en une compagnie où vous avez formé un souhait, je l'ai entendu et je l'ai exaucé Tant que vous conserverez ce témoignage vivant de ma protection, vous n'avez rien à craindre de personne; gardez qu'il disparaisse, votre puissance disparaîtrait avec lui. »

A cette époque de perversité et de débauche, à cette époque où l'on croyait à peine en Dieu, la superstition était partout. Depuis M. le duc d'Orléans, qui faisait très-hardiment des évocations et qui obtenait des résultats extraordinaires, jusqu'aux moindres grimauds des écoles,

tout le monde se mêlait de sortiléges. Le duc se prit à regarder la lettre et la caisse avec émotion.

Le vieillard lui offrit très-respectueusement une clef et déposa la boîte à ses pieds. Cette boîte s'ouvrit et laissa voir une ravissante maison de chien sculptée, dorée, ouatée de brocard rose, garnie de rubans, de plumes et d'émaux.

Au fond de cette niche reposait une boule de soie blanche comme l'albâtre, grosse comme un rat, avec des yeux noirs et brillants, des pattes imperceptibles, un air impérial sur ses coussins d'édredon : c'était le propriétaire de la loge, un bichon de la plus petite espèce, un bichon sans pareil et sans rival, un bichon qu'une princesse eût payé de ses plus gracieux sourires, qu'une danseuse eût acheté par le don de son cœur.

— Quel bijou ! s'écria le duc....

— Dans cette compagnie où vous étiez, monseigneur, on a parlé du chien de l'Arioste qui, à chacun des ses mouvements, semait des perles autour de lui. Vous avez témoigné le désir d'en posséder un semblable; ce souhait a été entendu, et voici cet animal merveilleux.

— Il sème des perles?

— Il sème du bonheur, de la chance, des honneurs et de l'argent. C'est votre gardien, votre protecteur. Gardez qu'on vous le dérobe, tâchez qu'il vous aime et vous triompherez de tout. Maintenant, monseigneur, ma mission est remplie, permettez-moi de me retirer en vous saluant très-humblement.

— Un instant, poursuivit M. de Châteaubert.

Il avait sorti le petit chien de sa niche et le tenait sur ses genoux, examinant un collier dissimulé sous ses longues soies. Ce collier d'or, enrichi d'émeraudes et de rubis, portait cette inscription :

— « Je m'appelle Galaor, et j'appartiens au duc de Châteaubert. »

Le jeune homme réfléchissait; tout à coup il releva la tête.

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Merlin, pour vous servir, monseigneur.

— C'est un bon nom d'enchanteur. Où demeures-tu?

— Au bout du faubourg Saint-Antoine, à côté du prieuré des Augustins.

— Tu n'es pas riche?

— Monseigneur, je n'ai besoin de rien et je ne demande rien.

— Écoute, je ne crois pas un mot de ton histoire, dis-moi la vérité, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Je vous ai révélé ce qu'il m'a été commandé de vous apprendre, je n'en sais pas davantage.

— Il doit y avoir une femme dans tout ceci. Laquelle? Ne me fais pas languir, tu en seras récompensé et je te garderai le secret.

— Une femme! Monseigneur me prend pour un autre. Vous remettre le gage d'un amour coupable, dans la propre maison de Mme la duchesse!

— Ton conte est impossible, cherches-en un meilleur.

— Monseigneur, je vois ici une image sacrée, reprit solennellement le messager, en étendant le bras vers un christ. Je jure sur ce crucifix, sur mon salut éternel, que je ne vous ai pas trompé. Je suis un simple et honnête homme, je ne ferais pas un serment sacrilége.

— Je croirai donc; mais souviens-toi que, si tu te joues de moi, lors même que tu serais au fond de l'enfer, je t'y découvrirai pour te faire mourir sous le bâton.

M. de Châteaubert se leva et prit sa bourse déposée sur une table.

— Accepte ceci, nous verrons ensuite.

— Je vous remercie, monseigneur, je ne suis pas de ceux que l'on paye.

— Alors, va-t'en, philosophe, je te retrouverai quand il en sera temps et je ne t'oublierai pas.

Resté seul, il chercha dans le regard singulier de Galaor quelque étincelle de ce feu de l'autre monde qui devait révéler son origine. Le chien fixait sur lui ses prunelles de diamant noir, où brillait une intelligence peu commune. Ce fut entre eux un entretien muet; le jeune homme croyait, en dépit de sa raison, et ne pouvait se défendre d'une crainte involontaire.

Il voulut placer lui-même la niche de son farfadet dans l'endroit le plus chaud, le plus gai, le mieux éclairé de la chambre. Galaor le regardait et, dès que sa maison fut installée, il alla s'asseoir gravement à la porte, de façon à ne rien perdre de ce qui se passerait autour de lui.

M. de Châteaubert sonna, le valet de chambre parut.

Le duc s'empressa de lui raconter cette étrange histoire.

— Ma foi! Bourgogne, si c'est un bon génie, il est temps qu'il se présente, car nos affaires ne sont pas brillantes. As-tu fait ma commission? As-tu vu Gaucher pour ma dette d'hier?

— Oui, monseigneur, mais je n'ai pas une bonne réponse à vous transmettre: il n'a plus un sou dans sa caisse.

— Et cet emprunt?

— Hélas! monseigneur, Mme la duchesse a refusé sa signature.

Le duc pâlit légèrement.

— Ah! ah! fit-il, ce sont encore là des mœurs de pro-

vince... Mille pistoles ne se trouveront pas dans la poche de ma robe de chambre; il faudra avoir recours aux usuriers, et je dois payer dans les vingt-quatre heures. Ah! madame la duchesse! madame la duchesse!

Il regardait vers l'appartement de sa femme.

— Si Mme la duchesse y eût consenti, M. le duc eût touché ce matin cent mille livres.

— De quoi réparer mes pertes au jeu, donner quelques soupers à ma petite maison, et envoyer à la Florence ce collier dont elle a tant envie....

Ses yeux tombèrent en ce moment sur le petit chien, toujours assis à la porte de sa niche.

— Ah! s'écria-t-il, si l'on ne m'a pas menti, si tu es réellement un lutin ou un génie, tire-moi de là, Galaor, je croirai en ta puissance.

Galaor, comme s'il l'eût entendu, s'avança jusqu'à lui, le flaira quelques instants, puis il marcha résolûment vers la porte et se mit à pousser de petits cris plaintifs. Presque en même temps celle de l'antichambre s'ouvrit. C'était le suisse, chargé d'un paquet assez volumineux, qu'il avait ordre de ne remettre qu'à M. le duc lui-même.

Le duc fit sauter le cachet et trouva, sous une énorme enveloppe, vingt billets de mille pistoles chacun, payables à vue chez Dauberney, un financier célèbre. Le jeune homme poussa un cri de joie; il était sauvé.

— Qui a apporté cela?

— Un grison, monseigneur.

— Il n'a rien dit?

— Il m'a seulement recommandé de rendre ceci à monseigneur sur-le-champ.

— Mon petit Galaor, que je te remercie!

Il prit le chien dans ses bras et le couvrit de caresses; celui-ci les reçut sans les rendre.

— C'est égal, ajouta-t-il comme par réflexion, les mille pistoles sont bien comptées.

Au moment où il commençait sa toilette, on gratta de nouveau à la porte, et la femme de chambre de la duchesse, une Lisette du plus haut style, se présenta.

— Mme la duchesse désirerait avoir avec M. le duc un moment d'entretien, dit-elle, et comme son appartement est envahi par les tapissiers, qui enlèvent les tentures d'hiver, elle prie monseigneur de vouloir bien la recevoir chez lui.

— A l'instant, répondit le duc, je m'empresse d'aller au devant d'elle.

Bourgogne ne laissa pas à son maître le temps de le congédier; au moment où Mme de Châteaubert entra dans la chambre, elle s'y trouva seule avec son mari.

Elle était bien belle, cette jeune duchesse! Sa physionomie cependant n'était pas sereine; elle répondit par une simple inclinaison de tête au salut de son mari.

— Je suis fâchée, monsieur, dit-elle, de venir vous déranger chez vous, mais il est question d'une affaire importante, j'avais une explication à vous donner, à vous demander peut-être aussi, et il me tardait d'en finir avec ces désagréments.

— Je suis à vos ordres, madame.

— J'ai vu hier votre intendant, monsieur, il était chargé de votre part d'obtenir mon autorisation pour un emprunt de cent mille livres. J'ai refusé.

— Je le sais, madame.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je devais vous prévenir, afin que vous n'en soyez pas étonné, il en sera toujours ainsi.

— Vraiment, madame, et pourquoi?

— Parce que, monsieur, depuis que vos biens vous ont

été remis, et il y a trois ans à peine, vous avez déjà mangé tout ce que vous avez eu à votre disposition, sauf les terres inaliénables; parce que, si je vous laissais entamer les miens, ils suivraient bientôt la même route, et que je me trouverais ruinée en fort peu de temps, sans aucun profit pour vous.

— Combien avez-vous de revenu, madame? reprit le duc avec un sourire moqueur, il me semble que vous devez le savoir.

— Parfaitement, monsieur. J'ai été mariée dans mes droits, sous le régime dotal. J'ai de mon père 250 000 liv. de rente des terres de Bretagne, venant des Beaumanoir, et de ma mère 150 000 liv. dans le Maine, ce qui me donne 400 000 liv. par an, en fonds de terre, au denier deux, sans compter les économies faites par mes tuteurs, jusqu'à mon mariage, lesquelles économies, bien et dûment placées en de bons endroits, représentent encore plus de 80 000 liv. de revenu au denier quatre.

La duchesse prononça cette nomenclature du ton d'un procureur faisant son inventaire; sa voix devint nasillarde : ce jeune et frais visage se transforma; il n'exprima plus qu'une cupidité avide et une sécheresse dont son mari resta frappé, pour la première fois; il en éprouva presque un sentiment de dégoût.

— En vérité, madame, reprit-il, vous êtes singulièrement changée depuis votre dernier voyage près de ma grand'mère. Ce ne sont pas là cependant les leçons qu'elle avait coutume de vous donner, et vous ne lui ressemblez plus autant qu'autrefois.

— Vous savez maintenant l'état de ma fortune, où voulez-vous en venir?

— A vous assurer, madame, que ces quatre cent quatre-vingt mille livres vous seront comptées régulièrement

chaque année, à vous ou à la personne que vous désignerez. Je n'y prétends plus rien, je reçois ici une trop bonne leçon.

— Je vous demande pardon, monsieur, vous ne me comprenez pas.

— Vous parlez fort clairement, je vous assure.

— Non, monsieur, à ce qu'il me paraît. J'ai refusé ma signature à votre intendant, parce qu'il ne me convenait pas de faire traîner mon nom dans les officines de vos traitants, parce qu'il ne me convenait pas non plus de vous voir emprunter à des intérêts excessifs qui vous ruinent. Je suis bien peu votre femme, monsieur, mais je suis votre amie; si vous avez besoin d'argent, n'en cherchez pas ailleurs que chez moi, je vous en prêterai sans intérêt, je vous le proteste, à une condition seulement, c'est qu'il me sera garanti par ceux de vos biens qui vous restent encore et dont vous pouvez disposer comme usufruit, bien qu'ils soient inaliénables dans le fonds.

— Je vous remercie, madame; je décline vos offres, je n'en ai pas besoin. En vérité, on vous prendrait pour une bourgeoise derrière son comptoir, voulant sincèrement obliger quelque maltôtier de ses amis, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien et qu'elle fût sûre de n'y rien perdre.

— Quoi! monsieur, vous refusez? s'écria la duchesse sans faire attention au compliment.

— Je n'en ai plus besoin, madame, je vous le répète, j'ai un banquier.

— Où est-il?

— Le voici.

Et il posa le petit chien sur ses genoux.

— Vous voulez rire sans doute?

— Aucunement, madame. Ce joli animal m'a fait donner ce matin même mille pistoles. Je dis *donner*, entendez-vous?

La duchesse le regarda comme si elle le croyait fou.

— Et chaque fois que j'en aurai besoin, je n'aurai qu'un mot à dire, aussitôt l'argent, l'or, les pierreries, m'arriveront sur-le-champ. J'ai là un protecteur, un génie qui me sauvera de tout. Je ne me charge pas de vous expliquer le fait, mais cela est ainsi.

La duchesse se leva.

— Adieu! monsieur, dit-elle; vous vous moquez de moi, à votre aise! Rappelez-vous ce que vous savez, et comptez sur moi comme sur une bonne amie, qui veut nous conserver à tous les deux un morceau de pain pour nos vieux jours.

Le duc reprit sa toilette, et elle était longue alors : la question de la coiffure seule demandait un soin particulier. On annonça une nouvelle visite, le chevalier de Châtelux.

L'histoire du petit chien fut racontée et commentée; le chevalier voulut en rire; le duc lui ferma la bouche en lui disant qu'il y croyait.

— Ah çà! décidément tu as foi au diable, Châteaubert; te voilà converti? Dans ce cas, j'ai une proposition à te faire.

— Si elle est agréable, je l'accepte.

— Elle est au moins curieuse. Richelieu, le grand prieur, Biron, La Trimouille et moi, nous avons formé la partie de voir ce diable auquel tu crois, et nous devons être conduits chez lui par un sorcier que Richelieu connaît et qui demeure à côté de Clamart. Veux-tu en être?

— Où, quand et comment se réunit-on?

— Nous serons prévenus; le rendez-vous est à Clamart.

La conversation roula longuement sur ce qu'ils appelaient une bonne partie; ils en détaillaient d'avance les péripéties, et le chevalier soutenait que le grand prieur était trop poltron, il n'irait pas jusqu'au bout, tout descendant d'Henri IV qu'il fût.

Lorsque la toilette fut achevée, M. de Châteaubert demanda son carrosse pour aller déjeuner aux Tuileries, où le quatrième successeur de Renard réunissait chaque matin toute la jeune noblesse. Il fut arrêté par un nouvel incident.

Un autre grison avait apporté une lettre, et le laquais favori de Mlle Florence, actrice de la Comédie-Italienne, en avait déposé une seconde chez le suisse. Celle-ci fut ouverte la première, en dépit de la curiosité, Mlle Florence étant, je crois, la personne que M. le duc affectionnait le plus. Elle appartenait officiellement à M. le Régent. C'était un double plaisir, un aiguillon piquant. Voici ce qu'elle écrivait :

« Si vous voulez venir chez moi ce soir, mon cher duc, vous y trouverez une personne à laquelle j'ai parlé de vous, qui consent à vous voir en particulier et qui vous aimera bientôt, pour le peu que vous en preniez la peine. Cela a été difficile, je ne vous le cache pas; les préventions étaient fortes. J'ignore qui vous avait si bien servi, mais j'ai dissipé les nuages, et il dépendra de vous seul d'occuper la place due à votre naissance et à votre mérite.

« A ce soir; on soupera gaiement après le sérieux; on boira à vos succès de tous genres. Il en est un pourtant qui ne sera fêté qu'à nous deux. Celui-là, si c'en est un,

demande plus de mystère que jamais, à cause *de ce que vous savez*. Ainsi ne le publiez point, vous n'auriez rien à y gagner, et moi j'aurais tout à y perdre.

« On m'a amené hier le cousin de Mme la duchesse, le vicomte de Kermandre; il est tout à fait bien, et je vous en fais mes compliments.

« FLORENCE. »

Le duc avait lu haut cette lettre; quand il arriva à la recommandation de silence, le chevalier l'interrompit.

— Je serai muet comme une carpe, dit-il. Te voilà au comble de tes vœux; tu verras M. le Régent, tu obtiendras ce que tu désires...

— Je ne sais, répliqua-t-il, si je le verrai.

— Et pourquoi pas? Aurais-tu des scrupules à cause de sa maîtresse? Ah! ah! ah!

— Des scrupules pour Florence!

« Voyons l'autre épître, reprit-il. Cette écriture-là n'est pas connue : quelque quemandeur peut-être; mais le papier est élégant :

« Vous chercherez en vain à découvrir qui je suis, mon beau duc, vous ne l'apprendrez que le jour où il me plaira de vous le dire; sachez seulement qu'il existe à Paris une femme jeune, belle, et qui vous aime. C'est un caprice, c'est une folie, je ne le nie point, puisque je ne veux pas encore vous déclarer mon nom ni vous montrer mon visage.

« Il existe pour cela des motifs importants; et puis, j'aime l'extraordinaire, je fuis les chemins battus. Tout le monde commence de la même manière, et je ne consentirai jamais à faire comme tout le monde. Vous me verrez quand vous vous y attendrez le moins, et peut-être

quand vous ne le désirerez pas Soyez prévenu toutefois que je ne ressemble point aux autres femmes de ce pays; je n'entends point l'amour de la même façon qu'elles et c'est pour moi une chose plus sérieuse.

« Vous m'avez rencontrée et vous me rencontrerez encore, sans vous douter que je sois votre *mourante.* Rien n'est plus vrai cependant. Je n'en mourrai pas, vous m'en empêcherez bien, et ce sera vous au contraire qui vous désolerez de m'avoir connue si tard. Je vous écrirai souvent. Je n'ai pas besoin que vous me répondiez pour penser à vous. Peut-être rejetterez-vous ma lettre comme un chiffon inutile, comme une plaisanterie sans valeur; tant pis pour vous! alors vous ne seriez pas l'homme que je crois, et si le bruit en venait jusqu'à moi, je vous garderais rancune.

« A bientôt et à toujours, si vous savez le mériter. »

— Tudieu! quelle menace! s'écria Châtelux; à toujours! Cette belle oublie que toujours ne finit pas. Et que ferais-tu d'un amour sans fin, mon pauvre Châteaubert?

— Qui diable cela peut-il être? répétait le duc en tournant le papier dans tous les sens.

— Quelque folle : Mme de Parabère ou Mme la duchesse d'Aumont! ou bien une de ces extravagantes de Sceaux qui alambiquent la galanterie. Viens déjeuner! nous en causerons : il se trouvera chez Renard dix seigneurs de nos amis qui connaîtront cette écriture-là.

Le duc marchait en rêvant; il en avait sujet. Sa vie s'entourait de mystères, et les plus redoutables n'étaient pas ceux que nous connaissons. Il monta en carrosse avec le chevalier; tout le temps de la route sa distraction était visible, à peine répondait-il à son compagnon.

Comme ils tournaient le coin de la place des Victoires, M. de Châteaubert avait la tête à la portière et regardait dans la rue; il poussa une exclamation de surprise et se retira vivement.

— Qu'est-ce donc? demanda M. de Châtelux, tu es tout pâle.

— Ce n'est rien, une personne que je ne croyais pas à Paris et qui vient de passer.

Un homme très-brun, d'un certain âge, était arrêté en effet auprès de la borne et suivait de l'œil le carrosse qui s'éloignait. Ses sourcils froncés et sa sombre physionomie lui donnaient un air presque sinistre. Lorsqu'il eut perdu l'équipage de vue, il s'enfonça dans une allée d'assez mauvaise mine et disparut.

III

Nouveaux personnages.

En ce temps, la vie ne ressemblait point à celle que nous menons. Tout n'était pas réglé, organisé; les lois n'avaient pas la même force et la même puissance; il y avait de la place pour les aventures, et la jeunesse se dépensait d'une autre manière, dans la noblesse surtout. Les seigneurs jetaient leur argent sous leurs pas, mais autrement que nos millionnaires d'aujourd'hui. Le ba-

sard jouait un rôle important dans leur existence; la faveur du monarque, l'ambition, l'amour, en étaient les mobiles, et le plaisir restait l'occupation sérieuse de tous leurs instants.

Comme à présent, les parvenus foisonnaient, seulement leurs individualités tranchaient davantage; ils n'étaient pas universellement taillés sur le même patron. Les chevaliers d'industrie arrivaient souvent à des positions exceptionnelles. S'ils savaient les conserver, ils s'y consolidaient et pouvaient faire souche d'honnêtes gens; mais ils les perdaient presque tous par maladresse et pour vouloir jouir trop tôt de leurs succès.

Ce cabaret de Renard avait gardé le nom de son premier fondateur. Pendant la matinée, il réunissait la fleur de la jeune noblesse et des complaisants qui gravitaient autour d'elle. Lorsque le duc et le chevalier parurent, le cercle était au grand complet, et ils furent accueillis par des transports et par des reproches.

— Quoi! si tard?

— D'où venez-vous? quelle belle vous a retenus?

— Savez-vous la nouvelle?

— Si vous voulez vous enrichir, dépêchez-vous.

Ces propos partirent à la fois. M. de Châteaubert fit un signe de détresse.

— Ne criez pas en même temps; comment voulez-vous que je vous réponde? Qu'y a-t-il de si extraordinaire? Dubois est-il pendu?

— Hélas! pas encore, répliqua le comte de Nocé; je tirerais pourtant volontiers la corde.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, la banque du Mississipi est établie, Law est contrôleur général, et nous allons rouler un fleuve d'or. Es-tu content?

— Oui, pourvu que j'y nage à mon aise et que je puisse en boire à ma soif.

— Monsieur le duc, il ne dépendra que de vous, murmura à son oreille une voix assez enrouée.

M. de Châteaubert se retourna vivement.

— Ah! c'est vous, baron, demanda-t-il avec une nuance de hauteur. Qui vous a donné ces belles assurances? M. Law est-il de vos amis?

— Sans doute, monseigneur, et, s'il ne l'était pas, il le deviendrait, je vous en réponds. Me prenez-vous pour un bélître?

— Nous reparlerons de cela plus à l'aise, car ces seigneurs ne sont pas disposés à nous laisser en repos, je le vois.

Ce fut en effet un empressement de tous ses amis auprès du duc. Chacun désirait essayer la faveur naissante promise à M. de Châteaubert pour son entrevue du soir.

— Je ne sais, répondit-il. Je n'irai pas... Je ne puis... Je ne comprends rien...

— Eh! morbleu, mon cher duc, interrompit le marquis de La Fare, capitaine des gardes de M. le Régent, et qui, en dépit de son âge, se mêlait à la jeune noblesse, eh! morbleu, pourquoi tant de façons? on ne vous forcera pas.

En parlant au duc le marquis lui mit la main sur l'épaule; celui-ci fit un mouvement pour se reculer.

— Ah çà! qu'avez-vous donc? poursuivit La Fare. Pourquoi vous sauver ainsi? Avez-vous peur que je vous arrête?

Le duc sourit gauchement et riposta par une de ces plaisanteries affectées qui révèlent une vive préoccupation. La Fare avait trop d'esprit pour ne pas s'en apercevoir.

La nouvelle de l'établissement de la banque était si importante et si étrange, qu'elle l'emporta bientôt sur les affaires particulières. La veille encore on désespérait, et M. le Régent s'était décidé dans la nuit

Le baron ne quittait pas sa proie, il se taisait encore, mais il observait, il examinait, il ne perdait pas un geste ni un jeu de physionomie. Sans connaître les motifs de l'embarras du duc, il le devinait et il en étudiait les diverses phases.

C'était un de ces parvenus que je signalais tout à l'heure, un de ces hommes sans naissance et sans aucuns biens, à qui la nature avait donné les moyens de réussir par eux-mêmes. Doué d'un extérieur avantageux, d'une tournure assez distinguée, rien ne faisait pressentir son origine et son passé à la première vue

Capable de tout pour atteindre son but, il eût assassiné un homme avec la même facilité et le même sang-froid qu'il filait une carte ou qu'il se servait d'un dé pipé. Affublé du titre et du nom de baron de Tulasne, il se prétendait bon gentilhomme du comtat Venaissin. Il y avait bien quelques droits; sa mère, ballerine d'origine bohême, avait été la maîtresse d'un seigneur ainsi nommé; il vint au monde vers ce temps-là, il se pouvait donc qu'il fût parent par alliance dudit baron.

Cet homme, en même temps cruel et bouffon, pouvait prendre cent masques; il n'avait ni fierté ni amour-propre, il ne tenait à aucun sentiment humain et il savait les feindre merveilleusement. Son immense capacité lui tenait lieu de tout; il prévoyait et préparait les issues; rien ne l'étonnait, sa présence d'esprit ne se démentait jamais. Elle était si supérieure, qu'il comprenait même les bonnes pensées et qu'il les devinait chez les autres, ce qui n'est pas l'ordinaire des coquins.

Tulaisne avait jusque-là parfaitement bien conduit sa barque; il s'était fait beaucoup d'amis puissants avec ses complaisances et son habileté; il avait ménagé ses complices de bas étage, et leur inspirait assez de confiance pour qu'ils ne lui demandassent pas compte de ses démarches suspectes. Ses intrigues avaient des ramifications dans toutes les classes.

Le premier ministre le connaissait; il l'avait employé quelquefois, et, s'il l'oubliait maintenant, cela ne l'empêchait pas de le craindre; c'était entre eux une sorte de trêve; l'aventurier se taisait, le cardinal fermait les yeux. Il souriait quelquefois lorsqu'on nommait le baron de Tulaisne parmi les joueurs de paume, ou les habitués assidus du bal de l'Opéra, mais jamais il ne lui échappa un mot qui pût faire soupçonner leurs anciennes relations, ni en laisser suspecter l'origine.

Le jour où commence cette histoire, si accidentée déjà pour notre héros, était destiné à d'autres péripéties. Il déjeunait avec distraction, il écoutait, sans les retenir, les joyeux propos et les quolibets de ses camarades de plaisirs. Il répondait à tort et à travers, et quand M. de La Fare répéta que le duc était amoureux, ce fut Châtelux qui s'écria solennellement :

— Je le crois.

— Et quel est l'objet? demanda-t-on de toutes parts.

— Nous l'ignorons et nous ne le saurons que quand nous l'aurons mérité. L'*objet* écrit, et ne se montre pas.

Mille questions se croisèrent; les plus empressés voulurent voir la lettre. On la leur présenta; elle fit le tour des tables et revint avec force commentaires. Quand Tulaisne l'eut entre les mains, il la lut trois ou quatre fois, examina le cachet et l'écriture, et, s'approchant du duc :

— Je sais qui c'est, lui dit-il tout bas.

— Vous savez?

— Oui, je ne crois pas me tromper; cependant permettez-moi de garder le silence jusqu'à une entière certitude. La personne que je soupçonne ne peut être accusée ou compromise à la légère. Son rang et sa position exigent des ménagements infinis.

— Vous parlerez, baron.

— Plus tard, plus tard, laissez-moi m'assurer du fait; d'ailleurs, nous avons aujourd'hui un sujet plus important à traiter, monseigneur; vous n'oubliez pas ce qui vous attend demain.

Le duc fit un signe de tête affirmatif.

— Châteaubert, s'écria le duc de Biron du bout de la chambre, est-il vrai que tu viens voir le diable avec nous?

— Sans doute, sans doute.

— Et tu commenceras ce soir par faire une visite à M. le Régent pour te préparer; c'est un acheminement.

— Irez-vous, monseigneur? demanda tout bas le baron.

— Le moyen d'y manquer? répliqua Châteaubert de même.

— Alors il est indispensable que nous ayons ensemble un moment d'entretien : je ne le permettrais pas, si je n'étais déjà édifié sur vos intentions.

Il ne le permettrait pas! quel mot d'un Tulaisne de contrebande à un duc de Châteaubert! Pourtant celui-ci ne le releva pas.

La confusion se mit dans ces jeunes têtes et les conversations s'en ressentirent. Il devint impossible de s'entendre. Peu à peu le cabaret se vida, chacun tira de son côté pour se rendre à ses plaisirs ou à ses affaires.

Tulaisne, avec son adresse polie, avait écarté les fâcheux; le duc monta dans son carrosse. Il se fit conduire au cours, où il était à peu près certain de ne trouver personne à cette heure : on y pourrait donc causer en liberté.

A peine furent-ils seuls, que le baron s'empressa de revenir sur la lettre de Florence et son entrevue avec M. le duc d'Orléans. Une humeur croissante se lisait sur le visage du jeune homme.

— Mon Dieu! monsieur, si cette démarche doit m'attirer de la part de mes amis une inquisition semblable à la vôtre, je préfère y renoncer

— Non pas, allez-y, au contraire. Cette circonstance de la banque du Mississipi changera sans doute nos projets : ne vous engagez point, sachez ce que l'on vous offre, et demain vous en rendrez compte.

— Monsieur, je ne puis me résoudre à ce rôle.

— Vous l'avez accepté, provoqué, monsieur.

— Dans un moment de délire, de folie, que je déteste maintenant.

— Pourquoi réveiller la bonne volonté de la Florence, si vous ne vous sentez pas le courage de vous en servir? Vous avez fait un serment, ne l'oubliez pas.

— Je vous entends, monsieur. Un mot encore : cette dame de la lettre, ne m'apprendrez-vous pas son nom?

— Si cette dame est celle que je crois, monsieur, il vaudrait mieux pour vous vous jeter dans un brasier ardent que de la voir jamais. Vous y risquez votre vie, je vous en préviens.

— Par ma foi! quand ce ne serait que pour la rareté du fait, je ne serais pas fâché d'en essayer. Votre serviteur, monsieur. Cocher, touche aux Tuileries!

Avant de quitter l'hôtel, le duc avait emporté Ga-

laor dans son cabinet des livres, l'endroit le plus retiré et le moins fréquenté du logis; il l'avait renfermé sous triples verrous. Il lui vint à la pensée qu'on pourrait le lui dérober, et dans les circonstances où il se trouvait en ce moment, il éprouvait le besoin d'être soutenu par une puissance plus haute que les puissances de la terre.

Le duc se sentait sur une pente funeste; il voyait autour de lui mille écueils et s'y lançait tête baissée. Ce bon ange, dont Galaor était pour lui le symbole, lui apparaissait comme l'espérance, et la seule idée de le perdre lui ôtait tout son courage.

Il entra dans le jardin des Tuileries et se mêla à la foule.

Pendant qu'il se promenait avec quelques amis, deux femmes, assises dans des bosquets qui séparaient le bord de l'eau de la grande allée, se disposaient à partir.

L'une était vieille, l'autre était jeune.

La première, assez modestement vêtue, tout en noir cachait sa tête sous un coqueluchon. Elle avait des yeux d'un éclat merveilleux et d'un noir de jais. Sa compagne, vêtue de noir également, mais avec des étoffes luxueuses et élégantes, avait une tournure délicieuse, un pied d'enfant, des cheveux d'ébène et une peau de satin. Elle s'enveloppait d'un long voile de dentelles, qui lui servait de mantille; une fleur de grenadier le relevait du côté gauche.

— Madame, disait la duègne, dans une langue étrangère qui semblait être sa langue naturelle, vous avez déjà fait une haute folie, ne la rendez pas incurable en la prolongeant. Il est trois heures, vous pouvez être rencontrée, songez...

— Je ne songe qu'à une chose, c'est que je suis venue ici pour le voir et que je ne l'ai pas vu.

— Un autre jour vous réussirez mieux, partons.

— Un autre jour je ne viendrai pas, tu le sais bien. Ce moment de liberté, il a fallu le saisir à la volée, à travers dix poignards levés sur moi, si j'étais découverte ou trahie. Non, Dolorès, je ne quitterai pas ce jardin que je ne l'aie aperçu.

— C'est juste, madame, répondit Dolorès en baissant la tête, vous n'avez de cœur que pour l'amour : je l'oubliais.

— Tu veux, Dolorès, que je prenne souci de tes craintes? Crois-tu donc que cette chaîne si lourde que je dois ne me fasse pas à chaque instant de nouvelles blessures? Je ne te pardonnerai jamais, et moins à présent qu'autrefois.

— Ingrate! murmura Dolorès.

— Ingrate! parce que tu m'as donné la richesse et la grandeur, parce que tu as fait de moi une femme qu'on envie et qu'on estime; eh bien! cette richesse, cette grandeur, je les abandonnerais mille fois pour la liberté que tu m'as ravie; la liberté, mon seul dieu avant que j'aie rencontré l'idole de mon âme, le soleil de mes jours, la lumière de mes nuits, à qui je n'appartiendrai jamais.

« Je veux le voir! je veux le voir! répéta la jeune femme en frappant du pied; retournons à la grande allée, il est peut-être arrivé maintenant.

— Vous me promettez de baisser votre voile, de vous tenir derrière les arbres, de ne pas attirer l'attention sur vous?

— Je te promets tout, pourvu que je le voie.

— Allons donc! il en arrivera malheur peut-être, mais je ne sais pas vous résister.

En un clin d'œil l'amoureuse fut en marche, elle vola;

sa compagne prit son bras, et la força de ralentir un peu.

Elle s'arrêta subitement, et, se parlant à elle-même :

— Pourquoi porter ces liens qui m'accablent? Ne puis-je les rompre en renonçant à ce que l'on me donne et dont je ne veux plus!

— Malheureuse! interrompit la vieille, ne blasphémez pas.

— Oui, selon toi, c'est un sacrilége que d'abandonner des trésors, un grand nom, un homme qui m'a accablée de tout cela et qui tient à en conserver le prix.

— C'est un sacrilége, madame, de briser ce que Dieu a uni; vous avez juré devant lui d'être toute votre vie la compagne de votre bienfaiteur.

— Oui, reprit la jeune femme avec mélancolie, oui, tu m'as fait faire ce serment à ton Dieu, qui alors est devenu le mien; oui, j'ai abandonné la foi de mes pères, j'ai vendu pour de l'or et pour un titre ma conscience et ma jeunesse. Je m'en suis repentie souvent, et maintenant j'en suis punie; ce sera ma perte.

Emineh s'arrêta subitement, et, par un brusque mouvement, elle se trouva blottie derrière un arbre. Un homme s'avançait vers elle; il l'avait aperçue sans doute, elle trembla d'être reconnue.

Cet homme était notre connaissance, le baron de Tulaisne.

Dolorès fut frappée de la même crainte; elle se rangea pour le laisser passer, en lui tournant le dos; mais il lui frappa sur l'épaule :

— Bonjour, Dolorès, lui dit-il en patois catalan, qui donc accompagnes-tu là ?

— Une de mes nièces, arrivée du pays pour chercher fortune ici, comme elles ont toutes la rage de le faire.

— Et où diable as-tu pêché ces nièces, toi qui n'as jamais eu de famille? Tu en as donc adopté une?

Pendant qu'il parlait, Tulaisne s'efforçait de découvrir la jeune femme derrière le feuillage, et tâchait de la reconnaître. Elle tournait adroitement autour de l'arbre, afin de se dérober tout à fait à sa vue. Il parut y renoncer.

— Et ta maîtresse, Dolorès, la belle comtesse? Son mari est-il aussi jaloux?

— M. le comte n'est point jaloux, monsieur. En Espagne, vous vous le rappelez, les dames n'ont point les mêmes habitudes qu'à Paris.

— En Espagne, les grandes dames vont à la cour, reçoivent leurs amis et leur famille, tout comme à Paris, Dolorès.

De la place qu'ils occupaient, on dominait l'allée, et l'âme tout entière d'Émineh était dans ses regards; elle ne prêtait qu'une faible attention aux discours insidieux du baron; bientôt cependant elle y fut ramenée malgré elle par un mot qu'il prononça.

— Ta maîtresse est très-imprudente, Dolorès, elle ne songe pas à ce qu'elle risque, et tu devrais l'avertir.

— Imprudente, monsieur, comment?

— Elle écrit des lettres à de jeunes fous, de son écriture si aisée a reconnaître; ils promènent ces lettres par la ville, et c'est maintenant la fable des roués.

— Que me dites-vous là, monsieur! vous vous trompez assurément.

— Je ne me trompe pas, j'ai *vu* un billet de ta maîtresse adressé au duc de Châteaubert, je l'ai lu moi-même ce matin ici, chez Renard, et plus de trente personnes l'ont vu comme moi...

La comtesse était alors derrière Tulaisne, elle était au-

rivée jusque-là. Dolorès lui faisait face et portait sur elle des regards désespérés, suppliants; elle craignait qu'elle ne se trahît, et l'épreuve était en effet difficile pour un caractère comme le sien.

Tout à coup un éclat de rire frappa son oreille. Un groupe folâtre de jeunes seigneurs s'approchait.

— Dolorès! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est lui!

Et l'imprudente s'élança en avant... Un poignet de fer la retint.

— Oui, c'est lui, murmura le baron; mais regardez là, madame.

Il lui montra un autre groupe à quelques pas plus loin. La comtesse poussa un cri étouffé et tomba presque inanimée dans les bras de Dolorès.

IV

Madame la Duchesse.

Pendant que ces scènes se passaient aux Tuileries, des événements d'un autre genre avaient lieu à l'hôtel de Châteaubert.

La duchesse, en quittant son mari, était rentrée dans son appartement. Elle excellait dans l'art de la toilette et donnait à ce qu'elle portait un tour qui désespérait ses rivales. Les princesses mêmes consultaient son goût,

et plusieurs fois Mme la duchesse de Berry lui fit demander des conseils.

Elle habitait, à l'hôtel de Châteaubert, l'appartement d'honneur, situé au rez-de-chaussée, de plain-pied avec les salons et la salle du dais. Sa chambre et son cabinet étaient meublés d'une façon toute nouvelle à cette époque, et qui ne fut tout à fait à la mode que bien des années après, sous le règne de Mme de Pompadour. La duchesse a la gloire d'avoir inventé le rococo.

Sa chambre était tendue en lampas bleu, broché de bouquets d'argent; les panneaux dorés et peints ainsi que le plafond n'étaient que des amours, des nymphes et des bergères.

Les portes avaient des médaillons sur un fond blanc réchampi d'or, et les fauteuils aussi dorés étaient recouverts du même lampas que la tenture; les tables, dorées comme le reste, étaient chargées de ces mille riens qui donnent tant de gaieté à un appartement. Un paravent de glace à pied de laque magnifique garantissait de l'air du jardin, et en laissait voir les charmilles déjà verdies par le printemps. Le soleil entrait à flots par trois grandes fenêtres, garnies de rideaux de lampas bleu, et dont l'embrasure était remplie par des fleurs et par des oiseaux rares dans des cages de filigrane.

Le lit avait pour support une nichée d'amours dorés, tenant une couronne de duchesse et drapant entre leurs petits bras l'étoffe splendide à larges plis. Le rideau intérieur et le couvre-pieds en guipure de Venise valaient des sommes immenses: ce lit était posé sur une estrade et séparé du reste de la pièce par une balustrade également dorée.

Des glaces de première grandeur, que l'on faisait venir d'Italie, tapissaient les ruelles à droite et à gauche, tandis



que des œufs d'autruche, entourés de fleurs, tombaient du plafond, attachés par des torsades de soie bleu et argent, et formaient des lustres aux cent bougies.

Un tapis de velours des Gobelins amortissait les pas.

A côté de cette chambre, un cabinet de toilette, un cabinet de bains, un cabinet des livres, offraient d'autres merveilles; c'était un mignon royaume dont Mme de Châteaubert était la reine et qu'elle seule peut-être pouvait habiter.

Ce matin-là, les tapissiers s'en étaient emparés; ils recouvraient pour l'été la tenture de soie d'une autre tenture en toile de l'Inde brodée d'or. La guipure faisait place à un tissu plus léger. Lorsque la maîtresse rentra tout était terminé, et il se répandait autour d'elle un parfum de gaieté et de jeunesse qui l'embellissait encore. La soubrette, que nous avons déjà entrevue dans un précédent chapitre, achevait d'arranger quelques brimborions oubliés.

— As-tu préparé ma toilette, Louison? il ne nous reste que peu de temps, et je veux être très-belle, entends-tu?

— Ah! c'est juste! Madame la duchesse attend du monde?

La fine mouche brûlait d'envie d'en savoir davantage, mais sa maîtresse n'était pas de celles que l'on fait parler; elle entra directement dans son cabinet, jeta sur ses épaules un peignoir de batiste brodé garni de rubans roses, et s'assit devant son miroir, en ordonnant à Louison de la coiffer.

— M. le duc a un délicieux petit chien, reprit la jeune femme après quelques instants. Ce chien est fée, à ce qu'il prétend; il lui a prêté mille louis, et lui fera obtenir toutes les faveurs de la cour; enfin, c'est un lutin;

et qui le possède est toujours sûr de réussir. Si nous pouvions le lui voler!

— Pourquoi n'essayerions-nous pas, madame?

— Le duc garde lui-même son joujou; il faudrait une escalade; nous verrons.

— Faudra-t-il donner l'ordre à la porte de laisser entrer toutes les visites, madame? demanda la soubrette d'un air innocent.

— Pourquoi pas?

— Madame sortira-t elle ce soir?

— Louison, interrompit la duchesse avec plus de sévérité qu'elle n'en montrait d'ordinaire, retiens bien ceci une fois pour toutes et ne t'en écarte pas, ou nous serions obligées de nous séparer, ce qui me contrarierait fort. Ne m'interroge jamais, c'est inutile et cela me déplaît. Tu sauras de mes affaires ce que je voudrai t'en dire, rien de plus. Je n'ai pas besoin de confidente; si j'avais quelque chose à cacher, je le cacherais moi-même, et lorsque j'en serais seule instruite, je serais plus sûre qu'on n'en parlerait point.

Louison devint très-rouge et fit une révérence de consentement.

— Ma mie, dit la duchesse après un nouveau silence, il faudra demain aller me chercher Fanchette, j'ai de nouvelles broderies à lui donner. Vous partirez dès l'aube, car il y a loin d'ici la Cité. J'aime beaucoup cette petite fille, elle est jolie, honnête, et ne questionne point.

Louison comprit la leçon et l'accepta.

Lorsque la duchesse fut habillée, elle congédia Louison, et quand elle fut seule, elle s'approcha d'une glace où elle se mira pendant plusieurs minutes de la tête aux pieds. La jeune femme se trouva jolie, mais au lieu de

sourire à sa beauté, un profond soupir lui échappa : c'était comme un regret.

Un de ses gens annonça :

— M. le vicomte de Kermandre !

La duchesse s'arma de son plus charmant sourire ; elle fit deux pas au-devant du jeune homme; il lui adressa un profond salut et baisa sa main, aussitôt que le laquais qui lui approchait un siége se fut retiré.

— Ah ! ma belle cousine, s'écria-t-il, que le temps m'a paru long depuis hier matin !

— Vraiment ! répliqua-t-elle.

— J'ai passé une soirée...

— Très-amusante, je n'en doute pas. Mlle Florence est une fille d'esprit, et elle reçoit ce qu'il y a de mieux à la ville comme à la cour. Vous lui avez donc été présenté?

— Vous l'avez voulu.

— Je ne veux rien, monsieur, je n'ordonne rien : je conseille. Un gentilhomme de votre nom ne peut pas être un niais, il faut le faire étudier à toutes les écoles.

— C'est égal, ma cousine, c'est bien dur pour moi, et, vous aurez beau dire, vous êtes un tyran. Vous me défendez de rester près de vous, vous m'envoyez jusque chez les filles de théâtre, vous me faites courir les aventures. Pour vous, je ne suis pas un ami, je suis une gazette. je vous dois compte de tout ce qu'on dit, du moindre mouvement, de la plus petite circonstance.

— Je suis curieuse, c'est mon grand défaut.

— Mais moi, ma cousine, je ne sais pas ce que je suis, je ne sais pas si j'ai des défauts, si j'en ai eu ; je ne sais qu'un fait : je vous aime comme un fou, comme un sot, comme un esclave : vous êtes si belle, vous êtes si... méchante !

Mme de Châteaubert arrêtait sur le vicomte un regard languissant; elle lui laissa de nouveau baiser sa main; assurément il y avait entre eux un engagement quelconque, et pourtant Kermandre ne semblait pas heureux; ses yeux se plaignaient à défaut de ses lèvres.

— Ma cousine, ma cousine, répétait-il, n'aurez-vous pas pitié de moi?

— Pitié de vous. monsieur! Qu'entendez-vous par ces mots? Que vous manque-t-il? qu'avez-vous rêvé, s'il vous plaît, de plus que ce que je vous accorde? Vous chasse-t-on? N'entrez-vous pas ici à toute heure? N'êtes-vous pas le seul admis à ma toilette? Ne voyez-vous pas à ma porte les abbés, les courtisans, les mousquetaires, et nul n'est introduit? Qu'il ne soit donc plus question de ces folies, et parlons de votre soirée d'hier. Mlle Florence est-elle réellement très-jolie?

— Je crois que oui... Je n'en sais rien.

— Et qui était chez elle, des femmes ou des hommes?

— Des uns et des autres.

— Avez-vous vu M. le Régent?

— Non, madame, mais j'ai vu l'abbé Dubois et M. Law.

— Le duc y était-il?

— Non, madame.

— Elle est pourtant sa maîtresse, n'est-ce pas?

— Certainement, et ils s'en cachent si mal que tout le monde le sait. Hier, elle a parlé de lui toute la soirée.

— Vraiment! à vous?

— A moi plus souvent qu'aux autres.

— Et qu'en a-t-elle dit?

— Mille extravagances; elle le vante et elle le dénigre; elle prétend qu'il est aimable et qu'il est trop sûr de lui; elle se plaint qu'il ne soit pas à ses ordres; il a été question parmi tout cela de girandoles de diamants qu'il lui

aura refusées sans doute. C'est chez elle qu'il a perdu ces mille pistoles hier matin. On y joue pendant le jour; M. le Régent n'y va jamais que le soir.

— Mon cousin, il vous manque une chose pour être tout à fait du bel air : c'est de déjeuner chez Renard.

— Il y faudra donc aller? demanda-t-il de l'air d'un enfant à qui l'on impose une punition.

— Certainement.

— Et après... quand j'aurai accompli tout ce que vous m'imposez, quand on me comptera au nombre des petits maîtres, m'aimerez-vous, ma cousine?

— Mon cousin, on ne demande jamais d'avance le prix de ce qu'on n'a pas fait.

Le jeune homme se releva sans se plaindre.

— Maintenant, poursuivit-elle, il est l'heure des Tuileries; allez-y, monsieur, vous êtes resté assez longtemps aujourd'hui.

N'oubliez pas Mlle Florence; fréquentez-la beaucoup et racontez-moi ce qui se passe chez elle, cela m'amuse : allez!

Le vicomte trouva le moyen de gagner un quart d'heure par ses supplications, enfin il sortit.

Un carrosse entra dans la cour, on annonça M. Law.

— Vous, monsieur! dit-elle.

— Vous deviez m'attendre, madame, puisque vous m'aviez ordonné de venir.

— En un jour comme celui-ci! Comment! vous ne m'aviez pas oubliée? Vous êtes au comble de vos vœux, votre banque est décrétée; vous allez avoir la fortune et la puissance.

— Pour mettre tout à vos pieds, madame la duchesse.

Mme de Châteaubert se leva avec une majesté de Junon; son air foudroya le téméraire; mais une idée vint

sans doute calmer ce courroux : elle pâlit légèrement, ses lèvres tremblèrent; elle grimaça un sourire et répondit :

— Je ne sais pas trop ce que j'en pourrai faire, mais on verra.

Law était trop adroit, trop fin pour ne pas deviner un grand trouble dans cette coquetterie. Bien que fort amoureux, il avait la lucidité des gens de sa trempe. La duchesse avait besoin de lui, sans qu'il pût deviner pourquoi; elle ne l'aimait point d'amour : elle voulait l'enchaîner à son char, le dominer, devenir l'arbitre de ses grâces.

Law était un bel homme, d'un peu plus de quarante ans, fort distingué; il avait un grand air, un grand esprit et même un cœur bien placé.

— Commandez, madame. Je vous le répète, que désirez-vous ?

Elle hésita.

— Je serai toujours votre esclave comme je le suis à présent, à quelque heure que ce soit. Si vous daigniez m'appeler, fût-ce au milieu du conseil, devant le roi, devant M. le Régent, vous me verrez accourir à vos pieds.

— Cela est-il bien sûr?

— Je vous le jure, madame, sur mon honneur. Mettez-moi à l'épreuve, je ne la crains pas.

— Je m'en souviendrai, continua-t-elle de même.

— Serais-je assez heureux pour que vous eussiez un désir à satisfaire, madame la duchesse? Me le direz-vous?

— Plus tard.

Ce mot fut prononcé avec une fermeté de décision qui devait rompre le discours.

— M. le Régent est-il sûr qu'on ne conspire pas contre lui, monsieur? Croyez-vous son pouvoir solide? dites-le moi.

— Il se peut que l'on conspire, madame ; mais, quant à renverser M. le Régent, c'est une entreprise au-dessus des forces de ces petits seigneurs, soyez-en bien persuadée. En savez-vous donc quelque chose, madame? Auriez-vous quelque parent, quelque ami engagé dans ces folies?

Cette fantasque créature jouait en l'écoutant avec les rubans de ses manches; elle semblait complétement distraite et désintéressée. Elle le bouleversa par une question :

— Monsieur Law, est-ce que vous croyez au diable et cherchez-vous à le voir comme M. le Régent?

— Madame, répliqua-t-il, ne parlons ni du diable, ni des esprits, ni des prophéties. Je suis Ecossais, par conséquent très-crédule en ces matières-là.

— Monsieur Law, interrompit-elle, vous avez fait acte d'exactitude et de soumission; maintenant vous êtes attendu, je vous rends votre liberté. Souvenez-vous de vos offres : il se peut que j'en use, et vous le saurez en temps et lieu.

Law lui fit ce salut de l'ancien régime que nous avons supprimé et qui exprimait si bien la déférence. Elle lui rendit une révérence mutine, pleine de promesses et de menaces.

Elle ne le reconduisit pas : une duchesse n'accordait pas cet honneur à un contrôleur général.

Louison apporta des lettres qu'elle déposa sur la table. La duchesse en regarda l'adresse. L'une d'elles était fort grosse. Elle l'ouvrit précipitamment, la dévora ; tout de suite après, elle se mit à y répondre. La plume volait et ses larmes coulaient; il y eut un instant même où elle se sentit si touchée, qu'elle ne les essuya plus et qu'elle s'abandonna à son désespoir.

Cette crise fut courte, elle la domina; sa volonté était forte. Elle recommença à écrire et n'interrompit plus qu'elle n'eût rempli quatre grandes pages. Elle plia, cacheta sa missive et la mit dans sa poche.

Quatre heures sonnèrent à la pendule de porcelaine, pendule unique en France et que les amateurs lui enviaient fort. Elle tira alors le cordon de sonnette, et presque aussitôt Louison parut.

— Ma toilette et mon carrosse pour cinq heures, ordonna-t-elle; quatre laquais et deux pages. Je vais au Luxembourg; qu'on prévienne mon écuyer.

Mme de Châteaubert choisit une parure splendide; elle allait chez Mme la duchesse de Berry, et si Louison n'eût pas été si bien grondée le matin, elle eût certainement essayé d'en connaître le motif.

L'écuyer d'une grande dame était habituellement un gentilhomme pauvre, auquel on faisait une position. Il mangeait avec les maîtres, ainsi que l'aumônier et les gentilshommes du mari. Ils ne manquaient de rien, pourtant on les payait davantage en honneurs qu'en argent. L'écuyer de la duchesse, homme fort sérieux, fort propre, un peu compassé, sans grand esprit, avec beaucoup d'usage du monde, très-chatouilleux sur le point d'honneur, était enfin tel qu'il le fallait pour accompagner partout une dame de ce rang qui tenait à sa réputation.

Il lui donna le poing, se plaça en face d'elle dans le carrosse, les pages aux portières et les laquais derrière, se tenant à d'énormes cordons.

Mme la duchesse de Berry recevait l'ambassadeur de Venise; rien ne pouvait lui être plus agréable que l'arrivée de Mme de Châteaubert; elle avait peu de duchesses à sa cour, excepté Mme de Saint-Simon, que la volonté expresse du feu roi lui avait donnée pour dame d'honneur.

Cette princesse était déjà veuve depuis plusieurs années, bien qu'elle eût vingt-deux ans à peine. Chaque soir elle soupait, soit au Luxembourg, soit au Palais-Royal. L'histoire a enregistré ses orgies; aucunes femmes n'y assistaient, excepté les maîtresses de M. le duc d'Orléans ou celles qui aspiraient à l'être.

Ce soir-là, on soupait au Luxembourg. M. le Régent devait y venir.

Après l'audience, ceux qui n'avaient pas affaire au service de Son Altesse Royale se retirèrent.

La duchesse avait besoin de son empire sur elle-même. Elle se sentait déplacée, sa présence étonnait; elle le comprenait. Un intérêt bien puissant la retenait sans doute, car elle ne quitta pas la place.

La princesse allait prendre un parti, lorsqu'on annonça :

— Mgr le Régent!

— Ah! mon père! continua Mme de Berry; vous allez retenir la duchesse de Châteaubert qui, j'en suis certaine, songe à nous quitter.

La duchesse, dès qu'elle aperçut le Régent, se leva en pied, lui fit une profonde révérence et s'avança au devant de lui.

— Monseigneur, dit-elle d'une voix assurée, vous avez bien voulu vous faire raconter mes faits et gestes, je ne l'ignore pas. Je serais heureuse de vous les raconter moi-même, car il s'y est glissé quelques erreurs. Daignez m'écouter quelques minutes...

— Ici, à cette heure! et pourquoi, madame?

— Pour une affaire qui ne peut se remettre, d'où dépend la vie et la mort. Je suis venue chercher jusqu'ici Votre Altesse Royale parce que j'étais sûre de l'y rencontrer. J'espère qu'elle sera assez bonne pour m'entendre!

— Passons dans le cabinet de ma fille. Il ne sera pas dit que le régent de France aura refusé à la plus jolie femme du royaume la première chose qu'elle lui ait demandée.

V

Intrigues.

Au cinquième étage de la rue Montmartre, dans une de ces maisons borgnes si souvent décrites et dont il nous reste encore de nombreux échantillons, était une chambre noire, sale, enfumée, un de ces bouges que la police ou la charité visitent souvent. Mais en ce temps-là la misère ou le crime en avaient la possession entière; il fallait de grands événements pour attirer sur eux l'attention de l'autorité : de semblables logis étaient trop communs pour qu'il devînt facile de les surveiller tous.

Un homme d'un certain âge, très-brun, plus que modestement vêtu, se promenait de long en large dans ce taudis, et paraissait attendre impatiemment. Il ouvrit la fenêtre et regarda l'horloge d'un couvent voisin : il était six heures et demie.

Il essaya d'ouvrir un livre; il lui fut impossible de tenir en place. Il s'appuya sur le balcon de la croisée; de là il plongeait dans l'espèce de puits en manière de cour, qui servait de piscine à toutes les ordures de la

maison, et il dominait le couloir qui conduisait à la rue. Bientôt il poussa une exclamation :

— Enfin ?

Puis il courut au devant de celui qu'il attendait et commença à le gourmander dès qu'il l'aperçut.

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, répondit notre ancien ami, le baron de Tulaisne, méconnaissable même à sa mère, tant il était bien déguisé. J'apporte une assez bonne nouvelle pour qu'on me reçoive autrement.

— Entrez, entrez vite et parlez.

— Il viendra aujourd'hui même; avant deux heures il sera ici.

— Victoire !

— Victoire complète, si vous en tirez le parti qu'il en faut tirer. Persuadez-le, il nous est acquis.

— Cela ne m'effrayerait pas si je le connaissais; mais je ne l'ai jamais vu, mais je ne possède pas sa physionomie, et, suivant mon système, c'est une grande chance de moins, vous le savez.

— Votre système ne vaut pas celui de Law, convenez-en. Le voilà accepté, régularisé. Voilà toutes les fortunes de France à faire et à défaire. Oh ! si nous pouvions !

— Nous pourrons, et là sera notre grande force. Law nous servira sans s'en douter Maintenant, laissez-moi. Votre retard m'oblige à vous congédier. J'attends une visite *personnelle*. Je puis bien avoir mes secrets aussi. Adieu, baron. Nous atteindrons bientôt notre but, et alors nous n'aurons plus besoin des autres, tandis que les autres auront besoin de nous.

Le baron répondit par une plaisanterie d'un genre un peu risqué, puis il descendit les marches quatre à quatre. En mettant le pied dans la cour, il se croisa avec une femme d'une belle taille, soigneusement enveloppée

d'une mante d'indienne. Son visage, caché par des coiffes, ne pouvait même être deviné. Il feignit de n'y point faire attention et passa à côté d'elle sans retourner la tête; mais aussitôt qu'elle eut disparu, il revint sur ses pas, regarda si son ami n'était pas à la fenêtre; sûr qu'il ne pouvait l'apercevoir, il remonta à pas de loup, arriva sur le palier du cinquième quelques secondes après la mystérieuse personne, puis il se blottit dans une sorte de niche obscure destinée à mettre du bois; de là il pourrait voir et probablement entendre sans être soupçonné. La porte restait seulement poussée; il la laissa dans le même état et attendit.

Cependant la visiteuse était entrée, et, chose étrange! elle ne prononça pas une parole. Elle sortit de sa poche un papier, le remit au maître de la maison; émue et fatiguée, elle se laissa tomber sur une chaise pendant qu'il en prenait connaissance. Aussitôt qu'il eut parcouru ces lignes, il lui fit un signe d'encouragement, s'assit auprès d'une table, écrivit très-vite deux pages très-serrées et les échangea avec ce qu'elle lui avait donné.

La femme les dévora, recommença à plusieurs reprises, afin de les bien graver dans sa mémoire; il baissa deux fois la tête comme pour approuver ce qu'elle venait de lire, ensuite il chercha ce qu'il fallait pour battre le briquet; il alluma et brûla le papier apporté par l'inconnue, jusqu'à la dernière parcelle. La femme en fit autant de la réponse : ils restèrent debout, les yeux fixés sur ce bûcher improvisé dans l'âtre, et quand tout fut consumé, l'homme ramassa les cendres avec une pelle, les jeta par la fenêtre; le vent les emporta et les eut bientôt dissipées.

Cette cérémonie finie, il la salua profondément et la vit descendre les premiers degrés; elle se retourna, mit

un doigt sur ses lèvres en signe de recommandation sans doute, et disparut.

On voit qu'ils avaient tout prévu et qu'ils ne craignaient ni les indiscrets, ni les écouteurs. Tulaisne en fut donc pour un séjour d'une demi-heure dans un lieu malsain, et n'en apprit pas davantage. Cependant il remarqua que la main de l'étrangère, couverte seulement d'une mitaine, était fort blanche et d'une forme admirable; elle ne portait point de bagues, si ce n'est un anneau de mariage, et c'était là un faible renseignement; néanmoins, il ne le laissa pas tomber, et le grava dans sa mémoire.

Il ne quitta sa cachette qu'après avoir vu entrer le personnage mystérieux qu'il avait annoncé lui-même, certain qu'alors on serait occupé trop sérieusement pour songer aux bruits du dehors.

A l'heure convenue, en effet, un homme, enveloppé d'un manteau, frappait à la porte de la chambre, et celui qui l'habitait s'empressa de l'introduire. Cet homme jeta d'abord un coup d'œil rapide autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, puis il décroisa son manteau et ôta le grand chapeau qui dissimulait un visage encore jeune, d'une beauté assez régulière et toute méridionale. Ses yeux très-noirs, ses cheveux très-bruns, son teint basané, auraient révélé son origine, lors même qu'un accent prononcé n'en eût pas donné l'assurance. Sa physionomie exprimait la hardiesse; elle présentait les signes d'une volonté inébranlable et positive. Il prit un siége sans attendre qu'on le lui offrît, et dit d'un ton de commandement à son hôte :

— Vous vous nommez Pierre Lafont, n'est-ce pas?

Il se croyait chez un inférieur et supposait l'honorer beaucoup en lui accordant sa compagnie.

— Oui, monsieur le comte, répliqua l'autre, *on me*

nomme Pierre Lafont. Si vous désirez parler espagnol, je puis parfaitement vous comprendre, et ce sera plus prudent.

Ces mots, prononcés avec une certaine hauteur, tendaient à laisser croiro que *Pierre Lafont* pouvait être un déguisement, qu'on allait traiter de puissance à puissance, et que ledit Pierre Lafont n'accepterait point une supériorité qu'il ne pouvait reconnaître.

— Eh bien! monsieur Pierre Lafont, ou quel que soit le véritable nom que vous deviez porter, vous avez désiré me voir, que voulez-vous de moi?

— Il serait plus juste, monsieur le comte, de retourner cette dernière phrase. Il est très-vrai que j'ai désiré vous voir, mais c'est à moi de vous demander ce que vous voulez de moi.

Le comte se mordit les lèvres; il avait affaire à une logique serrée.

— Monsieur le comte, poursuivit Lafont, je vais vous exposer la situation en deux mots. Vous avez ici une mission secrète, vous conspirez pour le roi d'Espagne, et à l'insu de son ambassadeur, d'autres conspirent également, vous l'avez appris; ce sont des gens de résolution, vous n'êtes pas fâché de vous en faire des auxiliaires et de vous unir à eux, car vous avez peu d'appui dans notre bonne France : le comte de Cellamare tient quelques grands seigneurs; nous tenons les autres, le peuple et les bourgeois; je ne vois pas trop ce qui vous reste, ni avec quel levier vous espérez réussir.

— Ma foi! monsieur, vous êtes plus habile que je ne supposais. Eh bien! puisque vous savez tout, en quoi voulez-vous me servir?

— En tout, excepté en une chose : je ne m'attaquerai jamais au roi; la personne de Louis XV est sacrée quo

qu'il arrive, il gardera sa couronne; je ne souffrirai pas qu'il y soit porté atteinte, je vous en préviens.

— Qui parle de la lui ravir, qui y songe?

— Vous, monsieur, vous et votre maître. La couronne d'Espagne est un beau joyau, mais, si on y réunissait celle de France, ce serait le plus beau de l'univers. Louis XV est un enfant délicat et frêle, Mme de Verrue ne sera pas toujours là avec son contre-poison, et si Dieu reprenait le jeune monarque, le traité des Pyrénées est facile à déchirer.

— Monsieur, chacun agit dans son intérêt.

— Aussi je veux bien servir les miens et ceux de ce pays, mais je ne m'engage pas à servir les vôtres. Prouvez-moi que je me trompe, et je suis à vous.

— Mon maître n'aspire pas même à la régence, c'est M. le duc du Maine qui doit remplacer M. le duc d'Orléans.

— Ceci est bon pour les moutons du comte de Cellamare; mais un homme comme moi ne donne pas dans ces billevesées. Le roi d'Espagne promet à M. le duc du Maine ce qu'il ne lui donnera jamais. Si l'on réussit, S. M. Catholique étendra d'abord sa main sur la régence et ensuite sur le royaume; et si j'étais à sa place, j'en ferais autant. A son point de vue, je trouve la chose toute simple.

Le comte ouvrait de grands yeux; depuis qu'il s'était voué à cette œuvre, il n'avait pas rencontré un homme de cette trempe. Il se voyait deviné, il ne lui restait plus de faux-fuyants et il fallait répondre. On ne lui apprenait rien et on lui dérobait tout.

— Si les intentions de mon illustre maître sont telles que vous les présentez, monsieur, il ne m'a pas jugé digne de sa confiance, et je les ignore.

— Très-bien, monsieur. Vous ne pouvez répondre à ma première condition?

— Je n'ai point mission pour cela.

— Alors, monsieur, il n'y a rien de fait; désolé d'avoir abusé de vos moments.

Il se leva et lui fit un salut de ministre congédiant un solliciteur.

— Un instant, monsieur; si j'ignore ce que vous désirez apprendre, je puis m'en informer : vous conviendrez toutefois qu'avant d'accepter un allié, il faut savoir si les avantages de cette alliance compensent les sacrifices qu'elle impose! Je vous prie de me faire connaître ce que nous gagnerions en nous unissant à vos vues, ce que vous apportez enfin.

— Je vous l'ai dit, monsieur, le nerf de votre entreprise : la bourgeoisie et le peuple.

Ceci vous sera démontré le jour où vous me donnerez la certitude que Louis XV conservera le trône de son aïeul.

— Vous êtes bon Français, très-attaché à vos rois; cependant vous parlez l'espagnol comme un Castillan.

— Aussi, je suis Castillan, monsieur, mais j'ai renoncé à ma patrie, et je suis devenu Français.

— Par suite de revers de fortune?

— Non, monsieur, par suite de revers de cœur.

— Alors vous ne vous appelez pas Lafont?

— Je vous ai dit, monsieur, que l'on me nommait ainsi.

L'entretien était fini.

Le comte se leva, il annonça qu'un jour prochain il reviendrait causer avec M. Pierre Lafont, et qu'il dissiperait ses scrupules.

— Un mot encore, monsieur le comte, reprit Pierre;



nous ne nous comprenons pas. N'espérez pas m'acheter, je ne suis point à vendre, en dépit de ma misère apparente. Ne comptez pas me séduire, mes opinions sont basées sur des sentiments invariables dont je veux bien vous donner un aperçu. Le feu roi m'a rendu un service immense, je ne l'oublierai jamais, et, ne pouvant plus lui prouver ma reconnaissance, je me suis voué au service de son petit-fils.

Je hais M. le Régent, parce que Louis XIV le haïssait, et que je le crois coupable des abominables crimes dont on l'accuse. Je suis riche et je serais puissant, si je consentais à l'être. Mes mots de ralliement sont dévouement et gratitude. Je ne vous retiens plus, et je demeure votre serviteur.

Il ouvrit la porte, salua avec dignité le comte qui se retirait, l'accompagna quelques pas seulement, ainsi qu'on le faisait pour un égal, et rentra chez lui. Ensuite il prit son chapeau, son épée, s'enveloppa dans un manteau couleur de muraille et sortit.

Il attendit un instant au seuil de l'allée Son œil investigateur explorait les environs; il fut satisfait de son examen sans doute, car il se mit à marcher très-vite vers l'église Saint-Eustache.

A cinquante pas de distance il se croisa avec un passant bien mis, qui, sans le regarder, lui jeta ces mots :

— Tout va bien.

Un peu plus loin, il rencontra un abbé pinçant le pavé de la pointe de son soulier à boucles d'argent.

— On vous attend, lui glissa de la même façon ce nouveau compère.

Au moment de pénétrer dans l'église par la petite porte, un mendiant boiteux alla jusqu'à lui en clopinant :

— Encore une heure, murmura-t-il; mon bon sei-

gneur, la charité, s'il vous plaît! cria-t-il d'une voix glapissante

Il s'en alla flairant jusqu'aux piliers des halles sans faire aucune autre rencontre.

Arrivé là, il entra dans une boutique de drapier.

— Quoi! c'est vous, maître Pierre. Vous-même de retour à Paris, quand on vous croyait si loin! Vous soupez avec nous, n'est-ce pas?

— Je souperai avec vous, soit, mon cher Luchon; j'ai une affaire dans ce quartier, elle me retiendra tard peut-être, et je n'arriverai guère avant l'heure de me mettre à table.

— Comme il vous plaira, vous êtes ici chez vous.

Il s'était placé de manière à apercevoir les passants dans la rue, et lorsqu'il eut reconnu la jambe traînante du mendiant boiteux, il prit congé du marchand et se dirigea vers Saint-Eustache, mais cette fois par le grand portail. C'était la veille d'une grande fête, l'église restait ouverte pour les dévotions.

En entrant dans le vénérable temple, Pierre Lafont se signa dévotement; il s'agenouilla sur le pavé, fit une assez longue prière, après quoi il suivit un des côtés latéraux et pénétra dans une chapelle très-obscurcie par de beaux vitraux, et où se trouvait un confessionnal. L'église était déserte; à peine si quelques bonnes âmes récitaient leurs oraisons devant les autels. Pierre n'hésita pas, il se mit dans la travée du confessionnal, dont l'issue était masquée par des sculptures, et puis il prononça à voix basse ces seuls mots :

— *Domine, salvum fac regem.*

— *Et exaudi nos in die*, répondit-on de l'intérieur.

— Mon père, tout va bien, continua Lafont.

— Mon fils, tout va bien aussi de mon côté. La réunion de la semaine prochaine tient-elle toujours?

— Plus que jamais, et elle sera décisive. Prévenez vos amis; ils recevront d'ailleurs un avis ultérieur d'ici là.

Pierre quitta son humble posture et se retira; son air était plein de recueillement et de contrition. Il reprit la route qu'il avait suivie et se perdit bientôt dans les détours de ce quartier populeux.

Ce même soir, huit heures sonnaient à peine, lorsque le carrosse du duc de Châteaubert entra dans la cour de l'hôtel de Mlle Florence, situé rue de Richelieu, à quelques pas du Palais-Royal.

Florence était une des maîtresses en titre de M. le duc d'Orléans avant la régence; il en avait un fils qui porta le nom d'abbé de Saint-Albin, et qui fut depuis archevêque de Cambrai. Le prince n'en était plus amoureux. Il lui avait donné de nombreuses rivales et elle le lui avait largement rendu. Pourtant l'habitude l'attachait à cette femme, il la voyait encore souvent. Il suffisait d'une aventure éclatante pour qu'il en devînt jaloux.

Bien qu'elle ne fût plus jeune, elle était encore adorable, son cœur ne gênait pas son esprit; elle avait pris le système de Ninon, et ne s'inquiétait de rien que de ses plaisirs. Ce soir-là elle était ravissante, parée à miracles. Elle n'avait encore personne chez elle, M. le Régent ayant voulu voir le duc en particulier.

Le jeune homme entra, elle le reçut à bras ouverts, le félicita sur son bonheur, et lui jura qu'il aurait une des grandes charges de la couronne, ou qu'elle ne reverrait le Régent de sa vie.

— Vous vous tourmentez beaucoup de votre conversation avec Son Altesse, mon pauvre duc. Si vous le connaissiez comme moi, vous n'en seriez pas si effrayé. Ne craignez rien, parlez-lui.

— Je ne le crains point, ma reine. Est-ce qu'un Châteaubert peut craindre un Bourbon?

— Je dois vous prévenir d'un fait que vous ignorez peut-être; si vous le savez, ceci vous montrera que ma police est bien servie : Mme la duchesse de Châteaubert est allée hier au Luxembourg; elle a demandé à M. le Régent une audience qu'elle a obtenue. Ensuite, il l'a reconduite avec beaucoup de respect jusqu'à la porte du salon, ce qu'il ne fait pour personne, et ni les prières, ni les plaisanteries de sa fille, n'ont pu lui arracher un mot sur ce qui s'était passé entre eux.

— J'ignorais cela, répliqua le jeune homme étonné. Je n'ai pas revu la duchesse depuis hier. Ce matin elle n'était pas visible, et elle ne m'a point prévenu de sa démarche. Je ne comprends pas quelle raison la fait agir; il faut qu'elle soit bien grave pour qu'elle ait couru jusqu'au Luxembourg. Cela commence à m'inquiéter. J'en parlerai à M. le Régent. Peut-être m'a-t-elle engagé au delà de ce qui est possible dans ma position.

— Mme la duchesse est cependant une personne fort prudente : suivez ses conseils, ils sont bons. Voici Monseigneur.

Le duc se leva pour aller au devant de Son Altesse Royale; son incertitude était grande, et il s'efforçait en vain de la cacher.

VI

Deux Conversations.

— On m'a assuré, monsieur, commença M. le Régent, que vous étiez décidé à entrer au service du roi.

— Oui, monseigneur, c'est tout mon désir.

— Pourtant, depuis la dernière campagne, où vous avez paru avec avantage, je le sais, vous n'êtes pas retourné à votre régiment.

— Monseigneur, je ne vois pas à quoi sert un régiment en temps de paix, et je laisse les occupations de caserne à mon colonel en second.

— Votre nom, votre titre, la considération méritée dont vos ancêtres ont joui, les grandes charges qu'ils ont occupées, vous semblent des titres suffisants pour obtenir la faveur que vous demandez.

— Je crois, en effet, monseigneur...

— Que vous avez des droits à cette grâce, et que vous êtes de ceux parmi lesquels on doit chercher les soutiens du trône. La charge de grand chambellan va être vacante, vous voudriez l'acheter, il vous faut mon autorisation, et vous comptez me la demander ce soir. Ai-je bien compris vos intentions?

— Parfaitement, monseigneur.

— Eh bien! monsieur, je ne refuse pas de vous entendre; mais, auparavant, je dois vous faire quelques observations.

— Mon dévouement n'a pas de bornes, monseigneur.

— Je n'en doute pas, monsieur; il se peut toutefois que vous n'ayez pas approfondi les questions politiques au point de vue de l'actualité. Le roi ne tiendra les rênes de son empire que dans plusieurs années : certains esprits malavisés séparent les intérêts du monarque de ceux de ses représentants; ils vous diront, par exemple, qu'en combattant ceux qui gouvernent pour lui, vous n'attaquez pas le roi lui-même. Votre fidélité, selon eux, doit se renfermer dans ce qui le regarde personnellement.

Le duc rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Prenez garde, monsieur, ces faux raisonnements ont amené la Fronde et ont causé de grands malheurs à la France. On a voulu forcer la reine, ma grand'mère, à renvoyer le cardinal Mazarin. On a séparé la cause du fils de celle de la tutrice; c'est au nom du roi qu'on a fait la guerre au roi. Ceci, monsieur, je vous en préviens, je ne le souffrirai jamais.

Le visage de M. le Régent était froid et presque sévère; il semblait avoir préparé de longue main ce qu'il devait dire, et la bienveillance de ses paroles échouait devant la dignité de son regard.

— Je connais beaucoup mieux qu'on ne le pense, monsieur, l'esprit des grands seigneurs. Leur hauteur irait jusqu'à l'insolence, si j'étais disposé à la souffrir. Ils conspirent sourdement, à l'eau de rose, entre un bal de l'Opéra et un souper de filles. Vous n'êtes plus des hommes de la trempe de vos pères, qui ont fait cette Fronde dont je vous parlais à l'instant, et ceux-ci n'étaient pas non plus des gentilshommes de fer comme ceux de la Ligue. La noblesse déchoit, monsieur.

Le duc n'avait rien à répondre à cette vérité.

— Qu'on ne se flatte donc pas de m'abuser, de m'effrayer encore moins. Armé de mon droit, je marcherai, fort de ma conscience. Je veux le bonheur du royaume, je veux la gloire du roi, et si les moyens que j'emploie ne semblent pas remplir ce but, je n'en rendrai compte qu'à Dieu et à mon maître quand je lui remettrai son pouvoir. Que ces jeunes insensés ne suivent pas des routes dangereuses, le précipice est au bout. Il m'en coûterait d'être obligé de punir, je le ferais néanmoins et sans pitié, car c'est mon devoir. Il va sans dire, monsieur, que vous êtes un sujet fidèle; vous connaissez les obligations imposées à un homme d'une aussi bonne maison que la vôtre, et vous n'y faillirez pas.

Le Régent fit une de ces inclinations qui *ponctuent* pour ainsi dire un discours semblable à celui qu'il venait de prononcer, et dont pas un mot n'avait été perdu. M. de Châteaubert se crut sur le chemin de la Bastille; son embarras disparut, il reprit son énergie. Il n'attendait qu'un mot pour éclater. Déjà il était décidé à rejeter bien loin la faveur qu'il avait demandée. Il cherchait qui avait pu livrer au prince un secret si bien caché : le souvenir de la duchesse, de sa visite au Luxembourg, traversa son imagination comme une flèche.

A peine M. le Régent finissait-il de parler, qu'il se leva.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit-il; mais ces observations sont inutiles; je me retire, je renonce de moi-même à une charge que vous n'êtes pas disposé à m'accorder, et je vous prie de recevoir mes excuses et mes remerciements.

— Vous vous retirez, monsieur? En quoi donc ai-je pu blesser votre susceptibilité? Mes avis ont été donnés d'une façon bienveillante, j'ai parlé en père et non pas en maître.

— Monsieur, un duc et pair de France ne reconnaît de maître que le roi.

Ces paroles furent lancées avec une impétuosité qu ne permettait pas de les arrêter; d'ailleurs le jeune homme était hors de lui, il ne se possédait plus, et la placidité de M. le duc d'Orléans, ses phrases acérées et mielleuses tout à la fois, l'excitaient à un point extrême. Le prince était fort sanguin, par conséquent d'une grande violence, bien qu'il eût un cœur excellent. Il devint cramoisi, il quitta son siége et s'approcha vivement du duc.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? Cette leçon, que je donnais aux autres, la voulez-vous donc pour vous seul? N'oubliez pas qui je suis, ou vous me forcerez à oublier qui vous êtes.

— Eh! monseigneur, laissons de côté les paraboles et expliquons-nous franchement. Un de mes aïeux osa dire au roi Louis XI la vérité sur ses cruautés journalières : le même sang coule dans mes veines, je parlerai comme lui. Vous m'avez, dites-vous, donné une leçon en donnant une à toute la noblesse. Eh bien! je l'accepte, cette leçon, et je vous répondrai pour elle et pour moi.

— Monsieur le duc, prenez garde!

— Je sais à qui je m'adresse, monseigneur, et de même que j'ai écouté vos *conseils*, vous écouterez mes très-humbles remontrances; c'est peut-être la seule occasion que j'aurai de vous les faire entendre; je ne la laisserai pas échapper. Oui, monseigneur, oui, la noblesse est mécontente; oui, elle murmure et se plaint, car vous l'humiliez, car vous la foulez aux pieds. Vous nous forcez à accepter pour votre ministre le plus misérable des hommes, vous nous ôtez les franchises et les priviléges conquis par nos aïeux. Vous dédaignez les traditions du

grand roi, vous cassez en plein parlement ce testament, dernier gage de sa volonté ..

— Qui vous eût donné pour maître un bâtard.

— Je n'ai d'autre maître que Sa Majesté Louis XV, j'a i eu l'honneur de vous le dire, monsieur. Tels sont les griefs des gentilshommes, tels sont ceux de la France entière. Vous la conduisez à sa perte; vous formez une alliance avec l'Angleterre, notre mortelle ennemie. Il se peut que la noblesse soit déchue, on l'a tant accablée! Mais votre héroïque aïeul Henri IV eût-il fait ce que vous faites, monsieur? Pardonnez-moi ma franchise, vous l'avez provoquée; une fois du moins la vérité arrivera à votre oreille; une fois une voix libre se fera entendre auprès de vous, sans en redouter les suites. Je détruis mes espérances, je ne l'ignore pas, et je me trouve assez dédommagé par le bonheur que j'éprouve en ce moment.

Après son explosion, le Régent avait repris son siége; par un effet de volonté extrême, il écouta le duc jusqu'au bout sans l'interrompre. Il portait sur lui un regard où la pitié domina d'abord, où l'indulgence se fit place ensuite. L'exaltation du duc, au contraire, devenait plus vive à mesure qu'il l'exprimait; avant d'entrer en prison, il voulait l'avoir mérité.

— Un seul mot, ajouta-t-il, monseigneur: hier Mme de Châteaubert est allée au Luxembourg, elle a eu l'honneur d'une audience de Votre Altesse Royale; je ne l'y avais pas autorisée: daignerez-vous au moins m'en faire connaître le résultat?

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres du Régent.

— Monsieur, c'est le secret d'une dame, et vous êtes trop bon gentilhomme pour me demander de le trahir.

Le duc se mordit les lèvres, puis, faisant un profond salut :

— Dois-je me rendre à la Bastille, monseigneur ?

— Retournez chez vous, monsieur, et attendez-y mes ordres.

M. de Châteaubert sortit, la tête haute et la rage dans le cœur.

Il remonta dans son carrosse et se fit conduire chez lui.

Son premier mot fut pour demander la duchesse ; elle soupait en ville.

Mlle Louison, interrogée, répondit que madame devait être chez Mme la duchesse du Maine.

M. de Châteaubert écrivit quelques lignes ; un coureur fut chargé de les porter.

La duchesse ne pouvait manquer d'accourir. Dans ce conflit d'événements M. de Châteaubert avait oublié Galaor. Ce fut pourtant le premier objet qui frappa ses yeux en entrant dans son cabinet des livres, où il se rendit pour brûler quelques papiers. Le petit animal était couché sur un coussin, hors de sa maison, blanc et parfumé comme un lys. Il avait changé la couleur de ses rubans, et portait un collier garni d'émeraudes, où se lisait ce mot :

« Espérance ! »

Le duc resta stupéfait. Il avait poussé lui-même les verrous de cette porte ; on ne pouvait y arriver que par sa chambre dont il avait pris la clef. Il y avait en ceci quelque sorcellerie, mais une sorcellerie bienfaisante. Le chien était un bon génie, et il le couvrit de caresses pour le remercier.

Le duc pensa cependant qu'on pouvait le surprendre. Il commença ses recherches.

Cette revue minutieusement faite occupa le duc jusqu'au retour de son messager, que Mme de Châteaubert suivit de près. Elle entra directement chez son mari. Jamais sa beauté n'avait eu plus d'éclat.

Le duc marcha à sa rencontre.

— Eh bien! madame, vous êtes contente. Grâce à vous, la Bastille m'attend.

Son étonnement fut grand lorsque Mme de Châteaubert, s'étendant nonchalamment dans une bergère, lui répondit :

— Oui, monsieur, grâce à moi, et vous allez me remercier, je m'y attends bien.

— Quoi! madame, vous l'avouez!

— Et pourquoi le cacherais-je?

— Vous avez été hier au Luxembourg et vous avez sollicité mon embastillement?

— Sans aucun doute, monsieur. Croiriez-vous par hasard que j'aurais mis le pied dans cette maison sans un motif de haute importance? Fi donc.

— Puis-je au moins le connaître?

— Ne le devinez-vous pas? Une femme raisonnable peut-elle laisser dissiper à son mari tout son bien sans tâcher de l'en empêcher? Mme votre grand'mère m'a écrit hier que c'était mon devoir. Cet avis était aussi le mien; mais, d'après ses ordres, je n'ai pas hésité. M. le Régent m'a promis de vous tenir deux ou trois ans renfermé; pendant ce temps, nous arrangerons vos affaires, et, la leçon profitant, il n'y paraîtra plus.

La duchesse prononça ces mots avec un calme, une indifférence dont rien ne peut rendre l'expression. Il semblait que ce fût la chose la plus ordinaire. L'emprisonnement de son mari était pour elle une correction infligée à un enfant mutin que l'on met en pénitence.

Uniquement occupée des choses matérielles de la vie, elle regardait le reste comme des accessoires.

Le duc voyait autrement, aussi sa fureur ne connaissait pas de bornes et la tranquillité de l'auteur de ses maux la redoublait encore.

— Mais, madame, vous n'aimez donc au monde que l'argent?

— Eh! monsieur, l'argent est une bonne chose, sans laquelle on ne peut rien faire.

— A votre âge, est-il possible!

— A mon âge, monsieur, quand on veut soutenir l'honneur d'une maison comme la vôtre, on songe d'abord à ce qui peut la détruire; or, la destruction d'une maison, ce sont les folies de jeunesse. Où en sont venues les grandes familles, presque toutes obligées à des mésalliances pour fumer leurs terres? Nos enfants ne se mésallieront pas, je vous en réponds!

— Nos enfants! interrompit-il avec une ironie qui eût blessé une autre femme jusqu'au fond du cœur.

— Oui, monsieur, *nos* enfants, car vous me reviendrez, après quelques leçons telles que celle-ci. Vous chercherez le solide et le réel. Vous avez à peine vingt et un ans, tout s'excuse à cet âge, mais aussi tout se corrige : c'est ce que nous faisons, Mme votre mère et moi.

Le duc ouvrait des yeux énormes et ne trouvait pas une parole à répondre, mais la colère l'étouffait.

— Mais la liberté, madame, mais la société?

— La liberté est nuisible à ceux qui en usent mal. La société? vos amis *convenables* iront vous voir. M. le Régent me l'a promis; moi-même je n'y manquerai pas. Je vous l'ai dit, je suis votre amie; comptez sur moi et fiez-vous à ma volonté. Avant vingt ans vous serez le premier seigneur et moi la première dame de France

c'est là le vrai, l'essentiel; le reste, ce sont des bulles de savon.

— Madame, en vérité, vous m'effrayez.

— Prenez votre parti. Allez-vous-en de bonne grâce où l'on va vous conduire. Arrangez-vous pour y rester quelque temps. On ne vous refusera pas vos aises : on satisfera jusqu'à vos moindres fantaisies, et vous ferez des économies forcées. Votre argent ne profitera qu'à vous.

— C'est vous qui parlez ainsi, madame, pourtant vous n'avez que dix-huit ans! je le répète.

— Monsieur, reprit-elle avec mélancolie, par ce temps-ci les femmes n'ont pas de jeunesse, si elles réfléchissent un peu. La monarchie et la noblesse sont sur le bord d'un abîme; puisque vos mains de chevaliers ne les soutiennent pas, notre débile secours ne peut leur faire défaut. Il faut bien que quelqu'un remplisse son devoir en France.

La duchesse eut un éclair d'enthousiasme dont son mari demeura surpris.

Elle avait réponse à tout : réponse décourageante, désespérante, tant elle était logique, mais où ne perçait pas la moindre apparence de cœur. La nature, en créant cette belle statue, ne lui avait donné d'yeux, de sentiment que pour l'or. Elle adorait l'or, et, ce qui est étrange dans les passions, elle l'adorait lucidement, raisonnablement. Elle devait tirer de ce mauvais penchant plus de profit que d'une vertu, car elle en faisait en même temps le moyen et le but.

Le duc se promenait par la chambre; la jeune femme se leva aussi et s'approcha de lui.

— Et votre protecteur, monsieur, lui dit-elle en riant, ne comptez-vous plus sur sa puissance? ne vous tirera-t-il point de ce mauvais pas où vous êtes?

Galaor dormait du sommeil le plus calme; il oubliait son

rôle d'ange gardien, en ce moment critique. M. de Châteaubert ne songeait pas davantage à lui. Son amour-propre était trop blessé pour qu'il pût s'occuper d'autre chose.

— Ah! madame, s'écria-t-il, vous aurez beau faire, je ne vous pardonnerai jamais.

— Vous me pardonnerez, monsieur, poursuivit-elle en minaudant.

Un bruit se fit dans la cour.

— Les voilà, poursuivit la duchesse. Ne me direz-vous pas adieu?

La porte d'un escalier dérobé qui montait au chartrier de l'hôtel s'ouvrit doucement et livra passage à Bourgogne, suivi d'un homme enveloppé d'un manteau et dont le chapeau rabattu cachait le visage; il ne l'ôta même pas en apercevant la duchesse.

— Monseigneur, dit vivement Bourgogne, un exempt est là, accompagné de douze gardes; ils amènent un carrosse fermé; ils montrent une lettre de cachet pour arrêter monsieur le duc et le conduire à la Bastille. Je les ai retenus sous quelques prétextes, et je suis venu prendre vos ordres.

— Je vais suivre ces gens, Bourgogne.

— Un instant, monseigneur, interrompit l'étranger. Lisez d'abord ceci; vos dispositions pourront changer ensuite.

Le duc prit le papier et lut.

Il avait reconnu le baron et il savait au nom de qui il venait. La duchesse suivait ses mouvements avec une anxiété visible.

— Je m'abandonne à vous, dit M. de Châteaubert. Adieu, madame. Vos projets sont déjoués, comptez pourtant sur ma reconnaissance.

— Monsieur, au nom du ciel! vous ne songez pas à désobéir au roi, vous ne songez pas à vous cacher?

— J'y songe, au contraire, et je vous laisse le soin de recevoir ces messieurs.

Il se dirigea vers la porte dérobée, pendant que Bourgogne lui jetait un manteau sur les épaules et lui donnait un chapeau semblable à celui du baron. La duchesse courut à lui et l'arrêta par le bras. Elle était pâle comme un spectre et ses lèvres tremblaient.

— C'est votre résolution irrévocable, monsieur?

— Eh! sans doute, madame. Quel sot ferait autrement?

Plus prompte que l'éclair, elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et cria d'une voix étranglée par l'émotion :

— Monsieur l'exempt, faites fermer les portes; hâtez-vous d'accourir, votre prisonnier vous échappe!

Elle se recula pour faire place aux gardes qui enjambaient la croisée, et saisissant le billet que le duc avait jeté sur la table, elle le glissa dans sa poche sans que nul s'en aperçût.

VII

Une nouvelle Europe.

Cette intervention de la duchesse parut à tout le monde un acte de folie ou de vengeance. Le duc s'arrêta tout court à sa voix, le baron lança un juron énergique. Bourgogne se rapprocha d'elle comme pour la secourir

et l'appuyer. En une seconde, les gardes et l'exempt eurent envahi la bibliothèque, et M. de Châteaubert ne pouvait plus espérer d'échapper à leur surveillance. La duchesse était debout, à la même place, immobile, et belle comme une statue de marbre blanc.

— Ah! madame! lui dit le duc avec amertume, au moment où on lui demanda son épée.

Elle baissa les yeux, et deux larmes qu'elle ne put retenir coulèrent sur son visage.

Ce fut le seul signe de faiblesse qu'elle donna.

L'exempt montra beaucoup d'égards à M. de Châteaubert; celui-ci, par une dernière ironie, lui offrit la clef de ses tiroirs :

— Inutile, monsieur le duc, répondit-il en s'inclinant avec respect, nous ne nous permettrons pas d'examiner vos papiers. Veuillez passer seulement.

Les gardes étaient rangés près de la grande entrée; l'exempt aperçut Bourgogne et lui donna l'ordre de s'apprêter à suivre son maître. Le baron avait disparu.

— Puis-je emporter mon chien? demanda M. de Châteaubert.

— Certainement, monseigneur. Je suis autorisé à ne vous rien refuser de ce qui vous sera agréable.

Bourgogne s'était déjà emparé de Galaor; son maître le précédait. Il s'était contenté de saluer profondément sa femme. Quelques instants après, les portes de l'hôtel se refermaient sur le carrosse et sur les cavaliers qui l'entouraient.

Demeurée seule, la duchesse regarda quelques instants autour d'elle. Sa pâleur n'était point effacée; elle pouvait à peine se soutenir et chercha un siége. L'arrivée de Louison, qui offrit ses services, la rappela à elle-même.

— Je vais me mettre au lit, dit-elle; préparez ma toilette.

Nous devons maintenant rejoindre l'habitant de la rue Montmartre. Il venait de rentrer, et jetait sur une table, avec humeur, son chapeau et ses gants. Une vive contrariété se peignait sur son visage. Il tenait une lettre à la main et il la relut trois fois, en appuyant sur chaque mot, ensuite il la lança à côté des gants et du manteau en murmurant :

— Je devais m'y attendre.

Des pas légers se firent entendre dans l'escalier. Pierre Lafont ouvrit la porte.

Une femme gravissait les dernières marches et entra tout essoufflée dans la chambre; c'était la même qui nous est déjà apparue une première fois; elle sortit également une lettre de sa poche; Pierre la saisit, et il la dévora. Il courut à la table et écrivit quelques phrases, qu'il reporta à l'inconnue. Celle-ci lui répondit avec le même empressement. Cette correspondance improvisée dura au moins un quart d'heure. Le dernier mot tracé par la visiteuse fut triomphant sans doute, car il ne put retenir une exclamation.

— A la bonne heure! fit-il.

La cérémonie du papier brûlé commença ensuite et s'exécuta jusqu'au bout, puis l'étrangère marcha vers la porte.

— Je vous reconduirai, si vous daignez le permettre. C'est par un vrai miracle que vous êtes arrivée jusqu'à moi.

La femme voilée ne lui répondit que par un signe et marcha devant lui. Elle s'appuya sur le bras qu'il lui tendait, et ils se dirigèrent ensemble vers la rue Saint-Denis.

Pierre l'escortait, en écuyer attentif. Pendant les premiers moments ils ne firent aucune rencontre. Les rues

étaient tout à fait désertes, on n'entendait que le bruit de leurs pas; tout à coup quatre hommes, apostés sans doute, sortirent d'une allée sans porte et tournèrent autour d'eux pour les reconnaître.

La femme ne montra aucune frayeur. Lafont la fit marcher le plus près possible des maisons et se tint derrière elle, la main sur son épée. Un de ces quidams vint jusqu'à lui et le toisa des pieds à la tête. Pierre était sur ses gardes; il s'appuya au mur et demanda à son adversaire ce qu'il désirait de lui.

Celui-ci prononça quelques mots en langue demi-espagnole et demi-française, que Pierre lui fit répéter, tant elles lui causèrent d'étonnement.

— Si je veux gagner cent écus? Pardieu! je le crois bien; et que faut-il faire pour cela? répondit-il dans le même argot, signe infaillible de reconnaissance entre tous les bohêmes de Paris.

Il tira prestement un poignard de sa ceinture, et l'appuya sur la poitrine du voisin; c'était une formalité nécessaire, jusqu'à ce que l'explication fût finie; au moindre soupçon la lame s'enfoncerait dans les chairs et pénétrerait jusqu'au cœur si la lumière ne se faisait pas assez vite; telle était la manière de procéder de ces messieurs.

— Tu consens à gagner les cent écus? tu seras muet?

— Oui.

— Suis-nous donc alors.

— Je ne puis abandonner cette femme, je la reconduirai auparavant.

— Tu es discret, c'est bien, je t'en loue. J'en profiterai, si notre connaissanc a des suites. Marche avec ta belle, et tu nous rejoindras quand tu t'en seras débarrassé. Laisse-nous un gage qui réponde de ton exactitude.

Pierre tira de sa poche une médaille encadrée dans des turquoises et des perles fines; un rayon de la lanterne placée à la porte de la maison l'éclaira faiblement.

— Ah! dit l'homme en ôtant son bonnet, c'est cela; alors vous n'avez pas besoin de gage, vous nous retrouverez ici.

Ce signe devait être une révélation pour les initiés. Pierre reprit sa route, suivi de sa compagne. Lorsqu'il revint, les quatre associés avaient déjà fait toutes les conjectures possibles sur son mérite et sa position. Ils se turent en l'apercevant.

Ils étaient alors plus haut que les halles. Ce quartier était composé d'une quantité de ruelles et de passages infects. Les aventuriers s'y engagèrent et Pierre les suivit.

Ils marchèrent presque en silence jusqu'aux environs du Pont-Neuf; ils le traversèrent et pénétrèrent dans la Cité. Celui qui les conduisait s'arrêta devant une maison de chétive apparence. Il dit à ses compagnons:

— C'est là. Vous n'entrerez point tous; deux d'entre vous vont aller le long de ce mur jusqu'à ce qu'ils trouvent un chevalet de bois soutenant un bouquet de feuillages. Je les introduirai quand il sera nécessaire; surveillez les passants, s'il y en a toutefois.

Pierre resta seul avec cet homme, qui lui montrait une grande déférence, et qui, moyennant une espèce de passe-partout, fit céder la serrure sur-le-champ.

Ils pénétrèrent dans une vraie masure, où les murs suintaient l'humidité de toutes parts. Une obscurité complète régnait.

Ils marchaient comme sur des œufs, et parvinrent ainsi jusqu'à un escalier vermoulu, aussi sombre que le vestibule.

L'on s'arrêta au premier étage. La porte, à peine pous-

sée, laissa voir l'intérieur d'une chambre fort propre. Une jeune fille dormait en toute confiance, la tête appuyée sur son bras. Un faible rayon de la lune arrivait par la croisée sur sa couchette. Celui qui dirigeait l'entreprise dit à Pierre de se tenir à la porte; il fallait l'empêcher de crier et d'appeler son oncle à son secours.

Le sommeil de la jeunesse est profond; elle n'entendait rien; quelque rêve joyeux faisait voltiger un sourire sur ses lèvres. Le bandit tira deux mouchoirs fort grands tout préparés. Le premier fut appliqué si à propos sur la bouche de la dormeuse et noué si vite et si solidement qu'il ne lui échappa pas même une exclamation. Le second fut employé avec la même prestesse à lui attacher les bras derrière le dos, et, comme elle essaya de jouer des jambes, un troisième sortit aussitôt de cette poche phénoménale et servit à les lier, en dépit de sa résistance, qui fut très-grande.

L'homme connaissait parfaitement les êtres de ce logis; il appela Pierre, lui donna l'ordre à voix basse de soulever la jeune fille par les bras; il s'empara de ses pieds, et tourna, non pas vers l'escalier qui les avait conduits jusque-là, mais vers un autre qui descendait directement au jardin dont ils avaient longé les murs. Il y avait encore une grille à ouvrir, le ravisseur en avait la clef.

Il eut soin de refermer la grille, comme il avait fermé la première entrée. Aucune trace de l'attentat ne restait derrière eux; le départ de la jeune fille devait sembler une fuite : c'était ce que l'on désirait. Les allées du jardin, couvertes d'une herbe fine et courte, ne conserveraient pas d'empreintes. Cascaret, — tel était le nom du brigand, — s'en assura.

Ils firent quelques pas, emportant la jeune fille. A la gauche de l'allée se trouvait une petite resserre. Depuis

quelques jours les propriétaires du lieu y avaient établi un garçon jardinier. Il avait avec lui un petit chien, et celui-ci, réveillé par le bruit, tout faible qu'il fût, aboya comme un furieux.

— La peste soit du chien! murmura Cascaret. Chargez-vous donc de la bergère et courez directement devant vous, vous trouverez un cabinet de charmille; un sifflement vous avertira de ma présence. Je vais voir ce qui se passe ici.

Lafont obéit; en trois enjambées il fut éloigné. Il aperçut la charmille, il y entra et se reposa sur un banc.

— Ma chère enfant, dit-il, je vais vous rendre la liberté, si vous avez quelque moyen d'échapper à vos ravisseurs et si vous pouvez appeler un ami à votre aide.

La jeune fille fit entendre un cri de joie.

Les moments étaient précieux, et Cascaret pouvait revenir d'un instant à l'autre. Ce mouchoir était si solidement attaché, qu'il ne parvint même pas à en détacher une boucle. Sa première idée alors fut de s'enfuir avec l'enfant vers la maison, en choisissant une autre route; mais il ne pourrait y pénétrer, puisque la grille était fermée, Cascaret l'aurait bientôt rattrapé et lui ferait certainement un mauvais parti.

— Ma belle, votre malheur l'emporte. Je tâcherai de vous protéger et de découvrir où l'on vous emmène. J'en préviendrai vos parents.

Les pas précipités de Cascaret, sifflant comme un serpent, se firent entendre. Il suivit le même sentier qu'eux, et découvrit bientôt la robe de nuit blanche de la jeune fille.

— Eh bien! demanda Pierre?

— Le chien n'aboiera plus.

— Pauvre bête! Et l'homme?

— Un coup de poing lui a fait perdre la mémoire et la connaissance; hâtons-nous, il peut les reprendre, et les gens du voisinage peuvent avoir entendu ce maudit animal.

Ils arrivèrent promptement à une petite porte, dont Cascaret avait la clef comme des autres; une chaise attelée de quatre bons chevaux attendait, on y déposa la fillette, après quoi Cascaret enjoignit à Pierre de rester auprès d'elle, pendant qu'il allait retirer les factionnaires.

Tous revinrent auprès de la voiture : deux montèrent dedans avec Cascaret, le troisième reçut les cent écus et détala.

— Je ne puis vous emmener, dit e chef à Lafont; ceux-ci sont attendus, mais je veux savoir où vous reprendre, vous me plaisez. Voici l'argent promis; où demeurez-vous?

— Tous les vendredis, de huit à neuf heures du soir, derrière les Grands-Augustins.

La portière se referma, les quatre chevaux partirent au galop. Pierre resta seul, sa bourse à la main. D'un mouvement brusque il la rejeta dans le jardin par-dessus le mur et s'éloigna à toutes jambes.

Nous suivrons la voiture, si vous le voulez bien.

Un quart d'heure s'écoula sans que personne prononçât un seul mot. La chaise se dirigeait vers le cours la Reine et la route de Versailles. Lorsqu'on eut dépassé les premières maisons de Passy, Cascaret dit tout haut :

— Si la prisonnière veut être raisonnable, on lui rendra l'usage de sa langue et de ses membres, en la priant de se souvenir qu'à la première désobéissance... La Seine n'est pas loin et la berge est haute.

La malheureuse fille tremblait de tous ses membres,

et n'avait pas envie de se révolter. Lorsqu'on l'eut déliée, elle fut quelques instants anéantie.

— Ah! Cascaret, Cascaret, reprit l'enfant en pleurant à chaudes larmes, c'est abominable à vous, mon oncle me battra.

— Votre oncle ne vous battra pas; il ne vous reverra jamais, et vous êtes délivrée de ses brutalités.

— Et Mme la duchesse, chez laquelle je devais aller ce matin, que dira-t-elle? Elle me retirera sa pratique.

— Vous ne travaillerez plus, ma toute belle, vous serez peut-être duchesse vous-même.

— Je serai duchesse?

— Duchesse, princesse, tout ce que vous voudrez. Cascaret ne vous a pas mal placée : dans deux heures d'ici vous m'en direz des nouvelles.

Elle soupira et se rejeta dans le fond de la voiture, dont le mouvement lui semblait bien doux; elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Elle se rappelait les splendeurs de l'hôtel de Châteaubert, les parures de la duchesse, et se demandait si véritablement elle en aurait de semblables; elle se demandait en même temps qui lui donnerait tout cela, et sa conscience lui souffla qu'elle le payerait sans doute très-cher.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, que dira M. le curé?

Cette exclamation était de bon augure; elle fit éclater de rire les trois bandits et les mit en joie.

Enfin, le carrosse cessa de rouler; on était près d'une grille donnant entrée dans une assez vaste cour, terminée par un bâtiment d'une grande élégance, et où brillaient des lumières. Aussitôt qu'on entendit la voiture, plusieurs domestiques sortirent du pavillon. La chaise s'arrêta; des laquais galonnés abaissèrent le marche-pied; plusieurs femmes étaient groupées en arrière.

Aussitôt que Fanchette parut, elles lui firent la révérence.

— Voulez-vous souper, madame? demanda la plus âgée.

— Voulez-vous votre toilette, madame? continua la seconde.

— Aurai-je l'honneur de vous conduire à votre chambre, madame? dit la troisième.

— Comme vous voudrez, répondit-elle.

Deux laquais portant des girandoles à cinq branches se dirigèrent vers une porte dorée, à deux battants, située au fond du vestibule. Fanchette fut éblouie; d'autres merveilles pourtant l'attendaient encore.

On l'introduisit dans plusieurs pièces éclairées comme pour une fête. Fanchette crut que c'était le paradis; elle restait en extase devant chaque objet.

La chambre à coucher, tout en satin bleu semé de boutons de roses, ressemblait à un nid ouaté et caché sous les feuillages. En un clin d'œil, les suivantes lui eurent ôté sa modeste robe de nuit et le surtout dont on l'avait couverte; elles lui passèrent une chemise et un manteau de lit en batiste brodée, garnis de dentelles, ornés de rubans. Elles peignèrent ses beaux cheveux et les saturèrent des plus fines senteurs; elles lui mirent sur la tête un bonnet ravissant, aux pieds des mules de velours brodées d'or, puis deux d'entre elles la saisirent et la portèrent dans son lit, aux draps de toile de Hollande, aux couvertures d'édredon, et avant de tirer les rideaux on lui demanda à quelle heure son bain devait être prêt.

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle en cachant son front dans son oreiller.

Elle se croyait le jouet d'un songe; elle avait peur de

se réveiller, et quand elle se fut bien persuadée qu'elle ne rêvait point, elle s'avoua à elle-même que Cascaret n'avait pas tout à fait tort et qu'elle finirait peut-être par le remercier.

Le lendemain, Fanchette, accoutumée à se servir elle-même, sauta à bas de son lit, ouvrit sa croisée et ses volets, et resta stupéfaite en face d'un jardin suspendu sur des bois dont le feuillage commençait à poindre, et ayant pour cadre un paysage magnifique.

A peine l'eut-on entendue, que ses femmes se présentèrent. Elles la guidèrent vers la salle de bain, en marbre blanc et en rocaille, et la firent entrer dans une eau parfumée qui ressemblait au lait pour la blancheur.

On la recoucha ensuite, on lui apporta un succulent déjeuner, puis on referma ses rideaux, et on l'engagea à dormir jusqu'à l'heure de la promenade. Elle se sentait en effet dominée par un besoin de repos invincible.

Il était plus d'une heure lorsqu'elle ouvrit les yeux. On procéda à la grande affaire de sa toilette. Son cabinet était le vrai boudoir de Vénus, suivant le style du temps. L'étonnement dominait en elle toutes les impressions.

On la fit si jolie qu'elle ne se reconnut plus, et qu'elle ne put s'empêcher de se sourire.

— Maintenant, madame, dit la première femme de chambre, votre vis-à-vis vous attend. Vous rejoindrez sans doute à la promenade une personne avec qui vous devez faire connaissance, et qui sera heureuse de vous rencontrer.

VIII

Les Voisins de campagne.

Fanchette, assise sur ses coussins de soie, se faisait à elle-même l'effet d'une autre. Elle jetait autour d'elle des regards curieux, presque effrayés. Quelle était cette personne qu'elle allait voir, qu'on lui annonçait ainsi? Probablement le magicien dont la volonté avait fait éclore ces merveilles, elle allait le connaître.

Fanchette avait vécu dans un milieu peu scrupuleux; sa grande jeunesse et une sorte d'insouciance l'avaient conservée pure; mais elle savait de la théorie du monde tout ce qu'en pouvait savoir une orpheline livrée aux soins d'un ivrogne. Si on l'avait enlevée, c'était moins dans la crainte des résistances de ses parents que pour la séparer entièrement d'eux.

Un tourbillon de poussière accourant au devant d'elle lui annonça un voyageur d'importance. Elle comprit que son sort allait se décider, elle ouvrit de grands yeux et vit venir à elle une calèche découverte, occupée par une dame fort parée, avec sa demoiselle suivante.

Ce n'était donc pas cela.

Cependant les carrosses s'arrêtèrent, la dame descendit, et entra dans le vis-à-vis de Fanchette : elle lui fit un signe de tête protecteur, puis elle s'assit à côté d'elle, et donna ordre au cocher d'entrer dans le bois. En la voyant de plus près, la jeune fille reconnut une dame

chez laquelle Mme de Châteaubert l'avait envoyée porter des broderies, qui l'avait interrogée sur sa famille, sur ses ressources, et qui l'avait regardée au point de l'embarrasser.

— Vous me reconnaissez, ma petite? demanda la nouvelle venue d'un ton délibéré.

— Parfaitement, madame; était-ce donc vous que je devais voir?

— Moi-même, et puisque vous avez bonne mémoire, ceci nous épargnera la moitié de l'explication. Vous savez qui je suis?

— Non, madame; Mlle Louison m'a conduite chez vous, m'a ramenée, j'ai seulement entendu qu'on vous appelait madame la comtesse. J'ignore le reste.

— Ce que vous savez suffit pour le moment. Je suis pour vous madame la comtesse! Maintenant, répondez franchement. A quoi vous croyez-vous destinée?

— Madame, à quelque aventure très-extraordinaire pour moi, très-commune dans le monde, m'assure-t-on.

— Votre habitation vous plaît-elle? vous y trouvez-vous suivant vos désirs?

— Oh! madame, elle est mille fois trop belle pour une pauvre fille accoutumée à un galetas.

— Oubliez le galetas et ce qui s'y rattache. Si votre demeure vous convient, vous ne trouverez pas d'objections contre la nécessité d'y rester?

— Non, madame.

— Vous ne savez ni lire, ni écrire, m'avez vous dit à Paris. A dater de demain, des maîtres viendront ici pour vous instruire, et avant trois mois vous serez à même de vous montrer sous une face nouvelle.

— Pourquoi faire, madame?

Cette question directe embarrassa la grande dame;

Fanchette la lança hardiment et franchement et attendit la réponse les yeux fixés sur ceux de sa protectrice, qui détourna les siens. Cette enfant était une nature abrupte et sauvage, un peu souillée au contact immonde qu'elle avait subi. Son intelligence remarquable, son jugement sain, son excellent cœur, la rendaient apte à toutes les positions.

La comtesse avait vu tout cela d'un coup d'œil.

— Fanchette, reprit-elle, je vous ai donné ce qui fait les joies de la vie, plus tard je vous donnerai un plus grand bonheur encore; je ne vous demande en échange qu'une obéissance aveugle. Persuadée que j'agis pour votre bien, vous me laisserez vous gouverner et disposer de vous; autrement vous entraverez mes projets, et vous me mettrez dans l'impossibilité de les conduire à bonne fin.

Fanchette avait le sens droit, elle avait la finesse des gens habitués à combattre le sort.

— Madame, répliqua-t-elle, vous avez besoin de moi.

— Très-bien! très-bien! ma pupille; c'est là ce qui s'appelle éclairer les voies, mais avec moi c'est inutile. Si j'ai besoin de vous, vous avez encore plus besoin de moi, et la condition suprême de notre triomphe mutuel est une entente complète. Vous n'adresserez aucune question à vos professeurs, ni à vos domestiques. Vous ne recevrez absolument que les personnes amenées par moi et nulles autres. Pour vous accorder un peu de distraction, je viendrai vous chercher et je vous conduirai à la promenade, plus tard à la comédie.

— Comme il vous plaira, madame, permettez-moi seulement une question. Ce n'est pas pour me renfermer que vous voulez faire de moi une savante. Quand cela finira-t-il?

— Quand je serai contente de vos efforts et de vos travaux, quand on ne reconnaîtra plus en vous Fanchette la brodeuse, mais une fille d'esprit, une fille instruite qui peut arriver à tout.

— Ce sera bientôt, je vous le jure.

La comtesse sourit, sa pupille était juste comme elle le souhaitait. Elle l'interrogea encore pendant une demi-heure, ensuite elle donna l'ordre de rentrer à la maison, où l'attendaient son carrosse et sa demoiselle suivante.

— A propos, dit-elle à la jeune fille en la quittant, vous vous appelez Mlle de Vanvres, ne l'oubliez pas.

— Reviendrez-vous bientôt, madame?

— Dans huit jours, pour juger de vos progrès.

Sur cette assurance, la comtesse remonta dans sa calèche et fut emportée par son bel attelage.

Fanchette, restée seule, se promena assez longtemps sur la terrasse, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait. Elle n'était certainement entre les mains de sa protectrice rien autre chose qu'un instrument.

Devait-elle se soumettre ou se révolter?

La soumission, c'était l'imprévu et le bien-être; la rébellion, c'était le connu et la misère.

Il n'y avait pas à hésiter.

Son maître d'hôtel annonça le souper; elle fut introduite dans une salle à manger qui ressemblait à un bocage.

On la servait avec la même recherche et la même élégance que si elle eût été une princesse du sang. Elle fut conduite dans son boudoir, où ses femmes l'attendaient avec des jeux de différentes espèces qu'on lui proposa pour amuser son temps. Sa première camériste fut ainsi instituée une sorte de dame de compagnie; elle lui raconta mille histoires dans le genre de la sienne, qui

toutes finissaient par des châteaux et des titres; elle lui ouvrit en même temps le monde idéal et le monde réel.

Fanchette dormit bercée par de beaux songes, et se leva le lendemain tout heureuse de commencer son éducation. Les professeurs arrivèrent l'un après l'autre; elle prit ses premières leçons avec une attention et une vivacité de conception dont ils se montrèrent surpris et enthousiasmés.

La matinée fut employée ainsi, elle passa vite; les jours suivants de même. Mlle de Vanvres s'accoutumait à sa solitude; elle travaillait sans cesse, le soir et le matin, et même fort avant dans la nuit.

Depuis une semaine environ elle habitait cette demeure, et la comtesse n'avait pas reparu; elle envoya un de ses gens annoncer sa visite dans la quinzaine suivante seulement.

Fanchette ne s'en plaignit pas; le désir d'apprendre était dominant chez elle. Elle voyait le monde sous un tout autre aspect. Chose étrange! son cœur s'épura à mesure que la lumière se faisait en elle; elle prit une horreur instinctive pour le mal, bien qu'elle n'en eût pas encore une idée très-juste.

Désormais tranquille sur ses intentions, on ne la surveillait que très-légèrement. Elle se promenait seule dans son parc, à la suite des travaux de la journée.

Un soir, après avoir fait vingt fois le tour des charmilles, elle arriva devant une petite porte à claire-voie qui la séparait seule du bois voisin. Elle en franchit le seuil, ce qu'elle n'avait pas fait depuis son arrivée dans ce beau lieu. La soirée était tiède, les oiseaux répétaient leur dernière chanson avant de s'endormir. Tout semblait joie et fête. Elle suivit une allée qui tournait à sa gau-

che, et s'en alla lentement, murmurant le refrain, alors à la mode, d'une mélodie simple et touchante.

Elle était déjà assez éloignée, lorsqu'elle entendit parler : deux personnes se répondaient, un homme et une femme. L'homme riait, la femme paraissait plus sérieuse. La première idée de Fanchette fut de s'enfuir; la curiosité la retint. Elle trouverait une distraction, peut-être, et elle en éprouvait le besoin.

Il n'était plus temps de se cacher, l'étranger marchait au devant d'elle.

— Ah! la jolie fille! dit-il à sa compagne.

Ce compliment décida tout à fait Mlle de Vanvres à rester.

Elle passait à côté d'eux et les salua assez gauchement; l'homme s'arrêta alors.

— Ne craignez-vous pas de vous aventurer à cette heure, mademoiselle? dit-il; vous êtes bien loin de chez vous.

— Non, monsieur, ma maison est là-bas, derrière ces arbres; je prolonge un peu ma promenade et je rentre, il n'est pas encore nuit.

— Nous sommes donc voisins, mademoiselle? je ne m'en doutais pas, et je m'en veux de ne pas l'avoir deviné.

Celui qui parlait ainsi était un homme d'un peu plus de quarante ans, d'une taille moyenne, d'une physionomie imposante et spirituelle en même temps, tout dans ses manières indiquait l'habitude de commander, jointe à une bonne humeur inaltérable.

La jeune dame était belle comme une reine des contes de fées. Une mélancolie frappante régnait sur ses traits. On devinait qu'elle ne pouvait vivre, et qu'elle se trouvait malheureuse, avec tout ce qui devait constituer le bonheur.

Ces deux personnes, vêtues comme des gens riches et de bon goût l'étaient à la campagne, n'affichaient qu'une simplicité élégante ; rien ne visait à l'effet dans leur toilette. Le père avait son justaucorps boutonné jusqu'en haut; il ne portait ni ordres, ni cordon, ce n'était donc point un grand seigneur.

Fanchette n'était pas assez instruite des distinctions sociales pour le remarquer, mais elle se sentit attirée vers ces deux inconnus.

La jeune dame la regardait avec un intérêt plein de tristesse :

— Avez-vous une mère, mademoiselle, et vous aime-t-elle bien?

— Hélas! non, madame, je suis orpheline, je n'ai pas de famille, je suis seule au monde.

— Et vous habitez?

— Ma maison touche à ce bois, monsieur.

— Et vous restez ainsi, sans protecteurs?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez pas de tuteur, pas d'amis?

— J'ai ma tutrice et mes études, cela me suffit; je ne reçois d'ailleurs personne absolument, et je ne vais nulle part.

— Vous vous nommez...

— Mademoiselle de Vanvres.

— C'est une ancienne maison, reprit-il, comme se parlant à lui-même, mais je la croyais éteinte.

Fanchette rougit encore et ne répondit point.

— Eh bien! mademoiselle, poursuivit la jeune dame, nous ne vous retenons pas plus longtemps. Je suis charmée de vous avoir rencontrée et je ne vous oublierai pas.

— Je vous reverrai, mademoiselle de Vanvres, ajouta

le père, que sa fille entraînait vers une allée qui l'éloignait du carrefour.

Fanchette rentra à pas lents, se retournant souvent, pour voir si elle n'apercevait plus les promeneurs; elle reparut à l'heure habituelle et aucun de ses gens ne devina son équipée.

Jusqu'au lendemain ces inconnus furent sa pensée dominante. Dès que l'heure eut sonné, elle descendit au jardin, elle ouvrit tout de suite la porte et pénétra dans le bois.

A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle entendit marcher et qu'elle reconnut le gentilhomme de la veille; cette fois il était seul.

— Ah! mademoiselle, dit-il, que je suis heureux de vous retrouver!

— C'est trop de bontés, monsieur, je ne vous attendais pas.

— Vous deviez cependant m'attendre, mademoiselle : quand on vous a vue une fois, on est pressé de vous revoir encore.

— Et Mlle votre fille, demanda-t-elle, n'a pas eu le même désir?

— Ma fille est partie ce matin pour Paris avec sa grand'mère, mademoiselle, je suis donc libre de donner mon temps à un voisinage si précieux pour moi.

— Monsieur, comment vous appelle-t-on?

L'inconnu s'attendait probablement à la question, elle ne le déconcerta pas.

— Je suis le comte d'Olivet, ma maison est au bout de ce bois. J'y vis avec ma mère et deux de mes filles, dont vous avez vu la plus jeune.

— Vous êtes donc veuf?

— A... à peu près.

— Comment est-on à peu près veuf, monsieur?

— Quand on n'a avec sa femme d'autres relations que celles de la convenance et de l'intérêt.

— Vous devez être bien malheureux alors.

Une teinte de tristesse se répandit sur ce visage animé.

— Oui, mademoiselle, oui, en effet, je suis malheureux.

Le regard que Fanchette leva sur lui l'assurait qu'elle le plaignait de tout son cœur.

La conversation s'engageait ainsi sur un terrain dangereux; le comte n'eut garde de la détourner. Profitant de la sympathie de la jeune fille, il passa par une brusque transition à ce qui pouvait personnellement l'intéresser. Fanchette eut la prudence de continuer son thème de la veille, sans l'étendre davantage; celui à qui elle s'adressait avait trop d'expérience de la vie pour ne pas flairer une position anormale sous cette discrétion.

Ils se promenèrent ainsi presque jusqu'au tomber de la nuit. M. d'Olivet insista pour obtenir la permission de paraître chez elle.

— Gardez-vous-en, répliqua-t-elle étourdiment, ma tutrice me défend de recevoir qui que ce soit.

— Nous ne nous rencontrerons donc plus?

— Je ne sais, le hasard!...

— Si le hasard pouvait vous conduire ici demain à la même heure qu'aujourd'hui, mademoiselle, combien je le bénirais?

— Et qui sait! lui jeta-t-elle avec une coquetterie enfantine, en refermant la barrière, peut-être!

Elle se mit à courir vers la maison; il la perdit bientôt de vue.

La maison était isolée; les bois qui l'avoisinaient, éloi-

gnés de toute autre habitation, n'étaient fréquentés que par des braconniers et des garde-chasses, Mlle Amont ne voyait là aucun danger pour sa pupille, qui n'avait d'autres intentioes que de servir les projets de sa protectrice.

Pourtant chaque soir, pendant plus d'une heure, Fanchette causait avec le comte; la confiance s'établit entre eux à un tel point, qu'elle cessa bientôt de lui cacher sa position; elle lui raconta le roman dont elle était l'héroïne; il écouta attentivement.

— Et vos parents, quels sont-ils? lui demanda-t-il tout d'abord.

— Ma tante va travailler dans les maisons, mon oncle a pris à ferme un grand jardin dans la Cité, qui appartient au chapitre de Notre-Dame. Ils vivent avec cela.

— Et Mme la comtesse, pourriez-vous me la dépeindre?

— Oh! bien facilement, monsieur. Elle demeure dans une maison tout près du Louvre. Elle est grande; elle n'est pas toute jeune, mais elle est belle cependant. Elle est richement habillée; elle a une voix insinuante et bien de l'esprit. Elle veut avoir l'air d'être bonne, mais je crois qu'elle n'en a que l'air.

— N'a-t-elle pas quelque signe particulier, quelque chose qui ne soit pas à tout le monde, soit dans son visage, soit dans sa parure?

— Oui, elle a un petit voile noir retenu à sa tête par une longue aiguille, avec des armoiries à chaque bout, et sur la poitrine une croix blanche, attachée par un ruban bleu.

— Vraiment! voilà qui devient plus clair.

— Vous la connaissez, monsieur le comte?

— Peut-être.

— Mademoiselle, reprit-il, il faut me faire une promesse.

— J'y suis toute disposée, monsieur.

— D'abord vous viendrez ici tous les soirs, avant ou après votre souper, suivant que la nuit arrivera; vous ne m'y rencontrerez probablement pas toujours, mais vous y trouverez quelque chose de ma part, je vous en donne ma parole. De plus, voici un nom sur ce papier; si on vous présente quelqu'un, si on veut vous faire quitter votre maison, envoyez sur-le-champ cette bague à cette adresse. Promettez vingt-cinq louis à celui qui fera la commission, ils lui seront comptés.

— Oh! monsieur, est-il bien possible!

— Ne vous inquiétez point. Continuez vos travaux, devenez une femme distinguée, vous le pouvez, et vous arriverez plus haut que vous ne l'espérez encore. Surtout gardez envers votre tutrice, plus même qu'envers les autres, un silence absolu sur nos entretiens.

— Je vous le promets, monsieur.

— Adieu donc, mademoiselle, et à demain peut-être. N'oubliez rien de ce que je vous dis. Prenez courage et comptez sur moi.

Pendant le temps qu'avait duré cette conversation, un homme vêtu comme un paysan feignait de dormir, étendu à l'endroit le plus épais du fourré, bien caché derrière le banc de mousse où ils étaient assis. Quand le comte eut disparu, il le suivit de l'œil aussi longtemps qu'il put l'apercevoir. Un sourire triomphant caressait sa lèvre flétrie.

— Ah! oui-dà! dit-il, c'est ainsi que nous faisons l'amour! Je le savais bien, moi, que je le découvrirais.

Cet homme ressemblait beaucoup à notre ancienne connaissance Tulaisnes.

IX

A la Bastille.

Le duc de Châteaubert fut enfermé dans un de ces carrosses à secret destinés aux exécutions de ce genre. L'exempt y monta avec lui; Bourgogne et deux gardes furent placés aux portières. La colère du jeune homme, arrivée jusqu'à l'exaspération, lui donnait des transports de rage, en songeant que, sans l'intervention de sa femme, il serait maintenant libre et hors de toute atteinte.

Il ne prononça pas un mot pendant le voyage, et, tout prisonnier qu'il fût, ses compagnons le respectaient trop pour oser lui adresser la parole; le silence régna donc jusqu'au moment où le gouverneur de la forteresse, M. de Launay, lui souhaita la bienvenue en lui promettant ses meilleurs soins.

— Votre détention ne sera pas bien rigoureuse, monsieur le duc, ajouta-t-il. Je dois vous placer dans ma plus belle chambre, vos gens vous serviront. vous ne verrez pas l'ombre d'un geôlier, ce que vous désirerez vous sera accordé sur-le-champ. J'ai une liste des personnes recommandables que vous pourrez recevoir, à commencer par Mme la duchesse. Les officiers du fort et moi, nous aurons l'honneur de votre compagnie, chaque fois qu'il vous plaira de nous l'accorder. Vous mangerez chez vous ou chez moi. Enfin, les plates-formes des tours et

les jardins vous serviront de promenade, aussi souvent et aussi longtemps que vous en éprouverez le besoin. C'est, en un mot, plutôt une retraite qu'une prison qu'on vous impose.

— Oui, je sais... je sais... On me traite en cadet de famille qui a mangé son patrimoine. Faites-moi conduire à la cage que vous me destinez, monsieur.

Cette façon de le regarder comme sans conséquence lui paraissait tellement humiliante qu'il se fût volontiers mis sur la conscience un bon crime de lèse-majesté, qu'on eût été forcé de prendre au sérieux.

On l'installa dans une grande chambre prenant vue sur le faubourg Saint-Antoine; les fossés et les bastions l'en séparaient. Cette chambre était convenablement meublée; une antichambre la précédait; un cabinet assez vaste pour renfermer une couchette était destiné à Bourgogne, et le lit du duc ne semblait pas trop mériter l'épithète de lit d'hôpital.

— Tout est prêt ici pour recevoir monseigneur, reprit M. de Launay; nul n'entrera chez lui avant qu'il ait appelé. A son réveil, s'il lui manque quelque chose, il voudra bien en faire dresser une liste, et sur-le-champ il sera satisfait.

Le gouverneur salua profondément, et se retira. Bourgogne et son maître restèrent seuls.

Le valet de chambre visita jusqu'au dernier recoin, tandis que le duc, debout près de la fenêtre, épiait les premiers rayons de l'aurore, blanchissant déjà l'horizon. Une exclamation de son valet lui fit retourner la tête.

— Ah! monseigneur, dit-il, voyez, voyez, ceci tient véritablement du prodige.

Il lui montra une petite maison de chien plus élégante encore que celle oubliée à l'hôtel.

— Ceci n'était pas à cette place quand nous sommes entrés, j'en suis sûr, monseigneur. Ce chien est décidément fée.

— Qu'il nous tire donc d'ici alors! murmura le duc.

— Il nous en tirera, monseigneur, n'en doutez pas, si c'est pour notre bien. Galaor est fort judicieux, il y voit de plus loin que nous.

— Et quel bien peut-il résulter d'un séjour dans ces vieilles murailles? C'est un trait épouvantable de Mme la duchesse; je ne le lui pardonnerai jamais.

— Eh! eh! monseigneur, Mme la duchesse a peut-être moins de torts qu'on ne croit. Permettez-moi de vous le dire, vous suiviez une vilaine route, et je ne suis pas fâché de vous en voir dehors.

— Maraud!

— Monseigneur, il faut passer son temps à la Bastille, et c'est une occupation nouvelle et singulière pour un grand seigneur que d'entendre la vérité.

— Tu abuses de ma position, bélître.

— J'en abuse si peu, monseigneur, que je vous engage à vous coucher le plus tôt possible et à tâcher de dormir.

Le duc se fit prier, enfin il céda. Il résista tant qu'il put au sommeil; ses pensées, ses regrets, le laissaient sans trêve; enfin il ferma les yeux.

Lorsqu'il les ouvrit, de joyeux rayons de soleil inondaient sa chambre par la croisée ouverte. Galaor jouait avec une plume échappée de son oreiller. Bourgogne écrivait près de la table. Le duc tourna autour de lui un regard désolé, puis il étendit les bras, et un bâillement sonore révéla au fidèle serviteur le réveil de son maître.

— Eh bien! monseigneur a dormi, fit-il. Il s'y accoutumera. Il manque bien des choses pour la toilette,

puisque nous aurons des visites. Je dresse la liste en question, M. le gouverneur m'y a autorisé.

M. de Châteaubert ne répondit pas. Il songeait à ses amis qui se riraient de lui, l'on saurait qu'il recevait une leçon, qu'on le condamnait aux économies forcées : son amour-propre avait reçu une blessure incurable. Il se promit de refuser toute signature et toute satisfaction à celle qu'il appelait son bourreau.

Le duc se décida enfin à se lever, à accepter les services de Bourgogne, ainsi qu'un excellent déjeuner, envoyé par le gouverneur et pendant lequel il vint lui tenir compagnie.

Dans la journée on lui annonça le chevalier de Châtelux, le comte de Nocé, deux ou trois autres de ses compagnons de plaisirs; il les reçut philosophiquement dans une salle de verdure, au jardin. La conversation fut très-gaie. Le prisonnier traita légèrement une captivité vite écoulée, dit-il, et engagea ses amis à goûter la cuisine de M. de Launay; elle était réellement exquise et digne de sa réputation.

Le gouverneur fit servir sous les charmilles; le duc riposta par une prière de les y rejoindre, ainsi que M. de Maison-Rouge, le lieutenant du roi. Jamais repas ne fut plus joyeux; les échos de la Bastille répétaient ce jour-là des éclats de rire bruyants et des plaisanteries de toutes sortes.

Au milieu de cette grande gaieté, un des officiers tomba comme une bombe, en annonçant Mme la duchesse.

— Je ne veux pas la voir, je ne le veux pas! s'écria le duc. Monsieur le gouverneur, vous n'avez pas de tortures qui puissent m'y contraindre.

— Il n'est pas ici question de tortures, monseigneur

Je vais moi-même porter vos excuses à Mme la duchesse, elle comprendra que dans ce premier moment de douleur...

— Il est trop tard, monsieur, interrompit une voix argentine et légèrement troublée, il est trop tard, me voici. J'espère que M. de Châteaubert ne me renverra pas.

La duchesse parut aux regards surpris et charmés de ces jeunes fous comme un sylphe, comme la divinité de la jeunesse descendue de l'empyrée. Elle portait une toilette charmante, toute couleur de rose, mauve et blanc. Elle avait sur son sein un bouquet dont les parfums embaumaient. Sa mante de dentelles, savamment disposée, laissait voir son cou d'albâtre et ses bras admirables. Son sourire placide et calme montrait les perles de ses dents, et ses lèvres incarnates avaient de chaque côté une fossette où les amours venaient se nicher.

M. de Châteaubert était trop en colère pour être juste, mais il était trop gentilhomme pour être impoli. Il s'avança vers sa femme, la salua, adressa quelques compliments aux convives, prit la main de la duchesse, la conduisit à un banc situé assez loin pour qu'on ne pût pas les entendre, et, après l'avoir priée de s'asseoir, il lui dit :

— Je n'ai pas besoin de vous rappeler, madame, tout ce que je vous dois. Je vais vous communiquer mes irrévocables intentions.

— Irrévocables? monsieur.

— Irrévocables, madame; dussiez-vous me faire jeter dans un cachot, je ne céderais point. Je ne recevrai aucun homme de loi, je n'entendrai aucunes propositions. Je veux manger ma fortune, je n'en dois compte à personne. Je n'aurai jamais d'enfants, et comme je ne tou-

cherai point à la vôtre, vous n'aurez pas à vous en mêler.

— Monsieur, je ne puis vous entendre parler ainsi.

— Madame, je veux me ruiner. Si vous me tenez à la Bastille dans l'intention de m'en empêcher, j'y pourrirai sur la paille. Je jetterai mon bien par les fenêtres; je vendrai mes terres; je donnerai aux pauvres, ou aux comédiennes, au diable plutôt qu'à vous. Vous aimez l'argent, vous n'aimez que l'argent. Il ne sera pas dit que je vous aurai fait un plaisir, si petit qu'il soit. Je vous déteste; je vous le prouverai de toutes les façons possibles. J'espère que cette déclaration franche et sans détours me privera désormais de l'honneur de vos visites et de vos combinaisons. Maintenant, permettez-moi de vous présenter mes hommages respectueux et de retourner où je suis attendu.

— Encore un moment, monsieur. Permettez-moi à mon tour de vous représenter les choses telles que je les vois. Le système de M. Law est une mine inépuisable; je puis avoir autant d'actions que j'en voudrai...

— Prenez-les, prenez-les pour vous, madame; moi je me trouve assez riche, trop riche. Je voudrais être à la besace, je sortirais d'ici. Emportez ces papiers : ne me les montrez pas. Je hais les systèmes, les contrôleurs généraux, tous ceux qui aiment l'argent, qui parlent d'argent, qui suent l'argent. Si l'on m'a pris ma liberté, au moins qu'on ne m'assassine pas de discours, dont la pensée seule me révolte et m'est odieuse.

— Il me semble, monsieur, répliqua la duchesse avec un sourire forcé, il me semble que les fers sous lesquels vous gémissez ne sont pas bien lourds et que...

— Encore une fois adieu, madame, nous ne nous entendrons jamais. J'ai l'honneur de vous saluer. Vos gens sont-ils là?

Il appela un laquais qui portait la livrée de la duchesse; il lui commanda de faire avancer son carrosse, donna fort poliment la main à sa femme jusqu'à la grille, et, lui faisant une dernière révérence, il revint près de ses amis.

Mme de Châteaubert remonta dans son carrosse et ordonna très-haut de la conduire chez M. Law.

Le duc trouva ses amis plus gais que jamais et disposés à plaisanter de son entrevue conjugale. Il y eut cependant unanimité d'éloges sur la beauté de la duchesse.

— Messieurs, interrompit le duc, j'en conviens, Mme de Châteaubert est une belle personne; mais ma grand'mère s'est trompée quand elle l'a choisie. Ce n'est pas une femme, c'est un écu de six livres.

La conversation roula sur ce ton jusqu'à l'heure où les étrangers devaient quitter la forteresse. On se sépara avec la promesse de se revoir souvent et de passer le temps le plus joyeusement possible.

— A propos, Châteaubert, mets-toi à ta fenêtre demain vers midi, tu auras une file de carrosses autour des fossés. Il n'y a point de politique dans ton affaire, et on ne s'y opposera pas.

— Qui te dit, reprit le duc fort piqué, qu'il n'y a pas de politique dans mon affaire? ne puis-je donc m'en mêler aussi bien qu'un autre?

— Mon pauvre duc, c'est une triste politique que la tienne.

Le duc voulait répliquer, le guichet se referma et on le reconduisit dans sa chambre, où M. de Maison-Rouge et deux officiers vinrent faire une partie de reversis. A dix heures, l'ordre fut donné d'éteindre les lumières. Les verrous se poussèrent avec fracas, et tout rentra dans un silence de mort. Le prisonnier regarda longtemps par

la croisée les lueurs errant dans cette grande ville qu'il dominait, puis il vint tristement s'asseoir auprès de la table. Bourgogne attendait pour le déshabiller.

Le duc se coucha promptement; il s'endormit de colère et bientôt, Bourgogne s'étant retiré dans son cabinet, on aurait pu voir trotter les souris de la Bastille, où il s'en trouvait des populations entières.

Au coup de minuit, le duc se réveilla.

Il s'était déjà remis vingt fois sous les yeux ce qu'il devait craindre ou espérer, lorsqu'il s'entendit nommer par une petite voix douce et lointaine, qui semblait sortir de la muraille où son lit était appuyé.

Le duc se releva sur son séant et écouta avec une profonde surprise; l'appel ne se répéta pas tout de suite. Il crut s'être trompé; mais, quelques secondes après, son nom retentit de nouveau presque à son oreille.

Il demanda d'une voix ferme :

— Qui est là?

— Ton ami, ton bon ange. Consens-tu à l'écouter?

Le premier mouvement du jeune homme fut d'appeler son valet de chambre, de lui demander de la lumière et de chercher jusque dans le dernier pli du rideau si quelque lutin y était caché.

— Où est Galaor?

— Où je voudrais bien être, dans son lit.

La niche du petit chien était, en effet, posée près de son maître.

— Si c'est lui qui vous parle, ajouta Bourgogne, il est fort hypocrite, car il ferme les yeux et il n'a pas l'air de se douter qu'on le regarde.

On remua même les coussins des chaises, on ne trouva de sylphe nulle part. Le duc voulut alors qu'on éteignît la lumière et que son valet de chambre restât près de

lui. Il tenait à être sûr qu'il ne rêvait pas, si le phénomène se renouvelait.

A peine était-on dans l'obscurité que la petite voix murmura de nouveau.

— Je consens à parler devant Bourgogne ; je connais son dévouement pour toi, surtout quand ce dévouement doit lui être utile à lui-même.

— Mon Dieu! monseigneur, interrompit le valet au comble de l'effroi, nous sommes ici au sabbat; c'est le diable qui vous parle, il sait tout.

— Je sais tout, en effet, mais je ne suis pas le diable, car je ne viens ici que pour faire le bien.

— Monseigneur, c'est Galaor; ce sont bien là ses petites façons poupines, n'en doutez pas.

— N'importe qui je sois, mon pauvre duc, dis-moi ce que tu désires, et tu seras satisfait.

— Si l'on se joue de moi, reprit le jeune homme tout haut, c'est avec tant d'adresse que le plus fin y serait pris.

— Eh bien! que demandes-tu?

— Ma liberté d'abord.

— Tu la veux donc? reprit tristement la voix; tu veux continuer l'œuvre de ta perdition? Tu seras libre, puisque tu l'exiges; mais je désire, moi, que tu réfléchisses vingt-quatre heures. Ensuite?

— J'ai envie d'être grand chambellan.

— Tu le seras. Et le troisième souhait?

— Me venger de la duchesse.

— Je ne puis faire de mal à personne. Je te l'ai dit, je ne suis ici que pour le bien.

— Rendre à la France le bonheur et le repos et y contribuer par mes efforts.

— Ceci est un vœu digne de toi, je l'accomplirai; seulement j'ai besoin de ton aide.

— Est-ce réellement Galaor, est-ce mon mystérieux petit chien qui me parle? poursuivit-il avec une sueur froide sur le front. Je t'adjure de me dire si un génie, si une puissance surnaturelle a pris cette forme pour veiller sur moi.

— Mon cher duc, il ne m'est pas permis de t'éclairer là-dessus. Néanmoins, celui que tu écoutes en ce moment est l'ami le plus sûr, le plus tendre que tu aies au monde. Si tu consens à suivre ses avis, tu seras grand et heureux; tu transmettras à tes descendants le beau nom que tu as reçu de tes aïeux enrichi d'une gloire de plus.

— Je n'aurai pas de descendants.

— Il n'est pas permis à un homme quelconque, encore moins au chef d'une grande race, de renoncer volontairement à perpétuer sa famille. Tes ancêtres appartiennent au passé; tes fils appartiennent à l'avenir, et ton devoir est de leur en ouvrir la voie, en leur laissant un beau modèle à suivre.

« Tu me trouveras toujours, ajouta la voix, si tu suis mes conseils et si tu as en moi une confiance absolue. Tu n'auras pas besoin de me rien demander, je sais mieux que toi ce qui peut t'être utile. Je te suis et je te protége, tu peux éviter bien des maux. Adieu. Je reviendrai quand il en sera temps. Tu obtiendras ce que tu désires; accorde-moi aussi ce que je souhaite et obéis.

La voix diminua peu à peu et s'éteignit tout à fait en s'éloignant; lorsqu'elle eut cessé de se faire entendre, l'horloge de la Bastille sonna minuit un quart.

Le duc restait stupéfié par ce phénomène, dont l'explication dépassait de beaucoup son entendement.

Quand le jour parut, il trouva M. de Châteaubert réfléchissant encore. Son envie de contenter son mentor

ne pouvait lui donner celle de demeurer à la Bastille. Quand son valet de chambre entra, il lui enjoignit sévèrement de ne parler à qui que ce fût de la visite nocturne qu'il avait reçue et de lui faire grâce surtout des combinaisons de son incrédulité.

Bourgogne était un valet trop bien appris pour ne pas se soumettre à cet ordre, sans témoigner ni étonnement, ni contrariété. Il fit seulement observer que Galaor avait l'air très-sémillant, pour un chien dont la nuit s'était passée à rédiger des homélies.

Les visites arrivèrent et le dîner s'ensuivit. Au dessert, on était fort gai, le duc surtout étincelait d'esprit et de saillies. M. de Launay lui en fit ses compliments, ajoutant qu'aucun de ses pensionnaires n'avait pris aussi facilement son parti de rester sous sa garde.

— Monsieur le gouverneur, répliqua-t-il, c'est peut-être parce que je suis sûr de n'y pas rester longtemps.

— Quant à cela, monsieur le duc, vous êtes, je crois, dans l'erreur. Ce matin même j'ai reçu certaine lettre par laquelle on m'enjoint de nouveau de ne rien vous refuser de ce qui est nécessaire à un *long* établissement.

— Vraiment! Voulez-vous accepter une gageure?

— Laquelle?

— C'est que dans la journée de demain une autre lettre vous donnera l'ordre de me mettre en liberté.

— Monsieur le duc, je vous volerais votre argent.

— Monsieur le gouverneur, préparez le vôtre. Messieurs, vous en êtes témoins. J'ai l'honneur de vous inviter tous à déjeuner chez Renard après-demain jeudi; ceci est clair et ne peut laisser aucun doute dans l'esprit de personne.

— Quel sera l'enjeu?

— Hélas! mon cher gouverneur, si je reste, je n'ai

besoin ni de vos pistoles, ni de vos dîners; je me renferme dans ma chambre, je me laisse mourir de faim, pour éviter à l'ennui et à la colère la peine de m'envoyer chez Pluton.

Les jeunes fous éclatèrent de rire.

— Tu es donc sorcier? demanda l'un d'eux.

— Je suis si sorcier que je pourrais vous prédire encore quelque chose de plus extraordinaire. Il me vient une idée : je tiens à établir mes relations avec l'autre monde. Je vais écrire, devant vous, quelques lignes, je les cachèterai de mon sceau, vous y joindrez les vôtres, nous déposerons ce paquet à la chancellerie de la Bastille, et d'ici à deux mois nous en ferons solennellement l'ouverture. Vous verrez alors si je suis devin et si j'ai droit à votre respect.

La proposition fut acceptée et la dépêche fermée avec les cérémonies voulues. On appela le secrétaire, on la lui confia solennellement, puis l'on se remit à boire et, lorsque l'heure de la retraite sonna, le bon sens de plus d'un convive gisait au fond d'une bouteille.

X

Un Intérieur de ménage.

Nous allons maintenant introduire le lecteur dans une petite maison située à l'extrémité du Cours-la-Reine, près des Champs-Elysées, un quartier désert, un vrai coupe-gorge, où il n'était pas prudent de s'aventurer passé la fin du jour.

Cette maison était bâtie au milieu d'un jardin entouré de très-hautes murailles; de grands arbres projetaient leur ombre sur un sentier peu fréquenté, conduisant à une porte presque cachée dans le mur.

Le parterre assez étendu servait de promenade.

L'hôtel était joli, bien orné, meublé comme à Grenade ou à Séville; des jalousies, des stores, qui portaient alors un autre nom, procuraient une douce illusion aux exilés qui l'habitaient.

A l'heure où nous ouvrons cet asile du mystère, deux femmes se trouvaient dans la chambre la plus élégante et la plus agréable du logis. L'une était Ehminé, cette belle créature que nous avons laissée aux Tuileries, presque sans connaissance entre les bras de Tulaisnes. L'autre était cette même Dolorès, qu'elle accablait de tant de reproches et qui les méritait si peu.

Ehminé achevait sa toilette; son costume semi-andalous, semi-arabe, faisait ressortir sa beauté singulière.

— Il dira tout au comte, imprudente! Il vous vendra, car le baron est un misérable, capable même de crimes pour servir son intérêt, et son intérêt est plus avec M. le comte qu'avec vous, madame.

Ehminé ouvrit un tiroir et en tira des pierreries magnifiques.

— Cela est à moi, je le lui donnerai; s'il me refuse et s'il me trahit, je le tuerai.

Le bruit de la porte du jardin qui se fermait la fit courir à la fenêtre; elle vit deux hommes traverser ensemble la grande cour.

— Ah! le voilà; le comte l'amène; il le gardera à dîner. Je suis certaine maintenant de le tenir. Tu le trompes. Ne sait-il pas mon secret? ne m'a-t-il pas soustraite aux regards de mon mari, alors que j'allais me perdre, en me jetant dans cette allée? Sans lui je serais morte à présent. Et tu veux qu'il me dénonce! Ce serait déjà fait, ne le comprends-tu pas?

Celui qu'on appelait M. le comte entra suivi de Tulaisnes, resté un peu en arrière. Le comte pénétra seul dans la chambre d'Ehminé. Nous le connaissons déjà; nous l'avons vu rue Montmartre, chez Pierre Lafont, il est donc inutile de crayonner de nouveau son portrait. Il embrassa la comtesse avec une tendresse et une ardeur qui ne la trouvèrent pas sensible; elle n'osa pas le repousser néanmoins et se soumit à ses caresses.

— Que vous êtes belle! Carmen, répéta-t-il en l'examinant avec une extase d'admiration.

— Vous trouvez, monsieur?

— De par Dieu! madame, il suffit bien que je le trouve apparemment, et nul autre ne sera appelé à en juger.

— Excepté le baron de Tulaisnes, que j'aperçois là-bas

6.

et que vous avez amené pour le rendre témoin de vos gentillesses sans doute.

Et disant cela, elle s'avança vers Tulaisnes. Elle essaya une plaisanterie; il n'y répondit point. Le visage du comte était à la tempête, et dans cette maison tout devait se régler sur le visage du comte.

— Madame, poursuivit celui-ci, j'attends plusieurs personnes; elles ne doivent ni vous apercevoir ni être vues par vous, je vous prie donc de ne vous montrer en aucunes façons, à la croisée, ou sur l'escalier.

Ehminé brisa son éventail, mais elle ne fit aucune observation.

— Le baron restera près de vous jusqu'à ce que je le rappelle : je l'ai chargé d'une communication. Vous l'écouterez avec la même docilité que si c'était moi-même, vous graverez ses paroles dans votre mémoire et vous tâcherez de vous y conformer; j'y compte.

Il sortit d'un air furieux sans retourner la tête.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Ehminé aussitôt qu'il eut disparu.

— Toujours la même idée : la jalousie. Son amour lui tourne la tête. Il veut que je vous porte ses plaintes, que l'obtienne de vous de le mieux recevoir, comme si on ordonnait l'amour! J'ai accepté la mission, je l'ai provoquée même. Je voulais un prétexte. Les moments sont précieux, répondez-moi. Avez-vous renoncé à vos projets?

— Je n'y renoncerai qu'avec la vie!

— Vous êtes décidée à en courir les risques? Vous ne trahiriez pas un ami qui vous aiderait?

— Je donnerais pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Je le jure sur *sa* tête!

— Écrivez-*lui* donc alors, et il aura votre billet, je vous en réponds.

La jeune femme poussa un cri de joie.

Ehminé écrivit. Sa lettre était le complément de la première, plus tendre encore. La patience lui échappait, et les tourments de l'absence jetaient sur ses pensées une teinte brûlante de mélancolie. Elle ne se nommait pas, mais elle laissait deviner une situation exceptionnelle et le désir d'y mettre fin, en consacrant son existence entière à celui qu'elle adorait.

Tulaisnes prit lecture du poulet, sans en demander la permission, et le mit dans sa poche d'un air satisfait. Evidemment il avait un intérêt direct et personnel en favorisant cette intrigue, et la satisfaction des deux amants l'occupait moins que le profit qu'il en retirerait.

Quelques minutes après on vint le chercher de la part du comte.

Aussitôt que la jeune femme fut seule, elle se cacha derrière la jalousie baissée. Elle vit entrer quatre hommes, d'une tournure assez suspecte, couverts de manteaux noirs. Ils furent introduits par Tulaisnes lui-même. On les conduisit vers un pavillon isolé de toutes parts et hors de l'investigation des curieux indiscrets.

Ces hommes ne se parlèrent pas et s'assirent à l'écart, sans quitter leur déguisement jusqu'à ce que le comte parut et les mit en rapport ensemble. Il arriva aussitôt que la réunion fut complète, échangea de certains signes avec ses hôtes, après quoi ils se découvrirent et prirent place autour d'une table après force saluts et cérémonies.

Parmi ces étrangers, le premier et le plus remarquable était Pierre Lafont.

— J'ai reçu l'assurance que vous demandez, dit le comte. La personne et la couronne de Louis XV seront sacrées pour Sa Majesté Catholique, j'en prends l'enga-

gement formel. Nous acceptons votre aide et celle de vos amis; vous nous mettrez à même d'apprécier les forces dont vous pouvez disposer, en même temps que nous vous découvrirons nos moyens de réussite. Nous sommes ici tous des fils de l'Espagne, et la gloire de notre parti, l'amour de la justice, doivent être les seuls moteurs de nos actions.

— N'oublions pas cependant, ajouta Pierre, les restrictions que j'ai faites. Je ne travaille ici pour l'Espagne que relativement. Je n'accepte l'intervention de Philippe V que comme prince français, comme oncle du jeune roi, j'exécute enfin les volontés de Louis XIV, et je n'entrerai dans votre alliance qu'après la réussite de nos projets, et après avoir examiné à loisir jusqu'à quel point vous serez favorables à la cause que j'ai embrassée.

— Acte vous est accordé de cette observation, monsieur; voyons le reste.

— Vous serait-il égal, monsieur, de me donner l'exemple? Je suis chez vous, vos garanties sont plus sûres et plus évidentes que les miennes, c'est à vous de commencer, je vous suivrai.

Quelque contrariété qu'éprouvât le comte, il dut se soumettre à cette exigence, dont il reconnut la justice. Le drapeau de la conjuration était le prince de Cellamare, ambassadeur officiel de Philippe V; mais le vrai représentant du petit-fils de Louis XIV était le comte de La Cerda, ainsi que le prouvait la lettre autographe de son souverain, qu'il allait communiquer à son nouvel allié

Le comte tira cette lettre d'un portefeuille de velours brodé d'or aux armes d'Espagne et la remit à Lafont. Celui-ci la lut attentivement; il en examina la signature, ensuite il la rendit au comte en lui disant :

— Parfaitement authentique, monsieur le comte.

— A vous, monsieur, répliqua celui-ci; nous attendons que vous vouliez bien vous expliquer.

— Monsieur, en conspiration plus qu'en aucune autre matière, les paroles ne sont rien : les actions sont tout. Je ne saurais vous mettre mieux à même de me juger qu'en vous introduisant au cœur de nos assemblées, et c'est ce que je ferai. Nous formons une vaste association, dont les branches s'étendent partout, et qui, à un moment donné, dans un siècle au plus, deviendra la maîtresse du monde. M. le Régent lui-même en a fait partie autrefois; il nous a quittés; en qualité de faux frère, il est justiciable de notre toute-puissance.

— Où siége ce redoutable tribunal? monsieur.

— Il siége où il lui plaît, monsieur le comte : dans les palais, dans les chaumières. Ses arrêts doivent s'exécuter aussitôt qu'ils sont rendus. Je vous conduirai à sa première réunion. Vous vous entendrez avec le conseil suprême pour l'exécution de nos communs desseins.

— Quand aura lieu cette séance?

— D'ici à quelques semaines, monsieur; elle a été retardée par un événement inattendu et peu important en apparence, l'arrestation d'un de nos principaux complices, le duc de Châteaubert.

— Nous recevrons donc une prochaine communication?

— Vous la recevrez, monsieur, par le baron de Tulaisnes, qui nous a porté mutuellement les premières paroles et que vous connaissez. Il est inutile de nous réunir de nouveau; nous savons l'un sur l'autre ce que nous pouvons apprendre, et nous devons éviter l'attention de la police. Heureusement le prince de Cellamare et ses imprudents complices nous garantissent, sans s'en douter. Jamais rien ne fut plus sage que cette double conjuration : la secrète et l'affichée.

— Nous nous séparons donc, monsieur. Je vous ferai observer que vous avez mon secret et que je n'ai pas le vôtre; vous savez mon véritable nom, je ne connais que votre nom d'emprunt, car personne n'hésitera à deviner en vous un gentilhomme de race et de sentiments. Vous n'êtes pas Pierre Lafont, monsieur; il ne s'agit que d'échanger deux mots avec vous pour en être convaincu.

Pierre Lafont salua.

— Je l'avoue, répliqua-t-il. Pardonnez-moi, monsieur, mais ce nom nul ne le connaît et nul ne le connaîtra maintenant sur la terre. Le feu roi, mon sauveur, en avait reçu la confidence, et il ne l'a point violée. Je suis désormais Pierre Lafont pour toute ma vie, et je vous prie de m'accepter comme tel.

Le comte, débarrassé des soucis du commandement pour quelques heures, retourna chez sa femme. Il la trouva étendue sur son divan, dans un désordre de toilette qui révélait une grande agitation. Sa susceptibilité s'en alarma.

— Je souffre, répondit-elle à ses questions empressées.

— Tu souffres, Ehminé! Que te manque-t-il? Que désires-tu? Sont-ce des parures? Parle, ordonne, commande, mais ne me dis pas que tu souffres, ou prends ma vie, si elle doit te guérir.

Il s'agenouilla en effet et saisit la main de la jeune femme, qui la retira et lui tourna le dos.

— Ehminé, répéta-t-il, regarde-moi au moins; dis-moi pourquoi tu souffres; dis-moi que tu me permets de t'aimer, de mourir pour toi.

— Non.

— Je te suis donc bien odieux?

— Oui.

— Que faut-il faire pour te plaire? Comment faut-il être? Je le ferai, je serai ce que tu voudras.

— Ah! s'écria-t-elle en se levant sur son séant et en fixant sur lui ses yeux d'escarboucles, qui dévoraient, je vais vous le dire, puisque vous désirez le savoir. Il faut être un charmant jeune seigneur, aux cheveux blonds, à la taille élégante, à la jambe fine; il faut avoir un beau regard bien franc et bien noble; il faut porter une épée dont on se serve en gentilhomme pour défendre son roi ou pour venger sa dame, et non pas un poignard comme les assassins de notre pays; il faut avoir vingt ans, n'avoir pas jeté son cœur et sa foi à toutes les puissances; il faut, enfin, être ce que vous n'êtes pas, ce que vous n'avez jamais pu être et ce que vous ne serez jamais.

— Tu sais que je t'aime, que je t'adore, malheureuse enfant, et tu me foules aux pieds. Ah! tu es trop cruelle!

Par une bizarrerie adhérente à ce caractère sans élévation, plus elle le maltraitait, plus elle lui laissait voir le mépris et l'exécration qu'elle avait pour lui, plus il était humble, soumis, passionné. En ce moment il lui eût tout accordé, excepté la liberté cependant, excepté le droit de vivre et de s'ébattre au soleil du bon Dieu ainsi que toutes les créatures.

Il se promenait par la chambre pendant qu'elle l'accablait ainsi, revenant vers elle, s'arrêtant, joignant les mains, la suppliant, l'interrompant avec des larmes et des sanglots, et ne recevant en échange que des cruautés, des injures, des mots sanglants, qui à chaque coup faisaient une blessure.

L'impitoyable jeune femme se plaisait à retourner le fer dans la plaie; ce que l'ironie, la rage, peuvent placer sur les lèvres d'une femme avide de vengeance elle sut le trouver et elle l'en accabla. Dolorès tremblait pour elle

et la suppliait d'épargner cet homme, qui pouvait lui faire payer cher le triomphe d'un moment.

Le comte était plus blanc qu'un linceul, ses lèvres blémissaient, ses mains tremblaient; il sentait la fureur le gagner, et il l'eût tuée; mais si ses regards se portaient sur cette divine beauté, alors il redevenait fou, et n'avait plus qu'un désir, qu'un besoin, qu'une idée : elle!

Dolorès n'osait quitter la chambre; elle redoutait la fin de cette scène et se tenait près de la croisée. Elle regardait quelquefois dans le jardin, espérant un incident quelconque, un libérateur, une interruption forcée, qui vînt mettre un terme à ses terreurs.

Dieu sembla vouloir exaucer ses vœux. Le petit chien du comte, qui jouait dans le parterre, s'élança tout à coup vers un coin du mur, longeant les Champs-Élysées, et aboya avec acharnement. Bientôt une tête parut au-dessus de ce mur, en dépit des piquants qui le garnissaient, et resta quelques instants en observation.

Dolorès, au comble de l'étonnement, jeta un cri d'effroi, et du doigt montrant cette tête à son maître :

— Monsieur, monsieur, quel est cet homme? que veut-il? Appelez vos gens, c'est quelque malfaiteur, quelque assassin; nous sommes perdus!

XI

La Vision.

Le duc ne fut point réveillé cette nuit-là; aucune apparition n'eut lieu.

M. de Châteaubert se montra d'une gaieté charmante et reçut le gouverneur avec un sourire des plus aimables, lorsqu'il vint lui demander la liste de ses convives du jour.

— Quoi qu'il arrive, monsieur le gouverneur, je dînerai encore chez vous aujourd'hui, je vous le promets, à la condition que vous n'oublierez pas le déjeuner de demain.

— Je n'aurai garde! répliqua l'autre avec le sourire d'un geôlier sûr de son fait et caressant la chimère d'un malheureux.

M. de Châteaubert fit une toilette splendide, comme s'il se rendait au lever du roi, sous prétexte qu'il fallait être prêt à tout.

A l'heure promise, les visiteurs parurent. Le temps était à souhait, et l'on s'installa au jardin. La conversation chôma pas sur les nouvelles du jour.

— Hier, Mme la duchesse en recevait les compliments d'une façon tout à fait touchante chez Mme de Chevreuse, ajouta un des convives; elle parlait de se retirer dans ses terres, si votre détention se prolongeait, ce qui était malheureusement à craindre, ajoutait-elle avec un soupir.

— Ses coffres ne sont pas encore commencés, reprit un autre.

— Elle verra aujourd'hui qu'il n'est pas nécessaire de s'en occuper, continua le duc.

Le gouverneur, ses officiers arrivèrent; la gaieté était à son paroxysme, quand on annonça un messager du ministre.

— Permettez qu'on l'introduise, monsieur le gouverneur, il apporte la lettre de cachet qui va me rendre libre, j'en suis sûr.

— Soit! nous allons voir.

Le gouverneur ouvrit la dépêche, et se retournant vers M. de Châteaubert :

— Vous êtes prophète, monsieur : j'ai le regret de vous perdre.

— Messieurs, monsieur le gouverneur, demain chez Renard, c'est entendu; j'enverrai ce soir commander le festin de mon retour.

La joie était complète et le duc ne se possédait plus. Il était désormais certain du pouvoir de son esprit familier; il pouvait tout obtenir de lui et il arriverait ainsi à l'accomplissement de ses désirs.

— N'oubliez pas mon papier cacheté, messieurs; rappelez-vous que je vous attends dans un mois.

Le dîner fut vite achevé et les carrosses mis à la disposition du duc. Il accepta celui de Chatellux et sortit en triomphe, emportant Galaor sur ses genoux. L'œil intelligent du chien suivait les mouvements de son maître; il jeta un aboiement joyeux aux échos de la Bastille en franchissant le pont-levis; c'était comme un défi porté à la destinée.

La rentrée à l'hôtel fut un événement; tout le quartier était aux portes. Les domestiques se réunirent dans

la cour, et la femme de chambre de la duchesse parut sur le perron. Quant à sa maîtresse, elle dînait en ville, mais on allait lui envoyer un messager.

— Ne dérangez pas Mme la duchesse, dit M. de Châteaubert ; quand elle reviendra, annoncez-lui mon retour, et dites-lui que je suis tout à ses commandements.

Une demi-heure après, M. de Châteaubert était chez la Florence, où l'on riait à gorge déployée de son lutin, de ses prophéties, de son emprisonnement, de l'étonnement de la duchesse, de tout enfin, car on riait de tout en ce bienheureux siècle. Le souper fut d'une folie ravissante, et le duc ne revint chez lui que le lendemain matin.

A l'heure du déjeuner, l'hôtel était déjà envahi par les complimenteurs et les parasites; il les laissa dans les antichambres et s'enfuit par le petit degré, après avoir fait présenter ses devoirs à la duchesse et ses excuses de ne pas entrer chez elle; mais il n'y avait pas, en vérité, moyen, il était attendu chez Renard.

— Louison, dit la jeune femme, lorsque ce message lui fut porté de la part de son mari, voici un billet pour le vicomte; envoie-le sur-le-champ par un homme à cheval, c'est pressé.

Mme de Châteaubert ne mourrait pas de chagrin de l'abandon de son mari, c'était évident.

A onze heures, le cabaret était envahi. Chacun commentait à sa façon la délivrance du prisonnier.

On l'attendait comme un événement, et on lui préparait presque une ovation.

Enfin il parut, ce fut un hourrah! Le baron de Tulaines s'était posté devant la porte.

— Monseigneur, dit-il avec une obséquiosité significative, recevez mes félicitations. Je savais bien que nous réussirions, ajouta-t-il à voix basse.

— Vous! vous n'y êtes pour rien, répliqua le duc étourdiment.

— Ah! monseigneur, de l'ingratitude, déjà!

Le héros de la fête passa sans répondre; on l'appelait ailleurs.

Quelques pas plus loin, il rencontra le vicomte de Kernandre, qui fit à son cousin un salut assez gauche.

On se mit à table. M. de Châteaubert ne manqua pas de retenir le vicomte.

Tulaines s'était faufilé le plus près possible de l'amphitryon. On resta à rire et à boire presque toute la journée. Quand on sortit, ce fut pour se promener dans les allées, ou se donner en spectacle aux bourgeois ébahis.

Le baron s'était fort observé; il avait toute sa raison : il remarqua avec surprise que, malgré ses nombreuses libations, le duc n'était point ému; il était gai tout au plus, encore était-ce plutôt la joie du triomphe que l'effet du vin. Il crut pouvoir se faire entendre de lui et le prit à part, sans affectation.

— Monseigneur, lui dit-il, vous étiez impatiemment attendu; la réunion a été différée jusqu'à votre libération, obtenue par nos soins.

— Je vous ai déjà dit, baron, que je ne pouvais admettre cette prétention-là! Je sais à qui je dois ma liberté; ce n'est ni à vous, ni aux vôtres.

Pour toute réponse, Tulaines lui mit sous les yeux une lettre signée Dubois, et qui contenait ces mots :

« Je suis heureux, monsieur le baron, d'avoir à vous annoncer que, pour faire droit à votre demande, M. le Régent a signé ce matin la lettre de cachet qui met hors de la Bastille M. le duc de Châteaubert. »

Le jeune homme resta interdit: il lui convenait bien mieux d'avoir une obligation à Galaor qu'à ses redoutables amis.

— Maintenant, monseigneur, j'ai encore une lettre pour vous. Ne me demandez pas d'où elle vient, je l'ignore; elle a été apportée chez moi avec prière de vous la remettre et de prendre la réponse que l'on viendra chercher.

Le duc ouvrit le billet; il le parcourut sans émotion.

— Eh bien! demanda le baron, répondrez-vous?

— Cette femme est un peu extravagante, je crois. Il n'y a que deux mots à lui dire : « Découvrez-vous, nous verrons après. »

Ceci ne faisait pas le compte de Tulaisnes; il revint sur la lettre, sur celle qui l'avait écrite.

Ils furent interrompus par cinq ou six convives; ils venaient chercher le duc afin de lui montrer une extraordinaire beauté que nul ne connaissait. Ils l'entraînèrent vers le jet d'eau où se trouvait une jeune femme, vêtue d'une façon bizarre, donnant la main à un homme basané; elle était suivie d'un écuyer, de deux laquais et d'une duègue.

— Ah! par ma foi! dit le duc à Tulaisnes, si notre inconnue ressemblait à celle-ci, je ne la trouverais plus folle et incompréhensible, je vous en réponds.

Pendant que M. de Châteaubert parlait, le baron salua: ce salut lui fut rendu cérémonieusement par le mari; quant à la dame, elle devint prodigieusement pâle et ses yeux se baissèrent aussitôt Son émotion était visible.

— Vous la connaissez donc? s'écria l'impatient Châteaubert. Comment s'appelle-t-elle? dites-le vite.

— C'est Mme la comtesse de La Cerda, dont le mari

est l'envoyé secret de Sa Majesté Catholique à Paris, ajouta-t-il d'une voix très-basse. Eh! monseigneur, lui répondrez-vous dans le doute? et du moins lui garderez-vous le secret, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de votre fait?

— Je le jure sur mon honneur! ajouta-t-il en la regardant toujours.

Le comte entraînait sa femme; il jetait autour de lui des regards furieux et se promettait bien de ne plus la conduire à la promenade, lors même qu'elle mettrait à ce prix leur raccommodement, comme elle l'avait fait cette fois.

L'indiscret que Dolorès lui avait signalé, ainsi qu'on l'a vu, l'inquiétait aussi grandement. Il avait disparu aussitôt qu'on l'avait cherché, mais le jaloux ne pouvait admettre que la curiosité seule l'eût attiré, et peut-être n'avait-il pas tort.

Le duc resta en extase. Tulaisnes était servi à souhait; il allait devenir nécessaire, et le hasard l'avait mieux traité que ses combinaisons les plus habiles.

Le duc ne fut occupé que de l'inconnue, jusqu'au moment où le chevalier de Châtellux lui annonça que le lendemain ils allaient faire la partie du diable, le duc de Richelieu ayant été prévenu par le sorcier qu'on les recevrait à Clamart à neuf heures du soir.

Le duc se coucha ce jour-là, comme la veille, sans avoir vu Mme de Châteaubert.

La première personne qui entra chez lui, le matin, fut son intendant; il venait prendre ses ordres relativement à des actions du Mississipi qu'il avait reçues en son nom pour une somme considérable.

Le duc n'avait pas même songé au Mississipi pendant son incarcération; il connaissait à peine M. Law, et ce-

lui-ci avait sans doute assez à répondre à ceux qui l'obsédaient de demandes sans penser à ceux qui ne lui en adressaient pas.

Il envoya l'intendant chez la duchesse s'informer si elle n'aurait pas sollicité, malgré sa défense. La duchesse répondit qu'elle n'aurait eu garde et qu'aucune erreur n'était possible, puisqu'elle avait reçu elle-même et directement le paquet d'actions que le directeur de la Banque lui destinait.

— Allons, ce sera Galaor, pensa le duc; soit. J'en saurai bien plus ce soir sur tout cela, puisque je vois le diable; il ne refusera pas de me dire la vérité.

Un peu plus tard on lui apporta une lettre de cette écriture qu'il connaissait déjà, celle du billet remis en même temps que Galaor. Celui-ci ne contenait que quelques lignes :

« Ne jouez pas avec ce que vous verrez ce soir; c'est plus sérieux que vous ne pensez. Les puissances redoutables que vous allez évoquer pourraient vous en faire repentir. Ne vous laissez entraîner à aucun sacrifice. Souvenez-vous toujours que vous êtes gentilhomme et chrétien. »

— Encore Galaor qui prêche! Il a hérité de l'esprit d'un prédicateur. N'importe, s'il donne d'ennuyeux avis, il les corrige avec de bons ducats.

Cette journée passa comme un songe; les initiés soupèrent ensemble à l'hôtel de Richelieu, puis ils montèrent en carrosse à six chevaux et se firent conduire à l'endroit indiqué, qui était une grande maison isolée, dont les fenêtres ne s'ouvraient jamais, et qui semblait déserte. Tous partaient avec la conviction qu'ils verraient

quelque fantasmagorie effrayante et très-décidés néanmoins à ne pas avoir peur.

Il fut convenu qu'on enverrait les gens et les chevaux à l'auberge, qu'un seul laquais resterait auprès de la maison pour les aller quérir quand il en serait besoin.

Ils avaient leur épée : cette arme ne quittait pas un gentilhomme. Le carrosse gris, les laquais en grisons et sans torches, afin de ne pas attirer l'attention, étaient déjà éloignés, lorsque le duc de Richelieu frappa à la porte trois coups vivement répétés; c'était le signal.

Elle s'ouvrit immédiatement et toute grande.

Ils étaient à l'entrée d'un vestibule, une immense statue remplissait un des côtés. Eclairée par une lumière venant d'en haut, elle représentait une femme dont un serpent entourait le bras.

Après avoir admiré cette œuvre d'art, ils marchèrent vers une porte à deux battants, fermée; cette porte s'ouvrit devant eux et les introduisit dans une salle immense ornée à l'égyptienne. Les dieux de l'Egypte, ces monstres terribles et grotesques, étaient rangés tout autour. On ne voyait que marbre, porphyre et jaspe. Ces grands seigneurs, accoutumés aux magnificences des palais, restèrent éblouis en présence de tant de richesses.

Un homme sortit tout à coup de la niche d'un Anubis; ils ne purent s'empêcher de tressaillir, mais ils le reconnurent bientôt : c'était Riquier, le professeur de magie du Régent.

Il salua respectueusement, et, s'adressant à tous, il leur demanda s'ils étaient résolus à aller jusqu'au bout de l'épreuve.

— Oui, répondirent-ils.

— Il est encore temps de retourner en arrière, mes-

sieurs, songez-y. Une fois que vous aurez franchi cette porte, elle se refermera derrière vous et ne pourra plus se rouvrir. A moins qu'on ne vous interroge, vous garderez un silence absolu. Rappelez-vous encore que toute violence sera réprimée aussitôt, et rappelez-vous enfin que la vie de mon ami et la mienne sont les gages donnés par nous aux puissances que nous invoquons. Nous répondons de vous et de votre fidelité à votre parole. Y pouvons-nous compter?

— Oui, répliquèrent-ils tous les six à la fois.

Riquier, après avoir reçu leurs promesses, marcha devant eux jusqu'à l'extrémité de la galerie, et frappant la muraille avec un long bâton qu'il tenait à la main, elle se sépara. Il leur sembla qu'elle se fendait en deux. Ils étaient à l'entrée d'une autre grande pièce où les dieux de l'Inde tenaient la même place que les dieux égyptiens dans la précédente. Aussitôt qu'ils furent passés, l'issue se referma toute seule.

En face d'eux était une porte immense en airain, d'un travail admirable; de chaque côté, deux trépieds dorés supportaient de larges coupes d'agate remplies, l'une de fruits magnifiques, l'autre d'or, d'argent, de perles fines et de pierreries.

Riquier prit sur le trépied aux pierreries un petit marteau d'or, le plus joli du monde; il en frappa avec une sorte de rhythme; on lui répondit de l'autre côté, et les deux grands battants tournèrent majestueusement sur eux-mêmes, sans qu'on entendît le moindre frottement.

Les initiés aperçurent en face d'eux un homme portant une longue barbe, vêtu de velours noir et de satin violet. Il tenait à la main un livre ouvert, écrit en caractères cabalistiques, et le présenta à M. de Richelieu, en le

priant d'en tourner une feuille, ce qu'il fit sans hésiter, bien qu'il s'attendît à voir surgir quelque flamme.

L'homme à l'habit violet lut tout haut ce qui était écrit sur cette page et que Riquier et lui comprirent seuls.

— Il nous est permis de vous introduire par le chemin réservé aux adeptes, messieurs, les épreuves sont donc inutiles. Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, encore une fois, taisez-vous, sur votre vie! à moins qu'on ne vous interroge directement.

— Je n'ai jamais eu tant d'envie de parler, murmura l'incorrigible Biron.

La chambre où ils se trouvaient était tendue de velours blanc brodé d'or, coupé par des bandes de soie de toutes les nuances, et si brillantes que l'œil avait peine à en soutenir l'éclat. Tout à coup et sans qu'ils se fussent aperçus de son entrée, une grande figure, emmaillotée de blanc, le visage couvert, parut à côté d'eux. Une table les en séparait. Sur cette table était une très-grande coupe de cristal de roche, une merveille, et dans cette coupe flottait un horrible crapaud, mitré comme un évêque.

Par ses évolutions et ses sauts, il semblait qu'il fût ivre ou qu'il eût des convulsions.

La figure s'agenouilla devant cette bête immonde; elle prononça quelques phrases, dans cette langue inconnue, la seule dont on se servît pour ces mystères. Le crapaud s'arrêta peu à peu; il vint presque au bord de la coupe, et ses gros yeux se fixèrent sur cet être qui lui parlait, avec une tendresse qui donnait le frisson.

Le discours continua assez longtemps; l'apparition toucha le crapaud du bout de son doigt et il bondit jusqu'à elle, puis il retomba dans l'eau, qui devint trouble.

La figure se baissa alors, aspira fortement trois fois, puis écouta, comme si elle attendait une réponse.

— A genoux tous! commanda Riquier.

Le fantôme et la bête commencèrent une sorte de duo muet, qui se traduisit en gestes. Leur agitation était grande, et les jeunes fous se sentaient étouffer peu à peu par une vapeur qui s'élevait de la coupe, et qui menaçait de se former en nuage.

Riquier baissait la tête sans paraître étonné de ces évocations, qui lui étaient familières, et surveillait jusqu'aux moindres mouvements des six gentilshommes.

— Levez-vous, dit-il, quand le crapaud eut repris son immobilité.

Un des côtés de la tapisserie se drapa, et on vit paraître deux personnes vêtues comme leur premier introducteur, mais de nuances différentes. Leurs traits étaient cachés par des voiles; elles furent suivies de deux autres, puis de deux autres encore, qui défilaient ou plutôt qui glissaient comme des spectres et disparaissaient par une issue semblable à celle qui leur avait livré passage. Cette espèce de procession dura quelques minutes, et aucun de ces fantômes ne tourna la tête; ils ne semblaient même pas apercevoir les aventureux jeunes gens!

Le crapaud conservait une immobilité complète, et le conjurateur resta agenouillé auprès de lui.

Les rideaux tombèrent; cet être indefinissable se releva, posa ses mains sur la table, les passa jusqu'à la coupe, qu'il souleva trois fois comme une plume malgré son poids, et commença à chanter, d'une voix tellement délicieuse, que les seigneurs crurent être au paradis.

Ce chant fut court; il se fit ensuite un grand silence,

puis un bruit épouvantable, comme si la terre se fût engloutie dans les abîmes du chaos.

— Vous allez voir celui que vous êtes venus chercher, cria-t-on; à genoux!

Les gentilshommes n'obéirent pas.

XII

Deux Rencontres.

Les détails de ces évocations ne sont point imaginaires; elles sont dépeintes dans plusieurs livres et furent, en effet, employées par des seigneurs de la cour à l'intention de voir le diable. Je les copie presque textuellement. Il est très-sûr, et Saint-Simon même nous le raconte, que M. le Régent eut plusieurs apparitions et qu'il essaya bien des fois des pratiques occultes. A son exemple, beaucoup de courtisans s'y livrèrent; les Mémoires du temps en font foi, c'est un fait incontestable.

La pensée de s'agenouiller devant l'esprit du mal, de faire envers lui un acte d'adoration, ne put être acceptée par ces descendants des preux. Sans s'être communiqué leurs impressions, et au risque de ce qui pouvait en arriver, ils restèrent debout, leurs épées nues à la main et les yeux fixés hardiment devant eux.

Le crapaud s'agitait plns que jamais; Riquier et son compagnon s'étaient prosternés.

Le bruit effroyable cessa; on vit apparaître alors, au milieu de ce silence, devenu complet, un homme entièrement nu. Il était jeune, grand, d'une beauté surnaturelle et merveilleuse. Son teint d'un blanc mat, ses yeux d'un noir de jais, d'une grandeur et d'une limpidité sans pareille, ses cheveux noirs et longs et sa barbe juvénile et frisée, donnaient à cette beauté un caractère indéfinissable. Il régnait sur ses traits une expression de mélancolie, de dédain et d'ironie hautaine, point de méchanceté, point de colère. Ce n'était pas le diable à cornes et à fourche des légendes.

Une cicatrice partant de son front tournoyait en arêtes aiguës autour de son corps jusqu'au talon gauche, ainsi que l'aurait pu faire un bout de soie couleur de sang. N'était-ce pas la marque indélébile de la foudre?

Il ne marchait pas et planait pour ainsi dire. Les six seigneurs se sentirent froid jusqu'à la moelle des os. La figure prosternée prononça quelques mots sans se retourner, toujours dans la langue usitée en ce lieu plein de mystères. Le diable alors répondit d'une voix pleine d'harmonie. Par un phénomène étrange, il fut parfaitement compris des curieux, et chacun d'eux obtint une réponse différente, conforme à son plus cher désir.

M. de Châteaubert entendit ces mots :

— Pourquoi venir me consulter? tu es si près de mon royaume, et bientôt tu y entreras tout à fait.

Riquier, sans relever son front qui touchait la terre, adressa une question au maître touchant l'avenir de la France. Pour les assistants, c'était la plus importante de toutes. Satan répondit cette fois également pour tout le monde :

— Honte et malheur! Victoires et malheurs... malheurs!

Riquier insista pour des détails plus étendus.

— Ne me forcez pas à parler, j'ai tout dit dans ces trois mots : Honte, victoires, malheurs!

Le visage du démon prit en parlant ainsi une expression de triomphe et de mépris qui leur glaça le sang.

La langue démangeait aux six gentilshommes.

M. de Biron, plus étourdi que les autres, ne put se retenir, et, par une espèce de bravade, il s'avança de quelques pas.

A l'instant même il reçut comme une impression électrique et tomba sans connaissance. Il sembla à ses camarades que le démon s'était approché, comme s'il eût donné un coup d'aile vers lui, et lui avait posé le bout de son doigt sur le front.

Ils s'empressèrent à le ressusciter.

M. de Châteaubert avait des sels. Biron revint à lui sans avoir d'abord conscience de ce qui s'était passé. Pendant les quelques secondes où l'on s'était occupé de lui, l'esprit du mal avait disparu, ainsi que la figure voilée, le crapaud et la table; ils étaient seuls avec Riquier, dans cette grande pièce devenue presque obscure et où un froid mortel pénétrait. Richelieu adressa impérieusement la parole à l'adepte et lui demanda s'ils n'en verraient pas davantage.

— Vous avez manqué aux conditions imposées; l'esprit s'est retiré. Vous êtes heureux d'en être quittes à si bon marché, messieurs.

— Tu ne peux le contraindre à revenir?

— Non, monseigneur. Il est plus puissant que moi, parce que le droit est de son côté. Je vous ferai pénétrer dans les autres salons, où peut-être quelque esprit

inférieur se montrera; je doute que ce soit autrement qu'en dérision, car vous vous êtes mis en leur pouvoir. Suivez-moi.

Il n'y avait pas à répliquer, malgré la bonne envie qu'ils en avaient. Ils ne savaient ni comment sortir de ce lieu, ni par où ils y étaient entrés : il leur était donc impossible de se diriger seuls.

Leur guide les conduisit vers la même issue qu'avait prise la procession des fantômes; ils virent une espèce de salle funèbre tendue de noir et semée de larmes. Ils aperçurent des esprits follets, accompagnant à coups de fouet d'autres esprits, représentant les six gentilshommes en caricatures. Châteaubert était là avec Galaor, dont ils avaient fait une sorte de monstre. Ce pouvait être de la fantasmagorie.

Ils parcoururent ainsi plusieurs pièces aussi étranges; des bruits inconnus parvenaient à leurs oreilles : c'étaient des musiques, des coups frappés, des chaînes traînées, des cris étouffés, des jappements de chiens, ou des hurlements de bêtes féroces, et comme des rouages de machines qui fonctionnaient. A quoi Richelieu disait lorsqu'il racontait la chose :

— Il faut que le diable soit serrurier.

La patience commençait à leur échapper; tous avaient demandé si on n'arriverait pas bientôt, excepté Biron, qui ressemblait à un homme ivre, incapable de rassembler deux idées. Ils marchaient depuis longtemps, lorsque Riquier s'arrêta enfin.

— Messieurs, leur dit-il, vous sortez d'ici sains et saufs, c'est plus que vous ne méritez. Vous m'avez exposé à un grand danger, ainsi que mon ami; peut-être ne vivrons-nous pas longtemps maintenant, grâce à vous. Vous pouvez conter votre aventure, il ne vous en arrivera

pas de malheur; mais gardez-vous d'approcher de cette maison; gardez-vous d'y envoyer personne, et surtout de la signaler aux recherches. Je ne vous demande aucuns serments, nous n'y croyons pas ici; mais si vous désobéissez, vous êtes perdus.

Il poussa un ressort invisible dans la boiserie, et le panneau glissa mystérieusement; ils se retrouvèrent sur la route, à quatre pas de l'endroit où le grison se promenait transi de peur. L'ouverture se referma avec une prestesse miraculeuse, et ils virent à la place un gros mur en pierres très-épais. Le ciment ne paraissait pas avoir été touché depuis sa construction.

— Pour le coup, nous venons de chez un sorcier, dit Chastellux en riant, et nous sommes escamotés comme des muscades. Maraud, cours vite appeler nos gens, il me tarde d'être hors d'ici, cela sent le soufre et le fagot.

— Biron, demanda Richelieu, sérieusement comment te trouves-tu?

— Abruti et absurde, sans compter que j'ai au front une brûlure qui me semble à vif et qui me ferait pousser les hauts cris, si je m'en croyais.

— Mets-y de l'eau bénite, poursuivit le grand-prieur, sans cela tu seras marqué en ce monde et dans l'autre.

Le retour à Paris fut silencieux. Tous dormirent mal cette nuit, ils eurent des visions singulières. Le lendemain, le grand-prieur, sans communiquer son projet à personne, s'en alla chez le lieutenant de police. Il lui signala la maison et le supplia d'y faire faire une descente par ses gens, mais en force, car ils pouvaient rencontrer de la résistance. Le soir même, en rentrant au Temple, où il habitait, il fut pris d'une fièvre épouvantable, et dans la nuit il était mort.

La police trouva la maison abandonnée; elle dut s'y

introduire en forçant la porte. C'était une suite de grandes salles nues, humides, où il ne se trouvait pas un meuble. On eût juré qu'elle était déserte depuis dix ans. Le vieux savant qui l'habitait ne revint plus et Riquier ne reparut qu'après plusieurs mois, pâle, hâve comme un homme qui sort du tombeau.

Cette excursion fit du bruit; les domestiques parlèrent, les jeunes seigneurs ensuite. La mort du grand-prieur les frappa de stupeur, d'autant plus que la blessure de Biron ne guérissait pas.

Châteaubert avait reçu plusieurs lettres de son protecteur inconnu, qui se lamentait sur sa démarche imprudente et qui témoignait des craintes, elles semblaient devoir se réaliser.

La duchesse en riait fort; il alla un matin lui en témoigner sa mauvaise humeur, et la pria de lui épargner ses railleries.

— Que voulez-vous, monsieur, répliqua-t-elle, je suis convaincue que vous vous moquez de nous avec votre chien qui vous apporte des trésors et des honneurs Il aurait bien dû se mêler plutôt de vos affaires; je gage que vous ne profitez pas de ses dons et que vos actions du Mississipi ne vous serviront de rien. Confiez-moi ces papiers, je vous en rendrai bon compte.

— En vérité, madame, si madame votre mère n'avait pas laissé une réputation de sainte, je soupçonnerais presque que le sang de quelque marchand d'usure coule dans vos veines. vous ne songez qu'au gain et au lucre.

— Eh! monsieur, si j'étais comme vous, que deviendraient nos enfants?

— Madame! ne vous en inquiétez pas, encore une fois, répéta-t-il en lui tournant les talons.

Le duc fit atteler ses chevaux et s'en alla chez Renard,

de là aux Tuileries, où il se promena dans sa compagnie ordinaire, de plus un jeune seigneur étranger, le comte Emmanuel de Bavière, cousin de Madame, du côté gauche, puisqu'il était fils de l'empereur Charles VII et de la comtesse d'Arcos. Propriétaire en France du régiment royal Bavière, c'était une des plus mauvaises têtes de l'armée.

Il arrivait d'un voyage et s'était fait raconter les nouvelles. On lui parla de Galaor et de l'histoire du diable. Il en fit force gorges-chaudes, et, rencontrant le duc en ce moment, il commença une série de plaisanteries que la patience d'un gentilhomme ne pouvait endurer.

— Monsieur le comte, dit Châteaubert en se mordant les lèvres, songez que nous sommes aux Tuileries.

— Eh bien! monsieur le duc, qu'importe?

— Il importe qu'on ne peut pas tirer l'épée dans le parc du roi.

— Oh! monsieur, on peut la tirer ailleurs, si vous n'avez pas peur des édits!

— Peur! Je vous montrerai bien, monsieur, que si ce mot-là peut être allemand, il n'est pas dans le dictionnaire de la noblesse française.

— Mon Dieu! pensa le vicomte de Kermandre, vont-ils se battre ici? Que dira ma cousine? son mari est perdu alors.

Il risqua quelques mots dans l'oreille du duc, qui lui fit un signe pour le rassurer : il se tourna vers M. de Bavière :

— Monsieur, nous sommes des gens de revue, je l'espère; la route de Saint-Cloud par les bois ne vous semble-t-elle pas superbe?

— Comment donc, monsieur, elle est tout à fait propre

à se promener trois à trois, et même plus, si la fantaisie vous en vient.

— Je profiterai de cet avertissement; au premier jour j'en ferai l'essai, surtout si je peux compter sur l'honneur de votre compagnie.

— Je ne saurais rien refuser à un seigneur de votre qualité et de votre esprit, monsieur le duc; mais vous aimez la solitude comme moi, sans doute, et nous avons peut-être causé un peu haut: d'autres pourraient profiter de notre découverte, laissons écouler quelques jours afin de leur donner le temps. N'est-ce pas votre avis?

— Vous parlez comme un livre, monsieur.

Ils se firent ensuite force révérences, puis ils tirèrent chacun de leur côté, accompagnés de leurs amis. Le vicomte ne quitta pas son parent, celui-ci porta les yeux sur lui et il lui vint une pensée qu'il trouva plaisante.

— Parbleu! se dit-il, je vais faire quelque chose d'original et dont on parlera. Mon cousin, vous avez entendu mon discours avec le comte de Bavière, vous plairait-il de m'escorter dans cette promenade?

Le jeune homme devint rouge comme un pavot; il avait encore les idées de province et il n'était jamais à l'aise avec le duc.

— Vous me feriez cet honneur-là, monsieur le duc!

— Mon cher vicomte, vous êtes le cousin de madame la duchesse, c'est à moi de vous former, et, par ma foi, j'y tâcherai; on se rend ces petits services-là en famille.

— Je serai trop heureux de vous suivre, monsieur.

Plusieurs jours se passèrent en effet; l'incident sembla oublié, le comte de Bavière et Châteaubert se rencontraient sans la plus légère marque de ressentiment.

Le samedi d'après leur explication, le vicomte reçut un message de Châteaubert: il le prévenait que son carrosse

de promenade serait attelé à dix heures, et qu'il irait déjeuner à Saint-Cloud. Lorsqu'une demi-heure après il entra dans la cour de l'hôtel de Châteaubert, il aperçut deux calèches à six chevaux chacune, en grandes livrées et toutes prêtes à partir. La duchesse était à la croisée de son cabinet et regardait cet équipage avec une indifférente curiosité.

Les deux carrosses se mirent en route, à l'ébahissement des badauds. Dans le premier étaient deux gentilshommes du duc; dans le second était le duc lui-même avec M. de Richelieu et M. de Kermandre. Les deux principaux héros furent d'une gaîté, d'une folie qui étonnèrent de plus en plus le jeune provincial. Pour lui, un duel était un acte sérieux, non pas qu'il eût peur, mais il était véritablement religieux, et s'il bravait sans remords les lois humaines, il n'en était pas de même de celles de Dieu. Et puis il pensait à sa mère, à sa maîtresse, il ne les reverrait peut-être plus.

Il fit néanmoins bonne contenance et tâcha de se mettre au diapason.

— Quels sont les seconds de M. de Bavière, le sais-tu, Richelieu?

— Parbleu! c'est le prince du Lixin et le vidame de Tournay.

— Bien, bien! on ne peut mieux choisir. Mais qui avons-nous là-bas sur la route? Seraient-ce déjà *nos amis*?

— C'est tout justement Mme la comtesse Alexandrine de Tencin qui se pavane dans le carrosse de Mgr l'evêque d'Embrun; ce saint prélat est si gracieux pour sa sœur! Elle a près d'elle la plus jolie fille! Je ne la connais pas. Quelque nièce qu'elle prépare à jouer un rôle.

— J'ai une grande envie de la voir de plus près : des-

cendons, si tu veux; pendant ce temps, la comtesse passera, nous l'attendrons et mes cochers exécuteront l'évolution projetée.

Les jeunes gens descendirent en effet et s'en allèrent se poster en arrière sur la route; la calèche de Mme de Tencin les rejoignit, ils s'avancèrent; elle ordonna à ses gens de s'arrêter.

La comtesse était trop expérimentée pour ne pas comprendre que les regards, les compliments s'adressaient à sa compagne. Celle-ci, vêtue avec une suprême élégance, était assez belle pour expliquer la curiosité et la galanterie. Richelieu, que rien n'étonnait, demanda tout droit le nom de cette aimable enfant.

— C'est Mlle de Vanvres. Mais nous sommes pressées, messieurs, excusez-nous. Nous allons à Longchamps, où il y a grande fête et où ma jeune amie doit chanter un motet.

Le carrosse repartit. A quelques pas de là, Fanchette demanda quel était le seigneur en habit bleu de roi.

— Qu'importe? Vous devez fuir ces gens-là comme la peste, ma reine.

Pendant ce temps, les cochers et les postillons de Châteaubert avaient placé les calèches en travers de la route, elles y formaient comme une barricade. Les maîtres y remontaient au moment où un autre équipage, arrivant de Saint-Cloud, se trouva arrêté par cet obstacle. Les laquais commencèrent à s'interpeller; les nouveaux venus demandaient qu'on leur livrât passage : la livrée de Châteaubert répondit qu'elle ne se dérangerait pas : on leva les fouets; les maîtres sautèrent sur la route et marchèrent l'un vers l'autre : la colère éclatait dans leurs regards.

— Monsieur le duc, disait Bavière en ôtant son cha-

peau, et avec une hauteur impériale, vous voudrez bien me céder la route, s'il vous plaît !

— Monsieur le comte, je ne céderai rien.

Les paroles s'envenimèrent, les épées se tirèrent, on se plaçait déjà pour se mettre en garde, lorsque tout à coup une voix sortit du fourré, et un homme parut :

— Halte-là, messieurs, de par le roi! Assignés vous êtes à la Connétablie de France, au terme de huit jours par nous clamant et proclamant le chevalier d'Auvray, lieutenant de nosseigneurs les maréchaux de France et greffier du point d'honneur.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait rengaîner les épées, la résistance à M. d'Auvray n'allant rien moins qu'au billot et à la hache. Les jeunes gens se saluèrent froidement; ils se retiraient chacun de leur côté, lorsque M. d'Auvray les rappela :

— Un moment, messieurs, il me faut votre parole de ne pas chercher à vous revoir, de vous éviter même, jusqu'au moment de l'audience, sans cela je fais quérir main-forte, je vous conduis à la Connétablie, et de là à la Bastille.

— Peste! j'en sors, pensa le duc. Je vous donne ma parole, monsieur.

— Et moi aussi.

— Je vous laisse libres alors, et je vais prévenir nosseigneurs.

M. d'Auvray demeura jusqu'à ce qu'il les eût vus rentrer dans leurs carrosses et se remettre en route, l'un pour Paris, l'autre pour Saint-Cloud.

En rentrant chez lui, le duc apprit que Mme la duchesse dînait et soupait en ville. Elle n'avait pas même laissé d'ordres pour qu'on lui portât des nouvelles.

M. de Châteaubert ne put s'empêcher de penser qu'elle prenait bien à la lettre leur indifférence mutuelle.

Le suisse présenta respectueusement à son maître une lettre qu'on avait recommandé de ne remettre qu'à lui. Le duc l'ouvrit précipitamment et la lut deux fois, avec une surprise qu'il ne put dissimuler.

Sa préoccupation était visible.

Ses témoins le quittèrent, il ne les reconduisit pas, ce qui était une grande faute contre l'étiquette; il rentra chez lui, fit appeler Bourgogne et lui commanda assez brusquement de lui préparer pour le soir à onze heures un habit de ratine ou de drap, son chapeau à larges bords et son manteau couleur de muraille.

— Monsieur le duc sortira seul?

— Tu me feras venir un fiacre à la grille du jardin et tu veilleras à ce que personne ne me suive.

— Oui, monseigneur.

— Je ne rentrerai pas de la nuit.

Bourgogne ne fit aucune observation; il était accoutumé à de pareils ordres, seulement le duc lui parut plus sombre et plus solennel qu'à l'ordinaire.

M. de Châteaubert soupa seul; c'était un événement à l'hôtel. A onze heures, le déguisement fut opéré, le fiacre attendait et le jeune homme y monta sans avoir été aperçu d'un seul de ses gens Il se fit conduire jusqu'au rempart, aux environs de la Grange-Batelière; là il congédia la voiture et attendit.

Ce lieu si vivant aujourd'hui était alors un désert. Le duc se promenait de long en large, repassant dans sa tête les expressions du billet. Il avait la fièvre de l'attente, et il mettait son esprit et son cœur à la torture pour en deviner l'auteur. On devait venir le chercher, à cet endroit même, à onze heures et demie.

Bientôt il entendit des pas, puis d'autres, dans une direction opposée, puis d'autres encore. On aurait dit une troupe de gens rayonnant autour de lui. Il écoutait ces bruits étranges, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

— Eh! eh! l'ami, vous vous promenez bien tard, lui dit-on.

Il vit briller dans la nuit à demi éclairée par le croissant, un bouton d'uniforme. et il se trouva bientôt entouré d'une troupe de soldats.

XIII

Le Mississipi.

Le lendemain de ce jour, nous introduirons le lecteur dans un beau et vaste hôtel de la place des Victoires. Les fenêtres d'un cabinet de travail magnifique étaient ouvertes sur un jardin.

Une foule nombreuse, et tumultueuse même, remplissait déjà les antichambres et la cour. à cette heure matinale. les laquais avaient beaucoup de peine à la contenir. Un homme, déjà coiffé et parfumé, vêtu d'une robe de chambre mordorée, respirait à pleins poumons l'air embaumé du parterre et portait autour de lui des regards satisfaits.

Cet homme, c'était Law, l'inventeur du système.

Depuis qu'il avait ouvert cette porte aux espérances et aux rêves des spéculateurs, sa maison était littéralement assiégée; les grandes dames l'imploraient, les princes étaient à ses genoux; et Law était certainement l'homme le plus important du royaume.

En ce moment il écrivait un billet doux probablement, car il en savourait toutes les phrases. On frappa plusieurs fois à la porte, dont les verrous étaient tirés, sans qu'il daignât répondre. Il ouvrit lorsqu'il eut cacheté son poulet; auparavant, il tira une sonnette : un valet sans livrée, en habit gris, parut.

— A l'hôtel de Châteaubert, avec ce paquet, dit-il, à porter toi-même et à remettre directemant aux mains de Mme la duchesse ou, en son absence, en celles de sa première femme.

Le grison salua et sortit.

En même temps par la grande porte une sorte d'huissier parut, une liste à la main; il la remit au banquier; de grands noms y étaient inscrits.

— Quoi! M. le duc! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu tout de suite? Où l'as-tu placé?

— Monsieur, il a gardé l'incognito, il s'est confondu avec tout le monde, c'est à l'instant seulement....

— Introduis-le sans perdre une seconde.

Tout en parlant, il poussait son domestique du côté de la porte et le suivait même dans la pièce d'attente, où se trouvaient quarante personnes environ, qui se précipitèrent vers lui.

— Monsieur Law! Monsieur Law! criait-on de toutes parts.

— Mesdames, messieurs, un instant! permettez, Son Altesse Sérénissime d'abord. Monseigneur, voulez-vous bien entrer? daignez-vous me faire cet honneur?

Il se rangea pour laisser passer M. le duc de Bourbon, fils de Mlle de Nantes et du petit-fils du grand Condé. Mlle de Nantes était fille de Louis XIV et de Mme de Montauban.

Le jeune prince entra et le banquier eut beaucoup de peine à refermer la porte après lui et à garantir son cabinet qu'on voulait prendre d'assaut.

M. le duc ne se retira que les mains pleines. Quand il fut parti, le torrent déborda, il n'y eut plus moyen de l'arrêter, et, après trois mortelles heures, le financier se sauva par une porte secrète jusqu'à l'appartement de sa femme, où il fut enfin libre de respirer et de prendre quelque nourriture.

Son valet de confiance lui apporta des tablettes sur lesquelles un nom était inscrit.

— Qu'il entre, qu'il entre! dit-il après avoir lu.

Le baron de Tulaisnes parut, mis à la dernière mode, obséquieux et poli comme à l'ordinaire.

— Eh bien, monseigneur, tout va à merveille; il y mord, et nous en aurons bientôt assez pour faire tomber sa tête en place de Grève, comme coupable de haute trahison.

— Très-bien! Souviens-toi cependant que pas un cheveu de cette tête ne peut être touché; que qui que ce soit au monde, excepté moi, ne doit se douter de ce qui se passe, et que je veux rester maître de son sort.

— Soyez tranquille, monseigneur, c'est entendu.

— Et les autres?

— Vous en verrez deux aujourd'hui. On vous fera des propositions financières de la part de l'Espagne.

Law sourit.

— Ah! si je n'aimais pas tant cette femme, M. le Régent serait prévenu dans une heure.

— Vous n'attendrez pas longtemps désormais, monseigneur. Cette belle tient fort à son rang, à ses biens, et le crime de haute trahison comporte la confiscation comme la déchéance.

Law n'avait pas une mauvaise nature, mais il faut une âme bien supérieure pour qu'elle ne se gâte pas au contact de l'or. Une femme lui résistait, poussé par les conseils d'un intrigant qui voulait à tout prix se rendre nécessaire, il le laissait travailler à la perte d'un des premiers seigneurs du royaume, il ne voyait que son amour satisfait.

Law avait connu Tulaisnes en Angleterre, alors qu'il menait aussi une vie un peu aventureuse, mais exempte des turpitudes du chevalier d'industrie, dont il ne le supposait même pas capable.

Le financier raconta la lettre du matin, le paquet d'actions qui l'accompagnait, et il ne cacha pas que la veille il avait trouvé la duchesse assez préoccupée. Elle ne l'avait pas gratifié de ses coquetteries ordinaires, il commençait à avoir de sérieuses craintes.

Le baron donna à M. Law des instructions minutieuses sur les deux hommes dont il lui annonçait la visite, puis il s'esquiva, content du succès de ses ruses, et se disant avec cet orgueil que possèdent au suprême degré les coquins de pareil acabit :

— Encore un de trompé!

Une heure après le depart de Tulaisnes, la foule des voitures s'était écoulée ; l'huissier annonça :

— M. Pierre Lafont.

On introduisit l'ermite de la rue Montmartre, tout autrement vêtu que nous ne l'avons vu jusqu'ici. Sans affecter un luxe insolent, il portait les habits d'un gentilhomme, et ce costume faisait valoir son visage distingué et sa belle prestance.

Law le regardait avec attention; il comprit qu'il y avait là une intelligence et un cœur.

Il comprit aussi que cette visite n'était qu'un moyen de le sonder sur plusieurs points. Il répondit d'une façon relative pour amener les questions et non pas pour les faire. Cet inconnu l'intéressait.

Pierre devina une réticence; il ne pouvait percer le mystère de la trahison; bien qu'il fût toujours en défiance de Tulaisnes, il ne l'eût jamais cru assez hardi pour aller jusque-là.

— Monsieur, lui dit Law, vous n'êtes pas Français, bien que vous parliez admirablement la langue; vos traits sont ceux d'un méridional.

— Je suis Espagnol, monsieur. J'ai retrouvé ici une seconde patrie, je désire lui témoigner ma reconnaissance en m'attachant à son service.

— C'est un sentiment très-louable, monsieur; je vous aiderai de tout mon pouvoir. On déteste les étrangers à Paris : il ne faut rien tenter contre les gouvernements établis; ils vous sacrifient en un tour de main, et nul ne vous défend alors.

— Mon Dieu! monsieur, répliqua Pierre en souriant de l'air le plus calme, tandis qu'il venait de recevoir un coup au cœur, me prendriez-vous pour un conspirateur, par hasard?

— Le ciel m'en garde! monsieur, mais je vous prends pour un Espagnol, cela suffit. La gloire et les intérêts de l'Espagne seraient de réunir les deux couronnes. Si le roi Louis XV venait à mourir, il est bien jeune, bien faible, bien délicat!

— Le roi d'Espagne a renoncé à ses droits, monsieur, il n'a rien à prétendre ici, et M. le Régent deviendrait son successeur, sans opposition légitime possible.

— Conservez ces principes et tout ira bien.

Lafont alambiqua un remerciement, et aborda tout de suite le sujet qui lui importait le plus. Il changea le rôle, il questionna Law sur les résultats de sa banque, demanda d'un air innocent et candide s'il n'établirait pas une pareille affaire dans un autre pays.

— Certainement : le Mississipi n'est pas le seul fleuve qui charrie de l'or.

— Vous êtes un grand financier, mosieur Law, dit Pierre en s'inclinant.

Ils continuèrent la conversation ; ce fut une espèce de duel où la victoire se balança. Law resta très-convaincu qu'il avait affaire à un honnête homme. Lafont sortit de là aussi ignorant qu'il y était entré.

Deux ou trois autres visiteurs se succédèrent, et puis le comte de la Cerda parut.

Law, maître de leurs secrets par Tulaisnes, se réservait de les déjouer à son profit ; en éclairant M. le Régent sur cette conspiration, il voulait d'abord en tirer tout le parti possible au profit de son amour, et le baron, dont il se croyait le maître, le tenait de bien près, par la connaissance qu il avait de ce sentiment. L'entretien fut serré des deux côtés ; le comte était un véritable Espagnol, dévoué à son pays et à son souverain. Il eût donné sa vie pour les sauver, mais il eût tué Carmen auparavant, afin qu'elle ne pût appartenir à un autre. Il acquit la certitude qu'il ne fallait pas compter sur Law, ni espérer qu'il abandonnerait le parti de M. le duc d'Orléans.

Après plus d'une heure d'escarmouches, ils se séparèrent, satisfaits de ne pas s'être livrés davantage.

Déjà son valet de chambre commençait sa toilette, lorsqu'on frappa à la porte. Le vieux laquais se présenta une lettre à la main.

— Ceci est très-urgent, monsieur.

Il rompit le cachet, et ce qu'il lut lui sembla si extraordinaire qu'il crut d'abord se tromper; lorsqu'il eut parcouru encore ces quatre lignes d'une écriture tremblée et méconnaissable, il partit d'un immense éclat de rire, puis il se mit à son bureau et écrivit :

« Madame, j'apprends une nouvelle incroyable; l'oiseau est en cage, nous devrions l'y laisser, d'autant plus que la cage m'appartient : mais, dût-il m'en coûter mon bonheur, je ne voudrais pas vous affliger; cet étourneau vous appartient et vous avez la bonté de ne pas le haïr; dans une heure il sera libre. Me permettrez-vous de vous raconter l'histoire demain?

« Le plus humble de vos esclaves,

« Law. »

Law remit la lettre au laquais, puis il commanda qu'on lui envoyât sur-le-champ un de ses commis, en qui il avait toute confiance.

Celui-ci parut quelques secondes après.

Des instructions et une lettre furent confiées à cet *alter ego*, avec injonction de prendre un des carrosses de la maison et de s'en aller promptement, par le chemin le plus court, afin d'être plus tôt revenu.

Si le lecteur veut bien nous suivre, nous devancerons l'envoyé dans le lieu où il se rendait.

C'était une sorte de cave ou de voûte, située aux environs de la Bastille, plus loin que l'Arsenal. Cette cave faisait partie d'une vaste ruine qui avait été jadis une sorte de forteresse. Dans l'origine, la tour Chambéry appartenait à un baron désireux de se rapprocher de la grande cité. Depuis plus d'un siècle, elle était aban-

donnée et servait d'asile à ceux qu'une circulation en plein air eût pu gêner.

En ce moment il s'y trouvait une réunion nombreuse et bizarre. C'étaient des soldats et des jeunes gens; deux ou trois ignobles créatures femelles, auxquelles nous ne donnerons pas le nom de femmes, se mêlaient à des jeux, à des discours étranges; c'était le dernier mot de la débauche, du dernier étage de la société.

Une odeur nauséabonde saisissait et suffoquait rien qu'en entrant; des cris, des jurons, des paroles obscènes, des querelles de jeu et de bouteille, des larmes, des supplications et des sanglots, tout cela composait un charivari à rendre fou un homme de sang-froid égaré dans ce bouge.

On y pénétrait facilement, on n'en sortait pas. Une fois la porte franchie, les factionnaires ne vous permettaient plus de quitter cet enfer; prières ni menaces n'y pouvaient rien faire.

Cette assemblée se composait d'un grand nombre de groupes.

Les uns écoutaient la bouche béante l'interminable discours d'un sergent, monté sur une table.

Deux ou trois, assis dans un angle, pleuraient à chaudes larmes, tandis qu'une douzaine de révoltés étaient gardés à vue.

— Oui, messieurs, disait le sergent, oui, je sais bien que j'ai l'honneur de parler à des gentilshommes, cela se voit tout de suite. Cependant la fortune est aveugle, elle cherche ses amants au hasard et ne favorise jamais ceux qui le méritent : ainsi vous, avec vos nobles parents, vos grandes manières, vous mourez de faim ; les trois quarts du temps vous n'avez pas six liards dans votre poche, pour acheter du tabac, *que* cela fait pitié pour des gens

comme vous. Les femmes! inconstantes et légères, elles ne vous regardent seulement pas, quand vous avez la culotte déchirée et le justaucorps orné de taches, n'est-il pas vrai?

— Oui, oui, répondirent quelques voix dans la foule.

— Eh bien! nous, continua-t-il, en retroussant ses moustaches d'un geste plein de fatuité, nous, elle nous regardent toujours, elles nous adorent, elles nous provoquent, notre uniforme leur donne dans l'œil et les fait loucher, c'est comme un soleil dont les rayons les attirent.

Heureusement, continua-t-il, que vous avez un père. Que dis-je un père! Vous en avez quatre pères; oui, vous en avez quatre, et je les compte sur mes doigts: d'abord S. M. le roi, notre sire, qui vous a hérités de son aïeul, et ce n'est pas une fameuse *hériture* qu'il a faite là, marmotta-t-il entre ses dents. Pouah! Ils sentent la canaille que c'est à empoisonner ma pipe. — Vous avez un second père, Mgr le Régent, qui voit vos chagrins et vos humiliations, qui les partage et qui veut les guérir. Enfin, vous avez M. Law, qui est un homme d'or et qui, chaque fois qu'il se gratte, il en tombe un écu.

— Oh! oh! oh! fit le chœur.

— Cela n'est rien, à preuve que nous les ramassons, nous, pour vous, bien entendu, et que, si Dieu pouvait lui envoyer la scarlatine, sans qu'il en mourût, ce serait trop dommage, le brave homme! la France serait riche à paver les rues avec des louis.

Les jeunes gens restèrent ébahis.

— Je ne vous parle pas de votre quatrième père, celui que Mme votre mère vous a donné; celui-là ne vous a pas servi à grand' chose jusqu'ici; après cela, il sait peut-

être bien ce qu'il a fait, et il a ses raisons, le brave gentilhomme. *Par ainsi*, le roi, Mgr le Régent et M. Law, ont cherché les moyens de réparer les torts du bon Dieu envers vous, et ils n'ont pas eu de peine à les trouver, ils ont inventé le Mississipi, qui est un fleuve comme on n'en voit pas dans ce pays-ci; ils l'ont apporté de la lune tout exprès pour vous obliger. Il est plus grand, plus long que tous nos fleuves, et pourtant il tient dans une bouteille.

Il y eut encore une légère rumeur; le sergent l'apaisa aussitôt par cet argument sans réplique :

— Comment serait-il venu de la lune autrement? Il aurait fait une cascade qui vous aurait tous noyés, et ce n'est pas là ce que voulaient le roi, Mgr le Régent et M. Law.

Chaque fois qu'il nommait un de ces illustres personnages, le sergent ôtait son chapeau, c'était comme la ponctuation de son discours.

— Ce fleuve, ce divin fleuve, a toutes les vertus; d'abord il roule de l'or, de l'argent, des pierreries et des gros sous, comme ici nos rivières roulent du limon. Ensuite, vous voulez boire de ces eaux, vous y mettez le creux de votre main, ce n'est pas de l'eau que vous buvez, c'est du vin de la table du roi, c'est du lait, c'est de la limonade, c'est de l'hypocras, ou de la piquette, suivant votre désir; et n'allez pas vous aviser d'en faire l'économie, parce que, quand il n'y en a plus, il y en a encore.

L'eau leur en venait à la bouche, c'est bien le cas de le dire.

— Dans ce pays des dieux, les dindons et les poulets sont si raisonnables, qu'ils prennent leur parti en braves, et vont se mettre eux-mêmes à la broche. Les fruits se

dépêchent de mûrir, tant ils ont de plaisir à être mangés; il y a des grains de raisin comme des prunes, des melons sur les arbres, et des cerises comme des abricots. Il y a des fricassées de veau qu'on s'en lèche les doigts, et des poissons qu'on pêche en l'air comme des cerfs-volants. Il y a des lits tout en duvet qui vous bercent et qui chantent, parce qu'ils sont faits des débris d'un oiseau dont toutes les plumes sifflent un air mélodieux. On dort là-dedans mieux que dans le ventre de sa mère.

Vous avez des esclaves qui vous mouchent à genoux et qui vous rendent tant de services divers, que vous ne savez plus que faire de vos mains. Il y a des négresses de toutes les couleurs, des rouges, des jaunes, des bleues et même des vertes, pour les jours de médecine. Il y en a de blanches; celles-là sont des déesses, et *tant plus* vous avez été malheureux, *tant plus* elles vous *idolent*. Ce n'est pas comme le sexe d'ici, vous le voyez bien.

— Oh non!

— Je ne vous parle pas des nègres, ceux-là sont faits pour travailler, et ils ne volent pas leur réputation. Vous, pendant ce temps, vous vous promenez dans des carrosses, traînés par des éléphants ou par des cigognes; ce sont comme qui dirait des chevaux ailés; quand cela vous plaît, elles vous enlèvent et vous emportent si haut, que vous en perdriez la respiration si on n'en avait pas une de rechange à vous offrir.

Vous habitez des palais, auprès desquels le Louvre serait comme un grain de moutarde; c'est tout en soie, en tapisserie, des fauteuils qui vous chatouillent le dos pour vous faire rire et des tapis qui sentent la violette ou le jambon; vous avez des éventails à bourriques, c'est-à-dire des queues de paon qui remuent toutes seules; vous

avez des fleurs qui poussent sous vos pas, rien qu'en marchant sur la terre, et ces fleurs sont plus grandes que des tournesols.

Vous êtes habillés en été de toiles d'araignées, ce qui suffit pour la décence et ne gêne pas vos mouvements. Les araignées de ce pays la filent de l'or et ne filent que pour vous. Ah ! bien oui, que l'on voudrait voir que dans ce bienheureux Mississipi une seule bête eût le front de ne pas être à votre service, morte ou vivante, on la prierait bien vite d'entrer dehors; le roi, Mgr le Régent et M. Law, n'entendent pas de cette oreille-là.

— Mais, sergent, puisque le roi, Mgr le Régent et M. Law, ont là-bas tant de merveilles, pourquoi n'y vont-ils pas eux-mêmes et pourquoi nous y envoient-ils à leurs places? ils ont bien de la bonté.

— Oui, ils en ont, de la bonté, répliqua Joli-Cœur, qui ne se déconcertait pas pour si peu, ils en ont trop de s'occuper d'ingrats comme vous qui ne le méritez point. Pourquoi ils n'y vont pas? Et qui est-ce qui gouvernerait la France, s'ils la quittaient? En trouveriez-vous trois autres à mettre à leur place. Le petit roi peut-il abandonner le *spectre* de son grand-père, que l'on a dit dans un beau discours qu'il plane toujours au-dessus de lui? Est-ce qu'il serait honnête de le faire courir si loin ce vieux *spectre*, à son âge, qu'il a régné soixante-dix-sept ans? Il est fatigué.

— C'est juste, murmura-t-on autour de lui.

— Ah! que oui qu'ils envient votre sort, qu'ils voudraient bien y aller, ce pauvre roi, ce pauvre Régent et ce pauvre M. Law, mais point ! il faut qu'ils broutent où ils sont attachés. Vous, vous pouvez, vous devez jouir de tout cela, sans compter les vingt écus qu'on vous décoche pour vous acheter des cure-dents. Vous êtes con-

vaincus, je l'espère, et vous allez signer ce joli papier; d'ailleurs, vous ne le signeriez pas, que ce serait absolument la même chose : choisissez.

Parmi les auditeurs, il en était un plus attentif que les autres, il avait ri à gorge déployée, et paraissait d'une humeur ravissante. Néanmoins, quand on lui apporta la plume pour signer, il la jeta loin de lui avec dédain, en disant aux soldats :

— Allons, c'est assez, marauds, faites-moi place, je veux m'en aller!

XIV

Le Tribunal.

Le sergent eut un mouvement d'indignation qu'un tragédien lui eût envié. Oser l'appeler maraud! oser le menacer de quitter la place sans son autorisation! Fût-il jamais pareille outrecuidance?

— Qu'est ceci? quel est ce pygmée qui élève ici la voix?

— Je te dis, bélître, que j'ai assez de tes gasconnades. Tu m'as amusé une minute; mais il faut que ce troupeau-là soit plus bête que les moutons de la foire, si tu parviens à en séduire un seul.

— Ah! j'ai amusé monsieur. Monsieur veut s'en aller, Monsieur trouve que les moutons sont bêtes! J'en suis

fâché pour monsieur, mais, il va s'embarquer demain dès l'aube pour le Havre-de-Grâce, et avant huit jours il sera en route sur un joli vaisseau pour le Mississipi, et on vous gardera soigneusement d'ici là, mon beau museau, on ne racole pas tous les jours des pierrots tels que vous.

— J'en suis bien fâché, mon cher Joli-Cœur, mais ce pierrot-là ne restera pas dans vos filets.

— Mon cher beau monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir. Seriez-vous un duc et pair, par hasard?

— Eh ! peut-être bien ; tu es plus près de la vérité que tu ne crois. Allons ! je veux rentrer chez moi, vous dis-je ! je suis le duc de Châteaubert, vous auriez à vous repentir tous de me retenir ici.

— Ne l'avais-je pas dit ? un duc et pair !

Il lui fit une révérence ironique.

— Par la mort Dieu ! ne m'impatiente pas, ou je te fais rentrer tes paroles dans le gosier.

— Comment donc ! un duc et pair, cela siége au parlement, sur les fleurs de lis, mais cela va la nuit en bonne fortune, cela se déguise, cela se laisse prendre par Joli-Cœur, et puis cela croit qu'il suffit de ce mensonge-là pour avoir la clef des champs. Tu n'en as pas l'étrenne. Et si tu continues à faire le méchant, on te mettra les menottes.

— Le premier qui m'approche, je le tue !

— Avec quoi, s'il vous plaît? Avec ces beaux petits poings blancs comme des pieds de veau à la poulette, monsieur le commis marchand ? Ah ! je vous connais bien, allez ! Vous vendez du drap à l'image Saint-Roch, et mon habit d'ordonnance vient de chez vous.

Le duc, car c'était bien lui, se jeta sur l'épée du sergent et essaya de la tirer. Dix hommes le retinrent et le clouèrent à sa place.

Le duc rugit.

— Misérables manants! s'écria-t-il, oseriez-vous bien porter la main sur un gentilhomme!

Joli-Cœur semblait disposé à passer outre, mais son camarade la Valeur le tira par la manche et l'emmena à part.

— Dis donc, si c'était vrai? J'en ai bien vu hurler et crier qu'ils étaient des princes, mais jamais de cette manière-là! Fais-le attacher, mais ne le frappe pas.

— Soit! la prudence est mère de la sûreté, je suis de cet *avisse*.

M. de Châteaubert fut garrotté, toutefois avec une sorte de ménagement. Il n'en jurait pas moins toutes les lettres de l'alphabet, en menaçant ses gardiens d'un châtiment sans exemple. Ceux-ci en plaisantaient, mais plusieurs d'entre eux, en avisant sa chemise de toile de Hollande, hochèrent la tête en signe de doute.

— Mon Dieu! mon Dieu! qui me tirera d'ici! murmurait le jeune homme. O Galaor! si tu es réellement mon bon genie, tu n'auras jamais une plus belle occasion de le prouver.

On l'avait fait asseoir au fond de la salle; il n'avait jamais tant souffert de sa vie et sa visite au diable lui semblait un jeu en comparaison. Il ruminait dans sa tête une foule de plans inexécutables : il essaya de promettre des sommes très-fortes aux soldats, s'ils voulaient aller prévenir M. Law, ou même M. le Regent, qu'il était entre leurs mains.

Ceci leur donna à réfléchir; le duc voyait poindre la délivrance, lorsque l'un d'eux plus prudent lui dit :

— Monsieur, je veux bien croire à votre histoire tragique, mais, si je sortais à cette heure, je me ferais punir. Demain matin le capitaine viendra présider au départ; vous lui ferez votre réclamation, et, s'il la trouve juste, vous serez relâché.

Tout à coup, son nom prononcé par une voix inconnue, au milieu du tumulte, frappa son oreille. Il se leva comme s'il eût été mû par un ressort.

— Ici! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

— Maroufle, tu n'as qu'à te bien tenir, tu vas être à la disposition de M. le duc. M. Law m'a recommandé de lui obeir en tout et de lui accorder toutes les satisfactions qu'il lui plairait de demander.

— Qu'on délie monseigneur! qu'on laisse me jeter à ses pieds! cria Joli-Cœur. S'il daigne me pardonner, je serai toute ma vie son serviteur le plus fidèle; s'il exige ma mort, je suis prêt, je lui apporte ma tête.

Il s'avançait vers le duc, devenu libre, en rampant et en s'humiliant; il faisait des yeux blancs et force grimaces. M. Châteaubert, au comble de la joie, voyait déjà s'évanouir sa rancune, lorsqu'il lui passa une idée folle par l'esprit.

— Tu mériterais cent coups, drôle, pour ceux que tu as prétendu me donner; mais je suis trop content, je ne veux affliger personne. Tu as fait ton devoir et je n'avais qu'à ne pas courir le guilledou comme un croquant, cela ne me serait pas arrivé : je te récompenserai donc.

Joli-Cœur se caressait les lèvres d'avance; il fit son plus profond salut et retroussa ses moustaches, en se donnant un air de conquête; c'était sa manière.

— Oui, continua le duc, je vais t'accorder la récompense la plus certaine, la plus douce pour toi, qui fais du Mississipi des descriptions si affriolantes. M. Law ne me refusera pas de t'envoyer dans ce pays des dieux, avec un grade supérieur au tien, et bien des petites douceurs pendant la traversée. Une fois là-bas, tu jouiras des délices que tu promets à ces braves gens; tu auras les lits à musique, les habits de toile d'araignée, les négresses de

toutes les couleurs et les cigognes-chevaux, sans compter le reste. Tu dois donc me remercier de ma clémence; de plus, il ne serait pas impossible que là-bas quelque belle princesse ne devînt amoureuse de tes moustaches et te fît partager son trône. Tu vois que je sais enjôler tout comme toi, et que, s'il me convenait de faire le sergent recruteur, je m'en tirerais aussi bien qu'un autre.

Joli-Cœur avait la crête basse, les bras pendants, et ne trouvait pas le moindre mot pour rire.

— Ah ! monseigneur, s'écria-t-il en se jetant à genoux, vous n'aurez pas cette cruauté.

— Comment ! je t'envoie dans le paradis, et tu n'es pas satisfait ?

— Le paradis, le paradis, oui, pour ces gens-là qui sont des gentilshommes inconnus, mais pour les sergents il y en a un autre. Ils montent la garde autour du ciel des ducs et pairs, ils mangent leur pain à la fumée de leurs plaisirs, et c'est là un destin auquel je ne puis renoncer, car je n'ai pas mérité de perdre mes galons.

— Qu'ordonnez-vous, monseigneur? demanda le commis de Law.

— Qu'il parte ! qu'il parte ! à son retour qu'il se présente à mon hôtel, il me dira si ses promesses se sont réalisées pour les autres comme pour lui. Je lui donnerai de quoi boire. Ne l'envoyez que jusqu'au Havre, ajouta-t-il tout bas; qu'il en ait la peur, cela suffit.

Joli-Cœur essaya de pleurer, il essaya aussi quelques lazzis, il voulut baiser le bas de la souquenille du duc; mais après tout cela, comme la finesse ne lui manquait pas, il comprit qu'il était importun et se retira en arrière. Le duc monta dans le carrosse de M. Law, qui le conduisit jusque chez lui. Il se fit arrêter à la porte du jardin, dont il avait la clef.

Le duc trouva Bourgogne endormi; il le secoua pour le réveiller, et pénétra chez lui par le cabinet des livres. Il avait grande hâte d'embrasser Galaor, son libérateur certainement cette fois de plus. Il le trouva couché sur un coussin de satin rose recouvert et garni de dentelles et entouré d'une multitude de fleurs des plus belles et des plus rares; le duc les aimait beaucoup. Il avait son collier d'émeraudes et un billet écrit sur du papier vert, chiffonné autour; il s'en empara et se hâta de lire :

« La place d ange gardien près de toi n'est pas une sinécure. Tu aurais mérité que je te laissasse passer la nuit tout entière avec les soudards; mais tu as eu confiance, et je te dois la preuve qu'elle ne sera jamais trompée. Tâche donc d'être sage une bonne fois et n'use pas mon pouvoir à réparer le mal que tu fais, au lieu du bien que je pourrais te faire. »

La mercuriale était douce, aussi Galaor fut-il couvert de baisers.

Il ne fut bruit dans Paris, parmi les jeunes seigneurs et les demoiselles du monde, que de l'aventure de M. de Châteaubert. On venait par curiosité faire des visites au chien miraculeux; il les recevait avec sa majesté ordinaire et sans s'émouvoir. M. Law racontait à qui voulait l'entendre la lettre sans signature qui l'avait prévenu.

L'official s'en émut; il vit dans ce fait de la sorcellerie; mais, avant de s'attaquer à un duc et pair, l'autorité ecclésiastique, comme l'autorité séculière, y regardait à deux fois. M. le Régent défendit de soulever une pareille question. Sans lui, Galaor courait de grands risques d'être brûlé en place de Grève et ses cendres jetées au vent.

Cependant le jour fixé pour comparaître à la Connéta-

blie approchait. Le duc était décidé à en accepter les conséquences. Son duel avec M. de Bavière n'avait que des causes frivoles, et la *divinité* de Galaor était maintenant tellement prouvée qu'elle ne pouvait plus être mise en doute. Si on les obligeait à des excuses, ils devraient s'en adresser de réciproques : l'honneur serait donc satisfait.

C'était une magnifique institution que ce tribunal ; les autres pays nous l'enviaient. Mais il est à remarquer que la France, le pays d'honneur par excellence, a seule possédé ces juges de l'honneur. C'étaient deux générations en présence ; les ancêtres apparaissaient derrière eux et la postérité se trouvait en regard. C'étaient deux anneaux d'une chaîne utile et brillante qu'il ne fallait pas laisser couper et qu'on a eu tort de détruire : nous en voyons tous les jours les inconvénients.

Le matin de ce jour, M. de Châteaubert reçut sa famille. Il n'était pas un de ses alliés qui ne se fît une loi de l'accompagner au tribunal, où toute la jeune noblesse devait se réunir; tous iraient ensemble à la Connétablie. La duchesse lui fit demander s'il lui serait agréable qu'elle s'y rendît dans une lanterne, et s'il ne voulait pas la voir quelques instants auparavant.

Le duc lui répondit qu'elle lui faisait beaucoup d'honneur, qu'elle était parfaitement libre de rester ou de venir, que, si elle se rendait à l'audience, elle devait s'entourer d'un cortége de dames, pour montrer à MM. les maréchaux que sa cause inspirait un intérêt universel.

Quant à sa visite, il serait charmé de la recevoir; mais son appartement était rempli d'une foule de gentilshommes, et il pouvait lui être désagréable de se trouver seule au milieu d'eux. Il n'en était pas moins très-reconnaissant de son intérêt et l'en remerciait en lui offrant ses devoirs.

Une demi-heure après, les carrosses défilèrent. Ils se rendirent en grande étiquette à la Connétablie. Le comte de Tessé, doyen des maréchaux, remplaçait le connétable. Il était assisté des maréchaux de Villars, de Tallard, de Berwyck, de Matignon, d'Harcourt et d'Estrées.

Le coup d'œil était des plus imposants. Tous les jeunes seigneurs étaient là, sans épée et tête nue, dans un silence religieux. Les champions conduisaient leurs parents et amis, et ceux qui n'avaient pris parti ni pour l'un ni pour l'autre se tenaient près de la table. Tous les gentilshommes de nom et d'armes avaient le droit d'entrer à la séance.

Cette autorité des maréchaux de France dans les questions de duels, avait pour origine la souveraine juridiction du connétable sur les jugements de Dieu et sur les tournois. C'était un tribunal d'exception, puisque les nobles seuls en étaient justiciables. Si l'on voulait décliner l'exécution de ses arrêts, il suffisait de réclamer la roture, et c'est ce que personne ne faisait jamais.

Dans le haut de la salle se trouvait, comme au parlement, une tribune, ou lanterne; quelques dames y étaient admises. Mais on ne les voyait qu'à travers des grilles, les femmes n'étant pas compétentes en ces graves questions.

Le maréchal de Tessé entra le premier, suivi de ces vénérables restes de nos glorieuses campagnes du temps du grand roi. Ils prirent aussitôt séance, et l'interrogatoire commença.

Il était de l'honneur des accusés et de celui des témoins de ne rien dissimuler à leurs juges, aussi la scène des Tuileries et celle de la route de Saint-Cloud furent-elles racontées dans leurs moindres détails. M. d'Auvray parut, et d'après une question du maréchal de Villars, il

répondit qu'il ne dissimulerait pas à monseigneur qu'il s'était trouvé à cette fin sur la route de Saint-Cloud, mais qu'il ne pouvait donner aucun renseignement touchant la source de cet avis et qu'il n'en savait pas davantage.

— Monsieur le duc de Châteaubert, avez-vous quelques soupçons sur cet espion si empressé d'éclairer vos démarches?

— Aucun, monsieur le maréchal.

— Et vous, monsieur le comte de Bavière?

— Aucun, monseigneur.

— Vous ne connaissez personne qui ait découvert vos projets, méchamment ou à dessein de vous nuire?

— Non, monseigneur.

— Il n'est pas besoin d'ajouter, messieurs, que vous n'accusez, ni l'un ni l'autre, votre adversaire d'avoir dénoncé vos desseins, afin d'y mettre un obstacle.

— Sur l'honneur, non, monsieur le maréchal.

— Il n'existe entre vous aucun sujet de haine, vous ne vous êtes point fait d'offenses, vous ne vous êtes pas dit d'injures, vous n'avez rien entrepris l'un contre l'autre? Jurez-le.

— Je le jure!

Ces deux dernières réponses se firent spontanément, ensemble.

Les témoins furent ensuite interrogés devant les champions. Tout se montrait au grand jour et ouvertement dans ce tribunal, où les formes de la justice n'étaient que de l'équité.

Après avoir entendu la cause, les maréchaux délibérèrent, puis M. de Tessé se leva et rendit leur arrêt sans appel et dont l'exécution était indispensable sous peine de forfaire à l'honneur.

M. de Châteaubert et M. de Bavière se devaient mu-

tuellement des excuses et ils allaient se les adresser sur l'heure. Ils jureraient d'étouffer tout ressentiment et de ne recommencer la querelle sous aucuns prétextes.

— Avancez, messieurs, dit la voix solennelle du greffier.

Les deux jeunes gens obéirent.

— Vous reconnaissez la jurisprudence du tribunal, messieurs?

— Oui, monseigneur.

Les ducs et pairs avaient essayé maintes fois de s'y soustraire, mais le duc de Châteaubert l'avait hautement acceptée, en dépit de leurs réclamations.

— Vous vous soumettez à son arrêt et vous jurez de l'exécuter sans restriction?

— Oui, monseigneur.

— Après avoir ouï les champions et les témoins, nous, maréchaux de France, juges du point d'honneur, déclarons, sur notre conscience et notre foi de gentilshommes, qu'il n'y a lieu à suivre la querelle et que lesdits champions doivent se faire des excuses en notre présence, le duc de Châteaubert pour avoir ordonné à ses gens d'entraver la route du comte de Bavière, et celui-ci pour avoir adressé audit seigneur duc des paroles malséantes dans le jardin de Sa Majesté, où il ne pouvait sur-le-champ lui en donner la réparation. De plus, il leur est fait défense expresse de reprendre cette querelle, sous aucun prétexte et dans quelque occasion que ce soit, leur ordonnant de vivre en bonne intelligence désormais, ainsi que le doivent faire des gentilshommes au service du roi, à qui seul appartiennent leur vie et leur épée. La main, messieurs.

« C'est de bonne foi et sans arrière-pensée?

— Oui, monseigneur, nous le jurons.

— Allez donc! et que la paix du roi ne soit plus troublée désormais.

Un salut profond répondit à celui du maréchal. Toutes les têtes se courbèrent pendant que le tribunal se retirait. Il n'était pas un seul homme dans cette assemblée qui ne fût prêt à verser la dernière goutte de son sang pour marcher contre l'ennemi de la France, à la suite de ces vieillards, dont un au moins était un héros. Quand Villars passa, les marques de respect allèrent jusqu'à la vénération. Tous étaient orgueilleux d'avoir pour chef et pour juge le vainqueur de Denain.

Lorsque les maréchaux se furent retirés, les gentilshommes quittèrent leurs places et se mêlèrent suivant leur caprice. Il y eut quelques discussions au sujet de ce qui venait de se passer, mais l'arrêt fut accepté et approuvé généralement. M. de Châteaubert, M. le comte de Bavière, ainsi que leurs seconds, affichèrent leur bonne intelligence afin qu'on n'en doutât pas.

Ils quittèrent la salle en se tenant par le bras et s'en allèrent dans le même carrosse dîner chez Renard avec leurs seconds, excepté le vicomte de Kermandre, qui s'excusa. Il était convié chez Mme de Boufflers. La première personne qu'il y aperçut fut la duchesse de Châteaubert; ils se partagèrent les compliments.

Cette journée s'écoula gaie et joyeuse pour M. de Châteaubert; il était heureux de cette réconciliation, heureux surtout de la façon tout honorable dont le tribunal l'avait traité. Au dessert, on porta des santés et Châteaubert s'écria étourdiment :

— Messieurs, nous sortons du tribunal d'honneur; j'ai grande envie de recommencer ici le tribunal d'amour et de vous poser une question à résoudre. Depuis que j'ai mon chien, les aventures pleuvent dans ma vie; elles se

succèdent avec une rapidité sans seconde. J'ai le cœur tiré par deux beautés différentes · une brune et une blonde. Il me semble que je les aime toutes deux et toutes deux différemment. Je ne les ai vues qu'une fois chacune, et j'en rêve. S'il me fallait choisir, j'en serais incapable. Que pensez-vous de ceci?

— Eh! dit Richelieu, ton cas n'est pas rare : je ne fais autre chose; seulement, au lieu de deux, j'en ai ordinairement cinq ou six au même point.

— Je connais ces points-là aussi bien que toi, sans vanité, mon cher duc; j'en parle un peu moins peut-être et je ne suis pas aussi célèbre, mais ce que j'éprouve ne ressemble pas à des galanteries ordinaires. Je n'ai jamais été ainsi.

Tous les convives éclatèrent de rire.

— Riez, riez, messieurs; vous rirez bien plus quand vous saurez qu'il y en a une troisième, que je n'ai point vue, et près de laquelle je me rendais quand les racoleurs du Mississipi m'ont détourné. Je la soupçonnerais d'être de mes infantes, la brune, si elle n'était pas mieux gardée par son dragon de mari que la toison d'or.

— Qui est-elle donc? demanda Richelieu. Un mari jaloux, je dois avoir passé par-là.

— Tu n'y as pas passé, je le jure, et personne non plus. Elle habite une Thébaïde où les murs sont tellement hauts qu'on peut à peine y grimper pour entrevoir le jardin. C'est tout ce que j'en sais, du reste.

— Et l'autre, qui la garde? demanda Châtellux.

— Une excellente et digne chanoinesse, une personne d'une grande vertu, la comtesse Alexandrine de Tencin, répliqua Châteaubert d'un ton béat.

Le dîner s'était prolongé de façon à rejoindre le souper, et le souper rejoignit la medianoche, qui aurait

presque rejoint le déjeuner, si le sommeil et la fatigue n'avaient vaincu ces jeunes fous.

Au moment de se séparer, le baron s'approcha de Châteaubert et lui dit du ton le plus indifférent :

— Monsieur le duc, la promenade doit avoir lieu mardi prochain ; si vous le permettez, j'aurai l'honneur de venir vous chercher à quatre heures du soir à votre hôtel.

— C'est bien, monsieur, répliqua le duc avec cette nuance de hauteur involontaire dont il ne pouvait se défendre vis-à-vis de cet homme.

Tulaisnes fut désagréablement frappé. Il s'en alla rêvant aux moyens de se rendre plus nécessaire, pendant que M. de Châteaubert rentrait à son hôtel, soucieux et presque découragé.

Son premier mouvement était de chercher Galaor, qui le provoquait aussi par ses caresses. Il s'attendait toujours à quelque surprise de son bon génie. Cette fois il le trouva étalé sur son coussin de dentelles, dormant la tête appuyée sur un grand paquet scellé des armes de France et qui paraissait contenir des papiers importants.

Le duc s'empressa de briser le cachet. Il trouva un parchemin tout neuf portant en tête ces mots sacramentels :

« De par le roi, etc. »

C'était sa nomination de grand-chambellan.

Châteaubert se laissa tomber sur un siége ; il était anéanti. Était-ce la joie, la surprise, le remords ? Il ne prononça pas un mot ; il se laissa déshabiller sans faire la moindre observation ; il ne s'occupa même pas de son chien !

— Monseigneur est en disgrâce, pensa le valet de chambre, et pour cette fois le joli toutou aura donné une mauvaise nouvelle.

XV

Fanchette.

Le même jour où le duel se jugeait à la Connétablie, Mlle de Vanvres se promenait dans son jardin, pensive et solitaire; elle se rappelait incessamment la rencontre qu'elle avait faite et la recommandation de sa protectrice.

— Il faut fuir ces gens-là comme la peste !

En vain avait-elle demandé l'explication de ces paroles, on s'était borné à des généralités, à la morale et à la convenance.

Bien qu'elle eût été très-souvent à l'hôtel de Châteaubert, la brodeuse n'avait même jamais entrevu le duc. Elle en avait entendu parler à la duchesse et à ses gens, mais elle n'eût pas cru, elle n'eût pu concevoir qu'une femme ayant un mari semblable pût prendre son parti de son abandon.

La comtesse n'était pas revenue depuis, et chaque soir la recluse se rendait dans le bois, elle y trouvait presque toujours M. d'Olivet; leurs conversations prenaient une teinte plus intime, plus tendre, et cependant le comte conservait pour la jeune fille un respect, une déférence, très-éloignés des habitudes de ce temps-là.

Elle lui raconta sa promenade, sa visite à l'abbaye de Longchamps, où elle n'avait pas chanté de motet, il n'en avait jamais été question. Elle lui parla des jeunes sei-

gneurs de la route, il se les fit dépeindre minutieusement et finit par lui dire, comme la comtesse :

— Fuyez-les, fuyez-les !

— Mais enfin, qui sont ils?

— A quoi bon vous le dire, puisque vous ne devez pas les revoir? Ce sont des fous, des enjôleurs de filles, des *pestes* enfin.

— Comme le Régent?

— Bien pis que le Régent. Il ne séduit que celles qui se donnent; nul ne peut l'accuser d'un rapt, tandis que ceux-ci...

— Oh! monsieur, vous avez beau dire, s'ils sont ainsi, c'est la faute de ce Régent, ceci je le sais bien; j'en ai souvent entendu parler chez mon oncle, il n'est personne qui l'ignore.

—Vraiment? reprit le comte, est-il aussi détesté que cela?

— Oh! certes, il est détesté. Mais que vous importe à vous? vous l'aimez donc?

Ces naïvetés n'étonnaient pas M. d'Olivet; il connaissait maintenant cette étrange fille; il savait quels contrastes il y avait en elle. Une éducation faussée, si tant est qu'on puisseappeler cela une éducation, et une nature honnête.

— Ne pourrais-je enfin entrer chez vous, mademoiselle?

— Oh! monsieur, n'y pensez pas, tous mes gens sont vendus à Mme la comtesse, et...

— S'ils sont vendus on peut les acheter, j'y penserai.

Comme la dernière fois, ils avaient été épiés, mais non par Tulaisnes seul: Cascaret était caché avec lui dans le plus épais du fourré, sous des broussailles, à quelques pas seulement du banc de mousse où ils s'asseyaient.

— Eh bien! dit Tulaisnes lorsqu'ils furent seuls et qu'ils purent parler sans crainte, qu'en dis-tu?

— Je n'ai jamais mieux fait que de te conduire ici ce soir, j'ai appris des choses inestimables, je suis sûr maintenant d'avoir une mine d'or à exploiter.

— Voilà une petite fille qui ne se doutait guère de l'importance qu'elle prendrait.

— Ma foi! je ne m'en doutais guère non plus, quand j'ai été la chercher chez son ivrogne d'oncle.

Quelques minutes après le bois était désert et les deux aventuriers avaient repris la route de Paris.

Mlle de Vanvres avait désormais un sujet d'occupation et de rêverie. L'inconnu l'occupait exclusivement. Toutes ses pensées étaient pour lui, et ce sentiment si nouveau, si doux, s'emparait de son être.

Le lendemain, en se rendant au banc de mousse, elle y trouva un billet de deux lignes : le comte ne pouvait venir, ce billet n'était compréhensible que pour elle. Fanchette le lut assez difficilement, sa science n'était pas grande encore. Elle s'apprêtait à ouvrir la barrière, lorsqu'en levant les yeux elle aperçut à quelques pas d'elle celui qu'elle croyait voir sans cesse et partout; elle jeta un petit cri et plaça la main sur son cœur; l'impression était si forte qu'elle se sentit défaillir un instant.

Le duc s'élança pour la soutenir; elle devint toute rouge.

— Merci! monsieur, dit-elle, mon pied s'était embarrassé dans cette ronce et j'ai failli tomber.

— Mademoiselle, dit le jeune homme, vous vous êtes peut-être blessée, et si vous daignez me permettre, je...

Il lui tendit la main, comme l'eût fait un écuyer près d'une princesse.

— Monsieur, je vous remercie : je suis très-bien et je rentre chez moi.

Son courage et sa dignité ne pouvaient aller au delà.

Elle lui fit un salut d'une adorable maladresse, ouvrit sa grille, la referma, ôta la clef et remonta non pas l'allée droite qui conduisait à la maison, mais un petit sentier qui formait labyrinthe et qui tournait plusieurs fois sur lui-même sans s'éloigner.

Quand elle eut fait vingt pas, elle s'arrêta et se cacha derrière un buisson de baguenaudiers, pour surveiller la grille. Le beau seigneur y était toujours, il dévorait des yeux ces feuillages qui la dérobaient à ses regards, il resta longtemps à la même place, puis elle le vit tirer des tablettes de sa poche ; il écrivit avec la vivacité de la passion, et jeta ses tablettes à travers les barreaux.

Après les avoir vues tomber, il s'en alla, non sans se retourner plusieurs fois, comme s'il s'éloignait à regret.

Lorsqu'elle fut certaine de son départ, elle se précipita jusqu'à ces bienheureuses tablettes, s'en saisit et les emporta au fond des quinconces, comme si elle les eût dérobées.

Derrière le tronc d'un gros chêne, entouré de houx, deux yeux ardents la suivaient, elle ne s'en douta pas.

Fanchette eut bientôt fait sauter le bouton, elle chercha la feuille écrite et trouva la déclaration la plus tendre.

Point de signature. Ce nom qu'elle désirait tant savoir, elle ne l'apprendrait donc même pas par lui!

Elle rentra préoccupée, chancelante, sa camériste le remarqua et en fit son profit. La pauvre enfant ne savait pas dissimuler, et déjà ses belles amours menaçaient d'être fauchées sur leur tige.

Le même soir, lorsque tous les gens furent rentrés chez eux, lorsque Mlle de Vanvres eut fermé sa porte et resta seule à veiller dans son appartement, Mlle Jacinthe, son cerbère, s'apprêtait à écrire une lettre, elle

remplissait en conscience son office d'espion. Sa croisée était ouverte, la nuit était belle, mais très-noire, cette fenêtre était la seule de la maison qui ouvrît sur la route Tout à coup, au milieu du silence, un petit paquet assez lourd vient tomber à côté d'elle.

C'était un caillou enveloppé d'un morceau de papier, sur lequel était écrit au crayon :

« Je paye le triple de la comtesse de Tencin ; si vous me refusez, je trouverai bien le moyen de vous perdre et de me venger. »

Le premier mouvement de Jacinthe Amont fut de courir à la fenêtre et de regarder sur la route : l'obscurité était trop profonde, elle n'avait garde de rien découvrir.

Le triple! cela valait la peine d'y songer, d'autant mieux qu'elle n'était pas obligée de dire la vérité vraie, et que le chiffre ne serait pas discuté.

Il fallait traiter la question nouvelle à l'abri des soupçons. Pendant qu'elle cherchait dans sa cervelle un moyen de tout accorder, un léger bruit lui fit retourner la tête. Elle aperçut sur son balcon un homme debout, en costume de garde chasse; il lui montra une bourse bien garnie, elle se tut et lui fit la révérence, il comprit qu'il pouvait avancer.

— Écoute, lui dit-il sans plus de façon, je suis un gentilhomme d'assez bonne roche, les pistoles ne me manquent pas. J'aime ta maîtresse, je désire la voir souvent, dans le plus grand secret; facilite-m'en les moyens, tu n'auras pas à t'en repentir.

— Monsieur, certainement, monsieur le duc, monseigneur.

— Tu me connais? Eh bien! tant mieux, cela ira plus vite. Acceptes-tu?

— Je suis faite pour obéir à vos ordres, monseigneur, mais ma maîtresse...

— Ta maîtresse ne s'offensera pas, j'ai quelques raisons de l'espérer. Demain au soir, tu m'ouvriras la porte, tu feras le guet.

— Il y a dans cette bourse vingt-cinq louis ; la somme s'augmentera vite en te dévouant à mes intérêts.

— A demain donc.

Il enjamba le balcon, et disparut aussi vite qu'il était venu, en s'aidant des sculptures et des lierres qui la garnissaient; en quelques secondes il fut sur la route et Amont l'entendit s'éloigner.

— Elle est née sous une heureuse étoile, la petite, pensa l'*honnête* soubrette : le plus joli, le plus fou, un des plus riches seigneurs de la cour de France, pour commencer. Décidément je m'attache à sa fortune, et si elle veut suivre mes conseils, elle ira loin.

Elle se coucha, s'endormit du sommeil de l'innocence, et s'éveilla dès l'aube pour compter son trésor.

Elle observa Fanchette, la vit descendre à son heure habituelle au fond du parc, et la suivit de loin, espionnant à travers les arbres, et ne perdant pas un de ses mouvements. L'enfant ne s'en douta pas.

La gouvernante la vit sortir de l'enclos et leva les yeux au ciel.

Jacinthe arriva de côté jusqu'à la grille et écouta. Deux voix se répondaient, elle distingua celle de Fanchette, l'autre, celle de l'homme, lui était inconnue. Elle plaça son œil dans un trou de la charmille et vit très-distinctement la jeune fille, assise à quelque distance sur un banc de mousse avec M. d'Olivet ; une exclamation faillit lui échapper.

— Est-il bien possible ! on se passe de moi !

L'affront était sanglant, mais c'était la femme aux hardiesses, aux expédients, accoutumée à l'intrigue, accoutumée à en tirer tout le parti possible dans son intérêt; elle eut bientôt formé un plan pour s'introduire elle-même où on ne l'attendait pas.

Les grands seigneurs avaient des châteaux, ou des petites maisons dans la banlieue, les marchands avaient des vide-bouteilles dans les endroits habités. Une maison comme celle où Mme de Tencin avait caché Fanchette était fort rare, il fallait une circonstance particulière. Celle-ci avait été bâtie sous Louis XIV, par le chevalier de Lorraine, pour y recevoir Mme de Grancey; elle était aimée de Monsieur, attachée à la maison de Madame, il lui fallait un asile à proximité, où elle pût venir dans ses instants de liberté si rares. Le chevalier construisit ce pavillon, inhabité depuis sa mort, et dont un ami de la comtesse avait fait l'acquisition, pour quelques milliers de livres, personne n'en voulait.

Jacinthe écouta la conversation, des lambeaux seulement arrivaient jusqu'à elle. Il fallait cependant prendre un parti, un seul lui parut admissible, c'était l'audace, elle ouvrit brusquement la grille et marcha droit à eux.

Le comte se leva, son visage était irrité, Fanchette se cacha derrière lui.

— Qu'est ceci? dit-il.

— C'est à moi de le demander, monse....

Par un mouvement d'une impétuosité violente, le comte lui imposa silence.

— Pas un mot de plus! reprit-il. Tu sais à quoi tu t'exposes. Un avertissement à l'autorité compétente, et tu coucheras au Châtelet; cette jeune dame n'a que seize ans, tu es trop au fait des choses de ce monde pour ignorer ce qui t'attend.

— Monsieur le comte! s'écria Fanchette, épargnez Jacinthe, elle a toujours été bonne pour moi.

Amont regarda singulièrement M. d'Olivet, celui-ci risqua un nouveau signe, plus impérieux que le premier.

— Aussi bien, poursuivit-il, tu ne fais que me prévenir; je connais la situation de mademoiselle et j'étais décidé à t'interroger ce soir. Je l'ai prise sous ma protection, non pas ainsi que tu l'entends, dans ta corruption effrontée, mais ainsi qu'elle le mérite, par son innocence et son malheur. Je te défends de parler de moi à qui que ce soit, Mlle de Vanvres seule doit savoir que le comte d'Olivet est pour elle un ami, un père, entends-tu?

Il appuya sur ce mot.

— Je prétends la voir toutes les fois que cela me sera possible, je prétends que sa geôlière ne s'en doute pas. En m'obéissant, tu seras récompensée; en manquant à ce devoir, tu sais à quoi tu t'exposes, je te le répète, c'est à toi de choisir.

Jacinthe se repentait de s'être fourrée dans ce guêpier; pourtant l'espoir de la récompense la séduisait, mais comment ferait-elle pour jouer triple jeu?

— Je suis pressé ce soir et je ne viendrai pas demain, poursuivit le comte; après-demain j'entends te retrouver ici et être introduit par toi dans la maison de mademoiselle. Laisse-nous, maintenant, et prends ceci pour arrhes.

Il ôta de son doigt un fort beau rubis entouré de brillants et le lui jeta dédaigneusement.

Elle salua jusqu'à terre et rentra.

— Mademoiselle, ajouta le comte, ne suivez pas les avis de cette fille, défiez-vous d'elle, c'est une abominable créature.

Une heure après, Jacinthe était à la fenêtre de sa

chambre, et Fanchette rentrée dans la sienne. Le comte lui avait dit la vérité, Fanchette n'était pour lui qu'une fille, et la façon dont elle avait accueilli quelques mots lancés au sujet de M. de Châteaubert lui prouva qu'on ne le mettrait pas à la porte.

Il ne se fit pas attendre, et arriva, par le même chemin, en prévenant sa complice qu'il comptait entrer dorénavant par la porte. Elle lui fit descendre l'escalier dérobé et le conduisit dans un cabinet attenant à la chambre de Fanchette.

— Ta maîtresse ignore qui je suis, garde-toi de le lui apprendre, j'ai mes raisons.

Le duc regarda à travers une porte vitrée : l'adorable enfant était assise près d'une table et lisait sa lettre.

Sa rêverie était trop profonde; elle ne l'entendit point. Le tapis amortissait le bruit de ses pas; le duc était aux genoux de sa belle idole avant qu'elle se fût doutée de sa présence.

Je ne vous raconterai pas cette scène. Les prières, les extases de l'amant, les surprises, les craintes de la maîtresse, et puis les regards, les soupirs, les aveux, et puis les serments de s'aimer toujours, sincères lorsqu'on les prononce, et puis les demandes de l'un, les refus de l'autre, les transports de tous les deux, l'impossibilité de se séparer, la nécessité de le faire, la promesse de se retrouver le lendemain, les départs simulés, les retours, les rappels, les sourires, les larmes, les baisers, qu'on prend et qu'on est trop heureux de rendre, n'est-ce pas là ce que les amoureux recommencent perpétuellement, avec un bonheur toujours nouveau, et ce qu'ils recommenceront tant qu'il y aura des amoureux, c'est-à-dire tant que durera le monde?

Il était près de minuit quand ils se séparèrent; Fan-

chette n'osa pas recevoir sa caméristе, elle se contenta de lui dire en entr'ouvrant la porte de sa chambre :

— Surtout que M. le comte d'Olivet n'en sache rien!

La journée du lendemain ressembla aux précédentes. Mlle de Vanvres travailla avec plus de courage que jamais, le soir elle reçut le tendre *berger*, style du temps, et en se couchant, cette fois, elle ne se cacha plus de Jacinthe, ce qui prouve qu'on s'habitue à tout.

Le soir du second jour, le comte d'Olivet devait être attendu, selon ses ordres. Amont n'était pas sans inquiétudes : s'il restait assez longtemps pour que le duc le rencontrât, qu'en adviendrait-il? Elle en avait touché quelques mots à Mlle de Vanvres, qui lui répondit avec la confiance de la jeunesse :

— Il sera parti auparavant.

La nuit commençait à tomber, Jacinthe s'achemina vers la grille afin d'aller au devant du comte. Elle le voyait venir de loin dans l'allée; au moment où il la rejoignit, il lui sembla entendre le bruit d'un équipage sur la route.

Jacinthe avait enfermé les servantes, comme par mégarde, dans la lingerie, et envoyé les laquais en course. Elle marchait devant le comte, et aperçut Fanchette occupée à supplier le duc de se retirer et à le reconduire du côté de la sortie secrète.

En même temps l'équipage s'arrêta avec fracas devant la grille principale, les laquais portaient des torches, l'un d'eux agitait à tour de bras la sonnette, tandis qu'un autre s'écriait :

— Ouvrez, ouvrez, n'ayez pas peur, ce sont des amis.

XVI

Un Voyage

Ce fameux mardi indiqué par Tulaisnes, il trouva le duc seul dans son cabinet des livres; le temps était à l'orage, le baron le devina facilement et s'apprêta à subir la bourrasque.

M. de Châteaubert lui fit signe de s'asseoir et lui rendit légèrement son profond salut.

— Monsieur, dit-il, depuis que je vous ai donné ma parole, un grave incident est survenu dans ma vie : le roi a daigné me nommer son grand chambellan; je suis en possession d'une des charges de la couronne, et je l'ai acceptée. Comme je ne suis pas un traître, je vous préviens une fois de plus, très-sérieusement, que je renonce à faire partie de votre conjuration, si la personne du roi n'est pas ménagée, s'il me fallut manquer au serment que j'ai prononcé de le defendre et de le servir.

Tulaisnes ne put retenir un sourire ironique.

— Ce que vous dites là, monseigneur, a déjà été stipulé par presque tous lés gentilshommes engagés dans notre entreprise. Je vous répondrai comme à eux, comme je l'ai fait à vous-même. Nous conspirons pour le roi et au nom du roi; et nous ne nous servons de l'Espagne qu'en manière d'instrument, sauf à nous débattre après la victoire, nous sommes sûrs d'avoir toute la nation pour nous. Le carrosse qui doit nous con-

duire est dans la cour de votre hôtel : vous plairait-il d'y monter?

M. de Châteaubert donna quelques ordres, et, après avoir pris un chapeau sans plumes, un masque et un manteau couleur de muraille, il se rendit dans la cour par les petites entrées et monta dans le carrosse.

Sur l'ordre du duc le cocher toucha ses chevaux, qui partirent.

Après quelques pas, le baron demanda à M. de Châteaubert s'il avait quelques nouvelles de la petite maison.

— *Elle* n'est pas revenue, répliqua-t-il d'un ton de chagrin; cette comtesse, que Dieu confonde, ne l'a pas encore ramenée. Oh! si j'avais su, je n'aurais pas consenti à me cacher et je ne l'aurais pas laissée entre les mains de cette vieille femme!

— Eh bien! monseigneur, je suis plus instruit que vous à cet égard. Mlle de Vanvres va retourner à la folie Lorraine, Mme de Tencin l'y ramène demain au soir, et bien lui en a pris, car, si elle ne se fût pas hâtée, elle aurait eu à répondre de cet enlèvement à plus puissant qu'elle.

— Un puissant personnage s'intéresse à Mlle de Vanvres? Vous le connaissez?

— Oui, monseigneur.

— Vous savez quel est le motif de l'intérêt qu'il lui porte? Vous me le nommerez et vous me direz quel est ce motif.

— Pas à présent, monsieur le duc, ces secrets appartiennent à l'association dans laquelle vous allez entrer. Je vous dois un autre avertissement, monseigneur. Parmi les initiés dont vous ne verrez pas le visage, se trouve le comte de La Cerda. Ses soupçons se sont portés sur vous depuis la rencontre des Tuileries. Il profitera peut-être de cette occasion pour vous interroger cauteleusement.

Votre valet de chambre a eu le tort de se laisser voir dans son escapade, lorsque, vous défiant de moi, vous l'avez envoyé reconnaître les lieux. Un doute, un mot étourdiment prononcé pourrait l'éclairer, et souvenez-vous que vous tueriez cette femme.

— Il fait une bonne garde autour de son trésor, je suis destiné à n'être jamais plus avancé que je le suis auprès de cette adorable personne.

— Patience! monseigneur, patience! tout vient à point à qui sait attendre, ce n'est pas votre vertu.

Tulaisnes avait intérêt à détourner ses pensées de la grave démarche qu'il allait accomplir; il était sûr d'y parvenir en lui parlant de ses amours et il y avait facilement réussi. Il fit raconter de nouveau au jeune homme ce qu'il présumait sur la lettre de l'inconnue, qui l'avait envoyé se faire arrêter à la Grange-Batelière; mais, là, il n'en savait pas plus long que lui, malgré ses efforts, dont il enrageait.

— Ainsi, monseigneur, vous ne soupçonnez pas qui ce peut être?

— C'est peut-être la Florence, pour donner plus de montant à nos relations?

— Ceci n'est point une idée de comédienne, monseigneur.

— Qui sait?

Tout en causant ils sortirent de Paris.

Ils furent plus de quatre heures en route et trouvèrent un relai dans les champs, aussi marchèrent-ils très-vite. Vers les neuf heures du soir, ils arrivèrent à la grille d'un parc; le carrosse s'arrêta, Tulaisnes pria le duc de vouloir bien descendre. Ils pénétrèrent dans les allées tortueuses d'une sorte de labyrinthe à la mode du jour. Ils passèrent devant un château de belle apparence: tout y était clos, on n'y voyait pas une lumière. Tu-

laisnes se dirigea vers les communs, où un homme masqué attendait, pour les conduire.

Ils étaient en face de rochers immenses; une chapelle creusée dans le roc et sans issue apparente se présenta d'abord à eux.

Le guide ouvrit un passage caché derrière l'autel, descendit les premières marches d'un escalier, et bientôt ils se trouvèrent sous des voûtes souterraines. Une centaine de personnes y étaient déjà rassemblées et se promenaient comme des ombres, à la clarté douteuse des torches attachées aux murailles. On causait à voix basse, on semblait attendre quelque chose. Cet état d'incertitude dura environ un quart d'heure, ensuite une voix réclama le silence, on se tut comme par enchantement et l'on se rangea en cercle, laissant vide la place d'une estrade où étaient posés, en manière de trône, trois tabourets de paille.

Trois hommes y montèrent. Tous étaient masqués, tous avaient le même manteau brun, le même chapeau à larges bords. Un des chefs se leva et demanda si le nouvel adepte et les étrangers étaient dans l'assemblée; tout aussitôt Tulaisnes conduisit M. de Châteaubert au milieu du cercle, deux autres personnages y arrivèrent en même temps.

— Monsieur, poursuivit celui qui avait déjà parlé, vous occupez une grande place à la cour, vous approchez souvent la personne du roi; au moment où il nous sera nécess ire de nous en emparer, répondez-vous de vous acquitter de ce soin et pourrez-vous remettre Sa Majesté entre nos mains?

— Oui, pourvu toutefois que vous agissiez pour ses véritables intérêts et que ce fait me soit bien démontré.

Il y eut un murmure dans une faible partie de l'assemblée.



— Comptez-vous vous établir seul le juge de tous?

— Non, mais je veux répéter tout haut l'explication que j'ai donnée à vos agents, messieurs. J'accepte les conjurations, les révoltes ouvertes, tout ce que vous voudrez, contre la Régence. C'est, selon moi, un gouvernement indigne de nous, un joug que notre honneur nous impose l'obligation de secouer.

Renverser M. le duc d'Orléans, donner la tutelle de la France et de Louis XV à un autre prince, voilà ce que je m'engage à exécuter avec vous, rien de plus, rien de moins. S'il faut ma vie pour la réussite, elle est à vous, car tout mon sang apartient au roi. Voilà, messieurs, ce que je devais vous rappeler, avant de prononcer le serment que vous réclamez. Je trouverai, j'en suis sûr, un écho dans le cœur de tous ceux qui m'entendent. Vive le roi!

Ce cri fut répété par cent voix et se prolongea longtemps sous ces voûtes sonores.

Le président s'entretint quelques instants avec ses acolytes, puis il se leva.

— Avant toutes choses, messieurs, chacun est ici solidaire de ses actes; à bas les masques!

Tous tombèrent et l'on se regarda. On eût pu remarquer deux ou trois conspirateurs se cachant dans l'ombre, et conservant leurs grands chapeaux, rabattus sur les yeux, de façon à voiler entièrement leur visage.

Le duc se trouvait entre Pierre Lafont, Tulaisnes et le comte de La Cerda.

Il chercha le duc du Maine et le comte de Toulouse parmi les conspirateurs, ni l'un ni l'autre n'avaient été convoqués. Il aperçut le duc de Richelieu, le cardinal de Polignac, tous les habitués de Sceaux; le vicomte de Kermandre était là dans un groupe de gentilshommes

bretons, réclamant la chartre de leur duchesse Anne, lors de la réunion de la Bretagne à la France.

M. de Châteaubert prononça son serment d'une voix assurée. Il s'engagea à remettre le roi entre les mains de l'association au premier appel.

— Messieurs, reprit le comte de La Cerda, lorsque cette grave décision fut prise, mon auguste maître le roi d'Espagne consent à vous aider dans vos projets par affection pour le roi son neveu et pour son ancienne patrie, mais il espère qu'au moins son droit à la régence ne lui sera pas dénié, et que vos suffrages ne lui feront pas défaut.

Afin d'éviter les prétentions et les concurrences de rang, interminables à cette époque, les seigneurs avaient choisi le président hors de leur caste ; ils avaient élu un avocat nommé Jacquemont, un homme d'esprit, de courage et d'intrigue. Il était ambitieux, il avait sa fortune à faire et n'en voyait pas le moyen, si ce n'est dans un bouleversement où tout serait confondu et où ses services lui assureraient une place distinguée. Il ne visait à rien moins qu'à la simarre de chancelier et se croyait certain de l'obtenir, s'il réussissait à renverser les immenses obstacles qui l'en séparaient.

A cette proposition du comte il avait une réponse toute prête.

— Monsieur le comte, dit-il, si Sa Majesté catholique prétend nous imposer des conditions, nous déclinons l'honneur de son alliance ; renversons d'abord nos ennemis, et puis nous verrons à partager leurs dépouilles. N'est-ce pas votre avis, messieurs ?

— Oui, oui, répondit-on de toutes parts.

— Vous l'entendez, monsieur. Je vous ferai observer encore que nous pouvons à la rigueur agir sans Sa Majesté catholique et qu'elle a au contraire besoin de nous.

— Nous autres Espagnols, messieurs, nous travaillons pour l'Espagne, répliqua La Cerda avec beaucoup de hauteur.

— Et nous autres Français, monsieur le comte, nous travaillons pour la France, s'écria le duc impétueusement.

— Monsieur le duc, vous le prenez sur un ton...

— Jamais trop haut, monsieur, quand il s'agit du roi et de la noblesse de France.

— Monsieur le duc, vous m'en rendrez raison.

Il écumait.

— Quand il vous plaira, monsieur le comte.

M. de Châteaubert conservait un imperturbable sang-froid, il affectait les plus grandes manières et une courtoisie sans égale. Le président les rappela brusquement à l'ordre.

— Messieurs, poursuivit Jacquemont, j'ai une communication à vous faire : un de de nos affidés m'a offert de me livrer M. le Régent aussitôt que je le lui permettrais. Cet enlèvement aura lieu sans bruit, sans retentissement, sans résistance, nous pouvons le tenir caché jusqu'au moment où il nous conviendra de le rendre libre. Nous lui ferons signer ce que nous exigerons de lui, et son absence servira nos projets.

— Philippe d'Orléans a du courage, monsieur, interrompit M. de Châteaubert, personne ne l'a jamais nié.

— S'il refuse de signer, nous n'en arriverons pas moins à notre but. Le Régent ayant disparu, il faudra bien en nommer un autre.

— D'autant plus qu'il est très-facile de le supprimer tout à fait, dit une voix.

Il y eut une clameur.

— Messieurs, doit-on donner suite à cette affaire?

— Certainement, répondit la majorité de l'assemblée.

— J'en prends acte. Il nous reste maintenant à nous entendre sérieusement sur les ouvertures faites par M. le comte de La Cerda au nom de Sa Majesté le roi d'Espagne, et ceci demande toute votre attention.

La discussion fut longue et orageuse. La Cerda défendit le terrain pied à pied, les gentilshommes ne cédèrent pas; enfin une sorte de compromis fut accepté. Sa Majesté catholique enverrait les forces annoncées dans le Roussillon, elle ferait remettre les sommes promises pour gagner les troupes et les seigneurs influents; ensuite, après le succès de l'affaire, on assemblerait les états généraux et on s'en rapporterait à leur décision pour savoir à qui appartiendrait la régence.

Il était grand jour lorsqu'on se sépara, les dispositions étaient si bien prises que chacun se retira par un côté différent et que les gens du pays ne virent dans cette affluence qu'une réunion de gentilshommes pour une partie de chasse. Excepté le duc et quelques autres, tous avaient des déguisements; ils s'en allèrent à pied, qui à un village, qui à une ville ou à un bourg, à quelque distance, où leur équipage était resté. Il n'y avait ni télégraphe électrique, ni police active dans les provinces; avant que le plus léger bruit parvînt à la cour; leur but serait atteint et ils n'auraient plus rien à redouter.

M. de Châteaubert et Tulaisnes rentrèrent à Paris assez avant dans la matinée. Le vicomte de Kermandre y arriva longtemps avant eux, il s'était fait préparer des chevaux sur la route et revenait à franc étrier.

A deux heures, il entrait dans le cabinet de la duchesse, elle l'attendait impatiemment.

Aussitôt qu'elle l'entendit annoncer elle se pelotonna sur son canapé et feignit de dormir.

— Ma belle cousine, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux et en lui baisant la main, pardonnez-moi mon retard involontaire.

— Ah! je ne comptais plus sur vous, monsieur, ou plutôt je n'y ai pas compté un instant depuis hier.

— Ne vous avais-je pas donné ma parole d'être à vos pieds avant deux heures? J'ai tardé d'un instant, c'est vrai, mais ce n'est pas ma faute, n'en doutez pas.

— Je n'en doute pas, en effet.

— Ma cousine, vous me maltraitez, vous m'accusez... Ma cousine, ma belle duchesse, ayez pitié de moi, je vous en conjure! Voulez-vous me voir expirer à vos pieds?

— Vous! si vous mourez jamais d'amour, monsieur mon cousin, ce dont je doute fort, ce ne sera pas pour moi, assurément.

— Pas pour vous, et pour qui donc, mon Dieu!

— Que sais-je! quelque déesse de l'Olympe, une simple mortelle n'est pas digne d'occuper un cœur si haut placé.

Le jeune homme devint pâle et tremblant.

— Ma cousine, que dites-vous là?

— Rien que de très-flatteur, mon cousin; toutes les femmes doivent vous adorer, et Mlle Philis, qui représente Vénus au théâtre et dans les orgies du Palais-Royal, est de celles qu'on adore. Tout le monde le sait depuis longtemps, excepté moi; on m'a prise pour une jalouse, c'est fort honorable à mon âge.

Oui, monsieur, continua-t-elle, et vous n'allez pas me faire croire que vous arrivez tard parce que quelques devoirs vous ont arrêté.

— Ma cousine, je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré, sur mon honneur, sur vous, que le devoir seul m'a retenu loin de vous ce matin!

— Quel était ce devoir, monsieur?

— Pardonnez-moi, je ne puis le dire, j'ai juré, c'est une affaire de vie et de mort, madame.

— Ah! ah!

Elle éclata de rire.

— Ah! ma cousine, que c'est barbare! que c'est indigne de vous et de moi!

— Vous me connaissez, mon cher cousin, je ne reviens point sur une décision. Ou la preuve, ou un éternel adieu : je vous laisse cinq minutes pour vous décider.

M. de Kermandre baissa la tête; s'il eût regardé la duchesse, il eût vu sur son visage une expression d'angoisse qu'il était loin de soupçonner.

— Vous voulez ma mort, madame : un gentilhomme ne peut pas vivre quand il a forfait à l'honneur.

— Est-ce donc un forfait, vicomte, pour un Kermandre, que de confier son secret à une Beaumanoir? Me croyez-vous capable d'en abuser?

— J'ai juré, madame! répéta-t-il.

La duchesse saisit sa main et l'attira vers elle. Il se laissa aller à cette douce violence et retomba bientôt agenouillé. Les accents de la syrène prirent une tendresse ineffable, on eût dit une torpille endormant l'oiseau avant de le dévorer. Elle déploya toutes les séductions, elle l'enivra de ses paroles et de ses regards; ses doigts se promenaient doucement sur le front du jeune homme, elle devinait le pouvoir de sa beauté, elle le charmait, dans toute la force du terme, et pourtant rien n'était plus chaste que ses carresses et que son attitude. C'était plutôt une mère qu'une maîtresse.

Le vicomte perdait peu à peu le sentiment de la résistance; sa volonté faiblissait devant sa souveraine. Elle ne

l'interrogeait plus, elle n'imposait plus son pouvoir, elle suppliait.

C'était comme une chanson dont elle berçait sa douleur. Son cœur s'ouvrait à la confiance, à l'espoir. Elle et lui, c'était le même être ; ce qu'il savait, elle devait le savoir ; elle lui fit d'abord avouer le voyage, et puis la réunion, et puis les résolutions prises, la réception de son mari, tout ce qui s'était passé, à peine croyait-il l'avoir dit.

— C'est vous, ma cousine, ce sont vos conseils qui m'ont uni aux gentilshommes de notre pays, pour réclamer nos franchises. Je ne m'en repens pas, c'était mon devoir ; tout mon sang appartient à ma patrie, quand vous l'ordonnez surtout. Maintenant je suis une foi-mentie, et, si on le savait, je serais déshonoré, vous ne l'ignorez pas. Vous avez exigé une preuve de mon amour, je ne saurais vous la donner plus grande, il m'en coûterait moins de mourir que de me parjurer.

— Mon cousin, répliqua-t-elle d'une voix grave, ne craignez rien, le sang des Beaumanoir n'a jamais fourni de trahison. Je vous crois et je vous pardonne.

Et changeant encore une fois de ton et d'aspect, elle redevint duchesse et hautaine.

— Sonnez, je vous prie, ajouta-t-elle, il me faut mon carrosse sur-le-champ. *Je dois* sortir.

Le triste vicomte obéit encore cette fois.

XVII

La Charmeuse.

Au moment où la duchesse montait en carrosse après avoir congédié le vicomte, elle aperçut un petit page nègre en costume de Léonard de Vinci, avec des trousses de velours cramoisi et blanc, un justaucorps mordoré, des perles au cou et aux oreilles. Il sortait en courant de la loge du suisse. C'était une fantaisie assez répandue chez les courtisanes de haut bord et chez les très-grandes dames, que ces sortes de sapajous.

Mme de Châteaubert appela celui-ci; lorsqu'il fut à la portière de son carrosse, elle lui demanda à qui il était.

— Ma maîtresse est de celles qu'on ne nomme pas, répondit-il fièrement.

— Vraiment! Par vergogne, sans doute?

— Par respect, madame.

Et il s'échappa, plus léger qu'un oiseau; il avait franchi la porte cochère avant qu'on eût pensé à courir après lui.

Mme de Châteaubert dit à son laquais :

— Chez M. Law.

Et le suisse monta discrètement le petit degré de l'appartement du duc; il remit à Bourgogne le billet qu'avait apporté le page.

En reconnaissant l'écriture, il poussa un cri de joie. C'était un nouveau rendez-vous de l'inconnue. Cette

fois, pour éviter les malheurs, un fiacre viendrait le prendre à la porte du jardin et le conduirait où il était attendu. Il n'avait aucunes questions à faire : il ne devait rien savoir sous peine de voir s'évanouir à jamais son bonheur.

Bourgogne ne manqua pas de rabâcher le page dont le Suisse s'était empressé de parler. Ce pouvait être une enseigne ou un jalon. Il eut beau chercher dans ses souvenirs, il n'en avait vu de pareils que chez Mme la duchesse de Berry, chez Mme de Parabère ou chez la Florence. L'inconnue n'était assurément aucune de ces trois beautés-là.

Cette énigme le préoccupa jusqu'à l'heure du rendez-vous. A peine eut-elle sonné, que Bourgogne annonça la voiture. Le duc traversa le jardin à pas de loup; en se retournant, il aperçut une vive lumière chez la duchesse.

— Mme la duchesse est donc chez elle? dit-il à son valet de chambre.

— Mme la duchesse ne sortira pas ce soir, elle attend du monde, m'a dit Mlle Louise.

A la porte se tenaient deux grisons; la portière était baissée; il monta et, sans qu'il sut comment, il se trouva enfermé dans cette boîte roulante. Il y était seul, et quand il essaya d'en baisser les glaces, il reconnut qu'elles étaient remplacées par des panneaux non mobiles.

Il resta presque une heure en route, puis le fiacre entra dans un jardin, ou dans un parc; puis il s'arrêta, et il fut ébloui par une grande quantité de lumières. Sous un perron magnifique, un vestibule digne d'un palais, s'ouvrit devant lui; le petit page était là avec trois ou quatre belles filles, vêtues aussi à l'orientale : pas un homme ne se montrait.

Le duc monta les marches en courant et entra précédé de ses introductrices. Elles le conduisirent à travers des fleurs jusqu'à une sorte de galerie, où elles le laissèrent, sans qu'aucune d'entre elles eût prononcé un mot.

Cette galerie était spendide; c'était le vrai boudoir d'une sultane.

M. de Châteaubert resta ébloui, il n'avait jamais rien rêvé de semblable. Il y avait là tout un poëme à lire, il s'agissait seulement d'en apprendre l'alphabet.

A la galerie succédait une enfilade de pièces aussi magnifiques, bordées par un jardin splendide et embaumé. La lune en éclairait les allées et semait de paillettes d'or les réservoirs de trois jets d'eau, dont le murmure endormait les sens.

Après avoir parcouru ce superbe séjour, à peine il fut assis qu'une des belles filles parut.

— Monseigneur, lui dit-elle, vous êtes chez une personne qui court les plus grands dangers en vous recevant. Des raisons que vous apprécierez un jour lui font une obligation indispensable de se cacher. Elle se fiera à votre parole de respecter strictement son incognito. Si vous me la donnez, ma maîtresse, qui vous entend, va venir; si vous refusez, le carrosse vous attend pour vous reconduire. La dame de céans ne vous apparaîtra que masquée, et son masque sera pour vous aussi sacré, aussi inviolable que le visage d'un gentilhomme. Prononcez.

— Un instant! N'est-ce pas quelque laideron qui veut se jouer de moi? est-elle seulement de moitié aussi jolie que vous?

— Monseigneur, sur ma part de salut éternel, ma maîtresse est belle comme Vénus.

— Essayons. J'accepte.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut le dire, monseigneur. Répétez après moi mes paroles : « Moi, Raoul de Ménard, duc de Châteaubert, pair de France, j'engage ici solennellement ma foi de gentilhomme de ne jamais chercher à connaître directement ni indirectement la personne qui va me recevoir tout à l'heure, jusqu'au jour où il lui plaira de se découvrir. J'accepte la diffamation de mon nom et de mes armes si je manquais en la moindre chose à la promesse que je fais volontairement, et que je prie ma dame de vouloir bien accepter en hommage de mon dévouement. »

— C'est très-grave, ajouta-t-il après avoir répété la formule ; cependant je m'y engage et l'on y peut compter.

La suivante se retira, laissant le duc convaincu qu'il allait voir paraître la belle Ehminé.

Cinq minutes après les demoiselles rentrèrent et derrière elles marchait une vraie houri, une femme d'une taille moyenne, vêtue d'un costume turc semé de pierreries et d'une richesse dont rien ne peut donner l'idée. Il avait l'exactitude de ce temps-là, où tout était fantaisie. Sa poitrine, ses épaules, ses bras, étaient nus, chargés de perles et de diamants ; une abondante chevelure blonde tombait en boucles luxueuses autour de son visage, impénétrablement caché sous un masque de velours noir. Ses mains et tout ce qu'on pouvait apercevoir de son corps délicat étaient d'une forme exquise : une vraie statue grecque.

Mais ce que rien ne peut ni peindre ni exprimer, c'est la grâce, la morbidesse, la volupté chaste, que cette femme portait en elle. Aussitôt qu'elle aperçut le duc, elle s'arrêta, croisa ses bras sur sa poitrine, lui fit un salut plein d'un embarras adorable et s'enveloppa dans son voile.

Le duc fut ému et surpris au delà de toute expression. Le naïf sentiment de Fanchette même ne lui avait point donné l'idée d'une impression semblable. Fanchette était une enfant, une fille du peuple, que son rang éblouissait peut-être; ici, il sentait une femme jeune, mais connaissant la vie, une femme que son intelligence et son éducation mettaient au-dessus des surprises d'amour-propre et qui l'aimait; elle n'avait pas encore parlé, qu'il avait deviné tout cela.

L'inconnue s'appuya sur lui plus longtemps peut-être qu'il n'était nécessaire; elle se laissa conduire à un divan, s'y jeta avec un geste de remercîment dont le duc fut enivré, et, dès qu'elle fut assise, ses femmes disparurent sans qu'elle eût besoin de les renvoyer.

Le duc se plaça sur une pile de coussins non loin d'elle. Il voyait son sein agité palpiter sous le brocard; elle était encore trop émotionnée pour pouvoir prononcer un mot; quant à lui, il la regardait avec délices. Enfin elle étendit vers lui son éventail et murmura :

— Pardon, monseigneur!

La pauvre femme ne put retenir un sanglot bruyant et quelques larmes roulèrent comme des perles défilées sur son masque.

M. de Châteaubert tomba à ses genoux et prit sa main qu'il couvrit de baisers. Il déraisonna aussi bien qu'un romantique du XIXe siècle, car, pour la première fois, il était si clairement certain qu'un amour passionné, longtemps combattu, entraînait cette femme hors de sa voie, qu'il eût été impossible de demeurer froid auprès d'elle et de ne pas partager les agitations qu'elle éprouvait.

Après le premier moment, la belle pria le duc de reprendre sa place; sa voix était encore tremblante.

— Je vous ai convié à souper avec moi, monsieur le

duc; le moment est venu, nous ferons plus vite connaissance à table.

Elle frappa dans ses petites mains; aussitôt les esclaves reparurent apportant une table servie avec un luxe dont le duc même fut ébloui. C'étaient les mets les plus fins, les vins les plus exquis, des porcelaines introuvables, des cristaux éblouissants et de la vaisselle de vermeil, digne d'une reine, au milieu des fleurs des tropiques et des fruits qui semblaient cueillis dans les jardins d'Armide.

Les servantes se mirent en devoir de les servir; ils n'avaient pas le temps de désirer, leurs pensées même étaient prévenues. Le duc, plus maître de lui-même, commença la conversation sur le ton enjoué qui lui était habituel.

— Madame, dit-il, il m'est défendu de chercher à vous connaître, mais vous me permettrez du moins de savoir quel nom je dois vous donner.

— Appelez-moi Emeraude, c'est le nom d'une pierre précieuse, couleur de l'espérance.

— La plus belle de toutes les couleurs, madame, après celle du rubis, toutefois, qui, dans le langage symbolique, signifie, je crois, amour et bonheur.

— Ah! monseigneur, l'espérance n'est-elle pas plus belle que le bonheur? n'est-elle pas parée de plus de charmes? Elle a tous ceux qu'on lui prête et tous ceux de la réalité.

— Madame, il est des réalités si adorables qu'elles dépassent les rêves.

M. de Châteaubert était complétement dérouté; ces cheveux couleur des épis n'appartenaient pas à la belle Espagnole; cette taille magnifique, ces formes amples et rebondies n'étaient pas celles de Mlle de Vanvres. Quelle pouvait être cette femme? Elle le connaissait, elle savait

sa vie jusque dans les détails. Leur conversation pendant le souper fut pétillante d'esprit et de malice de la part de la jeune femme. Elle lutina son convive avec une verve qu'il n'eût pu soupçonner sous cette enveloppe sentimentale. Elle le charma, elle l'éblouit.

— Belle Emeraude, lui dit-il au moment où on emportait la table, vous êtes une magicienne. Vous m'avez transporté ici, vous avez fait éclore ce palais enchanté, par un autre caprice vous allez me renvoyer sur la terre; au moins vous aurez pitié de moi, vous ne me condamnerez pas à un exil éternel.

— Et qui vous parle de retourner sur la terre, monsieur? qui vous parle d'exil? répliqua-t-elle avec une coquetterie charmante. Que je sois une magicienne, peut-être. Vous ne nierez pas les prodiges de la magie, vous qui en avez été témoin si récemment.

— Ainsi jamais ce masque ne tombera devant mes ardents désirs, madame?

— Il tombera, monsieur, au contraire, je vous l'ai dit, mais quand le moment sera venu.

— Une question encore, madame, et, je vous en conjure, répondez-moi franchement. Ai-je le bonheur de vous avoir vue? Vous êtes Française, du moins? Tout ce luxe oriental n'est qu'une fantaisie?

— Monseigneur, je suis du pays de Mélusine, du pays des rêves, des chimères, des illusions. Lorsque vous me connaîtrez entièrement, vous jugerez quelle doit être ma véritable patrie.

Emeraude s'était désormais emparée de la situation; elle la dirigea avec un tact, une délicatesse que le duc ne put se lasser d'admirer. Il se sentait envahi par cette femme dans tout son être; elle s'emparait de lui, elle en prenait possession.

— Monsieur le duc, lui disait-elle de sa voix voilée et si basse qu'elle semblait le murmure d'un oiseau, ne me jugez pas comme les femmes de ce temps, je ne leur ressemble point. J'ai dû employer des moyens extraordinaires pour vous attirer, et je vous supplie de n'en rien présager d'outrageant pour moi.

— Ah! interrompit-il, je vous adorerais à genoux.

— J'ai agi comme une courtisane, et cependant je ne suis pas une courtisane; je suis une femme qui vous aime purement et saintement. Pour vous je donnerais sans hésiter ma vie et mon bonheur; pour vous je brûlerais le monde, j'accomplirais des miracles. Votre présence ici en est un véritable. Vous apprécierez plus tard ce qu'il m'a fallu de peines et de victoires pour vous y amener.

Le duc tenait la main d'Emeraude et la baisait avec un respect, une reconnaissance qu'il n'aurait su exprimer par des paroles.

— Autour de nous, mon cher duc, les hommes et les femmes, la cour et la ville, sont envahis par la fièvre de l'or et des jouissances matérielles. Il existe en vous des facultés endormies, les plus belles, les plus nobles de votre nature. La société et l'habitude ont fait de vous un homme brave, parce que vous êtes gentilhomme, spirituel parce que Dieu vous a créé ainsi, honorable parce que vous êtes riche. Qui vous parle de Dieu? qui vous parle de gloire? Qui vous a jamais dit : « Vous avez reçu de vos aïeux un nom illustre, il faut le rendre plus illustre encore à vos descendants. Vous pouvez beaucoup pour le bien des autres, vous avez des vassaux dont vous devez être le père plus que le maître, soyez-le. Vous tenez dans votre pays une haute place, entourez-la de lumières et d'éclat. Soyez grand, mais soyez bon; soyez généreux

et noble; que votre mémoire se perpétue d'âge en âge comme celle des héros dont vous descendez. » Ce langage est étrange dans ma bouche, il est austère pour un seigneur de la cour du Palais-Royal, il est vrai, il est honorable du moins. S'il vous importune, il est temps encore de nous séparer, car mon sentiment pour vous ne saurait m'en prêter un autre.

— Nous séparer, jamais! Vous êtes un ange.

— Est il bien vrai?

Le duc la persuada sans doute, car il ne la quitta que très-avant dans la nuit. Cette femme était une de ces syrènes qui s'emparent de l'âme et qui la dominent; elle parlait en même temps à ses sens, à son cœur, à son esprit; elle changeait comme un caméléon; elle trouvait des accents pénétrants et doux qui remuaient jusqu'au tréfond de ses sentiments.

— Ah! lui dit-il éperdu, comment vivrai-je loin de vous?

— Il dépend de vous seul que nous nous voyons souvent. Je vais exiger encore une autre parole. Vous avez déjà plaisanté avec vos amis, du premier rendez-vous interrompu par messieurs du Mississipi. Je connais toutes vos actions, toutes vos pensées, et vous en aurez la preuve si je le veux. Que jamais un mot sur nos entrevues ne vous échappe. Sortez par la porte de votre jardin et rentrez de même. A la première indiscrétion vous me perdrez sans retour.

— Ce serait ma mort, madame.

— Sans soulever le voile qui me cache, je l'écarterai un instant. J'appartiens à une de ces grandes et sévères maisons qui mettent l'honneur au-dessus de tout. Je ne suis pas libre de mes instants. On a confiance en moi, c'est là ma force et mon seul moyen; cette force une fois

altérée, je deviens impuissante, et il me faut renoncer à vous voir.

Le duc crut qu'il n'aurait pas la force de la quitter; il revint dix fois baiser cette belle main qu'on lui tendait, et il se laissa conduire jusqu'à la voiture, où on le renferma avec les mêmes précautions.

Il descendit à la porte de son jardin, jeta une poignée de louis au cocher et se mit à courir jusqu'à sa chambre, comme un écolier en vacances.

Il aperçut en entrant chez lui Galaor, littéralement couché sur un lit de roses, paré de son collier d'émeraudes, enrichi d'une pierre unique, retombant en cadenas ou en médaillon, sur laquelle était gravé ce nom chéri : *Emeraude.*

Il est inutile d'ajouter que le duc ne ferma pas l'œil de la nuit.

La première personne qui entra chez lui le matin fut Tulaisnes. Celui ci affecta de ne point parler de la séance de la veille, mais il l'entretint fort de Mlle de Vanvres et de Carmen. Son étonnement fut au comble en le trouvant si indifférent pour l'une et pour l'autre.

— Mlle de Vanvres est revenue, monseigneur.

— Ah! tant mieux!

— Vous pourrez la voir dès ce soir.

Il ne répondit pas.

— Ce que c'est que d'être grand seigneur, beau et jeune, on exerce de terribles ravages. La pauvre Carmen ne songe qu'à vous, elle finira par quelque coup de tête.

— Je plains cette malheureuse dame. Ce que je puis faire, c'est de lui tuer son bourreau, s'il me recherche. Pour cette fois la connétablie ne s'en mêlera pas.

Tulaisnes essaya encore de le piquer en d'autres en-

droits; le duc l'écoutait à peine; son imagination et son cœur étaient tout à ses souvenirs.

Bourgogne annonça avec beaucoup de pompe que MM. de Richelieu, de la Trémouille et plusieurs autres seigneurs venaient d'arriver, ainsi que M. de Launay, gouverneur pour le roi du château de la Bastille.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il en se frappant le front, c'est aujourd'hui le fameux déjeuner, je ne m'en souvenais plus. Bourgogne, les ordres sont-ils donnés à l'office? Cours t'en informer et reviens m'habiller sur-le-champ. M. de Tulaisnes, je ne vous retiens plus.

Les convives de la Bastille accouraient, fidèles au rendez-vous, pour ouvrir le mystérieux papier et vérifier les prédictions du bon génie.

Le duc essaya vainement de redevenir lui-même avec ses amis. On but, on parla, on cria même, on ne parvint pas à s'amuser; l'amphitryon glaçait tout le monde.

— Tu es malade, Châteaubert, tu as, par ma foi! la peste, et tu nous la donnes, nous voilà tous transformés en bonnets de nuit. Jamais il ne fut repas si lugubre

— Messieurs, répliqua le duc prenant son parti, ne vous étonnez pas, ne m'interrogez pas, je ne vous répondrai point. Je suis amoureux, c'est tout ce que je peux vous apprendre, amoureux comme vous ne l'avez jamais été, ni moi non plus. Quelle est ma maîtresse? Suis-je heureux ou malheureux? Vous ne le saurez pas. Je vous donne cette explication uniquement pour couper court à des questions inutiles, et nous n'en parlerons plus. Maintenant, monsieur de Launay, voulez-vous bien décacheter le paquet que je vous ai remis. Et toi, Bourgogne, apporte ici Galaor, afin que ces messieurs puissent juger le prophète en même temps que la prophétie.

Les convives causaient entre eux de cette étrange con-

fession. Bourgogne déposa Galaor et son coussin sur le milieu de la table; il portait son collier et son émeraude et regarda ces étrangers avec une surprise indifférente qui les étonna.

Les cachets furent enlevés, le gouverneur lut à haute voix la phrase écrite par le duc :

« Avant deux mois d'ici je serai nommé par M. le Régent grand chambellan de S. M. Louis XV. »

— Et cela est la vérité, poursuivit M. de Launay : il en faut donc conclure que M. le duc et son chien sont deux sorciers.

— Il a été question à l'official de nous faire brûler en grève, n'en plaisantez pas.

Deux laquais ouvrirent les grands battants de la porte et un huissier annonça :

— M. le marquis de Simiane, de la part de Mgr le Régent.

XVIII

Carmen.

A quelques jours de là, Ehminé était dans un de ces moments où son amour, prenant le dessus sur sa raison, la rendait capable des plus grandes folies. Alors la tâche de Dolorès devenait du dévouement.

La nature et l'éducation de Carmen donneront une mesure suffisante de ces aspirations singulières chez une comtesse de la Cerda, et pour cela quelques explications sont nécessaires.

Ehminé était une enfant sans famille, trouvée ou plutôt enlevée par des gitanos en Andalousie. Elle avait suivi pendant plus de quinze ans la fortune de leur tribu. On lui donna le nom d'Ehminé; on l'éleva sans croyance ainsi que les bohémiens, qui ne sont pas même déistes. Elle apprit à chanter, à danser, à dire la bonne fortune; elle vécut libre comme un oiseau; ses passions ne connurent d'autre frein que sa volonté.

Dolorès l'avait élevée depuis son plus jeune âge. La pauvre créature avait adoré un misérable, elle avait tout quitté pour le suivre; il la conduisit parmi des malfaiteurs semblables à lui, et ce fut dans cette compagnie qu'elle rencontra Tulaisnes, bien jeune alors, et cherchant fortune en Espagne.

Son amant finit par être pendu; il ne lui restait au monde ni protection, ni ressources, ni asile; sa famille l'avait reniée; elle s'engagea avec la troupe de bohémiens qui avait enlevé Ehminé, et s'attacha à cette orpheline. Dolorès était sensible, il lui fallait quelque chose à aimer.

Ehminé s'en allait dansant par les carrefours et les places. Les plus beaux et les plus riches seigneurs lui offrirent leur cœur et leur argent, elle se riait d'eux, elle ne les aimait pas et elle voulait aimer, elle ne voulait qu'aimer.

Un jour Dolorès remarqua parmi ceux qui la suivaient assidûment un homme à l'œil ardent, à la physionomie expressive. Cet homme se taisait, il examinait, il n'offrait rien, il ne demandait rien, mais son visage

s'animait jusqu'à l'exaltation et ses lèvres murmuraient à son insu :

— Qu'elle est belle !

La duègne s'informa de son nom ; elle apprit que c'était un titré de Castille, grand d'Espagne, immensément riche. Il n'avait point de famille, vivait assez retiré, n'allait qu'à la cour, ou il se mêlait peu de politique et passait pour être d'une humeur sombre et morose.

Dolorès avait de l'ambition pour sa fille ; elle ne rêvait qu'à en faire une grande dame, et dans ce but elle l'avait encouragée à demeurer cruelle pour les amoureux. A force de recherches, elle apprit avec certitude qu'Ehminé n'appartenait pas au sang bohême. On l'avait trouvée sur une grande route, presque morte, à côté d'une belle dame et d'un seigneur, transpercés de coups d'épée et baignés dans leur sang.

Des Gitanos passaient par là, ils recueillirent la petite fille, ils dépouillèrent les morts, laissant à d'autres le soin de les enterrer, et puis ils continuèrent leur chemin.

Les assiduités du comte de la Cerda préoccupèrent Dolorès. Elle se plaça plusieurs fois sur sa route et le provoqua du regard. Il finit par lui adresser la parole et lui présenta même de l'argent.

— Non, monsieur, dit elle, Ehminé n'est pas à vendre.

Il fut profondément étonné de cette réponse.

— Et que prétends-tu pour elle? dit-il.

— Je prétends lui trouver un mari qui lui rende l'état et le rang de ses ancêtres et qui récompense sa vertu.

Le comte la quitta brusquement ; il n'était pas encore arrivé au point d'écouter de pareilles propositions sans colère.

Ehminé Ignorait tout, elle ne l'avait pas même remar-

qué. Il ne la suivit pas moins et sans relâche, se détournant de Dolorès aussitôt qu'il l'apercevait. Il en fut ainsi pendant plusieurs mois. Un soir pourtant il l'accosta.

— Tu prétends que ta maîtresse n'accueille pas les amoureux? Tu en jurerais?

— Sur mon salut éternel et sur la sainte croix.

— Tu n'es donc pas païenne?

— Je suis chrétienne, et des vieux chrétiens, monsieur.

— Et elle?

— Elle sera ce que la fera son mari.

Il lui tourna le dos, mais elle s'en alla contente, il l'avait cherchée.

Cette lutte de l'amour et de la raison dura longtemps chez le comte; il essaya par mille moyens de se guérir, il examina avec lui-même cette question, de savoir si son bonheur ne valait pas qu'il bravât le monde, et si son nom n'était pas assez haut placé pour couvrir le passé d'une bohémienne.

Une fois le doute entré dans son esprit, l'amour fut le plus fort, il envoya chercher Dolorès, et en moins d'une heure le mariage fut convenu. Le plus difficile était de décider Ehminé. Elle jeta les hauts cris à la première proposition. Elle refusa.

La Cerda se désespérait, il offrait toutes les Espagnes, il les aurait volées pour les mettre aux pieds de sa femme, elle en rit. Dolorès la supplia, elle l'envoya par-dessus les moulins à vent. Elle la conduisit au palais de la Cerda. On étala devant elle les joyaux, les dentelles, les étoffes de brocard, on employa les séductions qui, depuis la mère Ève, ont triomphé de nos résistances. Elle ne céda pas encore, mais elle faiblit.

Enfin, elle se laissa tenter; elle ne put résister aux prières de Dolorès.

Toute la ville de Madrid assista à son baptême; elle eut d'augustes parrains et marraines, et, huit jours après, elle fut mariée dans la chapelle du palais, à minuit. La pauvre créature venait de signer son malheur, l'oiseau venait de couper ses ailes.

Dolorès fut admise au logis en qualité de nourrice et d'esclave, la jalousie du comte la plaça près de sa femme et lui interdit toute autre fréquentation. Dès le premier our il la renferma et la cacha à tous les yeux.

Carmen se repentit amèrement d'avoir accepté cette chaîne. Elle prit son mari en aversion et s'étudia à lui rendre le mal qu'il lui faisait. On a vu comment elle s'en acquittait.

Un jour, elle regardait à travers sa jalousie l'entrée du duc de Saint-Simon, ambassadeur de France, envoyé pour conclure le double mariage du roi Louis XV avec la petite infante, et d'une fille de M. le duc d'Orléans avec le prince des Asturies. Parmi les seigneurs qui l'accompagnaient, elle en remarqua un dont la beauté, dont la noble tournure et l'adresse avec laquelle il conduisait son cheval, la frappèrent. Elle le revit encore plusieurs fois à des combats de taureaux, à des cérémonies pieuses, où son mari la conduisait voilée; il ne la regarda pas, elle se mit à l'aimer, et ce foyer brûlant qui couvait en elle s'enflamma tout à coup avec une violence irrésistible.

L'ambassade partit. La jeune femme commença à dépérir; elle tomba malade; les médecins ordonnèrent le changement d'air. En ce moment les intérêts de l'Espagne exigeaient la présence à Paris d'un agent occulte sûr et discret. M. de la Cerda se proposa au roi, il fut accepté et il partit.

Carmen revint à la vie, elle rencontrerait certainement

le beau seigneur dont il n'avait pas été difficile à Dolorès d'apprendre le nom. Elle sut bientôt où il demeurait, elle connut ses habitudes, sa maîtresse en fut instruite, elle parvint à le revoir aux Tuileries et au Cours-la-Reine, à l'Opéra où elle alla en loge grillée, et sa passion acquit plus de forces par ces faibles aliments et par les grands obstacles.

On sait le reste.

Ce jour donc où nous la retrouvons dans un de ses accès de désolation et de rage, le comte se présenta tout à coup devant elle. Il lui passait par l'esprit que les distractions lui manquaient et qu'une femme de son âge, dont l'enfance n'avait pas connu d'entraves, devait souffrir mortellement d'une semblable réclusion. Il lui proposa une promenade à la campagne. Dolorès l'accepta pour elle avec empressement.

— Je vous donnerai mon écuyer et deux palefreniers armés, en outre du cocher et des laquais. Vous irez dans ces bois qui sont au dessus de la Seine, derrière Saint-Cloud. Vous pourrez y passer la journée; je suis forcé de m'absenter.

Elminé respira, pendant ce temps elle ne le verrait pas.

— Dolorès, il est inutile de te rappeler mes ordres. Le premier insolent qui s'arrête, fais tirer dessus : je me charge des suites. Vous aurez votre loup et votre voile, n'est-il pas vrai, madame?

La jeune femme ne daigna pas lui répondre; il la prit malgré elle dans ses bras, la serra sur son cœur.

— Donnez des ordres, monsieur, reprit-elle en se dégageant de ses étreintes, je veux partir tout de suite.

Le jaloux présida lui-même aux préparatifs, il arma ses gens, leur recommanda à plusieurs reprises de ne lais-

ser approcher personne de la comtesse, lui enjoignant à elle de se tenir dans le fond du carrosse, puisqu'elle en baissait les glaces, et lorsque l'équipage fut sorti de la cour, il fut sur le point de le faire rétrograder; il se repentait déjà d'avoir permis cette distraction.

La comtesse ne put donner libre cours à ses plaintes et à ses larmes, elle avait pour vis-à-vis l'impassible écuyer, un grave Espagnol, disposé à exécuter les instructions de son maître envers et contre tous.

La journée se passa bien d'abord; on parcourut de belles allées, et la comtesse demanda à descendre; l'endroit était désert, sa petite troupe l'entoura; elle marcha longtemps. Vers le soir, le carrosse s'engagea dans une route détournée, étroite et mal entretenue. Il avait plu les jours précédents; bref, le carrosse versa, la comtesse et ses gens furent jetés rudement à terre. Dolorès poussa des cris horribles, le cocher avait la jambe cassée et criait encore plus haut que Dolorès.

On retira à grand' peine les femmes de la voiture, l'embarras était surtout l'inquiétude et la colère du comte : comment le prévenir, comment sortir de là?

— Je sais une maison tout près d'ici, dit un laquais français; on pourrait y conduire Mme la comtesse et Mlle Dolorès; pendant ce temps je monterais un des chevaux, je courrais avertir M. le comte et chercher un autre carrosse à Paris.

C'était, en effet, le seul parti à prendre. La comtesse et Dolorès avaient eu plus de peur que de mal, l'écuyer en était quitte pour quelques contusions, ils iraient donc facilement jusqu'au gîte que le domestique assurait être fort rapproché.

Mais là une nouvelle difficulté se présentait : à qui appartenait cette maison? S'il y trouvait des hommes, le

comte ne pardonnerait pas à ses gens d'y avoir mené sa femme. Ce fut la première observation de l'écuyer.

— J'irai moi-même jusqu'à cette maison; je saurai si elle est décemment habitée.

L'écuyer et le laquais partirent.

Carmen fit quelques pas dans la direction qu'avaient prise ses envoyés, comme pour marcher au-devant d'eux; elle les aperçut bientôt.

— Vous pouvez venir, madame, dit l'écuyer, il n'y a dans cette maison qu'une jeune dame seule, et personne n'y entre.

La comtesse eut un instant de joie, elle allait voir une personne de son sexe, de son âge, victime peut-être comme elle; elle rencontrerait chez elle de la sympathie, et une amie dans son isolement eût été si précieuse!

La porte du logis était ouverte. Mlle de Vanvres attendait Mme de La Cerda sur le seuil; elle lui souhaita la bienvenue et lui fit ses offres de service d'une voix si douce et si triste en même temps, que la jeune femme en demeura charmée. Elles se prirent par la main et entrèrent dans le joli réduit, où la pauvre recluse pleurait depuis bien des jours celui qui ne revenait plus; l'écuyer et Dolorès les suivaient.

— Laissez-moi renvoyer cet homme, dit tout bas la comtesse, et ne me démentez pas, je vous prie. Don Diego, madame vous permettra d'attendre dans une autre pièce, lorsque vous aurez été présider aux arrangements du carrosse. Il faut faire transporter ici le cocher, envoyer un courrier à M. le comte, relever la voiture. Ces soins vous regardent. Moi, j'ai besoin d'être seule.

L'écuyer hésita. Un geste et un regard impérieux le décidèrent; il se retira, et peu après on l'entendit fermer la porte du dehors, où il plaça un des gens en senti-

nelle, avec ordre de ne laisser entrer aucun homme, quel qu'il fût.

Les deux jeunes femmes, restées en face l'une de l'autre, se regardèrent.

— Vous êtes ici chez vous, madame, dit Fanchette.

— Plût à Dieu, madame! répliqua l'impétueuse Espagnole.

— Vous êtes donc...

Ses yeux interrogeaient d'après son cœur.

— Malheureuse, madame! oui, je le suis, et pardonnez-moi de vous le dire, à vous que je ne connais pas, dont le visage m'inspire une confiance qui ressemble à de l'amitié.

— Hélas! madame, répliqua la pauvre enfant, vous parlez à une autre malheureuse aussi!

— Si belle!

— Moins belle que vous, madame.

Elles sourirent comme des femmes qui ne se craignent pas, à qui l'envie est inconnue et qui sont disposées à s'aimer.

— Vous ne souffrez pas, madame, continua Fanchette.

— Je crois bien que je suis un peu blessée, madame, mais qu'importe!

Aussitôt on déshabilla la comtesse, on lui trouva plusieurs ecchymoses, il lui sembla même qu'elle ne pouvait remuer le bras. Heureusement Dolorès avait une grande expérience ; elle ordonna à la malade quelques heures de repos, le sommeil étant le meilleur calmant pour les blessures. Elle avait bien autre chose en tête.

— Ah! madame, dit-elle à son hôtesse, comment pouvez-vous être malheureuse avec le rang que vous semblez occuper et lorsque vous êtes seule?

Fanchette sourit tristement.

— C'est justement parce que je suis seule que je suis malheureuse, madame, et quant à mon rang, il n'est pas de ceux qui suffisent au bonheur, je vous assure.

Ehminé brûlait de connaître complétement sa nouvelle amie; elle brûlait de lui ouvrir son cœur, de lui raconter ses tourments; enfant de la nature, elle en suivait les instincts sans s'inquiéter des convenances, qu'on ne lui avait point enseignées et qu'elle ignorait.

— Vos parents, madame, où sont-ils? demanda-t-elle à Fanchette.

— Depuis longtemps, je n'en ai plus, madame.

— Ah ! c'est comme moi. je ne les ai jamais connus, et votre mari?

— Je n'en ai point...

— Vous n'en avez point! je voudrais bien pouvoir en dire autant.

— Vous avez donc un mari?

— Un tyran plutôt.

— Pauvre femme!

— Vous le verrez tout à l'heure, il s'empressera d'accourir, afin d'être certain qu'on ne le trompe pas, qu'aucun homme ne m'a parlé.

— Il n'en entre jamais dans cette maison, répliqua Fanchette en baissant les yeux.

— Vous êtes une religieuse?

— Non, et je n'ai pas envie de l'être.

— Alors je ne comprends pas.

— Ni moi non plus.

Carmen réfléchit quelques instants en silence.

— Donnez-moi votre main, dit-elle.

Mlle de Vanvres obéit, la Gitana prit sa main, la retourna dans tous les sens, puis elle lui demanda l'autre qu'elle examina avec la même attention.

— Mademoiselle, continua-t-elle, vous prétendez qu'il ne vient point d'hommes ici, il en est venu pourtant, car voici deux hommes dans votre vie.

— C'est vrai, dit Fanchette avec candeur.

— Pauvre, pauvre enfant! Mais vous avez dû être victime d'un événement singulier, vous avez subi une violence, et ce que je ne comprends pas, c'est par une femme.

— Rien n'est plus vrai.

— Il y a de l'amour dans cette main, un amour profond, violent, un amour qui fera votre destinée.

— Ne craignez pas de me tout apprendre, madame, j'ai du courage, allez! et j'aime mieux savoir.

— C'est singulier, ajouta Carmen, nous avons beaucoup de lignes semblables, vous devez aimer un grand seigneur, moi aussi; vous n'en serez que faiblement aimée, moi aussi; vous en mourrez, moi aussi.

— Oui, j'en mourrai, murmura Fanchette, car il ne reviendra plus.

Carmen l'embrassa à plusieurs reprises, suivant l'impétuosité de sa nature.

Fanchette ne comprenait pas la Gitana; d'ailleurs elle était toute à cette prédiction sinistre qui lui annonçait l'indifférence dont elle n'avait que trop de preuves.

— Vous allez me raconter votre vie, n'est-ce pas? reprit Carmen, je veux la connaître pour mieux juger.

— Racontez-moi la vôtre d'abord, cela m'encouragera.

Ehminé dit ce que nous savons avec plus de détails; elle s'étendit complaisamment sur la beauté, sur la bravoure de celui qu'elle nommait son maître et son Dieu. Fanchette écoutait et attribuait à son galant toutes ces perfections.

Assises l'une près de l'autre, leurs boucles se mêlaient

et leur délicieux visages se confondaicnt aussi, leurs mains étaient unies, les prunelles de feu de Carmen se fixaient sur les yeux humides de sa compagne.

— Ma pauvre enfant, lui dit-elle, je le vois bien, vous ne savez que souffrir. Ainsi donc il est venu, vous l'avez vu et vous ne le voyez plus? Et vous n'avez rien fait pour le rappeler.

— J'ignore où il habite, j'ignore jusqu'à son nom, il ne m'en a donné qu'un. un nom d'aventure, Galaor.

— Je suis plus riche que vous, moi, j'ai appris le nom de celui que j'aime, il s'appelle le duc de Châteaubert.

— Ah! le duc de Châteaubert!

— Vous le connaissez? demanda Carmen déjà inquiète.

— Je ne l'ai jamais vu, j'ai été souvent à son hôtel, chez la duchesse sa femme.

— Que savez-vous de lui?

— C'est un beau seigneur dont on vante les succès près des femmes et qui fait des dettes.

— Et votre Galaor, reprit-elle après un instant de silence, comment est-il?

— Il est grand, il est beau.

— Comme lui!

— Il a un parler si doux, des yeux bleus si tendres.

— Comme lui!

— Il a une taille et des mains de roi.

— Comme lui! A-t-il de belles dents de perles et un sourire semblable à celui des anges? reprit la comtesse.

— Oui.

— Ses cheveux sont blonds et retombent en boucles soyeuses autour de son visage. Et ses sourcils sont deux arcs d'ébène.

— Oui, répliqua Fanchette d'une voix étouffée.

Une lumière commençait à poindre dans son esprit.

— Il a une mouche naturelle là près de l'œil gauche, n'est-il pas vrai ?

— Oui ! s'écria Carmen en se levant épouvantée, oui! il est en tout semblable à votre Galaor, poursuivit-elle en la poignardant de son regard.

XIX

M. le grand Chambellan.

M. le Régent envoyait chercher le duc de Châteaubert. Son intention était de le présenter au roi ce jour-là même, afin qu'il pût entrer en fonctions. Cette cérémonie ne devait avoir lieu que la semaine suivante, mais un désir du jeune monarque avait amené ce changement.

Le duc s'empressa de répondre à M de Simiane qu'il se trouverait à cinq heures au Palais-Royal, afin d'avoir l'honneur de suivre Son Altesse Royale aux Tuileries, lorsqu'elle s'y rendrait pour voir Louis XV, avant son souper.

M. de Simiane, invité à prendre place à la brillante table, n'avait garde de refuser, et les joyeux propos circulaient encore, quand les convives se séparèrent; le duc rentra dans sa chambre, il y trouva un mot de Mme de Châteaubert, qui le priait de passer chez elle; il était arrivé une lettre de son aïeule, qu'elle désirait lui communiquer. Il se rendit à cette invitation.

La duchesse en l'apercevant ne se leva point et resta quelques instants encore auprès de son bureau.

— La douairière de Châteaubert m'écrit, monsieur, dit-elle enfin, qu'elle désirerait avoir votre portrait. Je pense que vous ne pouvez pas le lui refuser, et avec les insignes de grand chambellan encore.

— Je répondrai moi-même à ma grand'mère, madame, et j'irai poser chez Largillière au premier jour.

— Ce n'est pas tout, monsieur, mais, du reste, veuillez lire.

Elle lui présenta la lettre de son aïeule, il la parcourut des yeux : c'était un sermon plein de tendresse. La douairière espérait qu'ils viendraient ensemble à l'automne. Le duc replia le papier et le remit sur le bureau sans rien dire.

— Vous répondrez aussi probablement à Mme votre grand'mère à ce sujet, monsieur?

— Je lui répondrai, pour ce qui me concerne, madame, que ma nouvelle charge m'interdit de quitter la cour; mais, quant à vous, vous êtes parfaitement libre de visiter le Maine, aussi vite et aussi longtemps qu'il vous plaira.

J'espère, madame, que nous ne parlerons pas à la douairière de la façon dont nous vivons ensemble. Elle ne comprendrait pas que nous faisons comme les autres. Sa tendresse s'en alarmerait,

— Jamais Mme de Châteaubert n'a appris par moi rien de ce qui se passe entre nous, monsieur, n'en doutez pas.

Le duc demeura encore quelques instants, puis il tourna sur ses talons et rentra chez lui.

Il s'habilla splendidement, monta dans son carrosse de gala et se fit conduire au Palais-Royal.

On annonça le duc. M. le duc d'Orléans l'accueillit



avec une bienveillance tempérée par la sévérité. Dubois, qui prêchait, reprit son discours après les révérences.

— Oui, monseigneur, je suis sûr que M. le duc de Châteaubert ne me démentira pas, il y a un mécontentement dangereux parmi la haute noblesse, on n'hésiterait pas à recommencer la Fronde, si on en avait les éléments.

— Monsieur, interrompit Châteaubert avec une hautaine insolence, on organise une Fronde contre un cardinal Mazarin, mais non pas contre...

— Contre un abbé Dubois, monsieur le duc, reprit le Régent, vous avez raison, et il n'y a rien de semblable à craindre.

— Maintenant, l'abbé, laisse-nous et débarrasse-mo de ta présence pour aujourd'hui.

— Vous êtes toujours le même, vous ne croyez rien, et un de ces jours ils vous prendront pieds et poings liés.

Le prince le poussa dehors par les épaules, ferma lui-même la porte et revint auprès du duc.

— C'est un cuistre, je le sais, monsieur, c'est un coquin, c'est tout ce que vous voudrez; j'en fais bon marché et je vous le livre. Mais j'en ai l'habitude depuis mon enfance ; il m'est dévoué à sa manière, il est habile, il m'évite bien des tracasseries, et, enfin, on peut trouver de l'or dans du fumier.

— Oui, monseigneur, quand on l'y cherche; c'est de quoi on est peu tenté généralement; on le laisse pourrir et infecter à l'écart.

— Parlons de vous, monsieur. Je vous ai donné une des grandes charges de la couronne; le titulaire étant mort, je l'ai refusée à ses héritiers pour vous mettre à leur place; je vous ai accordé un brevet de retenue de quatre cent mille livres, et tout cela, monsieur, après la scène plus qu'inconvenante dont je n'ai pas besoin de

vous rappeler le souvenir. Pensez vous que ce soit uniquement pour vous être agréable et que je n'aie pas quelque autre motif?

— Je sais, monseigneur, que Mme de Châteaubert a le bonheur d'être fort bien accueillie par Votre Altesse Royale.

— Il ne s'agit point de Mme de Châteaubert, pour laquelle j'ai une profonde estime, monsieur, je ne crains pas de vous l'avouer. Il s'agit de Mme la duchesse douairière, dont ma mère m'a remis une lettre, et qui me supplie, au nom de l'amitié qu'elle m'a portée depuis ma naissance, ayant été une de mes marraines, de vous accorder la place que vous sollicitez.

— Mon aïeule a raison de ne pas douter de mon dévouement inaltérable pour Sa Majesté, monseigneur.

— Je ne vous demande point de protestations, monsieur.

Le Régent avait, quand il le voulait, une dignité imposante; ses paroles n'admettaient pas de réplique, le duc n'avait plus qu'à le suivre.

Pendant le trajet très-court du Palais-Royal aux Tuileries, ils n'eurent que le temps d'échanger quelques paroles insignifiantes, et lorsqu'ils descendirent du carrosse, ils furent entourés des gentilshommes de la maison du roi, qui formèrent un cortége d'honneur.

Louis XV jouait avec des garçons de son âge dans la galerie de Diane. Il avait sept ans. c'était le plus bel enfant du royaume, comme il en devint le plus bel homme par la suite. Il était vêtu d'un habit de taffetas mauve, à cause de la chaleur; cette couleur faisait ressortir son teint plus frais qu'un bouton de rose de mai. Il avait son cordon bleu en sautoir, et il courait après ses jeunes camarades sans plus se soucier de son royaume; aussitôt

que M. le Régent entra, il s'élança vers lui pour l'embrasser, il l'aimait beaucoup.

Le maréchal de Villeroi, l'évêque de Fréjus, la duchesse de Ventadour, son ex-gouvernante, étaient toujours admis à cette heure d'intimité.

— Sire, dit M. le duc d'Orléans, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté son grand chambellan, M. le duc de Châteaubert, qu'elle a désiré voir aujourd'hui.

L'enfant prit un aîr fort digne; il apprenait déjà son métier de roi.

— Je suis, en effet, bien aise de vous voir, monsieur; je sais que vous êtes dévoué à ma maison et je sais aussi que vous vous efforcerez de me plaire; vous n'aurez pas beaucoup à faire pour cela.

Il accompagna ces mots d'un charmant signe de tête, et puis il lui tendit sa main à baiser, ce que le duc fit avec une émotion dont il ne fut pas le maître.

— Vous allez maintenant, monsieur, poursuivit le prince, prêter serment entre mes mains, devant Sa Majesté et devant les personnes appelées à cette cérémonie; vous entrerez en exercice dès ce soir.

Philippe se tourne ensuite vers le roi :

— Voici la montre que Votre Majesté m'a demandée, Sire.

Louis XV la prit et l'examina avec le sang-froid d'un homme, et se retournant vers le duc de Châteaubert :

— Elle est fort jolie cette montre, n'est-il pas vrai, monsieur? Ces émaux sont parfaits et les armes de France en relief lui donnent un mérite tout particulier. Voulez-vous bien la prendre et la conserver, en mémoire de cette heure que voici marquée, où vous commencez votre service auprès de moi?

Le duc remercia chaleureusement; c'était de la part du

roi un véritable sacrifice, car il avait beaucoup désiré ce joyau. Lorsque M. de Châteaubert prononça son serment, ce fut avec une chaleur, une onction, dont tous les assistants furent frappés.

— Vous ne manquerez pas à celui-là, monsieur, dit Louis XV en souriant, il part du fond du cœur.

On a souvent remarqué combien les princes étaient précoces et combien ils savaient de bonne heure tenir leur rang. Ceci est facile à comprendre : à peine ont-ils la connaissance d'eux-mêmes qu'on leur apprend ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent faire, ils ne peuvent plus l'oublier.

— Monsieur le duc, je souhaiterais beaucoup que vous vinssiez souper au Palais-Royal ce soir, vous y verrez de vos amis, et nous laisserons à la porte les soucis avec les serments.

Une pareille invitation dans la bouche du Régent du royaume était un ordre. Le duc accepta, mais sans autre remercîment qu'un salut.

En quittant le château, il descendit dans le jardin; il cherchait à tuer le temps.

Le duc n'avait qu'une pensée, celle de reconnaître parmi les femmes de la cour l'inconnue qu'il cherchait partout et toujours. Mme de Châteaubert passait en ce moment devant lui.

— Elle est belle assurément, se dit-il, mais quelle raideur, quelle disgrâce! Oh! mon Emeraude, tu es incomparable et tu dois être incomparée. C'est un crime de songer à toi en regardant les autres.

Et le pauvre duc s'en allait rêvant comme un poëte. Rêver sous la Régence!

L'heure du souper arriva.

Les convives étaient Mme la duchesse de Berry, Mme de

Parabère, la comtesse Alexandrine de Tencin et tous les familiers du Palais-Royal, excepté l'abbé Dubois. Le Régent était d'une humeur charmante. Il fut avec le duc plein d'égards et de courtoisie, sans familiarité néanmoins; évidemment une barrière était posée entre eux, il ne voulait pas la franchir.

— Savez-vous, messieurs, dit le marquis de la Fare, que nous possédons dans Paris d'admirables beautés dont nul ne se doute? Il est question d'une princesse allemande, blonde, blanche, céleste, une vraie divinité.

Châteaubert écoutait de tout son cœur.

— Elle est ici avec une famille chapitrale qui la renferme et qui ne la laisse même pas se montrer à l'église.

— Ah! mon Dieu, c'est elle, pensa-t-il.

— Cette beauté-là, messieurs, répliqua le Régent, est une parente de ma mère; ce n'est pas un gibier à chasser pour vous; elle est belle, il est vrai, elle est belle à miracles, mais personne ne le saura, excepté son mari, je vous en réponds.

— Il y a encore une Espagnole que l'on rencontre quelquefois, elle semble avoir avalé le Phlégéton, et ses yeux en renvoient les flammes. Celle-là est sous la puissance d'un mari féroce, il n'y a encore rien à attendre de ce côté.

— S'il s'agit de tromper un jaloux, messieurs, reprit Mme de Tencin, c'est cependant un attrait double, et l'Espagnole de M. de la Fare me semble plus facile à attaquer que l'Allemande de Monseigneur.

— Ah bah! poursuivit Châteaubert, Richelieu et moi nous avons rencontré avec Mme la comtesse de Tencin une certaine Mlle de Vanvres, bien gardée assurément et dont les yeux nous répétaient presque ce que Mme la comtesse vient de dire tout à l'heure.

Madame de Tencin eut une nuance d'embarras.

— Mlle de Vanvres est comme la princesse allemande, monsieur le duc, elle est gardée à vue par une famille pieuse et non par un mari jaloux, ce qui ne se ressemble pas.

Je n'entreprendrai pas de raconter le reste, nous ne connaissons plus cette langue-là aujourd'hui, et je crois pas qu'on ait gardé de traces écrites de ces orgies. Le duc en avait été témoin bien des fois; ce jour-là il prétexta une indisposition subite et se retira avant la fin de la soirée, très-convaincu que la princesse allemande était l'héroïne de son cher roman et que le hasard l'avait mis sur une trace qu'il lui eût été difficile de découvrir.

Dès le lendemain il alla faire une visite à Madame, et il essaya d'obtenir d'elle quelques renseignements, ce qui n'était pas malaisé d'ordinaire.

— J'ai ici une de mes cousines au cinquième degré, une princesse de Holstein-Honenbourg, qui est la plus belle créature de tout l'empire.

— Elle vient chez votre Altesse Royale, madame?

— Elle y vient chaque jour, monsieur, vous allez la voir tout à l'heure, s'il vous convient de l'attendre, et je n'en serais pas fâchée, je l'avoue. Je voudrais vous montrer nos beautés, afin que vous m'en disiez votre avis, si vous êtes juste.

Le duc eût attendu de pied ferme jusqu'au lendemain.

Un quart d'heure après, une vieille dame, vêtue de noir, enveloppée d'un voile de crêpe noir, ayant une robe brodée de jais et des plumes nouées sur la tête, se présenta en grande cérémonie. Elle était suivie d'un jeune seigneur roux, fort gauche, et enfin d'une céleste personne, idéale de beauté, vêtue de noir comme sa mère, avec l'air aussi grave, aussi sérieux, aussi sévère

même. Ces trois personnes saluèrent Madame jusqu'à terre.

Le duc fut ébloui et transporté.

La jeune femme fit quelques pas, elle passa près de lui sans rougir et sans incliner la tête, il la regarda mieux. Il vit une taille élevée, aussi raide que si elle eût été placée dans une gaîne; il vit un bras maigre, une main sèche, des épaules osseuses. Il entendit une voix criarde, parlant français avec cet abominable accent allemand qui enlaidirait Vénus.

Ce ne pouvait être *elle*!

Il salua avec un profond respect et sortit.

Sa vie était totalement changée; il ne trouvait plus aucun plaisir où il en voyait autrefois. Il errait aux Tuileries, au Cours-la-Reine, il allait à l'Opéra, il faisait des visites, il remplissait l'office de sa charge, sans y prendre intérêt. Il alla même chez la duchesse, qui s'était donné une abominable entorse en descendant le perron de l'hôtel et qui ne pouvait sortir.

Le quatrième jour une lettre arriva.

Il ne reverrait pas sa déité pendant quelque temps; il avait manqué à sa parole et parlé chez lui, le jour du fameux déjeuner, d'un amour mystérieux; elle était forcée de l'en punir, et, quelque barbare que lui parût cette punition, il devait l'accepter humblement.

Il devint mortellement triste, mais triste au point d'en souffrir physiquement. Son visage pâle, ses yeux éteints, ne révélaient que trop sa douleur. Tulaisnes s'efforçait en vain de percer ce mystère. Cependant le fiel s'amassait dans le cœur de l'amoureux novice; il commençait à perdre patience. L'infante écrivait tendrement sans annoncer un terme précis à son exil, et, un matin, le baron ayant prononcé le nom de Mlle de Vanvres :

— Si nous allions ce soir nous informer du lieu où cette comtesse Alexandrine l'a conduite et de ce qu'elle a fait pendant son voyage? dit le duc.

— Rien de mieux. Partons.

M. de Châteaubert fit demander ses chevaux avec une précipitation qui ne révélait que son trouble.

Ils partirent.

Le baron eût donné tout au monde pour obtenir de Châteaubert une confidence; celui-ci ne lui parla que de Fanchette; seulement ce n'était plus un amoureux, c'était un ami.

— J'en veux faire une honnête fille, disait il. Je lui trouverai un mari.

— Monseigneur a le choix pour elle entre les Miramionnes et les pupilles de Sa Majesté. Quant à un mari, en lui offrant une bonne dot, on en recrutera de reste.

Depuis un instant ils avaient été rejoints par un équipage qui courait ventre à terre sur la même route qu'eux. Elle n'était point assez large pour donner passage à deux voitures de front, et puis l'impériale de velours rouge, annonçant la couronne ducale ou les honneurs du Louvre, ne permettait pas qu'on osât couper celle du duc.

Une voix impatiente s'échappait de la seconde voiture.

Le cocher s'excusait sur l'impossibilité. Le maître sauta par terre, courut jusqu'à la portière du duc en faisant force révérences. On arrêta.

— Monsieur, dit-il sans savoir à qui il s'adressait, une nécessité impérieuse m'appelle à quelque distance de Paris; je crèverai mes chevaux, s'il le faut, pour y arriver, veuillez donner ordre à vos gens de me livrer passage. Je suis le comte de La Cerda, titré de Castille, grand d'Espagne de la première classe, et je jouis dans mon pays de quelque considération.

— Monsieur le comte, répliqua le duc en se montrant, j'ai l'honneur d'être grand d'Espagne de la première classe comme vous, et je suis trop heureux de vous être agréable; passez.

La tête de Méduse n'eût pas pétrifié davantage M. de La Cerda; il bondit de rage, remonta dans son carrosse en jurant à son cocher que, s'il n'allait pas comme le vent, il lui ferait donner cent coups.

— La belle Carmen est dans quelque coin de ce bois, dit Tulaisnes.

Le duc n'y pensait même pas. Ainsi qu'il le faisait d'ordinaire, il laissa son carrosse à une assez grande distance, et s'en alla seul. Quand il arriva à la porte de la petite maison, il y trouva les laquais du comte en sentinelle, et une voix bourrue lui cria :

— On ne passe pas.

XX

Brives-la-Gaillarde.

Tulaisnes n'avait point accompagné le duc jusqu'à la maison de Fanchette. Il avait atteint son but; le jeune homme allait avoir de nouveau besoin de ses services. Il ne lui en fallait pas davantage; il pouvait pour ce jour-là abandonner sa dupe à elle-même. Il avait un

rendez-vous pressant, dans un lieu qui n'était pas fort éloigné et où il se rendrait à pied facilement.

Ce rendez-vous lui donnait entrée dans des intrigues qui devaient lui ouvrir des routes nouvelles. Il se trouverait bientôt initié avec tous les partis et libre de choisir ceux qu'il devait servir ou abandonner. Notre ami Cascaret l'attendait près de la mare d'Auteuil; il y revenait, disaient les gens d'alentour, et, passé le coucher du soleil, pas un habitant du pays n'eût voulu s'en approcher.

En moins d'une heure le baron pouvait s'y rendre. Il s'en alla chantonnant quelque pont-neuf et cherchant dans sa tête ce que cet honnête coupe-jarret pouvait avoir à lui dire.

Il l'aperçut de loin, se promenant auprès de la mare. Comme il n'avait pas la conscience tranquille, les spectres et les fantômes lui chiffonnaient la mémoire. Le bruit des pas de Tulaisnes et sa chanson qu'il continuait le guidèrent vers lui; il le gourmanda sur son inexactitude.

-- Nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre en paroles, monsieur le baron, il s'agit d'une affaire importante; si elle vous convient, il faut aller tout de suite en conférer avec le personnage. D'abord êtes-vous scrupuleux !

Il leva les épaules.

— Vous arracheriez sans trembler les feuillets d'un registre de sacristie?

— De mille, si l'on me payait mille fois. Ah çà! tu ne peux donc pas gagner ton argent tout seul, que tu viens le partager avec moi? Y a-t-il quelque violence?

— Aucune. Il s'agit d'avoir de la tenue, de se présenter honnêtement, en seigneur; c'est votre affaire, ce n'est pas la mienne. Celui qui me fait agir m'a demandé un

agent de cette espèce, il vous a même désigné; je suis chargé de vous parler de sa part. Acceptez-vous?

— Quelles sont les conditions?

— Superbes! vingt mille livres quand vous apporterez le précieux feuillet, ensuite la protection de l'homme le plus puissant de France. Par exemple un cul de basse-fosse si l'on parle.

— Et de la mort aux sots si l'on ne dit rien, je connais cela. J'accepte tout de même. Je saurai me préserver. Je suis plus fin que ce damné petit Collet, bien qu'il soit aussi fin que Satan.

— Voulez-vous venir à la Muette? il nous y attend.

— Ton abbé est un fier cuistre! quelle diable de saleté veut-il faire?

— Eh! eh! je ne sais pas au juste; je ne joue pas le premier rôle là-dedans; j'aurai l'honneur d'être votre valet.

Il s'inclina jusqu'à terre.

— Tu as le défaut de la bouteille, Cascaret, et c'est pernicieux dans ton état.

Cascaret fit un long soupir.

— Sans cela je serais baron et j'aurais de beaux habits comme des gens de ma connaissance.

Tulaisnes fit la sourde oreille, il ne lui convenait pas de se fâcher.

Bientôt on arriva à la Muette, et Cascaret entra tout droit par un petit degré très-obscur après avoir parlé au suisse. Il monta à tâtons, en recommandant au baron de ne pas se laisser choir.

Cascaret frappa à la porte d'une certaine façon. Dubois lui-même vint lui ouvrir.

— Ah! vous voilà! dit-il; entrez et taisez-vous.

Il marcha devant, conduisit Cascaret dans une petite

pièce reculée, et lui commanda d'attendre son ordre pour en sortir: après quoi il fit signe au baron de le suivre jusqu'au cabinet de M. le Régent, où il s'était établi.

Dubois n'était pas dupe de Tulaisnes; il le connaissait du haut en bas, ainsi qu'il connaissait tous les coquins de France. Il se mit donc parfaitement à son aise et lui raconta sans la moindre vergogne ce qu'il attendait de lui.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un secret de vie et de mort, mon cher monsieur le baron, et que je ne puis pas vous donner une plus grande preuve de confiance que celle-là, vous n'en doutez pas.

— J'en suis fier jusqu'à la concurrence de vingt mille livres, monsieur l'abbé. La somme est modeste pour ce que l'on doit entreprendre. On risque les galères.

— C'est une bagatelle pour un homme comme vous, monsieur le baron.

— Quand il est chargé surtout des pouvoirs d'un homme tel que vous, monsieur l'abbé.

Ils se firent ces *compliments* avec un ton de courtoisie plein d'une aménité charmante.

— J'y joindrai pourtant cinq mille livres pour les épingles; vous avez bien quelque belle maîtresse à qui les offrir?

— Vous payerez les frais du voyage pour moi et mes deux laquais. Tout est donc réglé. Quand faut-il partir?

— Cette nuit ou demain au plus tard, sans voir qui que ce soit et sans dire un mot de votre excursion au meilleur de vos amis.

— Combien de temps dois-je mettre à cette exécution?

— Huit jours sont plus que suffisants. J'ai hâte d'avoir ces papiers. Allez donc et que Dieu vous conduise.

Tulaisnes fut chercher Cascaret qu'il trouva ronflant dans un fauteuil. Ils eurent bientôt quitté le château et repris la route de Paris.

Restés seuls dans les sentiers du bois, ils ne craignaient pas les voleurs; il n'était pas, d'ailleurs, heure indue.

Le baron demanda à son futur laquais s'il n'avait pas un bon compagnon à lui adjoindre.

— J'ai votre affaire, la perle des hommes; je sais où le prendre et je vous l'amènerai demain matin.

— Inutile, inutile qu'il me connaisse; il devra partir devant nous, en courrier, pour faire préparer les chevaux afin que nous n'attendions pas. Arrivés à notre destination, il se tiendra prêt, si j'avais besoin de lui, sans avoir l'air de me connaître toutefois. Je te défends de lui dire mon nom. Si tout se passe à l'amiable, comme je l'espère, il recevra son salaire et sera libre de s'en retourner. Tu vois que rien n'est plus simple.

Le baron rentra directement chez lui, Cascaret s'en alla aux piliers des halles frapper discrètement chez le maître drapier. Ils échangèrent quelques paroles; le drapier promit que la commission serait faite avant une heure et qu'il en aurait la réponse au petit jour.

Cette réponse fut l'arrivée de Pierre Lafont au rendez-vous donné et son acceptation complète. Il crut utile aux projets de l'association de connaître les secrets de l'ennemi. En moins d'une heure il fut prêt à partir et monta à cheval.

Le rôle qui lui était destiné lui convenait d'autant mieux qu'il ne serait point vu de Tulaisnes et qu'il le surveillerait. Sa trahison était flagrante. Pierre se promettait de le démasquer. Le voyage s'exécuta sans encombre. Tulaisnes trouva partout ses chevaux prêts; il

ne put s'empêcher de louer Cascaret sur l'intelligence et l'exactitude de son camarade.

— Il vous croit un marchand voyageant pour son commerce et voulant à tout prix souffler une affaire à son concurrent.

Cascaret était de bonne foi en donnant cette assurance; il ne se souvenait plus d'avoir parlé.

Suivant les conventions faites, Lafont devait s'arrêter à Brives; il y recevrait des mains de Cascaret la somme promise et reviendrait de son côté sans en savoir davantage.

Ce n'était pas le compte du conspirateur, et il avait juré qu'il n'en serait pas ainsi.

Il se tint en dehors de la ville et guetta l'arrivée de la chaise, puis il courut à l'auberge. Il vit les voyageurs s'installer dans une chambre, le baron se fit servir à dîner. Cascaret descendit à la cuisine, où son camarade le pria instamment de ne rien prendre qu'avec lui.

— Partez-vous bientôt?

— Nous allons demain je ne sais où pour je ne sais quoi.

— Le renseignement est clair.

— Je n'en aurai probablement pas d'autre à vous donner, car le seigneur baron fait l'important et ne parle pas.

Après quelques bouteilles de vin, Pierre se fit proposer un coup de main sur la personne du baron, lorsqu'ils pourraient le tenir dans un chemin écarté. Il portait sur lui une somme assez ronde...

— Imbécile! interrompit Pierre, il faut attendre les vingt-cinq mille livres de l'abbé, c'est alors qu'il sera de bonne prise.

L'hôte les interrompit, ordonna à ses valets de prépa-

rer le lendemain deux chevaux pour le voyageur et son laquais.

— Il veut partir à six heures, choisissez les meilleures bêtes, la traite est longue et les chemins sont mauvais.

— Si je vous suivais sans qu'il me vît? dit tout bas Lafont.

— Tiens, c'est une idée cela.

Le lendemain, à six heures, Tulaisnes et Cascarel enfourchaient deux excellents bidets limousins.

Dans un autre coin de la cour un campagnard, arrivé pendant la nuit, et dont les poches bien garnies lui avaient ouvert un grand crédit dans l'auberge, montait également une jument d'allure et se disposait à prendre la même route, bien qu'il ne fût pas de leur compagnie.

— Qu'as-tu fait de ton courrier? demanda Tulaisnes à son acolyte.

— Je l'ai payé hier soir; il est parti à deux heures du matin pour Paris avec le messager de Limoges.

— C'est bien. Personne ne nous connaît plus ici.

Ils cheminèrent pendant une heure ou deux. Le paysan les suivait à distance, enfin il poussa jusqu'à eux et les rejoignit.

Tulaisnes le regarda d'abord de travers; mais ces cheveux blancs, ces lunettes perchées sur le nez, cette trogne d'un rouge respectable, lui rendirent la confiance. Cependant il se tint sur ses gardes.

— Monsieur, dit le nouveau venu, je m'ennuie seul en voyage, vous plairait-il de m'accorder l'honneur de votre compagnie?

Tulaisnes ne put retenir un sourire. Cet homme bégayait affreusement, les yeux lui sortaient de la tête tant il faisait d'efforts pour parler. La conversation ne promettait pas d'être agréable avec lui.

Cascaret avait autre chose en tête.

Pierre devait être aux environs; ils étaient convenus d'un signal, il l'avait entendu déjà; ce campagnard pouvait les gêner, aussi conseilla-t-il tout bas à Tulaisnes de s'en débarrasser bien vite.

— Monsieur, reprit l'autre, je suis maître d'école et je vais recueillir une petite succession; si vous aimez les belles-lettres, je puis vous en entretenir. D'ailleurs le grand chemin du roi appartient à tout le monde, monsieur.

Le baron trouva ce rustre assez homme d'esprit pour un bègue. Il se dit qu'en le laissant bavarder il en tirerait peut-être quelque chose; il n'avait qu'à alimenter la conversation par quelques monosyllabes.

— Monsieur, cette province est favorisée entre toutes, elle a donné naissance à M. de Pourceaugnac, à mille autres grands hommes, à l'illustre abbé Dubois, que j'ai eu l'honneur de fouetter, alors que j'étais son maître à l'école de Brives, au commencement de ma carrière.

Tulaisnes écoutait de toutes ses oreilles, il n'avait garde d'interrompre.

— On m'a dit à l'auberge que vous étiez un monsieur de Paris, vous devez le connaître alors, mon élève. Il n'était pas beau jadis, mais la faveur des dieux embellit.

— Monsieur, je suis un simple commerçant, je ne fréquente ni les dieux, ni ceux qu'ils favorisent.

Le pédant ne s'occupait guère de la réponse, il se mit à débiter du latin plus ou moins bon et à chanter un dithyrambe en l'honneur de Dubois, auquel le diable n'eût rien compris. Puisque son compagnon ne connaissait point le ministre, il ne se fit faute de mensonges, et il entassa des absurdités. Tulaisnes en rétorqua quelques-unes sans aucun succès. Le bègue parlait toujours et n'écoutait pas.

— Comment vous appelez-vous? demanda le baron, qui comptait parler au ministre de cet original.

— Magloire Crespin, monsieur, et c'est un beau nom. Où couchez-vous ce soir?

— Mais au prochain village, c'est le lieu qu'on a indiqué.

— Il y a un très-bon cabaret, indigne de vous pourtant.

— Je ne suis pas un seigneur, je me contente de peu.

La nuit venue, on arriva au village désigné. Le fameux bouchon fut trouvé inhabitable. Tulaisnes demanda s'il n'existait pas une âme charitable, ayant une maison propre où on voulût le recevoir. Excepté chez le curé, il ne s'y en trouvait aucune.

— Allons chez le curé, alors.

Ils y furent reçus à bras ouverts. Le bon prêtre était assez à son aise pour avoir un intérieur convenable; il aimait le vieux vin et sa cuisinière était renommée dans les châteaux. On improvisa un souper digne d'un chanoine. Le baron se montra d'une amabilité charmante; il vanta ses grandes connaissances, entre autres M. de Breteuil, l'intendant de la province, pour lequel il voyageait. Il avait même reçu de lui certaine mission, dont il entretiendait M. le curé au dessert.

Le curé servit ses meilleurs vins, que Tulaines ne lui laissa pas épargner. Sur les onze heures, tout dormait au village, le curé, suffisamment arrondi, commençait à n'avoir pas la connaissance bien nette de ses actions.

— Maintenant, monsieur le curé, dit le baron, faites monter quelques bouteilles, envoyer coucher votre servante et parlons d'affaires.

— A vos ordres, monsieur.

Les choses furent exécutées ainsi : la servante conduisit Cascaret au grenier, puis elle alla se reposer des fatigues de la soirée.

Tulaisnes versa à son hôte cinq ou six rasades; lorsqu'il le vit bien étourdi, il s'assura que personne n'écoutait aux portes. Alors il sortit de sa poche une sorte de pancarte signée de M. l'intendant, qui l'autorisait, au nom de Dubois, à visiter les registres des paroisses, contenant les actes de naissance et de mariage, pour s'assurer qu'ils étaient bien en règle. Il demanda donc au curé de lui ouvrir les siens.

— C'est une formalité, curé, une simple formalité, je suis inspecteur des registres, c'est mon emploi.

— Puisqu'il y a l'ordre, je vais vous les montrer. Il aurait mieux valu, je crois, les voir avant-dîner, on a la tête plus libre.

Il tira de sa poche un trousseau de clefs.

— Je les serre très-soigneusement, monsieur, à cause des voleurs. C'est la fortune publique, le repos des familles, que mes vieux bouquins. Vous les trouverez bien tenus, je suis tranquille.

Le vieillard tira les livres du fond d'une armoire et les lui remit. Il s'empressa de les feuilleter, il y apportait une profonde attention.

— Il y a là, continua le pasteur, de grands secrets, un surtout... Si vous étiez discret...

— Moi, je suis une tombe.

— Eh bien! ceci, voyez cette signature. Oui, monsieur, c'est comme cela, ce village en a été témoin. Il était très-jeune, pas beau, mais quel œil! Il pétillait.

— Et la femme?

— Assez jolie, bête, bien douce, bien bonne, pas riche. Elle aimait son mari; elle a souvent pleuré à la place où vous êtes.

— Où est-elle?

— A Brives. Elle vit misérablement. Il paraît qu'il a

oublié tout cela, puisqu'il s'est fait abbé. Pourtant voilà une pièce.

— Très-importante, curé, très-importante, n'en parlez à personne.

— Je me tais, n'en doutez pas.

Tulaisnes mit le registre à côté de lui et recommença à boire, ou plutôt à faire boire son hôte, qui, sentant sa raison lui échapper, par un instinct d'honnêteté, voulut ressaisir ses actes et les mettre à leur place.

— Tout à l'heure, curé, tout à l'heure, je n'ai pas encore tout vu, attendez. Ils sont bien entre mes mains, n'ayez pas d'inquiétudes.

Les yeux du bonhomme se fermaient, il luttait en vain contre le sommeil, un dernier verre de vin l'acheva. Sa tête tomba sur la table, il s'endormit et, cinq minutes après, ses ronflements sonores apprirent à Tulaisnes qu'il n'avait plus à craindre sa surveillance.

Il reprit le registre; il était en même temps tout yeux et tout oreilles; cependant deux témoins assistaient à cette scène.

L'un, c'était Cascaret, avait collé sa prunelle au trou de la serrure. Descendu nu-pieds de la chambre, il ne respirait pour ainsi dire pas, dans la crainte de faire du bruit.

L'autre n'était ni plus ni moins que notre ami Magloire. Arrivé quelques instants après ses compagnons, il s'installa au cabaret, soupa frugalement et se coucha sur la paille, dans l'écurie, auprès de son cheval. Quand tout fut tranquille, il se dirigea vers le presbytère et chercha le moyen d'y pénétrer.

Une seule fenêtre était éclairée, celle de la chambre où le souper avait été servi. Magloire éteignit ses pas sur le gazon et sur la terre humide; près de cette croisée

était une sorte d'armoire à claire-voie où la cuisinière mettait, l'été, ses provisions pour les conserver. Elle était juste à la hauteur de l'appui, il pouvait s'y asseoir sans que la lumière donnât sur lui et voir ce qui se passerait dans cette pièce : les petits rideaux n'étaient pas encore inventés.

Le baron se leva, examina longuement son hôte. Il revint s'asseoir, tira de sa poche un petit instrument d'acier fort tranchant, retrouva la page que lui avait indiquée le curé, il la détacha du registre si proprement qu'il n'en laissa point la moindre trace.

Une fois possesseur de cet acte précieux, il le ploya, le renferma dans un portefeuille fermant à clef et le remit dans sa poche avec son instrument. Le registre fut ensuite rapporté dans le meuble où le curé l'avait pris, à la même place. Il referma la serrure et fourra les clefs dans la soutane du dormeur.

Il était très-possible qu'en s'éveillant il ne se souvînt même pas qu'on les eût dérangées. La visite faite à ses livres pouvait rester comme non avenue.

Tulaisnes se jeta ensuite sur le lit pendant une heure. A peine s'il vit poindre l'aurore qu'il appela Cascaret, lui ordonna de seller leurs chevaux, en faisant le moins de bruit possible, afin de n'éveiller ni le curé, ni la servante. Ils partirent ainsi.

Quant à Magloire, il partit également, mais il s'était fait indiquer un chemin beaucoup plus court; il arriva à Brives avant eux, et en se frottant les mains, il se disait à lui-même :

— J'ai bien fait de venir; mons Dubois, je vous tiens à présent.

XXI

La Lettre.

Nous avons laissé le duc à la porte de la maison de Fanchette, où les deux laquais de M. de la Cerda étaient en sentinelles et barraient le passage. Nous avons vu qu'ils lui crièrent : « Au large ! » Il ne put s'empêcher de rire, car il reconnut la livrée.

Il s'en alla jusqu'à une petite issue du verger, que Jacinthe lui avait montrée et qu'il trouva ouverte. Elle le conduisit, par les cabinets intérieurs, à la chambre de Fanchette; il se cacha derrière le rideau d'où il put tout voir et tout entendre.

Le comte se promenait de long en large, dans une agitation fébrile.

Carmen était couchée sur le canapé, pâle comme un linge, à demi-morte, Dolorès lui faisait respirer des sels.

Mlle de Vanvres restait debout, les regards fixés sur sa rivale, elle ne faisait pas un mouvement.

— On m'avait assuré qu'elle n'était pas blessée, dit le comte en espagnol : que signifie cet évanouissement? quelqu'un est entré ici?

— Personne n'est entré ici que vous, monsieur, répliqua Dolorès.

Le premier regard d'Ehminé tomba sur Fanchette, qui ne baissa pas le sien; ils se croisèrent comme deux poignards.

— Madame, dit Mlle de Vanvres, vous voilà mieux. M. votre mari ne vous trouve pas en sûreté chez moi. Monsieur, continua-t-elle, permettez que je me retire et que je vous laisse avec Madame. Je n'oublierai pas cette visite; elle s'en souviendra comme moi, j'en suis sûre.

Elle fit une révérence et sortit. Carmen se releva toute droite et s'élança; Dolorès la retint.

Elle se mit à frapper du pied, elle eut une de ces magnifiques colères qui ressemblaient à des tempêtes; Dolorès s'arrachait les cheveux, son secret devait lui échapper.

Il fallut la délacer, lui donner un verre d'eau, elle étouffait.

Le duc voyait tout de son observatoire; dix fois il fut sur le point d'intervenir, de défier ce tyran, le souvenir d'Emeraude le retint.

Tout à coup la porte de son réduit s'ouvrit doucement, il vit apparaître Fanchette; elle aussi elle voulait voir sans être vue. Elle s'avançait sur la pointe du pied, les bras étendus; une douleur poignante se lisait sur ses traits, ses larmes coulaient et des sanglots étouffés soulevaient son sein.

Le duc oublia tout en la voyant si belle et si affligée; il posa sa main sur ses lèvres, afin d'étouffer son premier cri de surprise, puis il la serra sur son cœur en murmurant de douces paroles. La pauvre enfant crut avoir une extase et rêver.

Carmen, pendant ce temps, s'abandonnait à tout ce que la fureur et la rage ont de plus extravagant.

Enfin elle retomba épuisée. La suivante profita de ce moment et appela les laquais; elle leur ordonna de transporter la comtesse dans son carrosse. Ehminé ne s'y opposa pas; après la colère venaient les larmes, elle pleurait à fendre le cœur.

Le carrosse partit et les portes se fermèrent.

Mlle de Vanvres conduisit le duc sur ce même sopha que Carmen venait de quitter, elle avait tout oublié, maintenant qu'il était là, un mot la ramena sur la terre.

— Mais, disait le duc, m'expliquerez-vous ce que tout ceci signifie? Où avez-vous connu cette belle?

Fanchette sentit son cœur se serrer, elle lui raconta pourtant l'accident de la voiture, les confidences et le reste.

— Il paraît que vous l'aimez, ajouta-t-elle d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

— Je ne lui ai jamais parlé, je vous le jure sur l'honneur!

— Elle vous aime du moins? C'est bien vous, monsieur le duc de Châteaubert, car maintenant je sais votre nom.

— Je ne suis pas le duc de Châteaubert, je suis Galaor, je vous l'assure, ma charmante.

Hélas! la voix aimée est si douce! Il est si facile de croire celui qu'on adore, une ressemblance pouvait les avoir abusés, on pouvait avoir les sourcils noirs et les cheveux blonds, on pouvait avoir un signe près de l'œil et n'être pas la même personne.

— Eh bien, si vous n'êtes pas M. de Châteaubert, qui donc êtes-vous? Galaor n'est pas un nom, donnez-m'en un véritable, et je vous croirai.

— Je m'appelle... le vicomte de Kermandre.

— L'amoureux de Mme la duchesse! c'est bien pis, ma foi!

Le duc rougit involontairement.

— Vous ne l'aimez pas?

— Non.

— Vous n'aimez pas la comtesse? Vous m'aimez?

— Oui.

Elle le crut, elle ne comprit pas même comment elle en avait douté.

Une heure se passa, une heure bien vite écoulée, où le bonheur fut entier. La nuit était descendue, bientôt Jacinthe parut et resta stupéfaite en apercevant le duc. Celui-ci se mit à rire.

Il lui jeta une bourse qu'elle ramassa, et pourtant elle ne s'en allait point.

— Monsieur, c'est qu'il est tard, dit-elle timidement.

— Il n'est pas encore l'heure du souper, et je soupe ici.

— Miséricorde ! s'écria-t-elle effrayée, monsieur n'y pense pas, que diront les gens ! Vous ne mangez pas comme une jeune dame.

— Je n'ai pas faim.

— Si Mme la comtesse arrivait?

— Chansons !

— Elle est déjà venue une fois, le soir.

— Oui, elle m'a emmenée à un beau château, assez loin d'ici; j'y ai vu un évêque et une vieille dame.

— Que vous ont-ils dit? que vous ont-ils demandé?

— Ils m'ont bien ennuyée, je vous l'assure. On ne m'a pas laissé un moment tranquille; on m'a appris à marcher, à manger, à bâiller, à tousser, à saluer. On m'a fait essayer quatre toilettes par jour, j'ai été fort tourmentée.

Jacinthe était toujours plantée en sentinelle à la porte du jardin.

— Mademoiselle, c'est qu'il est près de neuf heures.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un, Fanchette?

Elle se leva d'un bond et se jeta à son cou.

— Cette sotte fille le ferait croire, en vérité, avec ses mystères.

Au moment même où elle parlait, une ombre se dessi-

nait dans le parterre, et un homme parut. Mlle de Vanvres poussa un cri, le duc se leva et fit quelques pas audevant de celui qui s'avançait; aussitôt qu'il l'eut regardé, il s'arrêta frappé de surprise.

— Sortez, monsieur! dit le nouveau venu.

— Nos ancêtres auraient dit : Sortons! répliqua le duc en s'inclinant fièrement.

Il ne jeta même pas un regard sur Fanchette et disparut. Jacinthe l'avait précédé.

M. d'Olivet, c'était lui, s'impatientant d'attendre, était entré dans le jardin; il s'approcha de Fanchette, à demi morte sur le canapé.

— Il est mal à vous, mademoiselle, de m'avoir caché les visites que vous recevez; je vous aurais éclairée sur le danger qu'elles offrent, et maintenant peut-être il est trop tard.

— Monsieur, le vicomte de Kermandre...

— Ce monsieur s'appelle le vicomte de Kermandre?

— Il me l'a dit aujourd'hui pour la première fois.

— Ah! et jusqu'ici quel était son nom?

— Galaor.

Le comte garda un instant le silence.

— Et comment s'est-il introduit dans cette maison?

Elle hésitait à nommer Jacinthe. Il avait trop d'expérience pour ne pas le deviner.

La physionomie du comte n'exprimait que la tristesse, elle n'avait rien de sévère, il tenait toujours la main de Fanchette, il la serra.

— Il faut vous donner un protecteur. Ecoutez-moi et retenez mes paroles. D'ici à trois jours Mme la comtesse viendra. Elle vous annoncera une visite décisive pour votre avenir. Préparez-vous à cette visite et recevez-la de bonne volonté.

— Puis-je faire autrement?

— Lorsque la personne annoncée arrivera, faites atten tion à vous, ne montrez aucune surprise; accueillez-la avec respect, c'est une des premières du royaume; si vous croyez l'avoir déjà vue, n'en témoignez rien.

— L'ai-je donc vue en effet?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, cette personne peut tout pour votre position et votre fortune; elle est disposée à vous obliger: ayez en elle une confiance entière, et vous serez sauvée.

— Mais, monsieur, *il* va croire que je suis une indigne, une infâme! Il faudrait le détromper, je ne puis supporter cette idée.

— Je m'en charge, mademoiselle, j'aurai soin de votre honneur, il m'est précieux, puisque je vous aime comme ma fille. M. de Kermandre se taira, j'en réponds, et plus tard...

Le regard de la jeune fille s'anima, l'espérance, quelque lointaine qu'elle fût, lui rendait la vie.

— Vous pourrez faire un bon mariage, et prendre dans le monde la place que je vous destine.

Mlle de Vanvres baissa la tête comme une fleur qu'un vent brûlant a tranchée.

— Vous ne me reverrez pas avant quelques jours, mon enfant, d'ici là je vous confie à vous-même, promettez-moi que vous ne recevrez plus...

— Ah! monsieur, interrompit-elle avec un sanglot déchirant, il ne viendra pas, il me méprise.

Le comte sentit tout ce qu'il y avait de douleur dans cette âme et combien elle était profondément atteinte. Il employa sa bonté, sa tendresse, à la consoler, et, après une longue conversation, il la laissa plus tranquille; avant de se retirer il fit appeler Jacinthe et la traita comme elle méritait de l'être.

Elle le reconduisit avec sa maîtresse jusqu'à la grille,

et dès qu'elles furent seules, Fanchette l'embrassa avec effusion.

— Jacinthe, ma bonne Jacinthe, tu peux me sauver! Je vais lui écrire et tu lui feras porter ma lettre.

— Miséricorde! on m'enverra pourrir au Châtelet, dans un cul de basse-fosse. Jamais!

Une idée arriva à la jeune fille; elle ouvrit un secrétaire et prit un beau collier que lui avait donné la vieille dame au château où elle avait passé quinze jours.

— Ceci est à toi, si ma lettre parvient.

Jacinthe aimait avant tout l'or, mais elle aimait avec une égale tendresse les diamants et les pierreries. D'un côté les joyaux, de l'autre le cul de basse-fosse, elle pesa le pour et le contre, et trouva le moyen de tout arranger.

— Ecrivez, dit-elle, et demain j'irai porter moi-même la lettre à la poste.

— Sais-tu où il demeure?

— Si je le sais! Nos beaux gentilshommes bretons demeurent à l'*Image de Sainte-Anne d'Auray*, rue du Bac.

Le lendemain Mlle Amont, fidèle à sa promesse, porta la bienheureuse missive. Nous allons la suivre, — j'entends la lettre, — si vous le voulez bien.

Le charmant poulet n'arriva que le jour suivant. Il fut remis au vicomte devant cinq ou six de ses compatriotes, et il le lut jusqu'au bout sans y rien comprendre.

Après une longue justification, écrite assez singulièrement et d'une façon peu lisible, Fanchette finissait ainsi :

« Je vous aime et je vous aimerai toujours, cet amour est toute ma vie; on me l'a prédit, il me tuera. Je ne vous ai pas trompé, ce seigneur n'est que mon père; il m'a promis de vous le dire lui-même et il vous le dira.

« FANCHETTE. »

Le vicomte recommença trois fois la lettre; après l'avoir lue, il la retourna, regarda l'adresse, se gratta la tête et finit par dire :

— Je n'y comprends rien.

— Qu'est-ce? lui demanda le comte de Rosmadec, son compatriote et son ami.

— Ma foi! je ne sais, lis toi-même.

Il lui donna le billet.

Ils s'acheminaient vers le déjeuner de Renard, la conversation continua sur le même sujet. Le duc était là; il ne put retenir un sourire.

— Voyons votre épître amoureuse, mon cousin, dit-il, je connais peut-être l'écriture.

Il la lut attentivement jusqu'à la signature.

— Fanchette, peste! c'est Fanchette, voilà un nom qui promet. Quant au monsieur qui est son père, je ne vous conseille pas d'y croire. Ces filles-là sont innocentes... comme de vieux juges.

Un éclat de rire accueillit cette boutade.

Il ne fut plus question de ces lignes touchantes, écrites par la pauvre enfant avec le sang de son cœur. Le duc n'y songea même pas, ce qu'il avait vu était trop clair, trop positif, selon lui, pour être discuté.

Après le déjeuner, le vicomte, suivant son habitude, se rendit chez Mme de Châteaubert. Il la trouva de mauvaise humeur, son entorse l'impatientait, elle le querella sans savoir pourquoi, comme elle aurait battu son sapajou.

— Vraiment! ma cousine, répliqua-t-il, je me révolterai, je ne vous aimerai plus. J'en aimerai une autre, cela dépend de moi.

— Quelque belle qui vous adore?

— Je vous en donnerai la preuve, madame la duchesse.

— Voyons.



— Je ne sais si je dois...

— Sans doute, vous devez, vous devez toujours faire ce que je désire.

Il sortit la lettre de sa poche.

Mme de Châteaubert prit le billet, elle en déchiffra quelques lignes, elle regarda la signature, et sa physionomie changea subitement, elle devint sérieuse; sans doute le danger lui parut réel, car elle ne riait plus.

— Quelle est cette demoiselle Fanchette? demanda-t-elle en tremblant légèrement.

— Sur mon honneur, je l'ignore, répondit l'amoureux, craignant déjà de l'alarmer.

— Quoi! vous ne la connaissez pas, et elle vous écrit de ce style? Ne serait-ce pas Mlle Fanchette, ma brodeuse, que je ne sais qui a enlevée et qui fait maintenant la princesse? Ce billet n'est pas pour vous. Laissez-le-moi, je découvrirai bien la chose. Il y a là tout un mystère dont je suis curieuse.

— Curieuse, seulement?

— M. Law! annonça l'huissier.

Le contrôleur général entra beau, parfumé, superbe.

La présence du vicomte le contrariait fort. Celui-ci ne faisait pourtant pas mine de s'en aller; il s'établit, au contraire, d'un air boudeur, en homme peu disposé à quitter la place, mais résolu à la disputer.

La conversation fut gênée par ce visage chagrin, et Mme de Châteaubert, qui ne le ménageait pas, lui dit impérieusement :

— Mon cousin, j'ai à causer d'affaires avec M. Law; vous pourrez revenir ce soir. Adieu!

Le jeune homme ressentit une vive colère. Un regard de sa souveraine le fit rentrer dans le devoir; il sortit sans ajouter un mot.

Aussitôt qu'il eut disparu, la duchesse reprit ses airs mourants, qui lui servaient si bien et que le financier adorait.

— Monsieur Law, vous qui connaissez toutes les femmes à vendre, avez-vous entendu parler d'une demoiselle Fanchette qui doit demeurer aux environs de Versailles, ou quelque chose de ce genre?

— Aucunement, madame. Mais il me semble que vous m'accusez de connaître les femmes à vendre : je vous prie de croire que je ne les achète pas.

Cet incident n'eut pas de suite.

Les affaires de sa banque se gâtaient sourdement. Law avait de la générosité dans le caractère ; sa reconnaissance pour M. le Régent était immense, il lui était sincèrement dévoué, et dans les périls qui le menaçaient, il songeait plus au prince qu'à lui-même.

Mme de Châtcaubert devinait cela, et son intelligente prévoyance avait mis en sûreté les gains de ses actions; Law était trop son ami pour ne pas l'approuver.

La conversation prit ce jour-là un ton grave et mélancolique. L'Écossais ouvrit son âme à cette femme, qu'il adorait.

— Je n'ai pas les pensées et les ambitions qu'on me suppose, madame; certes, je ne hais pas la fortune, mais je n'aime l'or que pour les jouissances qu'il peut procurer, pour le bien qu'il peut faire. J'avais conçu ce système, qui me paraissait une grande et belle chose, je voulais en doter la France; je voulais rendre mon nom immortel et béni par cette nation, dont on peut conduire si loin les glorieux instincts.

La duchesse songeait. Il vibrait en cette jeune femme bien des cordes muettes chez celles de son temps.

— Monsieur Law, dit-elle tout-à-coup, vous êtes un

homme mal jugé et mal compris; moi-même j'ai commis cette faute, et je vous en demande pardon.

— Ah! madame, c'est trop, je suis comblé.

— Soyez mon ami et comptez sur moi. Je ne prodigue pas mon amitié; si vous la voulez, elle vous appartient.

— Votre amitié, madame, est un bien inestimable, mais j'espérais...

— C'est justement cette espérance que je veux vous enlever; vous ne pouvez être pour moi qu'un ami, je vous confie mon secret. J'aime, je suis aimée et rien ne me détachera de celui que j'ai choisi entre tous. Oubliez mes coquetteries et mes provocations, elles s'adressaient à celui que je croyais être vous et qui a disparu maintenant, elles ne se renouvelleront plus.

— Ah! madame, le ciel tout à l'heure, l'enfer ensuite, il y a de quoi tuer un homme.

— Vous trouverez cent maîtresses, mais une amie telle que moi, j'ose le dire, cela ne se rencontre pas aussi vite.

La porte s'ouvrit avec fracas et on annonça M. de Ravannes, le page favori de M. le Régent.

Il salua humblement Mme de Châteaubert et s'adressant à elle :

— Voulez-vous me permettre, madame, de remplir un message de monseigneur le Régent près de M. Law? Il y a un peu d'émotion à la Banque et Son Altesse Royale fait demander M. le contrôleur général sur-le-champ.

XXII

Mademoiselle de Beaujolais.

Le matin suivant, le duc vit entrer son suisse, apportant en cérémonie une de ces lettres qu'il attendait si impatiemment. Le page noir était venu, avait-il laissé un message de joie ou de douleur?

Il en rompit le cachet avec une précipitation fébrile et lut :

« Mon petit doigt me dit tout, monsieur. Vous mériteriez encore d'être grondé pour vos étourderies. Vous avez été courir je ne sais où — ou plutôt je le sais bien, — chez une demoiselle Fanchette, qui vous adresse des lettres désolantes, sous un nom d'emprunt qu'elle croit le vôtre. Vous êtes aimé d'une Mauresse qui ne parle de vous que le poignard à la main, sans compter Mlle Florence et plusieurs de ses pareilles. Tout cela est effrayant. N'importe ! je ne vous ai défendu que l'indiscrétion, et cette fois, je n'en ai pas à vous reprocher. Je triompherai du reste quand il me plaira.

« Vous serez donc admis ce soir dans le sanctuaire ; on ira vous chercher à onze heures, on vous conduira près de moi ; venez-y avec des dispositions gaies et affectueuses, car vous serez bien-aimé par votre Emeraude. »

Le duc sauta de joie, il embrassa Galaor. Bourgogne

reçut un cadeau, son maître lui demanda même des nouvelles de la duchesse.

— Monseigneur, répondit le valet, Mme la duchesse souffre beaucoup; elle ne pourra se lever de longtemps.

— Je la verrai donc avant de sortir.

En effet, il entra chez elle; quand on a le cœur plein d'un bonheur semblable, on est si bon!

Cette disposition était évidente, sa femme la remarqua.

— Mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous donc?

— Je vais déjeuner chez Renard, madame; je suis gai, il est vrai, gai jusqu'à la folie.

— Bien du plaisir, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant sur sa chaise longue, d'un air d'humeur, moi je suis clouée là pour longtemps.

Il s'échappa et sauta dans son carrosse, aussi vivement qu'un écolier en vacances.

Après le déjeuner, il se fit conduire chez le joaillier de sa femme et y acheta une splendide parure d'émeraudes entourée de brillants, de cent mille francs; il la fit porter à son hôtel.

Il alla aux Tuileries, au Palais-Royal, il alla au Cours, partout où il crut trouver du monde, pour faire fuir les heures. Il rentra chez lui, essaya de lire, joua avec son chien, fit une toilette de jeune dieu descendant vers quelque mortelle, et enfin le moment arriva!

Il était au jardin avant le carrosse, il l'entendit venir, ouvrit la porte, sauta d'un bond sur la banquette et donna le signal du départ.

Le trajet lui sembla long. Quand les chevaux s'arrêtèrent, il se trouva devant le même perron, où les mêmes jeunes filles et le même page l'attendaient.

On l'introduisit, mais cette fois Emeraude était déjà à

sa place; elle lui tendit les deux mains qu'il baisa passionnément, et lui dit, avec une moue charmante :

— Relevez-vous donc, monsieur, que l'on vous voie.

Ils se regardèrent, et quel regard!

Ils s'assirent ensuite sur ce divin canapé dont Châteaubert avait rêvé tant de fois. Il avait laissé l'écrin avec son manteau sur un siége; après les premiers moments, il le déposa aux pieds de son adorée, en lui disant :

— Il est bien indigne de vous, ma perle, mon émeraude, mais il vous fera souvenir de moi.

Elle regarda longtemps l'étui de Galuchat, sans répondre; enfin elle examina toutes les pierres, et puis les remettant à leur place :

— C'est magnifique, c'est royal, monsieur le duc, mais vous avez un bien meilleur usage à faire de ceci.

— Vous aurais-je blessée, mon Dieu!

— Aucunement, cela ne peut m'atteindre. Profitez de mon conseil. Vous avez vu quelquefois une jeune fille qui vous a aimé, qui vous aime encore. Tout doit être fini entre vous, je suppose.

— Vous me défendez de la revoir, Emeraude, croyez-vous donc que je puisse...

— Cet écrin sera pour elle une fortune, envoyez-le-lui, vous aurez assuré son avenir, vous aurez dénoué dignement une légère connaissance et vous n'aurez pas de reproches à vous faire.

— C'est vrai, vous avez raison, toujours raison, vous êtes un ange.

Les suivantes apportèrent le souper, servi avec autant de magnificence qu'à la première entrevue. Emeraude n'était plus une sultane; elle portait un costume antique, mitigé par la mode du temps, suivant les peintures qui

nous restent. Rien de plus séduisant, rien de plus chaste et de plus voluptueux à la fois.

Ce souper fut un enchantement; le duc était enivré : ces belles filles lui versant du vin de Grèce dans une coupe d'or, cette femme incomparable, dont l'amour ne se cachait pas, ce luxe, ces lumières, ces appartements somptueux, les parfums des fleurs et ceux des cassolettes, les zéphirs embaumés du jardin, où la lune argentait le feuillage, tout parlait à son cœur, à ses sens, à son imagination. C'était peut-être un rêve, ou, si c'était une réalité, c'était le paradis.

On les laissa seuls; il était assis à ses pieds, la contemplant et maudissant ce masque qui lui cachait ses traits.

— Ne vous verrai-je donc jamais, Emeraude? répétait-il.

— Vous me verrez... quand vous en serez digne.

— Le serai-je un jour? Ah! vous ne m'aimez pas?

— Je ne vous aime pas, ingrat! moi dont la vie entière est en vous, moi qui vous sacrifie ce que vous ne saurez jamais apprécier, moi qui souffre pour vous et qui souffre sans me plaindre depuis si longtemps! Ah! quand viendra ce moment où les voiles tomberont, où les mystères vous seront connus, vous n'oserez plus dire que je ne vous aime pas, et vous me demanderez pardon à genoux de l'avoir pensé.

— Emeraude, n'avez-vous aimé que moi?

Elle leva son bras et le plaça lentement sur l'épaule du duc, comme pour le forcer à faire plus d'attention à sa réponse :

— Jamais aucun homme n'a fait battre mon cœur, jamais aucun homme n'a entendu de moi une parole de tendresse, jamais un baiser n'a effleuré mes lèvres, je n'ai

pas besoin de vous le jurer; vous le croyez, puisque je le dis.

Ce furent alors des transports et des bonheurs sans nom, inconnus à tous les deux, inconnus à cette femme, encore sur le seuil de la vie; inconnus à cet homme, qui en avait épuisé tous les plaisirs, sans avoir bu à cette source divine d'un amour complet, d'un amour sans bornes, où l'âme a plus de puissance que les sens, où l'idéal l'emporte sur la réalité.

M. de Châteaubert ne rentra chez lui que bien longtemps après le jour venu.

Pour la première fois de sa vie il ferma sa porte le matin afin de rester seul, de penser, de se rappeler et d'écrire. On lui avait permis de faire déposer ses lettres chez son suisse, où le page noir viendrait les prendre. Sa parole était engagée, le messager ne serait ni suivi, ni inquiété.

Il se fit ensuite conduire à Saint-Cloud et il se promena seul dans le parc, sous les grands arbres, sans même aller présenter ses hommages à Madame et à Mme la duchesse d'Orléans, qui s'y trouvaient toutes deux.

M. de Châteaubert entrait sous la charmille lorsqu'il aperçut un homme, assis, un livre à la main, au bord de l'eau. Il reconnut sur-le-champ Merlin, celui qui lui avait apporté Galaor. Il avait découvert une relation entre ce chien magique et sa fée à laquelle il devait tant de bonheur. Il devait y avoir un lien de l'un à l'autre. Galaor portait certain collier d'émeraudes et ses lettres avaient désigné la déesse de ses rêves. Peut-être Merlin lui donnerait-il un renseignement; si faible qu'il fût, il le guiderait.

Le savant, enfoncé dans sa lecture, ne l'apercevait même pas; il l'appela.

Merlin releva la tête et resta ébahi en face du duc qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Il se leva et le salua jusqu'à terre.

— Eh bien! monsieur Merlin, avez-vous revu vos diables?

— Non, monseigneur, mais j'ai vu l'ange. Il y a trois jours, c'était au moment de mon premier sommeil, il est descendu d'un nuage, il m'a béni et il a laissé près de moi cet anneau en m'ordonnant de le porter comme un talisman.

Merlin montra au duc une magnifique émeraude entourée de diamants. Une croix était gravée sur la pierre, et le mot *espérance* se lisait au-dessous.

Son cœur battit vivement, il avait vu cette bague au doigt d'Emeraude à leur premier entretien. C'était une trace. En élaguant du récit du vieillard ses chimères angéliques, il avait maintenant acquis la certitude que Galaor lui venait d'elle, et que depuis longtemps par conséquent elle s'occupait de lui. Le pouvoir surnaturel de son chien, dont il ne doutàit pas, le conduisit jusqu'à supposer à Emeraude une puissance plus grande. Une femme, une simple mortelle, n'avait pu exécuter les merveilles dont il avait été témoin, n'avait pu deviner sa pensée et le sauver de tant de dangers divers.

Et les entretiens la nuit à la Bastille!

Et les sommes qu'il avait reçues!

Et les faveurs qu'on avait accordées pour lui!

— Monsieur Merlin, dit-il, répondez-moi bien franchement, vous n'êtes pas fou, et vous croyez aux sorciers?

— Comme à ma croix, de par Dieu!

— Et vous croyez que mon chien est fée?

— Vous devez le savoir mieux que moi, monsieur le duc.

— Il faut me promettre une chose, monsieur Merlin, reprit le duc, si vous revoyez l'*Ange*, vous lui direz qu'il me fera mourir par ses mystères. Puisqu'il sait tout, il doit lire dans mon cœur et il ne l'ignore pas.

Le duc continua sa promenade sous les arbres. Il entra dans le labyrinthe de charmille, il y était à peine depuis quelques instants, lorsqu'il entendit parler derrière ce rideau, impénétrable à la vue. Deux personnes s'avançaient. Il reconnut la voix et l'accent allemand de Madame; elle était avec la maréchale de Clérambault, sa favorite et son amie. Son nom, prononcé par elle, le cloua à sa place, il ne put s'empêcher d'écouter.

— Je vous dis, ma chère maréchale, que ce Châteaubert est trop heureux. C'est un miracle de beauté, d'esprit, de vertu, et elle l'adore.

— Mais, Madame, c'est le plus beau cavalier de la cour. Tout cela est donc un secret.

— Un secret que mon fils et moi nous connaissons seuls. J'ai engagé ma parole, lui la sienne, et l'on se découvrira plus tard, à la fin de la comédie.

— Et sa femme? elle est fort jeune et fort belle aussi, et fort rangée, assure-t-on, ce qui ne gâte rien. Notre ancienne amie la douairière de Châteaubert vous saurait peu de gré, je le suppose, d'aider M. son mari à lui donner une rivale.

— Maréchale, je ne répondrai point à cela. Qu'ont dit les *petits points* que vous avez faits pour eux?

— Ce fripon de Châteaubert triomphera en tout, madame.

Elles s'éloignèrent et il ne les entendit plus.

Il avait une lumière de plus. Madame et M. le duc d'Orléans connaissaient Emeraude. Le duc se promit de venir souvent chez Madame, de regarder toutes les femmes

de sa maison et de son intimité : il finirait peut-être par découvrir ce qu'on lui cachait.

Il résulta de cette promenade et de cette enquête contradictoire que M. de Châteaubert y gagna des incertitudes; ses doutes étaient plus invincibles que jamais.

En traversant une allée, il aperçut de loin une femme enveloppée de voiles et suivie de deux autres personnes, à distance respectueuse; il demanda à un jardinier quelle était cette dame.

— C'est, monsieur, Mlle de Beaujolais, la dernière fille de M. le Régent.

— Mon Dieu, s'écria-t-il en se frappant le front, si c'était elle !

Cette pensée ne le quitta plus, et pendant les quelques jours qui suivirent, elle devint pour lui presque une réalité. Mlle de Beaujolais était blonde, elle était belle, elle était grande, et sa taille, souple comme un palmier, ondulait comme lui. Il était question de la marier au roi d'Espagne; elle reculait sans cesse, sous divers prétextes. Elle ne se montrait pas en public, on ne la voyait qu'aux occasions.

Ce devait être elle !

M. le Régent, si indulgent pour ses filles, passerait bien à celle-là un amant caché, alors qu'il passait aux autres des fantaisies publiques.

Il revit Emeraude avec la conviction qu'il s'était faite, et en la quittant, cette conviction était plus vive encore. Le matin même de ce rendez-vous il avait eu par la duchesse des renseignements précieux. Elle allait souvent chez Madame, à Saint-Cloud, où Madame restait presque toujours avec sa petite-fille favorite. Il l'avait interrogée sur elle, il en avait obtenu un portrait que ses souvenirs lui laissèrent supposer ressemblant. Mme de

Châteaubert vanta beaucoup l'esprit et la grâce de Mlle de Beaujolais, et elle ajouta :

— On prétend qu'elle a un amour caché ; je l'ignore, mais elle a été trop bien élevée par sa grand'mère pour donner les mêmes scandales que Mmes ses sœurs.

Un matin, M. de Châteaubert faisait sa toilette, lorsqu'on lui annonça un monsieur, dont le nom était inconnu à M. le duc et qui lui envoyait comme passe-port une médaille soigneusement enfermée dans une boîte, de sorte que lui seul pût la voir. Cette médaille était en or, ce qui indiquait une grande dignité parmi les conspirateurs.

On introduisit : c'était Pierre Lafont.

M. de Châteaubert le fit entrer dans son cabinet des livres, dont il ferma les deux portes et mit le verrou.

— Monsieur, j'ai pris toutes les précautions possibles, cependant, comme les murs ont des oreilles, retironsnous dans l'embrasure de cette fenêtre et parlons bas.

— Monsieur le duc, les choses ont marché depuis notre réunion. Les dernières dépêches, le traité signé par M. le duc du Maine et plusieurs seigneurs avec l'Espagne, partiront d'ici à très-peu de temps pour Madrid, par l'abbé de Porto Carero. Avez-vous signé ce traité ?

— Non, monsieur, j'en ignorais même l'existence.

— Je m'en doutais, c'est bien. Il y a des traîtres parmi nous, monsieur, je vous en donnerai la preuve.

— Nous sommes perdus, alors.

— Non, je saurai les démasquer à temps. Vous vous êtes engagé, n'est-ce pas, lorsque vous en recevriez l'ordre, à vous emparer de la personne de Sa Majesté et à la remettre entre nos mains?

— Oui, monsieur.

— N'en faites rien, à moins que cet ordre, s'il est verbal, ne vous soit donné par un émissaire qui, avant de vous le transmettre, prononcera le nom de *Séville*, et le répétera trois fois à intervalles égaux. Si l'ordre est écrit, ne l'exécutez pas, si, en bas de la page, ce même mot *Séville* n'est pas dans la marge.

— Je vous donne ma parole qu'il en sera fait ainsi. Pourquoi ces précautions nouvelles?

— Parce que la trahison est partout, vous dis-je; parce que je me meurs de peur que nos chefs mêmes n'en soient atteints, qu'ils ne nous enlèvent le roi et ne le livrent à l'Espagne, dont l'or se répand partout.

— Maintenant les preuves, monsieur? pardonnez, la chose est grave, et...

— Elle est si grave que nous jouons doublement notre tête, vous, moi et quelques autres fidèles. Nous sommes placés entre le poignard de nos complices et l'échafaud de M. le Régent. Tulaisnes est vendu à Dubois, je le sais, je l'ai vu. Il est encore vendu à M. Law. Il est enfin vendu à l'Espagne. Défiez-vous donc de lui, monsieur le duc, il entre dans vos secrets d'amour, il s'en vante : que pas un mot, pas un geste...

— Je le connais, cela suffit.

— Donnez ordre à vos gens de me laisser pénétrer jusqu'à vous chaque fois que je me présenterai. Je compte sur vous, et vous pouvez compter sur moi.

Pierre Lafont sortit, le duc ne le reconduisit pas, afin de ne pas donner de soupçons à ses gens. A peine était-il rentré dans sa chambre qu'une troupe joyeuse y fit invasion : Richelieu, Chastelux, Villiers; il resta froid et refusa de les suivre chez Renard, prétexta mille affaires, enfin tâcha de les écarter.

— Qu'est-ce que j'aperçois dans la cour? dit Nocé;

un messager d'Etat. Lequel d'entre nous doit aller à la Bastille?

Un messager d'Etat fut annoncé, en effet; il apportait au duc de Richelieu l'ordre de se rendre dans les vingt-quatre heures à son régiment, en Roussillon. Le messager devait le chercher jusqu'à ce qu'il le trouvât, pour lui remettre la lettre de cachet.

— Parbleu! Mlle de Valois refuse d'épouser le duc de Modène, et tant que je serai là, elle refusera toujours.

— Il retrouvera là Mlle de Beaujolais au passage.

— Oh! Mlle de Beaujolais, c'est autre chose, elle n'aime pas comme ses sœurs.

— Vous savez qui elle aime, Chastelux?

— Je le sais.

— Tu ne nous ne le confieras pas?

— A vous autres, à des fous!

— Viendrez-vous au bal de l'Opéra?

— Oui, oui, répétèrent-ils tous.

— Excepté moi pourtant, qui courrai sur la grande route, dit Richelieu.

XXIII

Surprise.

Mlle de Vanvres, une fois sa lettre partie, reprit un peu de tranquillité et se prépara à la crise annoncée.

La prophétie commença à s'accomplir, un des gens de la comtesse vint annoncer son arrivée pour le lendemain matin de très-bonne heure et prier mademoiselle de se tenir prête à la recevoir.

Fanchette ne dormit pas, dès l'aube elle était levée et habillée, elle se promenait dans son parc, écoutant les bruits de la route encore muette.

Elle se perdait en conjectures, et son ignorance du monde l'empêchait de voir sa situation véritable. Enfin elle entendit rouler un carrosse, on ouvrit les portes, il entra dans la cour, elle alla au-devant de la comtesse, qui l'embrassa tendrement.

Elles entrèrent dans le salon et s'assirent.

— Vous vous doutez bien, ma toute belle, que j'ai quelque chose d'heureux à vous annoncer, puisque je me suis dérangée si matin. Votre vie de recluse ne vous plaisait pas, je me suis empressée d'y mettre un terme.

— Je vais sortir d'ici ?

— Je ne le pense pas, mais vous y recevrez d'illustres visites, vous deviendrez une grande dame enfin !

— Je ne désire rien, madame.

— Ta, ta, ta, ta, ta ! les jeunes filles ne disent jamais

leurs pensées. Vos maîtres sont fort contents de vous; vous êtes maintenant en état de soutenir une conversation sur toutes choses, et l'on peut vous présenter.

— Mes maîtres sont indulgents, madame; je ne me croyais pas si savante.

— Grâce à mes conseils vous avez acquis du maintien; il vous manque des robes neuves, on va vous les essayer aujourd'hui, on vous apportera des joyaux, et d'ici trois jours vous serez toute prête pour recevoir une illustre visite.

— Ne puis-je savoir quel est ce personnage?

— Vous le saurez en le voyant; il est inutile de vous le faire connaître d'avance. Vous répondrez à ses questions, vous l'accueillerez avec respect et déférence. Je viendrai avant lui pour présider à votre toilette.

Les questions de Fanchette étaient tristes et froides; les belles promesses de sa protectrice ne lui inspiraient pas d'autres sentiments; celle-ci s'en aperçut.

— Je vous trouve les yeux battus, le teint pâle.

— Vous me complimentiez tout à l'heure sur ma fraîcheur. J'ignore quels sont vos desseins, poutant, croyez-moi, je ne suis pas faite pour occuper une haute position, ni à la cour ni à la ville. Je ne pourrai jamais cacher ma pensée, je ne pourrai jamais me contraindre, faire de belles révérences aux grandes gens, ni m'ennuyer avec eux.

— Qui vous parle d'ennui?

— Je ne m'accoutumerai pas aux manières des seigneurs, je suis une fille du peuple, élevée parmi le peuple, je n'ai pas encore pu blanchir mes mains rouges. Je ne saurai pas davantage me transformer en demoiselle, vous verrez.

— Je ne vous demande que d'essayer, vous y trou-

verez tant de plaisir que vous ne voudrez pas vivre autrement.

— S'il le faut absolument, madame, j'essayerai.

— Je n'en désire pas davantage. Adieu! Apprêtez-vous à recevoir les tailleurs et les joailliers, choisissez ce qui vous plaira : tout est à votre disposition.

Elle lui adressa le plus aimable sourire, remonta dans sa voiture et disparut.

Mlle de Vanvres resta assise à la même place ; l'arrivée d'un tailleur et d'une malle lui rendirent le service de la déranger.

Il apportait deux habits superbes, l'un garni de dentelles, l'autre de points d'Espagne. Le premier était bleu de ciel et semé de roses. L'autre était d'un satin broché rose à se tenir debout.

Il faut y ajouter les cornettes du matin en dentelle noire et blanche, des colifichets charmants, des rubans, des évantails. Fanchette eut un moment de plaisir à regarder tous cela, puis les idées tristes revinrent et elle cessa de s'en occuper.

Jacinthe présida aux préparatifs de la toilette : c'était pour elle une affaire d'état. Fanchette la laissait faire passivement; à peine si ses yeux se tournaient vers le miroir.

Ce fut une indifférence magnifique.

Le tailleur fut remplacé par un cordonnier; il apportait des mules qu'elle eut un peu de peine à mettre. Elle avait le pied d'une fille de la Seine, et non pas du Mançanarès.

Vers quatre heures, un autre messager se présenta. Celui-là ne demanda pas à entrer; il dit seulement, en remettant un écrin soigneusement enveloppé :

— Pour Mlle de Vanvres.

Jacinthe arriva en courant.

— Mademoiselle, mademoiselle, ouvrez vite ceci, c'est très-lourd, ce doit être très-beau!

Fanchette arracha les enveloppes trop bien attachées, un papier s'envola, elle le ramassa et lut :

« Gardez ceci, ma chère Fanchette en mémoire de moi.
« Galaor. »

Elle devint pâle comme un linge et laissa tomber la boîte.

— Ah! murmura-t-elle, c'est un adieu!

C'était la fameuse parure d'émeraudes.

— Ah! mademoiselle! la reine n'en aura pas de plus belles, regardez.

Mlle de Vanvres jeta un coup d'œil sur les pierreries à travers ses larmes.

— Jacinthe, il m'abandonne et il me récompense en grand seigneur qu'il est. Ce n'est pas à moi qu'il fait ce présent, c'est à la dignité de son nom. Ferme cet écrin. Le comte me rendra bien le service de le faire reporter chez M. de Kermandre.

— Y songez-vous, mademoiselle, rendre un pareil trésor!

— Je ne suis pas une fille qu'on paie. Un anneau, le moindre souvenir, m'eût rendue heureuse, mais ces joyaux! Ote-les, te dis-je, et que je ne les voie plus, ils m'humilient.

Lorsque le bijoutier parut à son tour, elle l'introduisit d'abord dans la chambre de sa maîtresse et lui montra les émeraudes.

— Ah! dit-il, vous avez cela ici! je l'ai vendu l'autre jour à M. le duc de Châteaubert.

— Je m'en doutais.

— Il faut être prince, ou duc et pair, pour acheter un écrin de cent mille livres, valeur intrinsèque.

— Mon Dieu, mon Dieu! cent mille livres! Cela vaut cent mille livres! Vous en donneriez cent mille livres!

— Comptant; déduction faite de la façon et de la perte raisonnable, je l'ai vendu cent cinquante mille à M. le duc.

— Et ma maîtresse qui veut le renvoyer!

— Qu'elle me le rende plutôt, sa fortune est faite.

— Je m'en vais le lui conseiller. Surtout ne parlez pas du duc de Châteaubert, vous gâteriez les affaires. Suivez-moi.

Fanchette s'était mise à écrire, elle éprouvait le besoin de soulager son cœur. La soubrette l'interrompit par ses cris et ses exclamations.

— Mademoiselle, voici M. Langlet qui a vendu la parure et qui vous en offre cent mille livres comptant. Vous n'allez pas être assez folle pour les refuser.

Mlle de Vanvres se leva comme épouvantée et répéta d'une voix que l'émotion étranglait :

— C'est vous, monsieur, qui avez vendu ces pierreries?

— Oui, madame.

— Voyez-vous quelquefois celui qui les a achetés?

— Rarement, madame.

— Vous chargeriez-vous d'une commission pour lui de ma part?

— Si elle n'est pas désagréable, madame, je n'aime pas à désobliger mes pratiques; l'expérience m'a prouvé qu'on en perdait beaucoup par ce moyen.

— Monsieur, c'est une justice, et voilà tout. Dites-lui que son présent s'est trompé d'adresse et qu'on le lui prouvera. Qu'avez-vous ici, maintenant?

— Quelques bagatelles; madame les trouvera bien indignes d'elle en comparaison...

— Assez, monsieur ! N'oubliez pas ce dont vous êtes chargé pour le...

— Madame ne regarde pas...

— C'est inutile, encore une fois, laissez-nous.

Il obéit, se demandant quelle pouvait être cette grande dame qui refusait les émeraudes de cent mille livres et qui traitait si cavalièrement le joaillier de la couronne.

Enfin le moment décisif arriva. La comtesse parut la première; elle embrassa Fanchette, déjà revêtue de son habit bleu et blanc, et lui dit qu'avant un mois elle aurait la cour et la ville à ses pieds, qu'elle disposerait de toutes les grâces et qu'elle lui demandait alors de se souvenir d'elle.

La comtesse examina sa pupille, elle para la maison de son mieux. Un somptueux dîner avait été commandé et des rafraîchissements étaient préparés dans la salle à manger des grands jours. Un peu après midi, des coups de fouet retentirent et un carrosse à six chevaux, suivi et précédé de piqueurs à cheval, parut au tournant de la route.

La porte s'ouvrit toute grande, le carrosse entra dans la cour et s'arrêta devant le perron. Fanchette aperçut deux hommes, dont l'un assis au fond, tenait la droite; il portait le cordon et la plaque du Saint-Esprit; elle crut avoir un éblouissement; c'était le comte d'Olivet.

L'autre, placé sur le devant, était vêtu de noir, elle ne l'avait jamais vu.

L'homme noir, c'était un abbé assez mesquinement vêtu, descendit le premier, il offrit le poing au comte, qui ne le regarda pas et qui s'avança tout de suite vers Mme de Tencin et Mlle de Vanvres, debout sur le perron pour le recevoir. Elles lui firent toutes les deux une profonde révérence.

— Madame la comtesse, dit-il d'un air gracieux, présentez-moi donc ma belle hôtesse.

— Monseigneur, j'ai l'honneur de nommer à Votre Altesse Royale Mlle de Vanvres. Ma chère pupille, saluez M. le Régent.

Fanchette n'osait plus lever les yeux, en songeant à ses familiarités de petite fille avec un si grand personnage. Il entra avec elle dans le salon, pendant que l'abbé retenait Mme de Tencin en arrière.

M. le Régent fit asseoir Fanchette et se plaça auprès d'elle; il vit son anxiété et il eut pitié d'elle.

— Comtesse Alexandrine, reprit-il, promenez-vous un peu dans le parc avec l'abbé. Mademoiselle a besoin de me parler, je crois; je vous rappellerai.

Aussitôt qu'ils furent seuls, Fanchette se jeta aux genoux du prince en pleurant.

— Pardonnez-moi, monseigneur, murmura-t-elle, pardonnez-moi.

— Vous pardonner, mon enfant! Et qu'aurais-je à vous pardonner? Vous m'avez fait connaître ce que j'ignorais, le contentement de soi-même, vous avez réveillé en moi les bons instincts endormis, je vous dois plus que vous ne pensez. Relevez-vous et reprenez votre place, pour vous je suis toujours le comte d'Olivet, votre ami; pour les autres je suis Philippe d'Orléans, votre protecteur, et, de par Dieu! on vous respectera, je vous le jure.

— Que vous êtes bon!

— Je suis pourtant, petite rebelle, ce mauvais Régent qui pervertit tout autour de lui, qui enlève les femmes et les filles pour les conduire au mal. Je suis le Régent que le peuple de Paris déteste et méprise! ajouta-t-il avec tristesse, vous me l'avez dit.

Fanchette pleura plus fort.

— La vérité est salutaire aux princes, et si vous ne m'eussiez pas parlé ainsi, peut-être n'aurais-je pas été pour vous

ce que je suis, je l'avoue. Mais je n'ai pas voulu donner raison à mes ennemis et je vous ai prouvé qu'ils avaient tort. Parlons sérieusement maintenant, mademoiselle, et arrangeons votre position, si vous le voulez bien. Vous devinez pourquoi la comtesse vous a fait enlever, à quoi vous étiez destinée?

— Oui, monseigneur.

— Elle m'avait fait parler le matin même de notre dernière entrevue, j'étais donc bien instruit. Il ne faut pas juger cette femme comme les autres: pour elle il n'y a qu'un but : l'ambition; tout le reste est un moyen. Elle a cherché une beauté merveilleuse, et s'est promis de la rendre sa créature. Elle compte se cacher derrière vous et me subjuguer par procuration. Cette maison vous convient-elle, Fanchette?

— Beaucoup, monseigneur.

— Elle est à vous, elle vous appartient, et tout ce qu'elle renferme.

— Et qui me la donne?

— Moi, ma chère enfant, parce que je suis votre père et qu'un père peut bien offrir à sa fille une demeure qui lui plaît. Vous l'habiterez désormais, avec toute liberté d'en sortir, d'y recevoir qui vous voudrez, sous la surveillance d'une dame respectable, qui vous servira de mère et de tutrice. Elle arrive ce soir, je vous la présenterai moi-même.

Fanchette croyait rêver.

— Vous aurez un train de maison convenable, des chevaux, un carrosse, des gens. Vous continuerez à prendre vos leçons, on vous conduira dans des cercles où vous êtes faite pour briller, et plus tard... bien plus tard, on vous trouvera un jeune et charmant mari, que vous aimerez, qui vous adorera, vous irez vivre en province, afin de mieux conserver cet amour.

— Il ne faut donc pas songer...

— Non, ma pauvre fille, non, celui-là n'est pas pour vous, il ne s'appartient plus, et d'ailleurs....

Mlle de Vanvres se leva glacée, elle courut à sa chambre, en rapporta l'écrin, tira le billet de son sein, qu'il n'avait pas quitté depuis qu'elle l'avait reçu, et le jetant sur le sopha :

— Voilà ce qu'il avait osé m'envoyer, monseigneur!

— C'est un commencement de trésor, dit-il.

— Ah! monseigneur, vous avez pu supposer que je le garderais!

Ce mouvement d'honnêteté toucha Philippe d'Orléans jusqu'au fond de l'âme.

— C'est bien, cela, Fanchette, vous en serez récompensée. Je me charge de remettre moi-même ces diamants à celui qui vous les offre, et il apprendra à vous estimer.

— Cette parole vaut tous les diamants du monde monseigneur.

Pendant cette conversation, l'heure du dîner avait sonné, le Régent apercevait la comtesse et Dubois causant gaîment ensemble. Il se leva et fit quelques pas vers eux; ils approchèrent avec empressement.

— Monseigneur est servi, dit la comtesse.

— Allons donc nous mettre à table, et vous serez contente, je l'espère, comtesse, votre élève est accomplie.

Les yeux de Mme de Tencin rayonnèrent.

Les gens attendaient les ordres; on fit un signe, les portes s'ouvrirent à deux battants et l'on annonça le dîner de monseigneur le Régent.

Tant que les domestiques furent dans la salle à manger, la conversation fut agréable, spirituelle, gaie, entre les trois personnages de la cour.

Quand on eut servi le dessert, les convives restèrent seuls.

— Maintenant nous allons causer, dit le Régent.

La comtesse se crut au comble de ses vœux.

— Madame, poursuivit-il, vous avez fait une œuvre méritoire en retirant cette perle de la fange. Fanchette est une honnête fille, et Mlle de Vanvres sera une femme distinguée, je n'en doute pas.

La comtesse eut une vague inquiétude.

— Je vous remercie d'avoir eu assez de confiance en moi, malgré ma mauvaise réputation, pour m'associer à cette rédemption d'une âme. Je me montrerai digne de votre choix.

— Monseigneur prêche comme M. Massillon, il nous fera un Grand Carême, interrompit Dubois.

— Mlle de Vanvres m'a accepté pour protecteur et pour *père*. A dater d'aujourd'hui elle devient *ma fille*, entendez-vous, madame la comtesse? et je la traiterai comme telle.

— Encore un chapitre pour Lagrange-Chancel, murmura l'incorrigible Dubois.

— J'aime les choses extraordinaires; cela vous étonne? Que direz-vous donc quand vous entendrez une petite confession que je vais vous faire, en vous priant de me donner d'avance l'absolution? Les chanoinesses sont des espèces de moines en jupons, et vous devez vous connaître en cas de conscience.

Elle s'attendait à tout, excepté à ce qu'elle entendit.

— Eh bien! madame, vous avez cru me faire faire ce matin une charmante connaissance. Il y a longtemps qu'elle a droit à mon amitié.

— Comment! J'ai mal entendu, monseigneur.

— Depuis que Mlle de Vanvres est à la Folie-Lorraine,

je l'ai vue à peu près tous les jours. Voilà pourquoi elle pleurait tout à l'heure et elle n'ose pas lever les yeux.

— Mademoiselle, vous m'avez trompée.

— Je l'ai trompée moi-même en lui cachant mon nom, qu'elle vient seulement d'apprendre; c'est à mon instante prière qu'elle vous a dissimulé le comte d'Olivet. J'étais bien aise de savoir à quoi vous la destiniez.

— La comtesse rougit jusqu'au front.

— Dût-on se moquer de moi, j'ai fait de la vertu, et cela m'a intéressé; j'y reviendrai. J'ai protégé l'innocence, sans autre intérêt que celui de la sauver. J'étais bien sûr, en restant derrière le nuage, qu'il arriverait seulement ce que je voudrais.

— Par ma foi! monseigneur, ceci est d'un paladin. On rira au Palais-Royal et au Luxembourg, ajouta Dubois.

— Il résulte de tout cela que je connais votre élève mieux que vous; elle est plus la mienne que la vôtre; il en résulte encore qu'à l'avenir je me charge d'elle, et qu'il n'y a plus besoin d'intermédiaire entre nous.

— C'est me chasser, monseigneur.

— Vous chasser, comtesse, Dieu m'en garde! Pourtant cette belle enfant va fréquenter un monde tout différent du vôtre. Elle a déjà vu ma fille de Beaujolais, demain je la présente à Madame et à la duchesse d'Orléans.

Pour cette fois Dubois et la comtesse se regardèrent stupéfaits, ils n'y comprenaient rien.

Ces présentations, ces projets conçus en dehors da sa participation, cette fille dont elle croyait faire un instrument et qui, sans son aide, arrivait d'elle-même à la première place, à une place que nulle n'avait occupée, le Régent la respectant! le Régent la mettant dans l'intimité de Mme la duchesse d'Orléans et surtout de Madame,

qui ne plaisantait pas et qui n'eût souffert aucune incartade sous ses yeux ! c'était afficher bien haut le cas tout exceptionnel qu'il faisait de cette fille du peuple, et l'élever d'un seul coup au-dessus des plus belles et des plus enviées.

Quant à Dubois, c'était la même chose dans un autre sens : son élève se révoltait pour la première fois, il se cachait de lui, il avait des velléités d'honnêteté qui pouvaient l'arracher à son pouvoir Si Fanchette était adroite, si elle savait se servir des ailes qu'on lui attachait aux épaules, elle deviendrait son bon ange et elle le déroberait aux mauvaises influences. Il ne fallait pour cela que se rendre nécessaire et chercher au fond de ce cœur les bons instincts que la nature lui avait donnés et qui s'y étaient endormis. Philippe était tendre devant ses affections et facile à conduire par ceux qu'il aimait et en qui il avait foi.

Dubois eut peur, et la perte de l'innocente fut résolue.

— Ce soir, tout à l'heure, il va se présenter ici une personne respectable que ma mère a choisie, Mme la comtesse de Montagnac; elle s'établira avec Mlle de Vanvres pour être son guide, son amie. Je la lui confie en toute assurance. Mlle Jacinthe, dont les faits et les gestes me sont connus, ne restera pas une heure chez ma pupille.

C'était un vrai coup d'État; de mémoire de Dubois, le Régent n'avait eu tant de résolution.

— A propos, comtesse, j'ai acheté cette habitation avec tout ce qu'elle contient, vous le savez; cent mille livres vous seront comptées au secrétariat du Palais-Royal, si vous voulez prendre la peine de les faire chercher.

Tout était prévu, il ne restait aucune objection à soulever. Mme de Tencin eût voulu être à cent lieues de

là et se promettait de ne revoir jamais cette petite ingrate. Ses visées étaient détruites et tombées comme un château de cartes sous le souffle de cette créature, aux joues roses et aux cheveux blonds.

Quant à l'héroïne de la fête, elle était peu glorieuse de sa victoire, dont elle ne comprenait pas toute l'étendue; elle baissait les yeux et essuyait furtivement les larmes qui tremblaient à ses cils; son unique pensée était à son amour, elle eût préféré la liberté pauvre à l'esclavage doré qu'elle allait subir; pauvre, elle aurait pu le rejoindre.

— Mlle de Beaujolais, que vous avez rencontrée avec moi dans le parc de Saint-Cloud, mon enfant, vous attend avec impatience. Elle veut bien que je vous voie à présent.

— Quoi! cette dame si belle!

— Elle-même, et ma mère, fière, hautaine, elle aussi s'intéresse à vous, vous avez fait un miracle.

— Mademoiselle ira loin, reprit Dubois d'un air pincé.

— Aussi loin qu'il me plaira de la conduire, et tu n'as rien à tenter ici, ne l'oublie pas.

Le bruit d'un carrosse entrant dans la cour interrompit la conversation; on quitta la table à la grande joie de Mme de Tencin.

— C'est sans doute Mme de Montagnac, dit le prince. Venez, ma chère fille, je suis très-empressé de vous remettre entre ses mains.

— Il ne la trouvait pas bien dans les miennes, pensa la comtesse.

Mme de Montagnac était une vieille femme d'un très-grand air, une douairière de l'ancienne cour; elle portait un costume de veuve et sa physionomie respirait une bonté intelligente.

Derrière elle marchait une femme en noir, raide comme un pieu, qui s'exténuait en révérences. Dubois n'eut pas plutôt jeté les yeux sur elle, qu'il poussa un cri et se sauva comme s'il eût vu le diable et qu'il eût fait mine de l'emporter.

XXIV

Madame Laurent.

Mme de Tencin brusqua un peu ses révérences en se retirant; Fanchette la conduisit jusqu'à son carrosse et s'efforça de lui témoigner sa reconnaissance.

— C'est bien, c'est bien, mademoiselle, pas tant de protestations, je suis de l'avis de l'abbé, vous irez loin.

Elle donna l'ordre de partir et ne retourna même pas la tête.

Dubois s'était blotti au fond de la berline du prince et n'en voulait pas sortir; il était rouge comme un homard, le feu de la colère éclatait dans ses yeux, il méditait assurément quelque vengeance furibonde. De quoi se vengerait-il? C'est ce que lui seul aurait pu dire.

Avant la fin de la soirée tout changea de face à la Folie-Lorraine : les domestiques furent congédiés et remplacés par d'autres recommandés par Rondel, le valet de

chambre de M. le Régent, celui-là même qui l'avait toujours servi depuis sa naissance.

Un pareil homme n'avait pu faire que de bons choix; la grande femme arrivée du Limousin avec Mme de Montagnac, et qui s'appelait Mme Laurent, devait servir de femme de charge et avoir la haute main sur les domestiques.

— C'est, disait la comtesse, une pauvre malheureuse, fille d'un de mes fermiers, abandonnée par son gredin de mari et que je connais depuis son enfance. Je vous la donne pour une honnête créature; j'en réponds.

— Très-bien, madame la comtesse, je m'en rapporte entièrement à vous. Demain vers midi, vous voudrez bien conduire ma pupille au château de Saint-Cloud; ma mère, ma femme et ma fille l'attendent, et je la leur présenterai en demandant leurs bontés pour elle.

— Mais, monseigneur, dit Fanchette, que l'absence de Mme de Tencin mettait plus à son aise, comment ai-je obtenu de votre part une pareille distinction, moi, pauvre fille, sans biens, sans naissance, sans mérite?

— Je vous l'ai dit, vous m'avez intéressé; et puis j'ai voulu vous prouver que je pouvais faire du bien, si j'avais fait beaucoup de mal, ainsi que vous m'en aviez accusé.

La vérité était ceci :

M. le duc d'Orléans avait une fantaisie de prince, il lui paraissait piquant et nouveau de couronner une rosière. Très-blasé sur les plaisirs, cette action répondait au bon côté de sa nature, et cette jouissance, inconnue à son âme, lui paraissait mille fois préférable à celles d'une séduction tant de fois éprouvées. L'idée de mystifier la comtesse et Dubois, ces deux maîtres en l'art de la tromperie, lui souriait également. Tout cela se réunit pour la

fortune de Fanchette et pour son bonheur, si elle avait su ou voulu en profiter.

Jacinthe ne s'en alla pas sans pousser les hauts cris, il fallut presque employer la violence, elle demandait surtout à voir Mademoiselle, et celle-ci eût désiré qu'on la lui laissât; avec elle seulement elle pouvait parler de Galaor.

M. le Régent se retira, heureux de sa journée, Dubois le reçut avec une bordée d'épigrammes et refusa tout net d'expliquer sa fugue.

— Lorsque je veux vous communiquer les affaires de l'Etat, les affaires essentielles, ajouta-t-il, vous n'avez jamais le temps de m'entendre, et vous perdez une journée à organiser la maison d'une petite fille, à nous faire des tours d'écolier; vous êtes incorrigible.

Philippe permettait tout à son ancien gouverneur, il était trop franchement heureux pour que ces croassements pussent le distraire, il ne répondit même pas.

Le lendemain à midi, Fanchette, très-parée, fit son entrée chez Madame. La princesse était assise au fond de son salon, ayant derrière elle la maréchale de Clérambault et à son côté Mlle de Beaujolais. Aussitôt que celle-ci aperçut Mlle de Vanvres, elle alla au-devant d'elle, la prit par la main et la conduisit elle-même à sa grand'mère. Elle lui fit une révérence pleine de grâce en lui disant :

— Madame, permettez-moi de vous présenter Mlle de Vanvres, notre voisine et la petite amie de mon père.

— Mlle de Vanvres! est-ce là le nom qu'on lui a donné? Dans tous les cas, elle le portera désormais légitimement, car voici le parchemin que mon fils m'a chargé de lui remettre. Mon enfant, vous me plaisez; vous êtes jolie, vous avez l'air modeste; vous viendrez souvent ici, vous distrairez ma Beaujolais, qui n'a autour

d'elle personne de son âge. Mme de Montagnac, enchantée de vous voir, nous jouerons au biribi pendant que ces petites filles jaseront.

C'était là une des grandes amabilités de Madame; brusque, franche, honnête, elle s'isolait tout à fait d'une cour la qui comprenait si peu et qui lui était antipathique. Excepté pour les devoirs indispensables, elle ne sortait pas de son intérieur, gardant de son mieux Mlle de Beaujolais, afin de lui éviter le sort de ses aînées. Elle aspirait à en faire une reine d'Espagne, et tenait à honneur de la sauver jusque-là.

— Maintenant, ajouta-t-elle, qu'on la conduise chez ma belle-fille, je veux qu'elle la voie, elle m'a promis de la bien recevoir. Allez avec elle, Beaujolais, et vous direz à Mme votre mère que je l'attends ensuite.

Fanchette fit la révérence, comme on lui avait enseigné. Madame rit un peu de sa gaucherie et dit qu'on la formerait.

— Je l'aime mieux ainsi, poursuivit-elle, elle en saura bientôt autant que les autres.

Mme la duchesse d'Orléans reçut Mlle de Vanvres couchée, ainsi qu'elle en avait l'habitude; elle ne quittait son lit que pour son canapé et ne se levait pour personne. Sa belle-mère avait seule la prérogative de la faire sortir quelquefois, et encore fallait-il l'en prier beaucoup.

Elle fut aussi aimable qu'elle pouvait l'être, et elle le pouvait beaucoup, car elle avait infiniment d'esprit.

— Mademoiselle, dit-elle, M. le duc d'Orléans m'a fait grand plaisir en m'annonçant votre visite : j'aime les Parisiens et les jolies Parisiennes telles que vous. Venez souvent me voir, vous ne trouverez pas de grandes joies, je vis dans la retraite, mais vous y trouverez au moins de la sincérité et le désir de vous prouver mon intérêt.

Mlle de Beaujolais répondit pour sa protégée et la reconduisit près de Madame, où sa mère ne tarda pas à les suivre. Charlotte de Bavière était occupée fort sérieusement, avec la maréchale et Mme de Montagnac, à faire des *petits points* pour M. le Régent, auquel elles pensaient toujours.

Ces petits points servaient à connaître l'avenir, et — je laisse au lecteur à juger le fait, — la maréchale de Clérambault prédit qu'elle mourrait à tel âge et que Madame la suivrait dans le même mois.

Ce qui se vérifia complétement.

Mlle de Beaujolais s'occupait peu des petits points, elle se mourait d'envie de causer avec Fanchette. Pour elle cette nouveauté était aussi *palpitante* que pour son père. Elle n'avait jamais vu que des courtisans et des grandes dames, la tournure romanesque de son esprit la conduisait hors des chemins battus, elle était tendre et passionnée, son jeune cœur s'ouvrait aux émotions, elle éprouvait un besoin immense d'aimer et d être aimée, son rang lui pesait, elle n'avait qu'un rêve, c'était de s'en affranchir. La couronne qui l'attendait était l'objet de ses répulsions. Etre reine, épouser un homme qu'elle n'aimait pas, tandis que peut-être... c'était là son secret.

M. le duc d'Orléans regardait l'amour de Fanchette pour le duc comme un enfantillage. Les penchants honnêtes de la jeune fille le rassuraient pleinement sur les suites, il croyait avoir coupé le mal dans sa racine. Le renvoi de l'écrin l'avait confirmé dans la bonne opinion qu'il avait de ses sentiments. Cette âme naïve s'était ouverte devant lui, il était sûr qu'échappée par ses soins à la séduction, elle n'y succomberait plus.

Mlle de Beaujolais resta donc libre de voir la protégée

de son père, dont personne, excepté lui, ne soupçonnait la douloureuse expérience. Elle la conduisit dans le parc, et toutes deux se promenèrent longtemps sous les beaux ombrages, sans autres suite qu'un valet de chambre de confiance, marchant à quelques pas d'elles.

Fanchette, d'abord très-intimidée, se remit peu à peu, encouragée par la bonté de la princesse, qui s'efforça de la mettre à son aise. Elle lui fit raconter son enfance pauvre et laborieuse, et s'émut fortement au récit de ses privations, de ses souffrances.

— Quoi ! vous avez eu froid, vous avez eu faim, ma pauvre Fanchette ? Mon Dieu ! comment le roi, comment mon père et les ministres ne viennent-ils pas au secours des malheureux ? Qu'on nous ôte notre superflu et qu'on leur donne le nécessaire, au moins. Ensuite, on vous blâme quand vous tombez ; il faudrait des forces !..

— Vous êtes bonne, mademoiselle.

— Je vous aimerai davantage pour vous faire oublier ce vilain temps-là ; vous allez être heureuse à présent. Mais regardez donc votre parchemin, vous n'y avez pas seulement pensé.

Fanchette sourit, elle ouvrit ce papier officiel et elle y trouva le don de la maison qu'elle occupait, sous le nom de terre de Vanvres, érigée en baronnie femelle; elle en porterait le nom et les armes, et les transmettrait au second de ses enfants; une assez grosse portion de bois et de terres de rapport avait été ajoutée à la maison, de façon à lui former un revenu suffisant pour son indépendance et pour son établissement.

Deux larmes d'attendrissement et de reconnaissance coulèrent sur ses joues et tombèrent comme deux perles sur son sein.

— Mon père est bon, dit Mlle de Beaujolais, que l'émo-

tion gagnait aussi; on ne le connaît pas, et s'il restait toujours avec nous...

Toutes traces de Fanchette Martin avaient disparu désormais; il ne restait qu'un héritière, ressuscitant un vieux nom. Mme de Tencin n'avait pas cru présider à un pareil baptême.

Depuis ce jour, Mlle de Vanvres devint la commensale du château de Saint-Cloud; quelquefois aussi la jeune princesse allait passer avec elle la matinée à Vanvres. M. le Régent aimait à trouver Fanchette le soir chez elle, sa droiture, ses saillies l'amusaient; il savait par elle la vérité qu'elle ne lui déguisait pas.

Mme Laurent conduisait fort bien la maison, mais elle n'en sortait jamais; on ne pouvait obtenir d'elle qu'elle posât le pied sur la route. La fenêtre de sa chambre, elle avait pris celle de Mme Jacinthe, était hermétiquement fermée, et ses yeux mêmes ne se tournaient pas de ce côté; il n'était pas de religieuse plus sévèrement cloîtrée qu'elle.

Un matin cependant, on attendait Mlle de Beaujolais, elle devait emmener Fanchette à Paris dans son carrosse, et celle-ci s'en faisait une fête. La santé de la pauvre fille ne s'acclimatait pas au régime des salons, accoutumée qu'elle était à la liberté et au grand soleil. La princesse voulait la montrer à Maréchal, le médecin de M. le Régent, sans que cette consultation semblât préparée.

Mme Laurent les vit monter dans un beau vis-à-vis, présent de Madame à sa petite-fille; elle était donc debout sur le seuil, les portes ouvertes, regardant fuir l'équipage, très-léger pour le temps, et qu'un nuage de poussière lui dérobait déjà.

Une voix qu'elle entendit à son oreille la fit tressaillir et reculer de trois pas en arrière.

— Fermez les portes, chassez cet homme! s'écria-t-elle, sans savoir ce qu'elle disait.

— Ne criez pas si fort, que diable! reprit la voix, je ne suis pas un voleur et je n'ai pas le projet de vous faire du mal.

Plusieurs domestiques accouraient.

— Renvoyez-les, madame, vous savez de la part de qui je viens et ce que je puis. Prenez garde!

Les lèvres de la pauvre femme tremblaient, lorsqu'elle balbutia qu'elle s'était trompée, qu'elle connaissait le nouveau venu et qu'on devait le laisser seul avec elle, bien qu'elle fût plus morte que vive.

— Pouvez-vous me conduire dans votre chambre? dit l'inconnu d'un air mielleux.

— Jamais, jamais!

Elle donnait les marques d'une grande frayeur.

— Un tour de jardin alors?

— Non, non, expliquez-vous ici, devant tout le monde.

— On pourra nous entendre.

— Parlez bas, il n'y a personne autour de nous, dépêchez-vous surtout.

— Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui m'amène.

— Au contraire, monsieur, je ne m'en doute pas.

— J'ai eu l'honneur de vous voir à Brives.

— Hélas! oui.

— Que m'avez-vous promis?

— De quitter le Limousin, de renier le nom de mon scélérat de mari, et d'oublier que je l'ai porté autrefois.

— Eh bien?

— Eh bien, qu'ai-je fait?

— Vous êtes venue ici, à la cour, sous les yeux de celui...

— Qu'il les ferme!

— Comment ! il vous rencontre ici !

— Pouvais-je m'en douter, Seigneur !

— Vous comprenez, madame, que cela ne durera pas et qu'avec les projets qu'il a conçus...

— Est-ce que ce sont mes affaires ?

— Madame, ce sont les siennes.

— Je ne m'en mêle pas.

— Pourtant je vous ai remis une bonne somme...

— Oui, six cents livres pour se débarrasser de sa femme. Je les ai acceptées lorsque je le croyais un pauvre hère, sans le sou, à présent je sais ce qu'il est, et s'il me tourmente, nous verrons.

— Madame, il faut déguerpir.

— Assurément non, monsieur.

— Si ce n'est pas de gré, ce sera de force.

— Monsieur, je me plaindrai à M. le Régent.

— Madame, vous serez enfermée avant d'avoir eu le temps de parler.

— Monsieur, je vais parler tout de suite, je vais appeler Mme de Montagnac, toute la maison et je dévoile l'histoire.

— Madame, savez-vous lire ?

— Oh ! non, monsieur, je n'ai pas épelé dans le grimoire du diable comme celui qui vous envoie.

— C'est dommage, car voici une bonne petite lettre de cachet qui vous coffre à la Salpétrière, et j'ai main-forte sur la route pour vous y conduire. Il y a assez longtemps que je vous guette, vous ne m'échapperez pas.

— Miséricorde ! je suis perdue !

— Bien perdue, ma chère dame ; nul n'arrêtera l'effet d'un ordre du roi. Il ne dépend que de vous qu'il soit comme non avenu. Sortez d'ici, quittez les environs de la cour, faites-vous oublier.

— Que me donnera-t-on pour cela ?

— Vous êtes payée, mais s'il fallait encore quelque petite chose... il ne reculerait pas.

— Quelque petite chose pour quitter une place du bon Dieu comme celle-ci, où je suis comme chez moi, où je touche deux cents livres, défrayée de tout, où je vis comme un coq en pâte ! Quelque petite chose pour renoncer à être la femme d'un homme tout-puissant, cousu d'or, qui sera cardinal et premier ministre. Eh ! vous me la baillez belle ! Je veux être madame la cardinale et madame la ministre. Qui pourrait m'en empêcher?

— Mais, ma chère dame, on vous fera passer pour folle : vous oubliez donc qu'il ne reste aucune trace de ce mariage, que j'en ai brûlé l'acte de ma main ; que le notaire en a remis le contrat à M. l'Intendant? M. l'abbé Dubois n'a jamais eu de femme, entendez-vous? Vous êtes une menteuse, une intrigante, un imposteur, voilà tout, et la Salpétrière est là, à moins que ce ne soit le Châtelet et ses cachots.

La malheureuse se prit la tête à deux mains, et se mit à tourner sur elle-même comme une insensée, ce qui contrastait fort avec son costume et avec sa gravité habituelle.

— Que vais-je devenir, sainte Vierge ! Il me faudra donc mendier mon pain ?

— Non, assurément, madame, on vous recommandera à quelque dame...

— Mais le scélérat, le gueux, le monstre, que lui importe ma présence ici? Croit-il donc que j'irai réclamer son nom de Chafoin? trop heureuse d'en être débarrassée !

— Ce n'est pas ce que vous disiez tout à l'heure, madame.

— Tout à l'heure je déraisonnais, à présent je parle vrai : qu'il me regarde comme morte, je le serai pour lui.

— Pas assez, madame ! pas assez ! et si vous continuez à l'ennuyer ainsi, il pourra bien aider à parfaire l'aventure.

— Serait-il assez infâme pour m'assassiner ?

— Oh ! pas lui-même, madame.

Tulaisnes, — car c'était lui, — prit un air de dignité offensée en prononçant ces mots ; il eut bien de la peine à s'empêcher de rire, et tout autre témoin que la pauvre intéressée eût éclaté.

Elle resta atterrée et se sentit vaincue.

— Allons ! monsieur, s'il le faut, je m'en irai donc. Où m'exile le seigneur cardinal ?

— Où vous voudrez, madame, il a des procédés, — pourvu que ce soit bien loin.

— J'irai.

— Quand ?

— Dans quelques jours... plus tard.

— Cela ne se peut pas. Une fois cette porte fermée, vous vous croirez à l'abri et vous vous moquerez de nous. Je ne vous quitte pas.

— Quoi, tout de suite ? Et que vais-je dire ?

— Que le feu est à votre maison et que vous allez l'éteindre. Dites tout ce que voudrez, et partons.

— Je ne le puis, je ne le veux, je ne l'ose pas.

— Je parlerai donc moi-même ; introduisez-moi.

Mme Laurent marcha sans répliquer vers l'appartement de la dame et maîtresse ; elle étouffait ses sanglots, mais elle n'épargnait pas les imprécations à son éminentissime époux. Tulaisnes sut s'y prendre de façon à faire comprendre l'urgence du départ, sans trahir aucun secret : il jura qu'elle reviendrait, qu'une parente mourante la réclamait...

— Je ne lui connaissais pas de parents, dit Mme de Montagnac.

— Madame, c'est une parente de feu son mari, elle veut lui faire une restitution à l'agonie.

— Puisse-t-il y être en effet! murmura la patiente.

La permission fut accordée et un joli présent l'accompagna.

— Vous avez tort de nous quitter, bonne femme, vous ne serez nulle part aussi bien.

— Ah! oui, j'ai tort, et ce n'est pas ma faute! plaignez-moi.

Elle remplit ses coffres à la hâte, Tulaisnes l'attendit et fit avancer un petit véhicule qu'il avait caché sous les arbres et que le sieur Cascaret gardait d'un air triomphant.

Mme Dubois y monta en gémissant à fendre les pierres. Les deux bons sujets la conduisirent Dieu sait où, mais on n'en entendit plus parler.

Pendant ce temps, Mlle de Beaujolais et Fanchette se dirigeaient vers Paris. Elles avaient avec elle la gouvernante de la princesse, Mme de Châteauthiers, qui s'endormit aussitôt; elles causèrent.

Mlle de Beaujolais était rêveuse et préoccupée.

— Je vous laisserai au Palais-Royal, petite, dit-elle, j'irai chez ma sœur de Berry, je vous reprendrai demain matin.

— Quoi! mademoiselle, nous coucherons à Paris?

— Nous y coucherons, en effet; je ne serai libre que fort tard.

— Vous ne soupez pas au Luxembourg, pourtant?

— Oh! non, je ne soupe pas au Luxembourg, vous le savez bien.

Fanchette n'osa pas en demander davantage.

— Vous êtes malade, Fanchette, vous êtes triste, vous avez un chagrin.

— Pas plus que vous, mademoiselle, je vous l'assure.

La princesse soupira et regarda sa gouvernante, qui dormait toujours.

— Fanchette, on ne veut pas vous faire reine d'Espagne.

—Non, mademoiselle, heureusement, car on n'y réussirait point.

— Hélas! on y réussira pour moi. On me forcera à quitter Paris, mon pays, tout ce que j'y laisse.

Son beau regard se perdit dans l'espace, comme pour y chercher un souvenir et un regret.

Chacune d'elles cachait un secret de bonheur ou de désespoir; elles auraient eu besoin d'ouvrir leur cœur, et la distance qui les séparait n'était pas encore assez comblée pour une confidence.

Pendant le reste du trajet elles ne prononcèrent pas un mot.

Le médecin, consulté par hasard, trouva Mlle de Vanvres fort malade, il ne le dissimula pas à sa protectrice. Elle avait un principe de maladie de poitrine, qui, par le changement d'existence et par les chagrins qu'elle dévorait, avait fait des progrès rapides : elle demandait les plus grands ménagements et les plus grands soins.

— Cette jeune fille doit avoir quelque peine secrète, quelque amour contrarié peut-être, ou bien le mal du pays, si elle n'a pas toujours vécu de la même manière. Je ne saurais trop le répéter à Votre Altesse Royale, puisqu'elle daigne s'intéresser à cette belle enfant, il est plus que temps d'y songer.

Fanchette ne revit Mlle de Beaujolais que le lendemain matin, avant de retourner à Saint-Cloud; la princesse l'interrogea avec sollicitude.

— Maréchal assure que vous avez le mal du pays, Fanchette, serait-il vrai?

— Moi, mademoiselle, je serais donc bien ingrate!

— Le cœur est souvent très-indépendant des sentiments, ma mignonne. Vous nous aimez, vous voulez être heureuse près de nous, dans votre cage dorée, mais, pauvre oiseau, vous vous souvenez malgré vous que vous avez des ailes.

Mlle de Vanvres se détourna pour dissimuler ses larmes.

— Vous pleurez, chère fille! Pourquoi vous cacher de moi? Est-ce que je vous fais peur?

— Ah! mademoiselle, s'écria-t-elle en prenant la main de la princesse qu'elle couvrit de larmes, ne m'accablez pas, ne m'accusez pas, je regrette mon obscurité, ma mansarde, mes haillons, je regrette la vie au grand air, la vie sans entraves, je regrette la liberté!

— Oui, la liberté, répéta la fille du Régent d'une voix lente et accentuée, cela doit être bien doux!

— Si cela est doux, mademoiselle, jugez donc! se réveiller le matin aux premiers chants des pinsons et des merles dans le jardin, faire sa toilette avec de l'eau fraiche et un miroir ébréché, et puis s'en aller courir, un morceau de pain noir à la main, par les allées, cueillir des fleurs, échanger des mots et des plaisanteries avec les jeunes gens par dessus la haie et ne pas s'inquiéter si on a une robe à queue, si on ne rit pas trop haut et si l'on a fait la révérence assez profonde.

La princesse avait été peu sensible à la mansarde et au miroir ébréché, mais la pensée de la robe courte, des fleurs et des révérences oubliées, la fit sourire.

— Et puis la danse, les promenades, les amoureux qu'on peut renvoyer, ceux qu'on peut accueillir.

Elle sanglota de toutes ses forces, son cœur semblait prêt à se fendre.

— Au lieu que dans vos palais, mademoiselle, on a de belles robes et l'âme brisée, on est obligé de cacher ses pensées, ses chagrins, parce qu'on n'en doit pas avoir quand on est riche. Il faut se clouer soi-même sur la croix et sourire encore lorsque le sang de vos plaies vous inonde. On ne se plaint pas, mais on meurt, comme moi, comme vous, mademoiselle, car, je le sais bien, allez, vous êtes une grande princesse et moi une pauvre fille, mais nous sommes sœurs par le chagrin, c'est pourquoi vous voulez bien m'aimer et pourquoi je vous aime tant!

Mlle de Beaujolais se jeta dans ses bras, et elles mêlèrent leurs larmes, l'instinct de Fanchette l'avait éclairée, elle touchait la corde sensible.

— Je ne vous demande pas vos secrets, mademoiselle, je ne veux pas les savoir: les secrets des grands sont lourds à porter, assure-t-on. Je vous ai raconté les miens afin que vous ne me tourmentiez pas de vos médecins. Vous savez maintenant qu'ils n'y feront rien du tout. Il me faudrait ce que je ne puis avoir, ce que je n'aurai jamais. Je serais un monstre, si je méconnaissais les bontés de monseigneur votre père, et si je ne répondais pas à ses vues. On a fait de moi Mlle de Vanvres, je serai Mlle de Vanvres. Mais Mlle de Vanvres mourra bientôt, je le sens, j'en suis bien aise et je ne ferai rien pour l'empêcher.

Cette explication incomplète n'alla pas plus loin, ni ce jour-là, ni plus tard. Fanchette la fuyait par mille détours, Mlle de Beaujolais était loin de la provoquer. Un jour cependant devant Madame, qui lui faisait de la morale en lui parlant de la conduite de ses sœurs:

— Vous n'allez pas en faire autant, je suppose, vous qui m'écoutez en vous révoltant?

— Madame, vous le savez bien, et je vous l'ai souvent répété. On m'impose un mariage que je hais, jo n'aime personne, qui pourrais-je aimer? mais si j'aimais, je me ferais un monde à part avec mon amour, monde où nul n'entrerait et dont le secret serait impénétrable à tous les yeux.

Madame, qui n'avait eu aucun amour dans sa vie, n'en demanda pas davantage; elle crut sa petite-fille bien gardée par ses principes et se dit, pour so consoler, qu'olle s'habituerait à son nouvel état et que l'éclat de la couronne future ferait passer le mari.

Les femmes qui n'ont pas aimé ne comprennent ni la passion, ni ses effets ; c'est un livre fermé pour elles et qui ne s'ouvrira jamais, elles meurent sans avoir connu le plus grand bonheur de ce monde, et l'on doit les estimer heureuses pourtant, car ce bonheur se paye si cher qu'il ne laisse après lui que des regrets.

Fanchette ne résista à aucune des ordonnances de Maréchal, elle eut l'air très-décidé à vivre et à se guérir, elle plaisantait quelquefois de son état, même avec M. le Régent, de plus en plus occupé du système et de ses conséquences prévues. Très-soucieux parfois, il allait près d'elle oublier les ennuis qui l'assiégeaient. Alors l'enfant lui présentait un visage serein et gai, elle se montrait à lui comme une heureuse fille, que ses bienfaits comblaient de joie et de reconnaissance.

Philippe d'Orléans n'était pas assez observateur pour chercher au delà de la surface, il sortait en se disant :

— Elle va mieux, elle guérira.

Un soir, il entra dans le petit salon, où elle se tenait de préférence; c'était là qu'elle avait vu Galaor pour la dernière fois.

Fanchette était couchée sur le sopha et sommeillait à

demi. Les bougies n'étaient pas allumées, l'automne était commencé et les jours raccourcissaient. M. le Régent avait conservé l'habitude de venir à pied par le parc et presque toujours seul.

La jeune fille se réveilla à demi, elle se souleva un peu, reconnut le prince et voulut se lever; elle était épuisée de fatigue et de douleur, mais il ne voyait pas son visage et il ne s'en aperçut pas.

— Restez, mon enfant, reprit-il; j'ai voulu seulement vous dire un bonsoir et je rentre. Il faut que je sois à Paris ce soir, j'ai demain à la première heure un conseil de régence...

— Et ce soir un souper, n'est-ce pas?

— Je pars bien vite, continua-t-il, comme s'il n'eût pas été interrompu; je reviendrai dans deux jours, pas avant; d'ici là, soyez sage, soignez-vous.

Il disparut comme un homme qui s'arrache à un sermon, et l'on sait combien on les fuit. Il descendit le long des charmilles, dont les feuilles tombées lui formaient un tapis moelleux, il ouvrit la grille; à peine fut-il dans le bois, que deux mains se placèrent sur ses épaules, et qu'un bâillon ferma hermétiquement sa bouche, une troisième personne saisit ses bras, une autre ses jambes, ce fut fait en une seconde, ensuite on l'emporta comme un paquet, dans le sentier le plus obscur, non sans le cogner aux branches bien qu'un homme marchât devant, avec une lanterne sourde, et qu'une voix avinée répétât souvent :

— Casse-cou!

XXV

Pérégrinations d'un Collier.

Mme de Châteaubert commençait à se guérir de son entorse et à sortir quelque peu. Elle rendit ses devoirs à Madame, qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, et celle-ci, qui racontait volontiers les nouvelles, quand M. le Régent y jouait un rôle surtout, ne manqua pas de lui parler de Fanchette.

Madame avait une morgue tout allemande; elle considérait la maison Palatine et tout ce qui s'y rattachait comme étant d'une essence supérieure aux autres. Dans ses moments d'épanchements avec ses favorites, elle avouait avoir fait à Monsieur beaucoup d'honneur en l'épousant; elle avait eu, disait-elle, infiniment de peine à s'y décider. Le roi et Monsieur en riaient beaucoup.

Madame ne pouvait comprendre l'élévation subite de cette petite fille, dont elle-même subissait le charme.

— La nièce d un jardinier! répétait-elle : mon fils a toujours des fantaisies comme cela; son Dubois n'est-il pas le fils d'un apothicaire? au moins celle-là est charmante et honnête. Figurez-vous, duchesse, qu'elle nous dit la vérité; elle nous fait des réprimandes, elle prétend que je suis trop brusque, mon fils trop faible, ma bru trop paresseuse et Beaujolais trop entêtée. C'est plaisir de l'entendre raisonner là-dessus.

— Et comment se nomme cette merveille, madame?

— Fanchette, madame, mais elle est à présent Mlle de Vanvres. Mme de Tencin l'avait fait enlever, Dieu sait pourquoi; mon fils l'a sauvée, ce n'est pas son habitude, et il en raffole, il l'aime autant que ses filles.

— Mais, Madame, j'avais une jolie pomponnière qu'on appelait Fanchette et qui a disparu : c'est peut-être bien celle-là. Ne pourrais-je pas la voir? Je serais curieuse de m'en assurer. C'était une bonne créature. Sa famille est venue me trouver, j'ai écrit pour eux au lieutenant de police.

— Je vous la montrerai volontiers: aujourd'hui elle est à Paris, avec Beaujolais qui, pour la forcer à se soigner, la mène voir Maréchal; elle est fort malade, à ce qu'il paraît.

— Pauvre fille! elle eût été plus heureuse dans la misère, peut-être.

Mme de Châteaubert ne s'attendait guère à ce qui devait lui arriver en retournant chez elle, et pour le raconter il nous faut reprendre les choses de plus loin.

M. le Régent, on le sait, s'était chargé de remettre à Châteaubert l'écrin envoyé à Fanchette et de désabuser celui-ci sur la nature de leurs rapports. Le duc reçut l'ordre de se présenter chez Son Altesse Royale qu'il avait évitée jusque-là, il fut reçu à une heure inaccoutumée.

Après la scène de Saint-Cloud, il s'attendait à un orage: Philippe l'accueillit gravement, mais avec bienveillance; il le fit asseoir et lui parla plus doucement que le jeune homme n'eût été en droit de l'espérer.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez gravement offensé une jeune personne que je protége.

— Moi, monseigneur?

— Vous l'avez traitée, c'est elle qui parle, d'une façon

insultante, en lui envoyant des bijoux de prix qu'elle ne vous avait pas autorisé à lui offrir.

— Ah! fit le duc en s'inclinant.

— Je vois sur votre physionomie, monsieur, une sorte de doute et d'ironie, j'ai promis à Mlle de Vanvres d'éclairer notre situation respective et je m'acquitterai de cette promesse.

— Je suis aux ordres de Son Altesse Royale.

— Il ne m'appartient pas de moraliser, monsieur le duc; je n'ai pas donné à la cour un exemple assez édifiant pour avoir ce droit vis-à-vis de personne, mais vous êtes un homme d'esprit et je m'expliquerai franchement avec vous.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monseigneur.

— Vous ne rirez pas de cette franchise, j'en suis sûr, et peut-être me comprendrez-vous. Au milieu de notre vie extravagante, sur cette pente funeste que nous descendons follement, n'éprouvez-vous pas des retours involontaires vers l'honnêteté, un besoin de repos, d'affection, de gloire? Ne vous sentez-vous pas entraîné vers des souvenirs d'enfance et de famille que vous ne pouvez chasser?

— Souvent, monseigneur.

— J'en suis ravi; nous nous entendrons tout de suite. Eh bien! dans un de ces instants-là, cette fille du peuple, destinée par une femme ambitieuse et dissolue à servir ses projets, s'est présentée à moi. Le hasard l'a jetée sous mes pas; ma première pensée a été mauvaise; mais quand j'ai connu sa position, les plans dont elle était victime, l'indignation m'est venue, j'ai juré qu'elle sortirait saine et sauve de ce bourbier, et je me suis imposé l'obligation de lui créer un avenir digne d'elle et de moi. Je l'ai respectée. Me croyez-vous, monsieur de Châteaubert?

— Je vous crois d'autant mieux, monseigneur, que j'en aurais fait autant à votre place.

— C'est bien, monsieur, et je vous en remercie. Je me suis attaché paternellement à cette riche et noble nature; elle ne demande qu'à être cultivée. J'ai contribué de mon mieux à son instruction, et, pour la mettre tout à fait à l'abri, je l'ai placée sous la protection de ma mère, de Mme la duchesse d'Orléans et de ma fille de Beaujolais.

Le duc fit un mouvement de surprise.

— Je veux la marier honorablement, à un bon gentilhomme, dans quelque province; elle ne doit pas rester ici avec son mari. Vous vous êtes introduit près d'elle, vous avez pris le nom d'un de vos parents, vous l'avez trompée enfin, et quand vous n'avez plus voulu la revoir, vous lui avez adressé des joyaux. Je ne blâme pas, je raconte. Vous savez à présent ce que vous ignoriez alors, vous ne trouverez donc pas extraordinaire qu'un de mes gentilshommes rende à votre intendant la belle garniture que ma pupille ne peut ni ne veut accepter.

M. de Châteaubert répondit seulement par une inclinaison respectueuse.

— Vous ne reverrez plus Mlle de Vanvres?

— Je vous en donne ma parole, monseigneur.

— Vous n'en parlerez jamais?

— Je m'y engage.

— Elle vous aime, monsieur, je ne vous le cache pas; il faut que cet amour s'efface; vous ne ferez rien pour le raviver.

— Monseigneur peut compter sur moi.

— Il n'en sera donc plus question entre nous, monsieur le duc. Je suis heureux d'apprendre que vous avez au fond du cœur quelque coin secret où vous conservez le souvenir de cette bonne vieille douairière qui vous

aime tant. C'est une femme des anciens jours; je me la rappelle; je me rappelle vous avoir vu souvent au Palais-Royal, dans votre enfance, jouant dans la chambre de Madame, dont votre aïeule était l'amie. Soyez sûr que je ne l'oublierai pas; vous en avez déjà eu des preuves, et celle-ci ne sera pas la dernière, je vous en réponds.

Le prince se leva, ce qui était un congé; le duc salua profondément et sortit, plus étonné encore que fier de l'audience.

Le lendemain matin son intendant lui demanda ses ordres au sujet d'un écrin, apporté de la part de M. le Régent. Châteaubert s'en trouva fort embarrassé. A qui l'offrir, puisque personne n'en voulait; Mlle Florence n'eût pas été si difficile, mais M. le Régent l'aurait reconnu, c'eût été pour lui une révélation. Il voulait rompre toutes ses relations légères pour ne s'occuper que d'Emeraude, et celle-ci n'acceptait rien.

En revenant de Saint-Cloud la duchesse trouva Louison tout empressée sur le seuil de sa chambre.

— Vous ne devineriez jamais, madame, ce qui est arrivé en votre absence.

— Quelque malheur?

— Non pas, un trésor, un écrin.

— Pour moi?

— Oui, madame.

— Qui l'a apporté?

— M. Gaucher, de la part de M. le duc.

— Allons donc! Louison, tu déraisonnes.

— Non, madame, et madame va en être convaincue, car j'aperçois M. Gaucher, qui, au bruit du carrosse, se dirige de ce côté-ci.

En effet, M. Gaucher gratta.

— Madame la duchesse, dit-il en saluant de l'air d'un

homme chargé d'une importante mission, je suis chargé d'avoir l'honneur de vous remettre ceci.

Il lui présenta la boîte.

— Qui vous envoie?

— Monseigneur, madame.

— Ce présent vient de lui?

— Et de qui viendrait-il, madame la duchesse? qui aurait eu l'audace de m'en charger?

La dignité de Gaucher se révolta d'une pareille supposition.

— Ouvrez ces crochets.

Gaucher obéit, la duchesse examina longtemps et minutieusement les pierreries, elle se vantait d'être connaisseuse en joyaux.

— C'est très-beau, reprit-elle, les émeraudes sont d'une eau superbe, cela vaut plus de cent mille livres, mais je n'en veux pas.

— Comment, madame!

— Oui, vous pouvez remporter cette parure et la garder dans votre caisse, elle trouvera son emploi plus tard. Je vais vous donner une réponse pour votre maître.

Elle écrivit :

« Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu penser à moi pour vos belles émeraudes; je suis sensible à cette attention, pourtant je ne l'accepte pas. D'abord je déteste les émeraudes, ensuite j'ai l'habitude de porter des joyaux achetés pour moi : or tout le monde sait que vous avez pris cette garniture il y a plus d'un mois chez le joaillier de la cour. On vous l'aura renvoyée après quelque querelle, et je dois servir d'enseigne à votre dépit; ce serait une cruauté, conservez-les pour le raccommodement prochain, ou bien vous irez encore dépenser cent mille

livres inutilement. Je suis assez riche et assez parée des pierreries de votre maison et de la mienne; je n'ai pas besoin des miettes de vos déesses.

« N'apprendrez-vous donc pas à me connaître, monsieur, et devrais-je vous répéter que vous croyez parler à une autre ?

« Beaumanoir-Chateaubert. »

M. Gaucher prit la lettre, il ne fut jamais plus étonné dans toute sa vie.

A peine Mme de Châteaubert fut-elle seule, qu'un carrosse entra dans la cour et qu'on lui annonça M. le contrôleur général.

Son maintien était grave et cérémonieux; il n'avait plus rien de l'homme amoureux et empressé que nous avons vu jusqu'ici. Les laquais avancèrent des siéges et sortirent.

Ils ne s'étaient pas revus depuis le jour où la duchesse lui avait ôté tout espoir. Law avait d'autant plus ressenti cette douleur que tout se réunissait pour l'accabler. Les déceptions se multipliaient autour de lui et sa position devenait de plus en plus difficile. Si la banque avait élevé des fortunes spotanées, elle en avait détruit bien plus encore, surtout parmi les petits. Le mécontentement était général et ceux qui avait acclamé la puissance de l'Ecossais étaient les premiers et les plus ardents à l'accuser alors.

Mme de Châteaubert voulut entrer sur-le-champ dans son rôle d'amie et lui adressa quelques phrases de consolation, qu'il interrompit assez brusquement.

— Pardonnez-moi, madame la duchesse, et permettez-moi de m'excuser près de vous si j'ose encore aborder ce sujet qui vous déplaît, mais en ce moment il est néces-

saire. J'ai des torts graves à vous avouer, j'implore votre indulgence, avec une instance d'autant plus vive que cette indulgence doit servir vos intérêts.

— Elle vous est acquise d'avance, même sans intérêt, monsieur.

— Je vous aimais, madame, avec une passion et un dévoûment qu'aucune femme ne m'a jamais inspirés. Cet amour était assez complet pour me faire sacrifier mon devoir et la reconnaissance. J'espérais vous rendre service à votre insu, j'espérais sauvegarder votre maison, votre avenir, sans même vous donner le souci de les croire en péril, et j'eusse été trop heureux, trop payé par le repos que je vous aurais acquis.

— Il ne s'agit pas d'argent dans tout ceci, monsieur, nterrompit la duchesse avec hauteur.

— Non, madame, il s'agit d'amour, il s'agit de politique, il s'agit de M. le duc et de moi, voilà tout.

— M. le duc? qu'y a-t-il?

— On conspire depuis longtemps en France, madame; ni vous ni moi ne l'ignorions, nous en avons souvent parlé. J'ai voulu, pour vous, en savoir davantage, j'ai acheté des traîtres et j'ai tout appris.

— Comment, monsieur!

— J'aurais dû révéler à mon bienfaiteur les dangers dont il est entouré, mais il eût fallu perdre celui dont vous portez le nom. J'ai préféré veiller sur lui, j'ai préféré me consacrer moi-même au salut du royaume et au sien, jusqu'à ce que le dernier moment fût arrivé, espérant que M. de Châteaubert renoncerait de lui-même à des projets indignes de lui. Aujourd'hui, je ne puis plus retarder, la bombe éclatera dans quelques jours, dans quelques heures peut-être. Je *dois* avertir M. le Régent, et j'ai voulu auparavant vous donner la seule

preuve de mon dévouement que vous daigniez accepter : prévenez M. le duc sur-le-champ, demain matin tout sera connu, il n'a que cette nuit pour se dérober aux suites de ses faiblesses.

— Je ne vous comprends pas bien, monsieur : M de Châteaubert conspire ?

— Oui, madame, pour renverser M. le duc d'Orléans et donner sa place au duc du Maine.

— Vous en êtes sûr?

— J'ai payé ce matin cinquante mille livres la liste des conjurés.

— Eh bien, que faire ?

— Parlez à M. de Châteaubert, persuadez-lui de fuir, dites-lui qu'un carrosse attelé de quatre excellents chevaux l'attendra à neuf heures, ce soir, à La Chapelle, derrière l'ancien parc de Mme de Soubise; des relais sont préparés sur toute la route, il sera en Flandre avant qu'on ait pu seulement découvrir son départ.

— Ah! monsieur Law, ceci est grand, ceci est noble, je ne l'oublierai jamais.

— Trop heureux, madame, de vous épargner une inquiétude. D'ailleurs, c'est le rôle d'un ami. Ne vous occupez d'*aucunes provisions*, la berline en sera pourvue; depuis celles de la banque jusqu'à celles de la cuisine rien ne sera oublié.

L'Ecossais rougit en prononçant ces mots, lui accoutumé à tout acheter. Un sentiment vrai apprend les délicatesses.

— J'accepte, répliqua vivement la jeune femme; ma grand'mère et moi nous vous devrons tout, monsieur Law, si grâce à votre sollicitude, nous parvenons à sauver M. de Châteaubert. J'étais loin de m'attendre à un pareil aveu; je le savais bien fou, bien étourdi, bien liber-

tin, mais je ne lui croyais de torts qu'envers moi seule, et je les lui pardonnais; je n'ai jamais connu sa tendresse, je ne puis pas la regretter. Maintenant il va trop loin; arrêtons-le, et Dieu veuille qu'il profite de la leçon!

La duchesse ne paraissait pas autrement tourmentée; elle était plus touchée du procédé de Law que du danger de son mari, en apparence, du moins, car nul ne peut lire dans les cœurs.

— La question le plus difficile est de trouver M. de Châteaubert; j'ignore où il va, ses gens ne le savent pas, ou ils ont des ordres pour se taire. On ne voit chez le suisse que des grisons apportant des lettres; mes femmes m'ont même parlé d'un page nègre, habillé à la vénitienne; un homme aussi fertile en rendez-vous et en bonnes fortunes n'est pas aisé à saisir. Pourtant il le faut.

La duchesse allongea le bras et sonna.

— Qu'on fasse venir Bourgogne, ordonna-t-elle.

Bourgogne parut.

— Faites attention qu'il faut me répondre avec franchise, il s'agit d'une affaire d'urgence: savez-vous où est M. le duc?

— Madame...

— Répondez-moi, vous dis-je. Je n'ai pas besoin d'apprendre où il se trouve, mais seulement si vous pouvez le prévenir que je l'attends, que je veux lui parler le plus tôt possible.

— Je crois que oui, madame la duchesse.

— Allez donc et ne perdez pas une minute, le temps presse.

Lorsque le valet fut parti, M. Law prit congé; une grande responsabilité pesait sur lui jusqu'au lendemain où il devait découvrir ce complot, qui pouvait éclater avant, malgré les promesses des traîtres qui l'avaient vendu.

— Je risque tout pour vous, madame; mais je reste sur la brèche, en sentinelle, jusqu'à demain matin. M. le Régent est à Saint-Cloud; il reviendra ce soir, comme de coutume, fort tard, pour le souper du Palais-Royal, et je n'aurai pas la liberté de lui parler d'affaires. Demain, à son réveil, il saura tout.

Il restait donc environ dix-huit heures pour agir.

Après le départ de Law la duchesse se mit à son bureau, avec un calme qui aurait fait peu d'honneur à son amour conjugal, si quelqu'un en eût été témoin. Elle écrivit une longue lettre qu'elle cacheta et qu'elle mit dans sa poche, ensuite elle traça quelques mots dans le petit livre dont nous avons parlé; puis elle regarda la pendule et sa montre et ne put retenir un sourire en murmurant.

— Il tarde bien!

M. de Châteaubert ne revint à l'hôtel qu'à plus de sept heures. Il entra chez sa femme tout effaré.

— Vous aviez besoin de moi, madame, pour une affaire qui ne souffrait aucun retard: me voici, c'est grave, apparemment?

— Si grave, monsieur, qu'il s'agit de votre tête et de la mettre à l'abri.

— Je ne comprends pas, madame.

— Monsieur, vous vous êtes laissé entraîner hors de votre devoir; grand chambellan du roi de France, vous avez conspiré contre lui. Tout est découvert, un ami m'a prévenue; M. le Régent ne le saura que demain matin, vous avez donc devant vous plusieurs heures; votre fuite est préparée; pendant votre absence nous tâcherons d'arranger vous affaires pour le mieux.

Elle lui transmit en quelques mots les instructions laissées par M Law, sans le lui nommer toutefois.

Le duc l'écouta et ne montra aucune émotion; il ne l'interrompit point.

— Peut-on savoir, madame, quel est le haut personnage qui vous a si bien instruite?

— Non, monsieur, cela ne se peut pas.

— Faites attention, madame, que votre avis a plus ou moins de valeur, suivant la bouche qui l'a donné, et que ce n'est pas la curiosité qui m'anime.

— Monsieur, vous ne trahirez rien de tout ceci?

— C'est me faire injure que de le supposer, madame.

— Monsieur, l'avis vient de M. Law.

Le duc resta pensif.

— Et demain matin M. le Régent aura cette liste; votre nom est en tête.

Le duc fit deux tours par la chambre.

— Il est inutile d'appeler personne; pendant que vous ferez une revue de vos papiers, je jetterai dans un coffre les objets les plus nécessaires à votre voyage. Si vous courez bien, comme vous devez le faire, vous aurez passé a frontière avant vingt-quatre heures.

— M. Law n'entend rien en conspirations ni en fuite; si les choses continuent cependant, il fera bien de s'instruire, il en aura besoin. Ce n'était pas une berline à quatre chevaux qu'il me fallait, c'était une monture pour moi et une pour mon laquais; il me prend pour un contrôleur général embarrassé. Si je voulais profiter de son offre, elle me perdrait.

— Vous n'en profiterez point?

— Non, madame, elle est inutile.

— Vous ne conspirez pas?

— C'est mon secret, madame, et vous me permettrez de le garder moi-même.

— Monsieur, dit fièrement la duchesse en se levant,

une Beaumanoir est un gentilhomme, ce me semble, et sa foi est aussi sûre que la vôtre. Je n'avais pas besoin de devenir duchesse de Châteaubert pour apprendre les lois de l'honneur.

— Pardon! madame, c'est vrai, j'ai tort, j'en conviens humblement.

— Mais vous gardez votre secret?

— Du moins tout ce qu'il n'est pas indispensable que vous sachiez. M. le Régent ne recevra pas cette lettre demain matin, parce que M. le Régent n'est pas à Paris, et quand il y reviendra, personne n'aura plus à le craindre.

— Où est-il?

— Cela rentre dans le secret que je garde d'après un serment juré, madame; j'en ai dit assez pour vous rassurer, et vous ne voudrez pas m'en demander davantage.

— Comment, M. le Régent n'est pas à Paris? Il est à Saint-Cloud, je le sais, il en reviendra ce soir, pour le souper du Palais-Royal.

— Il n'en reviendra pas. Maintenant, madame, ne vous inquiétez plus, je suis forcé de vous quitter, les affaires m'accablent, je devrais être en dix endroits à la fois, sans compter le coucher du roi, auquel je ne puis absolument manquer ce soir. Faites remercier M. le contrôleur général, et n'ayez plus de craintes. Je vous demande seulement que M. Law ignore complétement le voyage de son auguste maître; s'il l'apprenait, c'est pour tout de bon que vous risqueriez ma tête. Je suis très-reconnaissant de votre sollicitude, et je ne sais comment vous le témoigner.

Le jeune homme rentra dans sa chambre et s'y enferma. Il relut attentivement une lettre écrite en chiffres, et s'assura que le fameux mot de passe : *Séville*, y était

bien aux places indiquées. Il n'avait donc rien à craindre et il devait agir, d'après l'ordre donné, passer la nuit aux Tuileries et n'enlever Louis XV que le lendemain, un peu avant le lever de l'aurore. A cette heure, tout dormait au château, le jeune monarque lui-même pourrait être emporté dans une voiture et ne pas se réveiller. Mme de Ventadour, la gouvernante, fort joueuse, se couchait très tard et serait dans son premier sommeil, elle avait conservé l'habitude de rester encore près de lui pendant quelques mois, il venait seulement de passer aux hommes.

Ces raisons réunies, et probablement d'autres qu'on n'exprimait pas, avaient fait remettre l'expédition au lendemain matin.

M. de Châteaubert, très certain de ce qu'il devait faire, quitta son épée de cour et en prit une autre, dont l'apparence était la même, mais dont la lame était meilleure. Il cacha dans sa poche un excellent poignard, et demanda son carrosse de gala pour se rendre aux Tuileries. Il en sortirait sans éveiller aucuns soupçons, ses livrées étant bien connues. Il avait désigné d'avance les laquais qu'il comptait prendre, ce qu'il ne faisait point d'ordinaire; cette précaution était indispensable en la circonstance où il se trouvait.

Une demi-heure après, il courait vers le palais au grand trop de ses chevaux.

Nous pénétrerons de nouveau dans la mansarde de Pierre Lafont, rue Montmartre, et nous le retrouverons entouré d'une grande quantité de lettres et de papiers, dont il faisait le dépouillement et qu'il brûlait après en avoir pris connaissance. Sa physionomie était sérieuse, pourtant rien ne révélait chez lui l'agitation d'un homme pour qui l'on joue en ce moment une partie suprême.

Un monceau de cendres s'élevait déjà dans la chemi-

née : suivant son habitude, il ouvrit la fenêtre et les dispersa dans l'air. Il vit en ce moment passer une forme indécise au fond de la petite cour, il lui sembla reconnaître la visiteuse encapuchonnée que nous avons déjà vue deux fois dans sa maison. Pour s'en assurer, il courut à la porte et lui entendit monter l'escalier très-vite.

Elle était à peine à la moitié que des pas se mêlèrent aux siens, des pas plus lourds, plus sûrs et plus impérieux. Un homme passa près d'elle dans l'obscurité et la heurta, elle ne se plaignit point, il continua sa route et il entrait dans la chambre de Pierre avant qu'elle fût revenue du choc qu'elle avait reçu.

C'était Tulaisne.

— Ma foi! dit-il en riant, je crois bien avoir renversé une vieille dévote sur l'escalier, pour arriver plus vite, car je n'ai qu'un instant. C'est quelque voisine, je prends ses malédictions pour moi.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Porto Carrero est parti ce soir, il emporte toutes les dépêches. J'ai vu le comte, il ne lui a pas remis les siennes, c'est un homme prudent. En cas de découverte, nous et les nôtres, nous sommes à l'abri.

— Je n'en suis pas sûr, le comte peut nous tromper.

— Certes, il nous trompe, mais pas à ce sujet. D'ailleurs, en ce moment, il n'est à nous qu'à moitié, la belle Carmen, la folle! ne lui laisse ni paix ni repos. Elle ne lui dit pas tout à fait qu'elle en aime un autre, elle le lui montre si clairement qu'il est forcé de le voir. Qu'a donc ce Châteaubert pour se faire adorer de toutes les femmes?

— Il a ce que les femmes adorent, il est jeune, il est beau et il est perfide comme elles.

— Ainsi vous n'avez pas d'ordres à donner?

— Aucun ce soir; demain, à quatre heures, à votre poste.

— Oh! nous y serons.

Le baron redescendit l'escalier aussi vite qu'il l'avait monté; il n'y rencontra personne et pensa que la dévote était rentrée chez elle.

Cependant Pierre ne ferma par la porte, il attendit que le bruit des pas de Tulaisne s'amortît; lorsqu'il fut dans la rue, et qu'on n'eut plus à craindre son retour, la femme encapuchonnée sortit d'un enfoncement et entra.

Elle tira de sa poche une lettre toute prête, la remit à Lafont et resta près de lui, les yeux fixés sur son visage, que la lumière éclairait en plein. A mesure qu'il lisait, la terreur et la stupéfaction s'y peignaient, il ne put retenir une exclamation. La femme demeura impassible.

Sa réponse fut écrite avec la violence de l'emportement. La lettre qu'il avait lue fut jetée au feu, avec celles qui brûlaient déjà. L'étrangère la lut vite aussi, et aussitôt elle partagea son anxiété et ne put s'empêcher de l'interroger vivement.

— Il n'y a pas un instant à perdre, répondit Pierre, oubliant leur prudence habituelle; partez vite, je ne puis vous accompagner, il faut que je le retrouve; peut-être arriverai-je trop tard; ne sortez pas de chez vous : si j'ai quelques nouvelles, vous les saurez aussitôt par le moyen ordinaire.

L'inconnue ne fit aucune réponse, elle s'enveloppa davantage dans son coqueluchon et descendit l'escalier en courant, au risque de se rompre le cou. A la porte, elle retrouva un homme qui se promenait aux étoiles, elle lui fit un signe, il la suivit, et tous les deux disparurent.

Pierre Lafont se hâta de prendre son manteau, son chapeau d'aventures et le même masque dont il s'était

servi à la réunion du souterrain. Il sortit bientôt aussi, s'achemina vers la maison du drapier, aux piliers des Halles, et ne fit aucunes mauvaises rencontres, fait assez rare dans ce quartier populeux, à une époque où la police brillait par son absence.

On lui ouvrit après qu'il eut frappé d'une certaine façon, bien que toute la famille fût couchée.

— Il me faut cent hommes dans une heure, dit-il.

— Nous les avions, mais le contre-ordre a été donné.

— N'importe, il est indispensable que vous les trouviez.

— Où se réunit-on?

— Ici.

— Dans ma maison?

— Non, autour des piliers et sous les voûtes.

— Si on nous interroge?

— Ne soyez pas plus de trois ensemble au plus, et causez tout haut du prix des denrées, ou des intérêts de votre commerce..

— Très-bien; d'ailleurs les alguazils sont couchés; ils n'osent guère venir par ici isolément. Le signal pour se réunir?

— Je vous le dirai, j'attends dans votre chambre. Eveillez vos fils et qu'un d'eux reste avec moi, j'ai besoin de l'interroger, j'ai grand'peur d'avoir laissé échapper le fil de la trahison, et alors la France et le roi sont perdus.

— Dieu nous en préserve! murmura le drapier en s'éloignant.

XXVI

Un Couvent.

Ceux qui emportaient M. le Régent prenaient peu de précautions pour ne pas le heurter aux branches; leur seule préoccupation était de marcher vite et de s'éloigner le plus tôt possible d'un voisinage dangereux. Ils rejoignirent la grande route, où un carrosse bien fermé, attelé de quatre chevaux vigoureux, les attendait.

Le prince fut déposé sur la banquette du fond; il poussait des cris de fureur, interceptés par son bâillon, et qui ressemblaient à des murmures; ses ravisseurs s'en amusaient infiniment et ne se gênaient pas pour le laisser voir.

Lorsqu'on fut en marche, Tulaisne, qui dirigeait la bande, dit à Son Altesse qu'on ne comptait lui faire aucun mal, qu'il s'agissait seulement de certaines questions gouvernementales à traiter tranquillement et impartialement.

— Dans les salons du Palais-Royal et de Saint-Cloud, Votre Altesse Royale n'eût pas vu les choses du même œil que dans notre modeste asile : nous l'enlevons donc uniquement pour être parfaitement d'accord avec elle et lui éviter toute discussion. La chose terminée, nous lui adresserons nos excuses et nous la prierons de vouloir bien retourner au lieu d'où elle vient.

Les yeux de Philippe d'Orléans eussent pulvérisé le drôle, s'ils en eussent eu la puissance.

— Maintenant, monseigneur, je souffre pour vous de ce que vous endurez; ne faites pas un bruit, inutile, du reste, car nous sommes en force, bien armés, et nous ne traversons que des endroits déserts. Je vous ôterai alors votre bâillon et je vous délierai les mains.

M. le Régent était fort sanguin, la colère l'étouffait; il fit un signe d'assentiment entrevu dans l'abscurité.

— Avant toutes choses, n'oubliez pas ceci, continua le baron placé en face de lui : au premier cri, au premier geste, je vous fais sauter la cervelle.

Il lui montra un pistolet qu'il tenait à la main.

Quelques secondes après, le bâillon et les liens furent détachés. M. le duc d'Orléans était d'une bravoure tranquille et réfléchie que ses ennemis mêmes ne lui discutaient pas.

— Je n'ai pas peur de vous, reprit-il aussitôt qu'il fut moins ému; et votre pistolet ne m'empêcherait pas d'appeler au secours, si je ne préférais vous voir venir jusqu'au bout. Des cuistres de votre espèce n'asassisinent pas le Régent de France, ils se le font payer, et l'on ne vous payera point, si vous ne me livrez pas tout entier. Je vous connais, vous le devinez bien, faites-moi donc grâce de rodomontades : où allons-nous?

— Monseigneur le verra, balbutia Tulaisne, déconcerté par cette manière, à laquelle il était loin de s'attendre, et intimidé malgré lui par le ton d'autorité du prince.

— Faisons-nous un long voyage?

— Deux ou trois lieues tout au plus.

— C'est bien. Je puis dormir, je suppose.

— A votre aise, monseigneur; sur ma parole vous êtes en sûreté.

— Sur ta parole! J'aimerais mieux une autre garantie. J'ai celle de Dieu, heureusement.

Le silence se rétablit dans le carrosse; soit que M. le duc d'Orléans dormît ou non, il ne prononça plus un mot, et les coquins n'osèrent pas le troubler. Tout prisonnier qu'il fût, il leur imposait un respect involontaire.

On roula plus longtemps que Tulaisne ne l'avait annoncé, et à la fin sur une chaussée pavée. Personne n'en fit l'observation.

Lorsque le carrosse s'arrêta, la portière fut ouverte brusquement, une tête se montra et derrière plusieurs autres apparurent.

— Est-ce fait? dit-on.

— Oui, voilà Son Altesse Royale

— C'est affaire à vous.

Le baron sauta à bas du carrosse.

— Si Monseigneur veut descendre?

— Parbleu! il le faut bien, répliqua le Régent, qui avait repris sa sérénité. J'aime mieux cette façon d'aller que vos porteurs, ils m'ont écorché le visage, les mains, et déchiré mes dentelles.

Il se trouva dans une grande cour plantée d'arbres, comme un promenoir, et à côté d'un vaste édifice qui lui fit l'effet d'un couvent. En un coup d'œil, il eut tout vu. Les murailles étaient hautes et presque fortifiées; quelques hommes masqués l'entouraient; les ravisseurs l'étaient aussi.

Quand il parut, l'habitude du respect innée en ce temps-là courba tous les fronts. Le prince ne daigna pas s'en apercevoir et entra couvert dans une immense salle, où on l'introduisit et où une vingtaine de personnes, masquées également, étaient réunies.

Tous se levèrent à son aspect.

— Pas tant d'hommages, messieurs, et plus d'obéissance. De quoi s'agit-il? que me voulez-vous?

— Monseigneur, nous désirons...

— Je ne parle pas à des masques, messieurs, mais à des visages. Si vous voulez que je vous écoute, montrez-moi ceux à qui je m'adresse, autrement vous ne m'arracherez pas un mot.

Cette difficulté n'avait pas été prévue, elle les interloqua. Le Régent seul était assis, tous restaient debout, ils se réunirent en groupe, assez loin de la cheminée, et causèrent à voix basse; il les regardait attentivement et d'un air de mépris qu'il ne songeait pas à dissimuler.

Après un colloque assez court, deux hommes se détachèrent et vinrent à lui.

— Votre Altesse est-elle bien décidée à n'accepter aucune conférence sans la condition qu'elle a imposée?

— Complétement.

— Même si on lui disait qu'elle restera entre nos mains en ôtage jusqu'à ce qu'elle ait cédé?

— Oui; d'ailleurs, je n'en croirais rien, je suis trop sûr qu'avant demain matin je serai libre ou mort. On me cherchera au jour, si l'on ne m'a vu ni à Paris ni à Saint-Cloud. Vous n'avez affaire, mes drôles, ni à un enfant ni à un fou. Je me suis laissé prendre à votre piége, car je ne m'y attendais pas, maintenant je m'attends à tout et je suis sur mes gardes. Hâtons-nous, ne finassons pas, il me tarde de rentrer chez moi. Bas les masques! et que voulez-vous?

Les deux envoyés ôtèrent leurs masques et lui montrèrent des visages tout à fait inconnus.

— Je ne vous ai jamais vus, très-bien! je m'en doutais; et les autres?...

— Les autres ne conféreront point avec Votre Altesse : ils peuvent donc rester masqués.

— Qu'ils sortent alors.

Le Régent semblait aussi à son aise qu'au Palais-Royal et donnait des ordres avec la même certitude d'être obéi; en effet, tous se retirèrent dans la pièce précédente, mais la porte resta ouverte.

— A présent, messieurs, parlez.

Le prince dominait la situation, la moindre incertitude, la moindre hésitation, l'eussent perdu.

— Monseigneur, il s'agit d'abdiquer la régence.

— Vraiment! Vous allez droit au but, monsieur, j'aime cela, vous ne laissez pas languir les gens. Avez-vous l'honneur d'être gentilhomme?

— Non, monseigneur.

— Je m'en doutais. Un gentilhomme ne m'eût pas adressé une proposition aussi saugrenue; il eût su qu'un serment prêté devant une nation et au lit de mort d'un roi est sacré. Je ne puis pas plus renoncer à la régence qu'une sentinelle ne peut abandonner son poste. Voilà déjà un point débattu, il est impossible. Ensuite?

— Mais, monseigneur, ceci est le fait capital, le reste en découle.

— Ramenez-moi donc alors, car il n'est pas besoin de discuter davantage. D'abord, pourquoi voulez-vous m'enlever la régence? Est-ce afin de vous en emparer? Comptez-vous l'exercer vous-mêmes?

Rien ne peut rendre le regard dont ces paroles furent accompagnées.

L'autre homme n'avait pas encore parlé, il se contenait à grand'peine, il ne fut plus maître de lui et s'avança brusquement. M. le Régent ne les avait pas fait asseoir, ils n'osèrent pas prendre des siéges.

— Vous nous raillez, monseigneur, et votre rang vous met, croyez-vous, à l'abri des représailles. Vous vous êtes trompé, vous allez entendre de moi la vérité, je ne vous

la farderai pas, vous verrez ensuite ce qu'il vous reste à faire, car toute la saine partie de la nation vous parlera par ma bouche. Non pas vos gens de cour, toujours en adoration devant le pouvoir, mais les bourgeois, le peuple, les provinces que la misère dévore et dont les plaintes n'arrivent jamais jusqu'à vous.

— Si vous venez au nom du peuple, soyez les bienvenus, messieurs, je ne l'ai jamais repoussé.

— Eh bien, monseigneur, écoutez donc et pardonnez-moi. Je serai obligé d'être brusque, je vous blesserai, je le dois, ce n'est pas un bouquet de roses que je vous présente, c'est un calice amer qu'il vous faut boire : ne détournez pas la tête quand il s'approchera de vos lèvres.

Il se tut comme pour attendre une réponse, le prisonnier n'en fit aucune.

— Vous avez eu de grands malheurs, continua-t-il alors; à tort ou à raison, la nation française vous accuse de plusieurs crimes...

— Vous perdez le respect, monsieur.

— Vous m'entendrez, monseigneur. Les Français aiment leurs rois, le peuple de Paris particulièrement était dévoué à Monseigneur et aux princes ses enfants; ils ont disparu tous presque ensemble...

Toutes les voix se sont élevées contre vous.

— Monsieur, c'est affreux ; vous savez bien que cela n'est pas vrai.

— Cela n'est pas vrai, soit, je l'admets, mais la foule ne l'admet pas, mais elle crie vengeance contre vous; elle vous accuse ; elle vous hait, elle vous repousse. Elle tremble de savoir son roi entre vos mains, et tant que vous exercerez le pouvoir en son nom, elle s'attendra à vous le voir usurper.

— C'en est assez, monsieur, vous avez lu La Grange.

Chancel et ses Philippiques, passons. Si je vous permets de continuer, vous allez me débiter des abominations que je n'entendrai pas de sang-froid ; je vous en avertis, j'ai mon épée. Nous verrons si quelqu'un d'entre vous aura l'audace de désarmer le neveu de Louis XIV, le petit-fils de Henri IV.

Le Régent ressemblait à son aïeul, on le sait; il s'était levé dans une attitude pleine de noblesse : la main sur son épée, son œil étincelait, il lui ressemblait davantage encore.

— Passons vos griefs, vous dis-je, je les admets; que voulez-vous?

— On vous l'a dit, monseigneur : votre signature au bas d'un acte tout préparé, où vous renoncez à la Régence.

— En faveur de qui?

— Ceci est notre secret.

Le Régent haussa les épaules.

— En vérité, dit-il d'un ton méprisant, vous êtes d'étranges conspirateurs. Vous ne me connaissez pas, si vous croyez qu'on me trompe et qu'on m'intimide! Vous êtes ici une poignée d'hommes sans nom, pas un de vous n'est un seigneur; vous n'avez ni soutiens, ni consistance, et vous croyez pouvoir changer la face du pays en me faisant peur comme à un enfant ou à un lâche. Je n'entends rien; je n'écoute rien; je ne peux vous forcer à me rendre la liberté, mais vous ne me forcerez pas non plus à des actes indignes d'un prince et d'un gentilhomme. C'est fini, qu'on ne m'en parle plus.

— Eh bien, on se passera de vous, demain matin votre déchéance sera prononcée, votre successeur nommé, et ces *cuistres* que vous méprisez tant seront les maîtres de votre sort. Ah! nous sommes une poignée d'hommes sans consistance et sans nom! Votre gouvernement est si

habile qu'il ignorait même notre existence comme conjurés. Cependant la cour, l'armée, lav ille, la France entière est avec nous. Ceux qui vous approchent de plus près sont nos complices; cette nuit même le roi sera en notre pouvoir comme vous, livré par ses officiers, qui sont des nôtres.

— Le roi ! s'écria le Régent en pâlissant.

— Oui, monseigneur, le roi sera aux mains de son peuple, gardé par lui, remis par lui à son nouveau tuteur; vous apprendrez ainsi qu'on peut compter avec nous, et que nous ne sommes pas de si petits compagnons, puisque nous avons fait tout cela.

Le Régent ne l'écoutait plus, il réfléchissait; l'affaire devenait sérieuse, ils osaient s'attaquer à la personne du roi, dont il répondait, dont il était responsable envers l'Europe et envers la postérité; son sang bouillait dans ses veines, en face de son impuissance. Seul contre cinquante, que pouvait-il faire? Sa mort ne le justifierait pas, on trouverait moyen de la flétrir. Il essaya d'user de ruse.

— Et si je signe, qu'arrivera-t-il?

— On vous traitera avec les plus grands égards; cette maison vous servira de résidence et l'on vous reconduira au Palais-Royal aussitôt après que le nouveau Régent sera établi et que votre présence ne sera plus un embarras.

L'autre délégué avait suivi sur la physionomie du prince toutes ses impressions; il y lut le découragement qui l'animait en prenant l'acte des mains de son collègue.

— Signez, monseigneur, dit-il, je vous rends libre sur-le-champ.

M. le duc d'Orléans le regarda dans les yeux; probablement il ne fut pas content de cet examen, car il repoussa la plume.

— Non, monsieur, je ne signerai pas.

L'homme se recula sans indignation, il était deviné et n'eut pas la présence d'esprit de se défendre.

Le silence régna quelques instants; depuis qu'on avait annoncé l'enlèvement du roi, Philippe n'était plus le même, il ne s'agissait plus de lui seul; tous les historiens rendent justice à son attachement pour son neveu; ils nous ont dépeint ses soins, ses attentions, sa tendresse. Il lui donnait les marques extérieures de son respect et ses désirs étaient pour lui une loi.

Aussi Louis XV lui conserva-t-il toute sa vie un souvenir d'affection. Il n'accepta pas l'opinion générale de son siècle sur son compte et le défendit toujours.

M. le duc d'Orléans ne voyait aucune chance pour sortir d'affaire. Ces hommes, en lui dévoilant leurs plans et leurs moyens d'exécution, lui montraient clairement qu'ils ne le craignaient pas. Ils avaient évidemment pris leurs mesures, ils étaient tranquilles sur son compte et connaissaient son impossibilité d'agir.

— Si je m'élançais sur eux l'épée à la main, en leur ordonnant de me livrer passage!... pensait-il. Ils me tueraient, ou plutôt ils me désarmeraient, et je me donnerais un ridicule inutile. Que faire?

Il se jeta découragé sur son siége; les deux hommes se reculèrent jusqu'au fond de la pièce.

Quelque temps après des frères lais apportèrent une table somptueusement servie, mais à un seul couvert. Le prince ne reconnut les moines qu'à leur tournure, tous portaient une longue robe mi-partie noire et grise, et tenue par une corde, sans aucuns signes particuliers.

Il voulut refuser ce repas, mais il songea qu'il avait besoin de force et se laissa servir. Pour lui ôter toute inqué-

tude, celui qui était le chef goûta chaque plat avant de le lui présenter.

La table emportée, le même homme qui avait porté la parole proposa au prince de le suivre dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Il aurait l'honneur d'y passer la nuit auprès de lui pour veiller à une santé si précieuse, et se tenir prêt à exécuter ses ordres.

— C'est-à-dire que vous êtes un geôlier, monsieur, vous en avez la figure. Ah çà! c'est donc sérieux? Dubois m'avait répété qu'on conspirait, mais je ne pouvais croire les Français assez fous pour cela.

— Ils vous semblaient trop heureux, monseigneur, pour désirer une autre condition.

— Allons donc à cette chambre, puisqu'il le faut. J'ai besoin d'air en me couchant, on me permettra d'ouvrir la croisée.

— D'autant plus volontiers que Monseigneur verra un magnifique parterre qui ressemble à tous les parterres de couvents possibles et qu'il ne reconnaîtrait pas celui des Minimes, des Carmes, des Augustins, des Dominicains, des Frères ..

— Assez, monsieur, je ne suis pas accoutumé à tant de liberté de la part de mes gens. Je vous suis.

Une porte située à l'extrémité de la salle s'ouvrit devant lui, il entra dans une fort belle chambre, meublée au temps de François Ier ou de Henri II. Le lit et les bahuts de bois sculpté semblaient avoir été placés la veille. On lui avança un grand fauteuil, surmonté d'une mitre et d'un chapeau de cardinal. On s'informa s'il voulait veiller encore, ou s'il fallait procéder à sa toilette de nuit, tout cela avec un calme, un sang-froid indiquant une tranquillité parfaite et une habitude à établir.

— Allons! décidément ils y tiennent et me voilà prisonnier. A la grâce de Dieu! mais le roi! le roi!

On le laissa bientôt seul avec son gardien; il ne daigna lui accorder ni une parole, ni un regard, et s'établit près d'une table où se trouvait un livre. Il l'ouvrit : c'étaient les *Confessions de saint Augustin.*

— Voici un pécheur comme moi que Dieu a converti, se dit-il : voyons si je puiserai chez lui de la patience.

Il lut, mais son esprit était ailleurs; il écoutait tous les bruits, malgré lui il conservait une lueur d'espérance : on le chercherait, on le découvrirait; Dubois savait tout, il connaissait ce nid de conspirateurs, il le surveillait sans doute, il le ferait fouiller et l'on arriverait à la délivrance. Pourtant ces gens-là avaient l'air très-sûrs de leur fait!

— Tous ceux qui conspirent, pensait-il ensuite, sont mécontents, ils ont un but d'ambition : si j'essayais d'acheter celui-ci! Il préférerait peut-être une certitude aux éventualités de ses complices. Voyons un peu.

Il appela.

— Monsieur, je m'ennuie ici, j'en voudrais sortir : que désireriez-vous pour cela?

Le gardien prit la plume et la lui présenta.

— Voilà, monseigneur.

— Eh! vous savez bien que c'est impossible! c'est pour vous, pour vous seul. Je vous le demande très-sérieusement, que voulez-vous?

— Rien, monseigneur.

— Que le diable vous emporte! Comment, vous êtes incorruptible! Pourquoi conspirez-vous alors?

— Pour le bien de tous, pour mon pays.

— Ah! mon cher monsieur, s'écria le Régent, par ma foi! je vous tiens : si je vous offre deux cent mille livres,

vous allez me relâcher tout à l'heure; on n'a plus de ces vertus-là, et je ne vous crois point.

L'homme se déconcerta un peu, mais il se remit très-vite.

— Voulez-vous ces deux cent mille livres? on a beaucoup de choses avec cela et c'est plus sûr que les conspirations, croyez-moi. Je vais vous signer un bon sur M. Law.

— Sur les brouillards du Mississipi, monseigneur : ils enrhument ceux qui s'y exposent, et je crains fort les rhumes, je vous en préviens.

— Me conduirez-vous hors d'ici?

— Votre Altesse me donnera-t-elle sa parole que je ne serai point inquiété?

— Inquiété par qui?

— Par mes amis apparemment. Ils tiennent le pouvoir à l'heure qu'il est, leur succès est assuré, et si je cédais à vos prières ou à vos offres... je pourrais en être le mauvais marchand.

Le prince eut un mouvement d'humeur; cependant, il ne désespéra pas de réussir. Cet homme était plus fin qu'il ne supposait, et il fallait d'autres batteries pour l'atteindre.

Pendant qu'il cherchait une entrée en matière, il lui sembla entendre du bruit dans la maison, les portes s'ouvraient et se fermaient, on marchait vivement, des voix s'élevaient comme dans une discussion, il se passait certainement quelque chose d'inusité. Le prince eut le bon esprit de ne pas le remarquer et de ne s'en préoccuper nullement en apparence. Son gardien écoutait avec une anxiété croissante.

— Ah! ah! dit le prince indifféremment, vos moines chantent de drôles de vêpres.

Le geôlier courut à la porte et mit le verrou.

— Ah! pour ceci, monsieur, il n'en sera rien; nous sommes seuls ici, vous m'obéirez, je le jure, et je vous ordonne d'ôter ce verrou; dussé-je vous y contraindre, vous le ferez.

— Je vous demande pardon, monseigneur, mais, bien que je ne sois pas gentilhomme, je tiens à mon serment : j'ai juré de vous garder ici jusqu'à demain.

— Et moi j'ai juré que vous ne me garderiez pas, répliqua le prince en le repoussant rudement et en ouvrant la porte toute grande. Ici! ici! continua-t-il; si l'on me cherche, me voici, amis ou ennemis, je vous attends!

La grande salle était déserte, ce qui étonna singulièrement le gardien; il croyait le poste défendu. M. le duc d'Orléans marchait toujours, l'épée à la main; son *ombre* le suivait, en protestant contre son indépendance; le bruit se faisait dans une pièce voisine, où l'on disputait. Le Régent se dirigeait de ce côté, lorsqu'un homme en sortit brusquement :

— Je vous dis, moi, qu'il est ici, s'écriait-il, et je le trouverai.

— Me voici, monsieur, vous n'avez pas besoin d'aller bien loin pour cela.

La physionomie de Pierre Lafont, — c'était lui, — exprima une vive joie.

— Ah! s'écria-t-il, monseigneur, c'est vous! le ciel en soit loué!

— Venez-vous en libérateur, monsieur, ou comptez-vous me demander mon épée? Il ne sera pas facile de me l'arracher, je vous en réponds.

— J'ai ici un carrosse et une force suffisante pour reconduire Votre Altesse aux Tuileries, où sa présence est nécessaire, après que nous aurons eu ensemble tou-

tefois un moment d'entretien : daignerez-vous me l'accorder?

— Vous parlez de façon à ce qu'on ne vous refuse pas, monsieur, vous ne ressemblez pas... Eh bien! diable, où est-il donc?

Le gardien avait disparu.

— Prenez garde, monsieur, continua le prince, ils sont assez nombreux, les traîtres ici, sans compter les moines, dont ma maison est payée pour se défier, depuis Jacques Clément et Ravaillac, leurs élèves.

Quelques conjurés avaient suivi Pierre; l'un d'eux assura qu'ils étaient entièrement maîtres de la situation, que les rebelles s'étaient enfuis.

— Tant mieux et tant pis! messieurs, je ne reconnaîtrai pas les gens masqués; quant à ceux qui m'ont montré leurs visages, je leur pardonne, j'aime le courage, moi, même lorsque l'éducation lui fait défaut. Suivez-moi dans ma chambre.

Pierre Lafont marcha derrière lui, en donnant l'ordre de garder sévèrement l'entrée. Le prince se jeta sur un siége, et, dès qu'ils furent seuls, il lui dit :

— Je vous écoute, monsieur.

— Monseigneur, sans vous en douter, vous êtes depuis longtemps entouré d'un vaste réseau de conspirations, ayant des ramifications dans toutes les classes et dans tous les pays. Je suis un des chefs et un des plus ardents, je l'avoue.

— Je tombe de fièvre en chaud mal, répondit le Régent, souriant sans la moindre inquiétude. Mais vous avez l'air d'un honnête homme, monsieur, et l'on peut s'expliquer avec vous. Ensuite ?

— J'avais médité de vous enlever la régence et de la donner à un conseil composé des hommes les plus émi-

nents du royaume, sous la surveillance de tous les princes du sang.

— C'eût été la cour du roi Pétaud; vous sauriez cela, si vous aviez assisté seulement une fois au conseil.

— Mais ce que je n'ai jamais voulu, monseigneur, c'est de livrer le roi et la royauté à l'Espagne, et c'est ce qu'avaient décidé les misérables qui vous ont conduit ici.

— Vraiment?

— Oui, monseigneur; vous ne me croyez pas, et pourtant je parle vrai.

— Vous reniez donc vos complices?

— Non-seulement je les renie, mais, aussitôt que j'ai été prévenu, j'ai songé à vous arracher de leurs mains.

— Je vous rends mille grâces en échange, monsieur.

— Je ne vous aime pas, monseigneur, je ne veux pas faire l'hypocrite auprès de vous. Depuis la mort du feu roi, je n'ai eu d'autre occupation que de vous nuire et de vous renverser; si je n'ai pas réussi, ce n'est pas que j'aie rien épargné pour cela.

— Que vous ai-je donc fait, monsieur... Comment vous appelez-vous? Vous me le direz bien, puisque vous êtes en train d'avouer.

— Plus tard, monseigneur; il ne s'agit pas de moi dans ce moment-ci : il s'agit du roi et du royaume. Je ne vois qu'un moyen de les sauver, en l'extrémité où ces traîtres les ont mis, c'est de se rallier à vous, l'autorité établie. Je le fais loyalement, sans arrière-pensée, en vous suppliant d'écarter de vous les mauvais conseillers, cet homme surtout, ce Dubois, la honte de votre gouvernement; en vous conjurant à genoux de protéger ce frêle enfant, votre roi, le fils d'une nièce que vous avez aimée, dont vous pouvez faire un grand monarque, en lui donnant de grands exemples et de nobles conseils.

Souvenez-vous que vous êtes du même sang, du plus héroïque, du plus généreux de l'univers; montrez-vous digne de vous-même, et tous nous fléchirons le genou devant vous, comme je le fais en ce moment, pour vous remercier d'avoir exaucé nos vœux.

M. le Régent avait de bons instincts, je l'ai dit souvent, certaines cordes vibraient toujours chez lui, lorsqu'on savait les toucher. Il se sentit ému; la physionomie ouverte du prince exprimait si bien la loyauté, que Pierre lut dans son cœur comme dans un livre; le Régent le releva, lui tendit la main.

— Monsieur, je le répète, vous êtes un honnête homme, vous me donnez d'excellents conseils, je les suivrai, je vous le promets, et vous serez content de moi. Mais on m'a parlé d'un enlèvement du roi, c'est à cela qu'il faut parer sur-le-champ, le reste viendra ensuite.

— Le contre-ordre a été envoyé dès hier. Votre Altesse n'a rien à craindre à cet égard.

— C'était donc vrai?

— Oui, monseigneur, mais sans danger; c'était une mesure ordonnée par moi, pour mettre notre cher Sire à l'abri des menées espagnoles.

— Où sommes-nous ici?

— A deux lieues de Paris, près de Vincennes, dans un couvent de moines dominicains, dévoués à Sa Majesté catholique. C'est un de nos points de réunion les plus fréquents.

— Cette conspiration a donc bien des rameaux?

— De si nombreux, monseigneur, que j'en suis effrayé moi-même; je les ignorais. Aussi, je ne vois d'autre branche de salut qu'un retour vers vous, qui avez la force en main, et un aveu complet. Je suis aux ordres de Votre Altesse Royale.

— Partons, monsieur.

Des gens à cheval et plusieurs carrosses attendaient dans la cour. L'un d'eux s'avança. Le Régent monta le premier et ordonna à Lafont d'y monter avec lui, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

— Cocher, aux Tuileries et ventre à terre, dit le prince, je ne serais pas fâché de voir par moi-même ce qui s'y passe. Je ne serais pas fâché non plus de vous juger un peu mieux, monsieur, avant que nous nous séparions.

L'équipage se mit en marche, et bientôt l'on se trouva sur la route de Paris.

— Vous connaissez les principaux conspirateurs, monsieur?

— Monseigneur, j'en connais beaucoup, du moins; mais j'ai fait depuis quelques heures des découvertes auxquelles j'étais loin de m'attendre.

— Vous me les révélerez?

— Non, monseigneur, je vous livre la conspiration et non les conjurés. Je ne suis pas un délateur, je vous prie de le croire.

— Quoi! vous sauverez même les traîtres!

— Oh! pour ceux-là je serai sans pitié. Il y a surtout un certain Tulaisnes, un coquin fieffé, un intrigant que je voudrais voir pendre.

— On pourra vous donner cette satisfaction. Beaucoup de grands seigneurs étaient des vôtres, sans doute?

— Je l'ignore, monseigneur.

— Allons! c'est un parti pris. Mais qui êtes-vous donc, monsieur? vous ne pouvez refuser de me l'apprendre.

— Monseigneur, on m'appelle Pierre Lafont.

— Vous, monsieur! vous êtes gentilhomme, grand seigneur peut-être; assurément, vous avez l'usage de la cour. Confiez-vous à moi. Puisque vous vous êtes mis à ma discrétion, que vous coûtera-t-il de me tout appren-

dre ? Peut-être même y trouverai-je des raisons d'indulgence en votre faveur. Vous savez que je suis fort discret, et que votre confiance est en sûreté avec moi.

— Je parlerai donc, monseigneur; aussi bien, quand vous saurez tout, vous aurez peut-être plus de foi en mes avis, et je pourrai être plus utile à la cause sacrée que je sers.

XXVII

Pierre Lafont.

— Ainsi que l'a parfaitement deviné Votre Altesse Royale, je ne m'appelle pas Pierre Lafont, je ne suis même pas Français. Mon nom a fait quelque bruit il y a vingt-cinq ans; j'avais eu le bonheur d'être utile à mon pays, et j'avais heureusement débuté dans la carrière. Vous avez peut être entendu parler de moi en Espagne lors de votre séjour, mes aventures avaient eu un triste dénoûment.

— Vous êtes...

— Le marquis d'Aquilar, monseigneur.

— Je me rappelle parfaitement ce nom, monsieur; c'est une des premières grandesses, une des plus anciennes, et votre réputation soutenait dignement la gloire de vos aïeux. Pourquoi vous cachez-vous donc? Pourquoi avez-vous quitté votre patrie?

— Parce que je suis un meurtrier, monseigneur, condamné à mort par le roi Charles II.

— Injustement, sans doute?

— Non, monseigneur, justement, au contraire; mais je n'en porte pas la tête moins haut pour cela, et, loin de me repentir de mon crime, je recommencerais ce que j'ai fait, si je me trouvais dans la même position.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Nul être vivant ne connaît mon histoire, monseigneur; le feu roi seul en avait reçu la confidence, et ceux qui en eussent pu révéler les détails n'existent plus. Cependant, si Votre Altesse le désire ..

— Je vous en prie, monsieur, vous m'intéressez excessivement.

— Eh bien, monseigneur, vous savez ma naissance, vous savez que nous autres hidalgos d'Andalousie nous sommes fiers et un peu sauvages. On ne nous élève pas comme des damerets. Je n'ai pas connu mon père, ma mère était une Fuentès. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, l'aimait beaucoup. Elle la fit venir près d'elle à Paris pendant quelques années, elle y prit pour la France un grand amour, qu'elle m'a transmis, et qui est devenu le plus cher sentiment de mon cœur.

— Vous venez de le prouver.

— Elle m'apprit la langue française, que je parlais sans cesse avec elle et un vieux valet tourangeau qu'elle avait attaché à mon service. Nous vivions loin de la cour, dans nos terres. Aquilar est un de beaux châteaux du midi de l'Espagne. Elle me donna des instituteurs et surtout des maîtres d'escrime en tous genres, je ne rêvais que la guerre et la marine; aussitôt que j'eus seize ans, je m'embarquai sur les galères du roi et fis la chasse aux Barbaresques, je pris part à tous les combats de

cette époque, et je ne vous répéterai pas ce que vous savez déjà, monseigneur.

— Que vous vous conduisîtes en héros, on ne peut oublier cela, monsieur, si vous avez la modestie de ne pas vous en prévaloir.

— Je revins chez ma mère, j'avais vingt-deux ans; la pauvre femme m'avait bien pleuré et appelé de tous ses vœux. Elle me retrouva avec tout le bonheur que vous imaginez et parla de me marier, afin de me fixer près d'elle. Je n'avais aucune idée de ce genre, je n'aimais personne, jusqu'à ce jour la gloire seule avait occupé ma vie. Ma mère me proposa plusieurs partis et me conduisit même à Séville, à un combat de taureaux, pour me donner le choix parmi les belles héritières qu'elle m'avait nommées. Je les vis sans enthousiasme, pas une ne m'inspira la moindre préférence. La loge à côté de la nôtre, restée vide jusque-là, s'ouvrit et la plus belle personne qu'on puisse imaginer y vint prendre place.

— « Ah ! dis-je à ma mère après l'avoir admirée quelques instants, c'est celle-là qu'il me faut.

— « Miséricorde ! s'écria ma mère, ne blasphémez pas !

— « Comment, blasphémer ! Cette femme est jeune, elle est belle, elle est riche, car elle est couverte de joyaux ; elle est noble, sans cela elle ne resterait pas à cette place.

— « Tout cela est vrai, et cependant c'est la seule femme de cette enceinte que vous ne puissiez jamais épouser.

— « Elle est donc indigne de moi?

— « Pure comme les anges, mais sa mère avait du sang maure dans les veines. »

L'argument était sans réplique. Il vaut mieux en Es-

pagne avoir un père au galères que de n'être pas des vieux chrétiens. Je me tus, mais je la regardais, et en sortant du combat de taureaux, j'étais amoureux pour la première fois de ma vie.

Ma mère s'en douta, elle voulut m'éloigner, je résistai, et, comme je crus être plus libre en la quittant, je feignis de partir pour Madrid et je revins me cacher dans les environs.

Inès habitait très-près d'Aquilar, je me condamnai à l'existence nomade des Gitanos pour me rapprocher d'elle, je parvins à lui faire tenir un billet, à la voir, lui déclarer ma passion, qu'elle partagea bientôt, et enfin, tout à fait séduit par ses charmes, je la conduisis à un couvent de Camaldules dans les montagnes, je me nommai, j'intéressai les moines à nos amours, sans leur faire connaître la nature de l'empêchement qui les aurait rendus intraitables, je rejetai tout sur un caprice et une animosité de ma mère, et au total, comme elle était orpheline, comme je ne dépendais de personne, ils nous marièrent bel et bien.

— C'était hardi !

— Monseigneur, j'étais le chef de ma maison ! je retournai chez ma femme avec elle, et, au bout d'un mois de délices, je m'arrachai de ses bras pour aller tout avouer à ma mère.

Ce furent des cris et des imprécations, mais, comme elle m'aimait par-dessus toutes choses, qu'elle avait un peu pris les idées françaises, moins sévères que les nôtres sous ce rapport, elle s'apaisa. Pour vivre tous les trois à Aquilar, il fallait prendre de nous-mêmes la résolution d'y rester seuls : ni nos parents ni nos amis ne consentiraient à venir chez la jeune marquise d'Aquilar, toute descendante des Abencerrages et des rois de Grenade qu'elle fût.

Je ne m'en occupai guère, j'étais heureux. Deux années se passèrent ainsi; ma femme, accoutumée au monde, s'ennuya; elle n'en dit rien, je m'en aperçus. Je songeai à voyager, ma mère tomba malade et nous retint.

Depuis quelque temps, Inès me paraissait distraite et préoccupée; elle n'avait jamais beaucoup aimé ma mère et se dispensait de la soigner. Je restais près de son lit nuit et jour; pendant ce temps, ma femme faisait de longues promenades dans les bois, elle allait visiter ses terres et les miennes, avec ses femmes et son écuyer, elle cherchait à se distraire, l'ennui la dévorait, je le voyais bien.

— C'est un ennemi difficile à vaincre.

— La marquise devint grosse, et les nécessités de son état la retinrent au logis; elle accoucha d'une fille qui lui ressemblait, qui avait comme elle un type de beauté mauresque et aucun de mes traits, je ne l'en aimai pas moins.

Ma femme reprit ses habitudes, je ne pouvais quitter ma mère sur son lit de tortures, j'avais toute confiance en ma compagne, je lui laissai la liberté de ses courses, m'étonnant un peu néanmoins que sa fille et moi ne fussions pas assez puissants pour la retenir.

Je n'étais pas jaloux, je ne croyais pas à la tromperie et j'aimais.

Un soir la marquise ne reparut pas; elle avait emmené sa fille et sa nourrice; j'en fus inquiet, et j'envoyai nos gens au devant d'elle. Ils revinrent sans l'avoir rencontrée. Je me disposais à les aller chercher moi-même, lorsqu'une des duègnes de ma mère demanda à me parler en particulier.

— « Monseigneur, me dit-elle, ne vous tourmentez plus

et oubliez. La senora Inès s'est enfuie avec un caballero du voisinage, son amant, qui l'emmène en France, et vous ne la reverrez jamais.

— « Qui t'a dit cela?

— « Je l'ai entendu de mes propres oreilles hier au soir comploter avec la nourrice. Elles se sont aperçues que je n'étais pas loin et elles ont eu l'air de chanter un romanceros. Je l'ai cru, mais à présent je vois bien que c'est la vérité. »

Je n'en écoutai pas davantage; je sautai à cheval, armé jusqu'aux dents, et je me mis à courir comme un fou, sans savoir où j'allais; au jour seulement je rejoignis la route de Séville; mon cheval tombait de fatigue, je m'en procurai un autre et je marchai en avant, guidé par quelques renseignements qui me parurent assez sérieux. Après deux ou trois heures, j'aperçus le groupe qu'on m'avait désigné. Un cavalier, deux femmes et un enfant que l'une d'elles portait sur ses genoux. Ils me parurent par leurs habits une famille de bourgeois; mais, en dépit de ce déguisement, je reconnus ma femme, et la rage s'empara de moi au point de me rendre fou.

Je préparai mes armes, je mis mon cheval au galop et je m'élançai; ils me virent venir, ils essayèrent de m'échapper; j'étais mieux monté qu'eux, et puis ma fureur était irrésistible. L'homme fit volte-face et m'attendit pour me barrer le passage. Je l'ajustai comme une tête de bois et je le tuai, puis je poussai jusqu'à sa complice, et, sans hésitation, sans trembler, malgré ses cris et ses prières, je l'envoyai rejoindre son bien aimé. Tout cela fut accompli en un clin-d'œil.

— Et l'enfant?

— Je la laissai avec sa nourrice, sans m'en inquiéter davantage. Depuis que la conduite de ma femme m'était

connue, je ne croyais plus en être le père; elle m'était devenue odieuse.

— Vous ne l'avez pas retrouvée?

— Jamais, à mon grand désespoir à présent, et Dieu sait pourtant les recherches que j'ai faites. Après mon crime, je me sauvai, non par crainte du châtiment, mais par un mouvement involontaire; je m'imaginais fuir le désespoir qui me poursuivait.

— Vous vîntes en France?

— Oui, monseigneur, et j'ignore comment j'y suis arrivé, je ne me souviens de rien. J'étais fou. Ma mère apprit mon malheur, elle pensa que je me serais rendu ici, elle écrivit au roi en invoquant le nom de la reine. Il me fit chercher, je n'avais pas même pensé à le voir!

— Le roi devait cette attention à la mémoire de la feue reine.

— Oui, monseigneur. Il me fit venir et voulut tout savoir, il me blâma fortement, me dit que, si un de ses sujets avait commis un pareil crime, il croirait lui faire une belle grâce que de ne pas le renfermer pour la vie. « Sire, lui répondis-je, si vous étiez roi d'Espagne, vous le comprendriez mieux. »

Il me répondit qu'il fallait au moins attendre de savoir si cette malheureuse était coupable et ne pas abandonner l'enfant, dans le doute qu'il fût le mien.

« Marquis, ajouta-t-il, je vais faire écrire en Espagne pour demander où en est le procès, je vous promets toute ma protection; je sais combien la reine vous aimait, vous et la marquise, je ferai ce qu'elle aurait fait. Vous n'en êtes pas moins un meurtrier et vous devez une pénitence sévère; vous l'accomplirez, je n'en doute pas. »

Ce que m'avait dit le roi de la petite fille, mes propres remords me poussèrent à m'en occuper. Ma mère était

trop malade pour me servir elle-même; je lui écrivis de mettre tous ses gens en campagne et de découvrir sûrement l'époque où ma femme avait fait connaissance avec ce Carlos; cela était facile dans une province où tout se sait. Elle s'informa soigneusement et apprit avec certitude qu'Inès ne l'avait même jamais aperçu avant sa grossesse.

Je crus que je devenais fou de douleur; mon premier mouvement fut de courir en Espagne, le roi m'en empêcha, en m'apprenant que l'oncle paternel de la marquise, âme damnée du grand inquisiteur, m'avait fait condamner à mort par contumace, et que, si je reparaissais, l'arrêt serait indubitablement exécuté. Il eut la bonté d'ajouter qu'il ordonnerait des recherches à son ambassadeur, et qu'il y mettrait le même zèle que si ma fille était à lui.

Hélas! tout fut inutile. On apprit que l'enfant, volée par une troupe de Bohémiens, avait succombé peu de temps après à des misères que son âge si tendre et son premier état si différent, lui ôtaient la force de supporter. Je fis dès lors le vœu de quitter mon nom, de laisser finir ma race, de ne jamais revoir ma patrie et de consacrer toute mon existence au bienfaiteur qui m'avait sauvé. Après mille efforts, le feu roi avait obtenu de Charles II la commutation de ma peine et la réhabilitation de la sentence : l'honneur était donc sauf.

— C'était beaucoup.

— C'était tout pour moi, monseigneur; je perdis ma mère, et le roi devint l'unique affection de mon cœur; je pris tous ses sentiments, j'épousai ses querelles et ses amitiés. Je crus, je l'avoue, aux accusations portées contre vous, ainsi qu'il y croyait lui-même, et vous devîntes l'objet de ma haine. Je fus mêlé, sans que per-

sonne s'en doutât, aux derniers événements du règne de Louis XIV. Il me recevait presque tous les jours par les escaliers intérieurs, nul ne le soupçonnait, excepté Bontemps.

Le jour même de sa mort, je fus introduit; il me dit qu'il me confiait son petit-fils, me fit jurer de veiller sur son enfance, avec le même dévouement que je lui avais montré, et m'ordonna de vous surveiller par tous les moyens occultes qu'il avait mis en mon pouvoir; si les intérêts de Louis XV étaient en péril, je devais employer ces moyens à le protéger contre vous, ou contre toute mauvaise influence qui pourrait l'atteindre.

C'est ce que j'ai fidèlement exécuté, monseigneur, c'est ce qui m'a ramené auprès de vous aujourd'hui, lorsque j'ai vu mes perfides amis au moment d'exécuter leurs lâches projets et prêts à livrer la France à l'étranger. Maintenant, monseigneur, vous savez tout, disposez de moi, permettez-moi d'espérer en vous, de croire à votre parole et de mettre à vos pieds l'hommage de mon respect.

M. le duc d'Orléans avait écouté avec attention ce long récit; il avait trop de perspicacité pour ne pas juger cet homme remarquable et ne pas l'apprécier à sa juste valeur. Il l'assura qu'il pouvait compter sur lui et il le pria de l'aider dans le bien qu'il voulait faire.

— Je n'ai pas besoin de vous assurer que je n'oublierai pas votre conduite et que, dans l'examen sérieux de la conspiration, on écartera ce qui pourrait vous compromettre. Je vous dois la liberté et peut-être la vie, je m'en souviendrai.

On traversait alors Paris très-vite. M. le Régent n'était pas tranquille, bien qu'il ne voulût point le montrer. Il mettait fréquemment la tête à la portière; tout était

calme, à peine si quelques rares passants rasaient les murailles très-isolément et comme des gens qui s'occupent de leurs affaires. On ne rencontra pas l'ombre du guet; bien entendu, il dormait dans son lit la nuit tout entière et faisait la grasse matinée.

Au moment où le carrosse entrait dans la cour des Tuileries, ils en aperçurent un autre que Pierre reconnut sur-le-champ; c'était celui du duc de Châteaubert. Il était avancé près du petit degré au bout de la façade du pavillon du bord de l'eau. Quelques laquais l'entouraient, M. le Régent appela aussitôt et demanda avec inquiétude des nouvelles du roi.

— Il dort, monseigneur, répondit le valet étonné.

Cette visite, à une pareille heure, fit accourir ceux qui, dans le château, avaient encore les yeux ouverts.

— Tout va-t-il bien ici? continua le prince. M. le maréchal et Mme la duchesse de Ventadour sont rentrés?

— Depuis longtemps, monseigneur.

M. le Régent respira. Il voulut néanmoins s'assurer par lui-même qu'on ne le trompait pas et se fit ouvrir l'appartement du jeune monarque.

Au moment où il y entrait, suivi de Pierre, qui avait reçu l'ordre de l'accompagner, il se trouva en face de M. de Châteaubert portant dans ses bras Louis XV endormi et enveloppé dans un manteau. Il s'arrêta subitement, effrayé et frappé de stupeur.

— Qu'est ceci, monsieur? Où allez-vous? demanda le duc d'Orléans.

— Malheureux! murmura Pierre.

— Monseigneur... le roi...

— Était fort bien dans son lit, ce me semble, et s'il en voulait sortir, il n'était pas dans l'office de votre charge de vous en occuper vous-même, que je sache.

Remettez le roi sur ses oreillers; il ne s'est pas éveillé, heureusement. Quant à vous, monsieur, vous aurez à rendre compte de votre conduite. Rentrez chez vous sur-le-champ.

Le duc voulait répondre, Pierre, resté derrière M. le Régent, lui fit signe de garder le silence et ajouta :

— Tout s'expliquera, monseigneur.

Le duc comprit qu'il ne savait pas le fond des choses; la présence de son complice le rassurait, il fit un salut profond, après avoir déposé son royal fardeau, et se retira.

— Grâce à Dieu, nous sommes arrivés à temps, dit le prince.

— Le pauvre duc n'aura pas reçu le contre-ordre, répliqua Pierre.

— J'aurais voulu trouver un autre que lui à sa place, je l'avoue.

— Eh! monseigneur, qui l'a vu, excepté vous et moi?

M. le duc d'Orléans alla s'asseoir près de son pupille et le regarda dormir. Une larme furtive mouilla sa paupière, il avait pour cet enfant une affection réelle. L'idée qu'il était confié à son honneur et que quelques minutes plus tard il lui aurait échappé glaça le sang dans ses veines. Il se jura à lui-même de s'en occuper uniquement et de réparer sa faute passée.

La berceuse du jeune prince était couchée tout près de lui dans la même pièce, et, jusqu'à l'entrée de M. le Régent avec ses flambeaux, elle n'avait rien entendu, tant les précautions avaient été bien prises. La surveillance n'était donc pas suffisante et quelqu'un devait veiller toute la nuit dorénavant.

Le prince donna les ordres les plus sévères pour que ce service d'intérieur fût organisé sur-le-champ, puis il

se décida à rentrer au Palais-Royal, où l'on était fort étonné de son absence.

— Je ne me coucherai pas, dit-il au marquis; nous passerons le reste de la nuit à éclairer ce complot et à savoir autant que possible ce que nous avons à redouter. Je compte sur vos lumières, monsieur, et vous ne refuserez pas, je l'espère, de jouer avec moi les cartes sur la table. Dubois est-il venu? demanda-t-il à son valet de chambre.

— Non, monseigneur, et lorsqu'on a été prévenir M. l'abbé que monseigneur n'était pas de retour et que le souper de Mme la duchesse de Berry avait dû avoir lieu sans Son Altesse Royale, en lui demandant ce qu'il fallait faire, il a répondu qu'il avait bien autre chose à penser, et a envoyé promener tout le monde.

— A commencer par toi, répliqua M. le Régent en riant. Qu'on aille me le chercher.

A peine avait-il parlé, que la porte s'ouvrit et que Dubois parut, non pas le Dubois ordinaire, aussi bien disposé à servir de bouffon que de conseiller à son maître, mais un homme grave, sérieux, semblant porter les destinées de la France entre ses mains. Il salua jusqu'à terre.

— Commandez que l'on nous laisse seuls, monseigneur, dit-il.

Chacun s'apprêtait à sortir, Pierre comme les autres; le Régent retint celui-ci. Un regard interrogatif de Dubois ne reçut aucune réponse.

— Eh bien! reprit le prince, tu ne t'inquiètes guère de moi, à ce qu'il paraît.

— Pas plus que vous ne vous inquiétez des affaires de l'Etat, monseigneur, sans moi vous couchiez en prison cette nuit.

— Eh! eh! tu es plus près de la vérité que tu ne crois.

— Je le sais bien, que je suis dans la vérité! Pendant que vous étiez à Saint-Cloud à faire de l'amour platonique chez une pomponnière, je découvrais une conspiration et je la faisais avorter.

— Vraiment!

— Depuis longtemps je la soupçonnais, vous m'envoyiez aux calendes grecques. Maintenant je tiens tout et vous ne me direz plus non.

Il jeta quelques papiers sur la table; le Régent les examina à la hâte et poussa une exclamation de surprise :

— Il faut faire attentivement surveiller le duc et surtout la duchesse du Maine.

— C'est fait.

— Il n'y a pas à hésiter, fais arrêter l'ambassadeur d'Espagne.

— C'est fait.

— Sans mon ordre? Tu as osé!...

— Où vous prendre? Sait on jamais sous quel jupon vous êtes caché!

— Tu es un hardi coquin.

— Un hardi coquin qui vous sauve mérite tout au plus l'épithète sans le mot.

— De sorte que tout est fini, tout danger est passé, tu as bien découvert tous les fils et nous n'avons plus rien à craindre?

— Non, monseigneur. Mais on devait vous enlever.

— C'est fait.

— On devait enlever le roi.

— C'est fait.

— Comment, c'est fait? que voulez-vous dire?

— Que tu étais bien informé! que tout ce que tu dis

là, non-seulement devait se faire, mais a été réellement exécuté.

— Je ne comprends pas.

— J'ai passé la nuit chez les dominicains, et sans monsieur que voilà je serais à présent en route pour Pignerol ou les îles Sainte-Marguerite.

— Allons donc!

— Si nous eussions tardé de dix minutes, le roi avait quitté les Tuileries. Il était déjà tout prêt.

— Impossible! et le maréchal de Villeroy?

— Le maréchal de Villeroy dormait, il n'était pas de cette bande-là.

Dubois regarda le Régent avec une stupéfaction comique.

— Enlevé, vous!... le roi!... dit-il.

— Et tu l'ignorais, toi qui sais tout. Tu as découvert une conspiration, il y en avait trois ou quatre distinctes: voilà M. Pierre Lafont qui en était et qui ne connaissait pas la moitié de la vérité, bien qu'il en sût beaucoup plus que toi.

Dubois lança au marquis un regard que celui-ci supporta sans baisser les yeux, ce qui lui parut d'une insolence sans pareille.

— Pierre Lafont, Pierre Lafont! répéta-t-il à demi voix, il me semble que je connais cela.

— Je m'en vais t'éclairer, se dit l'autre. Monseigneur, si vous voulez être édifié sur ce qui vous inquiète, envoyez tout à l'heure chercher un des amis de M. l'abbé, le baron de Tulaisne; je l'ai prudemment fait mettre sous clef aux Tuileries, où il était à notre arrivée.

— Ah! cela est vrai, reprit le prince, un pareil coquin est essentiel à garder.

Dubois, qui ne se déconcertait pas pour rien, eut un instant d'embarras.

Le Régent avait déjà ordonné l'arrestation de Tulaisne, d'après les renseignements fournis par Pierre.

— Et qu'on me l'amène ici, ajouta-t-il.

— Quel est ce baron de Tulaisne? demanda Dubois d'un air dégagé. Quoi qu'en dise monsieur, je n'ai pas l'honneur de le connaître plus que lui.

— Vraiment, monsieur l'abbé? Pourtant, si je vous citais certaines circonstances, elles pourraient rappeler votre mémoire et vous prouver que nous nous connaissons parfaitement

— Je serai charmé, monsieur, de renouveler cette connaissance dans un autre moment; à présent nous avons mieux à faire, si vous le permettez.

— Non, non, monsieur, il est au contraire très-essentiel que cette connaissance se renoue devant M. le Régent et tout de suite; je suis sûr qu'il le permettra.

Le Régent ne s'en souciait guère, il se doutait qu'il allait apprendre quelque turpitude de Dubois, et qu'il aurait ensuite la main forcée contre lui, et il lui était trop nécessaire pour qu'en dépit de ses belles prouesses il se décidât de s'en séparer. Cependant il n'osa pas contredire Pierre.

— Vous souvient-il, monsieur l'abbé, d'un certain drôle nommé Cascaret?

— Pas davantage.

— Vraiment! vous avez oublié un voyage de Brives, exécuté d'après vos ordres, il n'y a pas très-longtemps.

— Un voyage de Brives?

Il continuait à s'embarrasser et ne savait plus à quoi on voulait en venir.

— Eh oui, sans doute, la commission a été donnée à

ce même soi-disant baron de Tulaisne, au château de la Muette. Il est parti avec son digne Cascaret et un troisième : savez-vous, monseigneur, ce qu'il allait faire?

Dubois l'aurait mis au défi de le dire, tant il croyait impossible qu'il en fût instruit.

— Il allait trouver un pauvre curé, abuser de sa sobriété ordinaire pour l'enivrer, et pendant son sommeil enlever un feuillet du registre de la paroisse.

— Mais, monsieur, n'importe qui se permettrait pareil larcin serait passible des galères, le savez-vous? interrompit le Régent.

Dubois devint blême.

— Je le sais, monseigneur, et je maintiens mon dire, ajouta fermement Lafont.

— Et qu'a-t-il arraché de ce registre?

— L'acte de mariage de M. Dubois avec la fille du fermier Florent, célébré il y a quarante-cinq ans dans l'église de ce village.

Le ministre eut la plus grande peur qu'il eût éprouvée de sa vie; il fit bonne contenance, néanmoins.

— Cela est faux! je le nie, je le nie hautement.

— Monsieur, reprit le Régent, la chose est grave, il faut des preuves.

— Je l'ai vu, monseigneur.

— Vous! dirent en même temps Philippe et son gouverneur.

— Je l'ai vu, car j'étais le troisième compagnon fourni par Cascaret. Je voulais tout observer. J'avais raison, cela sert quelquefois.

— Monsieur, vous prouverez, recommença le Régent, j'ai grande confiance en vous, mais quand il s'agit d'une circonstance aussi grave, on doit être éclairé.

— Tulaisne va venir, monseigneur : interrogez-le sans

que je sois présent, ou permettez-moi de lui parler devant vous; si vous n'êtes pas convaincu après cette conversation, c'est que vous ne voulez pas l'être. Oui, cet homme qui vous a ravi l'estime et l'affection de la France entière, le respect de l'Europe, cet homme qui étend sur votre régence une trace fangeuse dont l'histoire salira votre mémoire, cet homme a encore commis cette lâcheté. Maintenant vous n'hésiterez pas à le chasser, n'est-ce pas?

— Vous êtes un homme de courage, monsieur, je ne crois pas qu'il s'en trouve un second à la cour pour porter une semblable accusation en face à un homme comme lui. Qu'as-tu à répondre, Dubois?

— Monseigneur, il s'agit de moi seul dans cette question, et comme je le disais tout à l'heure, nous pouvons la remettre. Permettez-moi de vous raconter la manière dont cette grande affaire s'est découverte. Il est urgent que vous le sachiez avant d'aller plus loin dans l'accusation.

Et tout de suite, avec une tranquillité merveilleuse, il raconta ce que personne n'ignore aujourd'hui, c'est-à-dire comment le retard d'un secrétaire du prince de Castellamare, attendu chez la Fillon par une de ses pensionnaires, avait fait découvrir le départ des dépêches avec l'abbé de Porto-Carrero, comment la Fillon avait répété sur-le-champ cette circonstance à Dubois, et comment le secrétaire avait tout livré.

M. d'Aguilar écoutait cet homme, et malgré sa haine et son mépris pour lui, il ne put s'empêcher d'admirer la netteté et la promptitude de sa conception, la lucidité de ses vues; il comprit comment il avait attaché à lui le Régent, comment celui-ci avait tant de peine à s'en séparer, lorsqu'il pouvait se reposer en tout sur cette intel-

ligence supérieure, à laquelle il ne manquait pour la perfection que d'être doublée d'un honnête homme.

Un huissier vint prévenir le prince que le prisonnier attendait dans l'antichambre, et quelques instants après on annonça M. Law, il insistait vivement pour être introduit, ayant une communication de la plus haute importance à faire à Son Altesse Royale.

— A-t-il aussi découvert une conspiration? dit M. le Régent en riant.

Il riait de tout.

On sait avec quelle instance fut instruit ce procès de Cellamare et combien M. le Régent et ses ministres le prirent à cœur. Les dépêches retrouvées dans la chaise de l'abbé de Porto-Carrero jetèrent une vive lumière sur ce qui se rattachait au complot de l'ambassadeur. Mais le véritable nœud de l'affaire fut saisi sur un capucin qui s'en allait à pied à la frontière d'Espagne, et à qui M. de la Cerda avait confié ses papiers. Là on en apprit bien plus que Pierre Lafont n'en savait lui-même, et malgré ces détails positifs, le comte se renferma dans un mutisme absolu. C'était une de ces natures trempées d'acier, comme il n'en est guère chez nous, et comme les pays méridionaux en offraient surtout à cette époque.

Sa préoccupation unique était Carmen. Il ne songeait qu'à elle, et peu lui importaient les dangers qu'il pouvait courir. On l'avait arrêté sur la route de Flandres, déguisé en paysan picard; il eût passé inaperçu, sans la beauté de la jeune femme : elle attira les regards de ceux qui les poursuivaient, lorsqu'ils aperçurent la modeste carriole à l'abri de laquelle il espérait échapper. On consulta le signalement et on les reconnut. Le comte se défendit comme un lion; armé jusqu'aux dents, il tira plusieurs coups de pistolet, tua un des hommes de l'escorte et en

blessa plusieurs autres; il fut blessé lui-même et lié ensuite dans sa propre voiture, où on attela des chevaux de poste.

Sa première idée fut de faire cloîtrer Elminé à la Bastille, en la dénonçant comme sa complice, elle y serait relativement en sûreté. Mais la jeune femme et sa suivante poussèrent de tels cris lorsqu'il fut question de les renfermer, elles protestèrent si haut de leur innocence, qu'on les laissa provisoirement à Beauvais, sous la surveillance des magistrats, sauf à disposer d'elles suivant les ordres ultérieurs; quand on sépara le comte de sa femme, ce furent des transports furieux de sa part; on le menaça de lui mettre les menottes et un bâillon. Il arriva à Paris avec une fièvre de cheval, et le médecin de la Bastille assura que sans les plus grands ménagements il n'en reviendrait assurément pas. On craignit pour lui le transport et la folie. Il fut impossible de l'interroger, au grand déplaisir de Dubois, qui grillait de réunir en sa main tous les fils de cette affaire, afin de se rendre plus indispensable que jamais.

Il avait senti les coups portés à son crédit par les rapports faits au Régent, par les insistances de plusieurs personnes; Pierre Lafont l'inquiétait surtout, car M. le duc d'Orléans le voyait sans cesse et avait la plus grande confiance en ses avis, comme en son caractère.

Carmen et Dolorès obtinrent la permission de revenir à Paris, sous la surveillance de l'autorité. La jeune femme refusa d'habiter la maison des Champs-Elysées ; elle s'y déplaisait et elle y avait peur. La liberté lui semblait si douce après son long esclavage ! Elle se promenait du matin au soir, et sa seule douleur était de ne pas voir le duc de Châteaubert, maintenant que rien ne s'y opposait plus

Elle faisait chaque jour le tour de la Bastille, les yeux fixés sur ces murailles qui la séparaient d'un objet tant aimé.

Sa haine pour son mari s'augmentait de ces obstacles, elle l'accusait d'avoir inventé ce complot, dont le duc était la victime plutôt que le complice, croyait-elle. Elle jurait de ne pas retomber dans cet esclavage dont Dieu l'avait miraculeusement délivrée; elle préférait mille fois la mort.

— S'il sort de cette prison, plutôt que de le suivre, je me tuerai.

— Hélas! madame, il en sortira, l'Espagne le réclame, il lui sera rendu, et vous serez forcée de retourner dans notre pays avec lui ; on m'a assuré hier que votre affaire suivrait cette marche, il faut vous y préparer.

— Moi ! non, non, jamais : la liberté ou la mort !

M. le Régent avait entendu parler de Carmen ; on l'avait même interrogée plusieurs fois sans succès, il lui vint à la pensée que le marquis d'Aquilar obtiendrait peut être de la jeune femme quelques renseignements, puisque la santé et l'entêtement de son mari s'opposaient à ce qu'on en pût tirer aucun de son côté.

Pierre se présenta donc de la part du prince et fut introduit sur-le-champ.

Dolorès lui demanda son nom et le regarda longuement, ensuite elle répéta plusieurs fois, comme une femme qui cherche un souvenir lointain :

— Pierre Lafont ! Pierre Lafont !

Elle secoua sa tête en signe de doute, mais quand il lui dit:

— Senorita, esta tu Espagnole?

Elle ouvrit des yeux démesurés et murmura :

— Cette voix, cette voix!...

Elle lui répondit avec hésitation, et en le regardant toujours :

— Oui... je suis née en Espagne... et vous, monsieur?

— Moi aussi. Annoncez-moi à votre maîtresse.

— Comment?... votre nom... monsieur?

— Je vous l'ai dit, Pierre Lafont.

La caméristc obéit, mais sa physionomie trahissait une émotion profonde; elle transmit à Carmen le message qu'elle avait reçu sans autres observations que celle-ci :

— Il est Espagnol, et pourtant il dit s'appeler Pierre Lafont : prenez garde, c'est un espion sans doute.

Carmen leva les épaules, elle ne craignait rien, on ne lui parlerait pas de Châteaubert, que lui importait le reste ! quand la passion règne dans un cœur et s'en empare, elle en chasse tout ce qui n'est pas ello, et elle y domine en tyran.

La marquise salua Pierre dans leur langue maternelle ; elle se leva pour le recevoir, et sa miraculeuse beauté le frappa tellement qu'il resta devant elle, à la regarder, sans trouver d'abord, ni une excuse, ni une explication.

— Vous venez de la part de M. le Régent, dit enfin la jeune femme, je suis prête à répondre à ce que vous désirerez, monsieur, en vous prévenant toutefois que je ne sais rien.

— Pardon.... pardon, madame..... votre nom, s'il vous plait.

— La comtesse de la Cerda, vous ne l'ignorez pas, monsieur.

— Non sans doute, mais vous, madame, quelle est la noble famille assez heureuse pour avoir donné naissance à une beauté dont toutes les Espagnes doivent être fières?

— Je m'appelle Carmen ou Ehminé, et je suis Gitana,

monsieur. Je me soucie peu qu'on le sache, et je ne l'ai jamais caché.

M. d'Aquilar soupira tristement.

— Vous ressemblez trait pour trait à une noble dame que j'ai connue autrefois, madame : excusez mon émotion, elle s'explique par ce souvenir.

Il s'efforça de rappeler ses esprits et de s'acquitter de sa mission, dont il eut bien vite compris l'inutilité. En se levant pour prendre congé de la comtesse, il ne put s'empêcher de lui demander encore :

— Etes-vous sûre de n'avoir pas été appelée Isabelle en votre enfance, madame?

XXVII

Arrestation.

Law parut, et son étonnement fut grand de trouver Pierre chez M. le duc d'Orléans. Il ne fit pas mine de l'avoir jamais vu et pria le prince de l'entendre un instant en particulier.

— Je suis très-occupé ce matin, monsieur; mais enfin... est-ce pour la banque?

— Non, monseigneur, il s'agit d'une affaire de l'Etat d'une urgence indispensable.

— Un complot, peut-être? Si c'est cela, parlez, parlez,

vous serez en pays de connaissance ; il en pleut depuis vingt-quatre heures.

— Monseigneur, répondit le contrôleur général un peu déconcerté, en effet, il s'agit d'un complot avec l'Espagne.

— Monsieur, le prince de Cellamare est arrêté.

— Mais il ne s'agit pas du prince de Cellamare.

— Comment donc ?

— Il s'agit du comte de La Cerda : monsieur que voici le sait bien.

— Encore un ! s'écria le Régent, c'est une pépinière. Qui vous a révélé cette conspiration ?

— Un intrigant, un chevalier d'aventure, qui se fait appeler le baron de Tulaisne.

— Toujours cet homme ! Qu'on le fasse donc entrer et qu'il s'explique ; il n'est question que de lui ici.

Le prince sonna ; deux soldats de la prévôté introduisirent Tulaisne. Il avait eu le temps de se remettre et de préparer sa défense pendant sa longue nuit de solitude. Toutefois, en trouvant réunies les trois personnes qu'il avait exploitées avec tant d'adresse, il eut un moment de trouble. La première question qu'on lui adressa lui rendit sa présence d'esprit.

— Il paraît, monsieur, dit le prince, que vous mangez à plusieurs râteliers.

— Ma foi ! monseigneur, faute d'en avoir un bien garni qui m'appartienne, je grignote à celui des autres, j'en conviens.

— C'est toi qui m'as enlevé, triple coquin, c'est toi qui m'as chanté de si belles paroles sur la nécessité de me taire ; je reconnais ta voix.

— La preuve que je n'avais pas l'intention de le nier, monseigneur, c'est que je ne l'ai pas déguisée

— Voilà un effronté, messieurs.

— Monseigneur, répliqua Law, si vous commencez à lui dire ses qualités, comment cela finira-t-il?

— Oh! monseigneur en aura pour longtemps, répliqua Tulaisne, qui, se sentant pris, voulut au moins dominer la situation.

Il y mit un amour-propre de métier.

— Il n'a pas peur, du moins, poursuivit M. le Régent, que le courage séduisait, même chez un homme de cette espèce.

— De quoi aurais-je peur? Je suis pris en flagrant délit de lèse-Majesté, c'est plus que je n'aurais pu espérer de ma vie, je ne serai pas pendu comme un manant.

— Le drôle a de l'esprit.

— Un peu, monseigneur. Il m'a servi jusqu'à présent, il me servira encore jusqu'à la fin de la comédie ; il faut terminer dignement son rôle.

— Eh bien! qu'as-tu à dire?

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur; Votre Altesse n'a qu'à commander. Il s'en est fallu de bien peu que je ne fusse ministre ou conseiller d'État; on en a institué qui ne me valaient pas. Et il se tourna vers Dubois en lui faisant la révérence. J'ai perdu la partie, je m'en console aisément et je m'exécuterai de bonne grâce.

— Etais-tu dans les secrets du prince de Cellamare?

— Comment donc! et de M. le duc du Maine également, j'étais à Sceaux avant-hier. Je dois à la justice d'avouer qu'ils ne sont pour rien dans les événements de cette nuit. Ils ne les connaissaient même pas.

— Et qui donc?

— Le comte de la Cerda, votre serviteur et ses amis, ont tout fait, et M. Pierre Lafont, que voilà, nous a servi d'instrument sans s'en douter. Il fallait le roi; nous ne pouvions l'avoir sûrement que par lui et le duc de Châ-

teaubert. On lui a raconté la moitié de la vérité, en lui fardant le reste. Il a cru arracher l'enfant couronné aux Espagnols : il le leur livrait, au contraire.

— Et le contre-ordre, qu'est-il devenu ?

— Votre confident, dont vous vous croyiez si sûr, était à moi, et il me l'a remis.

— Tu voulais donc à tout prix faire triompher les intérêts de l'Espagne ? Pourquoi ?

— Moi, monseigneur ! je voulais faire triompher les miens. Le poisson s'engraisse mieux en eau trouble qu'en eau claire : voilà pourquoi j'ai tâché de la remuer. En politique, monseigneur, vous le savez, il y a un vrai patriote, un homme convaincu sur mille, encore est-ce beaucoup ! Les autres ne travaillent que pour eux, tout en affichant de beaux principes ; les grands mots cachent les petites choses.

— Ainsi le chef de cette mécanique était le comte de La Cerda : il faut l'arrêter sans retard. Où est-il ?

— Sur la route des Pays-Bas, avec la belle Carmen, très-probablement : il aura fui cette nuit après l'algarade des dominicains : c'est un de ceux qui vous a parlé, monseigneur.

L'ordre n'en fut pas moins donné de le poursuivre et de le chercher.

— Voulez-vous mon avis, monseigneur, un avis bien sincère et bien désintéressé ? Amusez le public avec Cellamare, ne parlez que de cette histoire-là. Vous avez de quoi faire une procédure magnifique et emprisonner toute la jeune noblesse ; instruisez le reste à huis-clos, cela vous sera plus commode et vous évitera d'avouer vos pénibles découvertes. Je vous donnerai tous les renseignements, je ne m'en ferai pas faute, je vous en réponds, cela m'amusera.

— Tu as vendu tes complices à M. Law.

— Non pas tous, un petit morceau, qu'il m'a payé cinquante mille livres.

— Tu vendais bien aussi un petit morceau du Cellamare au La Cerda, n'est-ce pas?

— Et *vice versâ*, monseigneur. J'étais assez content de mon commerce, je vendais bien autre chose, allez!

— Quoi donc!

— Je savais les secrets de tout le monde, et je m'en servais à propos : ainsi M. Law me payait très-cher pour tenir dans sa main M. de Châteaubert et le vendre ensuite à la duchesse, pas en même monnaie, par exemple.

Le Régent ne put retenir un éclat de rire; Law se releva en rougissant malgré lui, on touchait à l'endroit sensible de son cœur.

— M. Pierre Lafont ne me payait rien, mais il me fournissait mon fonds de boutique : les nouvelles que je cédais aux autres.

— Coquin!

— Quant à M. l'abbé Dubois, je servais d'intermédiaire entre lui et Mme sa femme.

Dubois fit des yeux terribles et s'approcha pour l'interrompre.

— Laisse-le dire, l'abbé, c'est fort édifiant.

— Il m'a donné vingt-cinq mille livres, ce qui est mesquin. pour faire un voyage, griser un curé, arracher les pages d'un registre, et renvoyer Mme Dubois de chez Mlle de Vanvres. la belle maîtresse de monseigneur; convenez que ce n'est pas trop.

— Serpent, murmura Dubois, j'aurais dû te faire pendre au lieu de te payer!

— Ah! ah! l'abbé, c'est là ta manière d'aspirer à l'archevêché de Cambrai!

Le ministre allait éclater en quelque sottise, lorsque M. le duc d'Orléans lui imposa silence, par un de ces gestes qu'il retrouvait, même dans les moments de ses plus crapuleuses débauches, et qui remettaient chacun à sa place.

— Assez, l'abbé, nous ne sommes pas ici pour nous occuper de toi.

Il rougissait de cet homme devant la dignité noble, la probité sévère du marquis ; il craignait de manquer à la parole qu'il lui avait donnée, car il connaissait sa faiblesse, et il voulait du moins conserver vis-à-vis de lui les convenances de son rang.

Des ordres furent expédiés pour l'arrestation de plusieurs seigneurs, on suivit le conseil de Tulaisne, on ne proclama que la conspiration de Cellamare ; la véritable, la dangereuse, celle qui avait sa source dans le cœur même de la nation, resta secrète, on ne voulut pas montrer la plaie tout entière.

Tulaisne fut envoyé à la Bastille et mis au secret le plus rigoureux, le Régent accorda à Pierre Lafont une amnistie pleine et entière, à la condition seulement de lui aider à débrouiller ce réseau, dont les fils étaient si enchevêtrés les uns dans les autres, et menaçaient de se rompre à chaque instant. Le marquis accepta cette tâche dans l'espoir d'arriver à son but et d'obtenir assez d'influence sur M. le Régent pour l'amener à rentrer dans les voies glorieuses qu'il désirait lui voir suivre.

En quittant les Tuileries, le duc était directement rentré chez lui, suivant l'ordre qu'il en avait reçu ; il fit des réflexions pénibles ; pour cette fois il se regardait comme perdu, rien ne devait le sauver ; en entrant dans sa chambre il dit à Galaor :

— Oh ! mon pauvre petit, ton pouvoir y échouera, si

l'échafaud ne se dresse pas pour moi, c'est que M. le Régent sera véritablement débonnaire.

La perspective n'était pas douce, il fallait renoncer à la vie, au bonheur, à Emeraude, à tout ce qu'il aimait. à tout ce que la fortune lui offrait de joies et l'ambition de puissance.

— Ah ! se dit-il, c'est bien triste pourtant !

Il renvoya Bourgogne et ne voulut pas se coucher; il s'attendait à chaque instant à être arrêté et il restait debout, pour recevoir plus convenablement l'exempt et ses soldats.

Il était seul depuis une demi-heure, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre qui conduisait chez la duchesse; il se hâta d'ouvrir, fort étonné d'une telle visite, et Mme de Châteaubert se trouva devant lui.

— A cette heure, madame! lui dit-il.

— Il n'y a pas d'heure, monsieur, dans la situation où vous êtes; je viens vous prier, vous conjurer de fuir. Je ne sais ce qui s'est passé, mais vos projets doivent avoir échoué certainement, autrement vous ne seriez pas ici. Les chevaux vous attendent encore; ils vous attendront jusqu'à ce soir, M. Law me l'a fait dire. Partez, monsieur, au nom du ciel, au nom de votre aïeule qui ne vous survivrait pas !

Le duc eut un moment d'attendrissement au souvenir de la douairière, il se contraignit; pour rien au monde il ne l'eût laissé voir.

— Il est vrai, madame, nous sommes vaincus, et la trahison a joué un grand rôle dans cette défaite, je n'en doute pas. Un homme en qui j'ai eu toute confiance semble avoir passé du côté de M. le Régent; il y a certainement entre nous quelque chose que je ne puis expliquer, on a dû nous tromper l'un et l'autre. Quoi qu'il

en soit, je ne puis ni ne dois fuir. Si je suis coupable, on me jugera, je n'abandonnerai pas ceux que mon nom avait ralliés autour de ma bannière et qui m'ont suivi. Ils ont eu confiance en moi, ce serait une lâcheté que de me séparer d'eux au moment du danger, vous ne devriez pas me donner un pareil conseil, madame.

— Mais, monsieur, les sauverez-vous en vous dévouant!

— Non, madame, seulement je ne leur donnerai pas le droit de m'accuser, je resterai fidèle à l'honneur, si j'ai manqué en apparence au devoir de ma charge, au serment que j'avais prononcé. Je sais bien, moi, qu'il n'en est rien, mais il faut que le monde le sache comme moi, je me défendrai.

Mme de Châteaubert, pâle et défaite, semblait sous l'empire d'une émotion véritable. Elle insista vivement, comme une femme qui désire être exaucée; elle trouva une résistance invincible, bien qu'enveloppée d'égards et de convenances. Le duc avait réponse à tout.

— Vous ignorez les détails de ce complot, madame, vous ne savez pas que notre province tout entière y a pris part; la noblesse de Bretagne est la plus engagée dans cette lutte; j'ai entraîné beaucoup de vos parents et des miens, ils n'auront aucun moyen de se soustraire à la vengeance de M. le Régent, ils y succomberont peut-être, et moi, le premier duc de Bretagne, moi qui, avec la maison des Rohan et celle de la Trémouille, tiens le rang le plus élevé parmi les gentilshommes, je déserterais la partie qu'ils perdent. Il n'est pas un d'eux qui ne me renie et qui n'accable mon nom de mépris.

— C'est vrai, répliqua la duchesse en baissant la tête.

— Je serai probablement arrêté ce matin, et, si vous êtes mon amie, ainsi que vous avez bien voulu m'en assurer, employez, je vous prie, votre crédit pour les Bre-

tous entraînés par moi dans le précipice. Ne songez pas à ma situation, je me sauverai ou je ne me sauverai pas. Si je suis le dernier de ma race, au moins doit-elle finir avec honneur, ainsi qu'elle a commencé. Mettez-vous au lit, la nuit est bientôt passée, et probablement la journée vous amènera de nouvelles fatigues, puisque vous prenez mes affaires à cœur.

— Vous oubliez toujours, monsieur, que je suis votre femme et qu'à ce titre...

— C'est vrai, madame, et pardonnez-le-moi, j'en ai si peu l'habitude!

Mme de Chateaubert ne consentit à se retirer qu'après avoir obtenu de son mari la promesse qu'il ne partirait pas sans lui donner ses instructions. Pour la première fois depuis leur mariage ces époux s'étaient trouvés en communauté d'idées et d'intérêts. Après cette épreuve, le duc se dit qu'au total sa femme valait peut-être mieux qu'il ne l'avait cru, et que plus tard, quand ils seraient vieux, si toutefois la hache le laissait vieillir, ils pourraient faire ensemble une assez bonne maison. Il était plus de dix heures quand le capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans, le marquis de la Fare, se présenta chez M. de Châteaubert, armé d'une lettre de cachet.

— Mon cher duc, lui dit-il, je viens te faire une chienne de visite, mais que diable t'avises-tu de conspirer, qu'est-ce que tu voulais? N'as-tu pas à ton âge tout ce que tu peux avoir et plus qu'on n'a jamais eu, à moins que ce ne soit par héritage?

— Mais je ne conspirais pas pour moi!

—Alors tu es un triple sot, je suis fâché de te le dire. Si tu as des protections, fais-les agir, car ton affaire est mauvaise. Dubois est enragé et il ne tiendra pas à lui que vous ne soyez tous pendus.

Mme de Châteaubert entrait au moment où M. de la Fare prononçait ces mots. Rien dans son maintien ne révélait la moindre émotion ; la toilette était irréprochable, comme si elle fût sortie d'une boîte ; il ne restait plus de traces de la femme de la nuit. Belle, reposée, presque souriante, elle étonna même la Fare, accoutumé à ne s'étonner de rien, et il ne put retenir une de ces méchancetés, qu'on est si heureux de s'offrir entre courtisans, quand l'occasion s'en présente :

— J'ai entendu donner l'ordre d'arrêter également le vicomte de Kermandre ; il est à la Bastille à l'heure qu'il est, ainsi que bien d'autres gentilshommes bretons présents à Paris. Ce sera un grand deuil pour votre maison et dans votre province, madame la duchesse ; on vous doit un triste compliment.

Il la salua aussi bas que peut le faire un homme satisfait du coup qu'il a porté.

— Monsieur, nous autres Bretons, nous avons du courage pour les disgrâces comme pour les combats ; nous ne nous plaignons pas et nous ne désirons pas qu'on nous plaigne.

Elle rendit la révérence qu'elle avait reçue et passa près de son mari.

— Monsieur, lui dit-elle, soyez tranquille, ce qui devra être fait le sera, j'irai vous voir dès demain.

— Je vous demande pardon, madame, le duc sera mis au secret le plus rigoureux, personne ne le verra, personne ne lui écrira même, je vous en préviens. Par une faveur insigne et qu'il ne faut pas publier, on lui permet Bourgogne, encore celui-ci s'engagera-t-il par serment à n'avoir aucune communication hors de sa chambre.

— Et mon chien ?

— Oui, le chien fée. Je n'ai point d'ordre à son égard ;

mets-le dans ta poche et qu'il n'y paraisse pas. Dépêchons, tu n'es pas le seul à qui j'aie affaire.

Les préparatifs furent bientôt terminés, M. de Châteaubert baisa la main de sa femme, elle le vit partir avec sa philosophie ordinaire, et à peine le carrosse fut-il sorti de la cour, qu'elle rentra chez elle, se mit à son bureau et écrivit.

En arrivant à la Bastille, le duc y fut reçu par M. de Launay qui, cette fois, se confondit en condoléances et en excuses; ses ordres étaient bien différents : il mettait M. le duc dans la chambre qu'il avait déjà occupée; là se bornait sa complaisance, il n'en pouvait faire davantage, et serait même sévèrement blâmé quand on l'apprendrait; M. le duc était accusé de haute trahison et devait habiter un cachot, mais le gouverneur ne pouvait se résoudre à user d'une rigueur pareille.

— Monsieur de Launay, ce sera-t-il long?

Le gouverneur leva les yeux au ciel et poussa un grand soupir.

— J'entends, vous me renvoyez à Dieu, c'est la dernière protection, et celle-là est sans appel.

L'installation fut la même qu'à son autre visite; Bourgogne fit une mine désespérée, en apprenant qu'il ne sortirait pas de là, et n'aurait de communication qu'avec les geôliers. On ôta les plumes, le papier, les livres, les crayons, mais à force de sollicitations il put obtenir des cartes et se mit à jouer au piquet avec Bourgogne, qu'un tel honneur n'enivra pas. Ils gagnèrent de la sorte l'heure du coucher.

Galaor semblait comprendre la gravité de la circonstance, car il ne quitta pas son coussin et refusa de manger; peut-être le pain de la prison ne lui semblait-il pas si bon que les gimblettes.

M. de Châteaubert ne put trouver le sommeil, ses inquiétudes étaient grandes. Vers le milieu de la nuit, il entendit très-distinctement auprès de lui un soupir. Son cœur battit de joie. Avait-il retrouvé cet ami des mauvais jours, ce protecteur inconnu qui l'avait aidé envers et contre tous, dont la puissance était assez forte pour le retirer de l'abîme?

— Est-ce toi, Galaor? demanda-t-il tout bas.

Il ne riait pas de sa crédulité, en face de lui-même, il avait la foi pleine et entière; il l'avait même quand un esprit sceptique le poursuivait de ses moqueries.

— J'ai vu et entendu, disait-il.

Cette fois encore son attente ne fut pas trompée et la même voix lui répondit :

— Oui, c'est moi, ne m'attendais-tu pas?

— Je t'attendais sans oser y croire pourtant. Me sauveras-tu?

— J'essayerai.

— Tu n'en es pas sûr cette fois.

— C'est bien difficile, c'est presque impossible, pourtant je n'y renonce pas.

— Toi, qui sais tout, tu ne sais pas si tu réussiras?

— Il se peut que je le sache et que je ne te le dise point. Tu as besoin d'une leçon.

— Je la reçois bien sévère.

— Déjà! tu arrives à peine; attends donc que tu sois resté deux ou trois ans enfermé dans cette prison pour te plaindre.

— D'ici là mes cheveux auront blanchi et je serai mort de chagrin.

— On ne meurt pas ainsi; d'ailleurs je ne t'abandonnerai pas, je te le promets.

— Que va-t-il m'arriver d'abord?

— Tu es accusé et convaincu de haute trahison, ton cas est plus dangereux que celui de personne, car M. le Régent t'a pris sur le fait.

— Qui est arrêté avec moi?

— Ce coquin fieffé de Tulaisne, qui vend tout, et le comte de La Cerda, que la torture ne fera pas parler, ensuite les complices du prince de Cellamare; M. le duc et Mme la duchesse du Maine, ainsi que M. de Richelieu, ne tarderont pas.

— Et Pierre Lafont?

— Il est libre et gracié, c'est lui qui a sauvé M. le Régent, tu as en lui un ami véritable, il peut t'être d'un grand secours.

— Et Emeraude?

— Emeraude t'aime, Emeraude ne s'occupe que de toi seul: Emeraude peut beaucoup, si quelqu'un doit réussir, elle réussira.

— Me faudra-t-il donc mourir, à mon âge, avec un bonheur comme le mien en souvenir et en perspective?

— Non, tu ne mourras pas, ceci, je puis te le promettre.

— Ma jeunesse s'épuisera, loin de ce que j'aime, sans distraction, sans gloire, sans avenir; s'ils ne me tuent pas, je me tuerai.

— Insensé! pense à Dieu, pense à elle, pense à moi et ne perds pas l'espérance. Tu seras prévenu de ce qui devra t'arriver, mes conseils et mon aide ne te manqueront pas, sois-en certain. Prends patience, réfléchis et repens-toi. Adieu, je suis attendu loin d'ici, je reviendrai quand je serai nécessaire, une grande joie t'attend à ton réveil.

Le duc le rappela en vain, il n'eut d'autre réponse qu'un adieu murmuré de très-loin. Ce fut cependant pour lui une consolation, il se promit de n'en rien dire, même à

Bourgogne, surtout à Bourgogne, puisqu'il ne voyait que lui, la prudence lui paraissant plus nécessaire que jamais.

M. de Châteaubert s'endormit enfin, bercé par des songes plus doux ; quand il s'éveilla il faisait grand jour à travers ses barreaux. Ses premiers regards rencontrèrent Galaor, dont l'œil noir et intelligent se fixait sur lui. A côté du petit chien était une lettre, le duc reconnut l'écriture d'Emeraude, il crut qu'il allait mourir de joie, il la dévora ; c'était pour lui un bonheur inespéré dans sa solitude. Elle lui annonçait de fréquents souvenirs, des rapports presque journaliers, à la condition d'un silence absolu, la moindre indiscrétion pouvait la forcer à se taire.

XXIX

Une fleur fauchée sur sa tige.

Plusieurs mois se passèrent sans que la position de nos personnages changeât d'une manière sensible.

L'instruction poursuivait son cours, mais rien n'était plus difficile que d'arracher aux prisonniers des aveux qu'ils rétractaient ensuite et qui ne s'accordaient nullement. Ils restaient au secret; à peine si quelques communications leur arrivaient, au prix de sommes exorbi-

tantes offertes aux geôliers subalternes. Le duc de Châteaubert seul était prévenu de tout, chacun de ses interrogatoires lui était dicté d'avance, et jamais une de ses réponses ne le compromit plus qu'il ne l'avait été jusque-là.

Galaor et Emeraude lui avaient rendu l'espérance, ou du moins lui faisaient supporter plus patiemment les chagrins de l'absence. On avait obtenu pour lui la compagnie du lieutenant du roi, M. de Maison-Rouge; il partageait son temps entre le duc et Mlle de Launay, femme de chambre de la duchesse du Maine, dont il était amoureux. Ce fut pour M. de Châteaubert une distraction, il trouva le moyen de parler d'Emeraude, tandis que Maison-Rouge lui vantait Mlle de Launay: les amants sont égoïstes.

La duchesse avait en vain essayé de voir son mari; elle intéressa tout le monde à son sort; dans les premiers moments l'emprisonnement du vicomte de Kermandre, dont la vie était sérieusement menacée, la faisait plaindre des plus indifférents. Elle fit pour lui beaucoup de démarches, elle en chargea spécialement M. Law, qui montra un zèle ardent, à la suite d'un long entretien avec elle.

Après cinq ou six mois de sollicitations, l'affaire n'était pas plus avancée; elle eut un temps d'arrêt, Mme de Châteaubert en profita, et alla voir la duchesse douairière, dont la santé donnait des inquiétudes assez sérieuses pour que Maréchal fît le voyage du Maine. La présence de la jeune femme était plus indispensable auprès de sa grand' mère qu'auprès de son mari.

Aussitôt que cela fut possible, elle revint. Elle avait beaucoup souffert et les chagrins, les soins donnés à une octogénaire, en danger de mort, avaient altéré la beauté

de son teint; on la trouva pâle et maigre, ce dont les jolies femmes de la cour se réjouirent fort, tout en la plaignant, tout en s'étendant avec une complaisance obséquieuse sur ce changement *épouvantable*.

— Laissez faire la duchesse, répondait M. le Régent, elle est femme à prendre sa revanche et ne vous la fera pas attendre, je vous en réponds.

— Rendez-lui son mari, répliqua Mme de Parabère d'un air pincé, ou plutôt le vicomte de Kermandre, car voilà le secret de ce désespoir, la duchesse aime comme au temps des Amadis.

Et l'orgie reprit son cours.

Une des premières visites de la désolée fut pour Madame; elle trouva près d'elle Mlle de Beaujolais, dont le mariage avec le prince des Asturies était retardé par la conspiration. C'était un moment de répit, et cependant elle se montrait triste. Dans la conversation, elle apprit que Mlle de Vanvres, la protégée de M. le Régent, pour qui les princesses avaient pris beaucoup d'amitié, se mourait. Les médecins déclaraient qu'elle s'éteindrait bientôt, en proie à une douleur que rien ne consolait et qui avait déterminé chez elle une maladie incurable.

— Elle meurt d'amour pour je ne sais qui, continua Madame. Mon fils le sait et ne veut pas le dire. Qui l'aurait cru? Une fille de cette condition! Elle a vraiment un cœur d'or, et c'est dommage. Beaujolais passe auprès d'elle toutes ses après-dînées. Moi-même j'y vais quelquefois. C'est un spectacle touchant, elle est d'une piété et d'une résignation qui font du bien et du mal à voir.

Mlle de Beaujolais s'étendit beaucoup sur le caractère angélique, sur la bonté et la grandeur d'âme de cette fille du peuple.

— Mon père a fait là une belle œuvre qui lui sera comptée, en la retirant de la perdition. Bien peu de grandes dames ont des sentiments aussi élevés que les siens, je vous l'assure. Quant à moi, je l'aime comme une sœur.

Mme de Châteaubert écouta ces éloges, ajouta qu'elle avait toujours connu Fanchette comme une très-honnête personne, qu'elle était heureuse d'apprendre qu'elle ne se trompait pas sur son compte, tout en déplorant l'arrêt qui la frappait.

— Elle est très-reconnaissante de vos bontés, madame la duchesse, et je vous assure qu'elle parle souvent de vous.

Le lendemain matin sur les dix heures, un carrosse sans armoiries s'arrêta à la porte de la petite maison, un grison demanda si Mlle de Vanvres voulait recevoir une ancienne amie, très-empressée de la retrouver; un petit mot cacheté accompagnait la missive. Aussitôt l'ordre fut donné d'introduire cette dame auprès de la jeune malade.

Celle-ci, assise dans un fauteuil, pâle, défaite, méconnaissable, se réchauffait aux rayons d'un soleil d'automne encore resplendissant d'éclat. En apercevant la visiteuse, une faible rougeur colora ses joues et un sourire se joua sur ses lèvres; elle essaya de se lever et retomba presque inanimée.

— Ah! madame la duchesse, quel honneur! quel bonheur!

— Ma chère enfant, j'ai appris votre état, j'ai voulu venir, j'ai voulu vous voir.

— Merci, madame, merci!

Deux larmes qu'elle ne put retenir roulèrent sur ses joues comme des perles.

— Vous connaissez mon intérêt pour vous, il n'est pas changé, au contraire, il s'est accru. Vous avez besoin de consolations et de soins, les miens ne vous manqueront pas.

— Oh! madame, madame!

— Ne vous désespérez point, vous guérirez, vous reprendrez votre santé florissante, votre jeunesse, vous jouirez des bontés de M. le Régent, des princesses, c'est un peu de patience encore.

— Je ne tiens pas à guérir, madame, j'espère mourir, au contraire, et bientôt. J'ai entendu ce qu'ont dit les médecins : la dernière feuille qui tombera emportera mon âme, et voyez, les bois en sont jonchés, celles qui restent aux arbres jaunissent, encore un mois peut-être, et la délivrance arrivera.

— Mais, ma pauvre Fanchette, vous êtes donc bien malheureuse! Que vous manque-t-il?

— A moi, madame? Rien, rien que la vie, grâce à Dieu!

— Mlle de Beaujolais prétend que vous regrettez votre liberté, vos habitudes d'enfance, jusqu'à votre misère, serait-il vrai?

— Oui, madame, autrefois: à présent, je ne regrette rien.

Les questions les plus attendries, les marques d'affection les plus délicates, ne purent arracher une confidence à la pauvre jeune fille. Elle se montra reconnaissante; comblée de ce qu'elle entendait, elle supplia la duchesse de venir la voir souvent, mais elle ne lui fit aucun aveu.

M. le Régent était le seul, du reste, avec lequel elle parlât à cœur ouvert. Les princesses lui inspiraient une crainte qu'elle ne pouvait vaincre, et peut-être aussi ce cher secret lui semblait-il si précieux qu'elle ne voulait

pas le répandre, et qu'elle le gardait caché comme dans un tabernacle.

Mme de Châteaubert sortit très-émue, se promettant de revenir souvent, tant que Dieu laisserait cet ange sur la terre.

La cour et la ville étaient tristes, les affaires publiques n'étaient pas de nature à donner beaucoup de confiance dans l'avenir. Excepté les soupers du Palais-Royal et ceux du Luxembourg, de jour en jour moins nombreux, on ne se réunissait presque plus. Le système avait bouleversé les fortunes, il avait placé en haut de l'échelle ceux qui étaient en bas, il avait ruiné beaucoup de gens pour en enrichir un petit nombre. Aussi le nom de Law était-il presque aussi honni que celui de Dubois.

M. le Régent persistait à les soutenir, malgré les conseils et les prières de Pierre Lafont, devenu un de ses féaux, en apprenant à le connaître. Ils avaient ensemble de longs entretiens, où le prince se laissait aller à la confiance plus qu'avec qui que ce fût, même avec M. de Saint-Simon, dont il craignait la hauteur et la sévérité. Le marquis le plaignait de toute sa conscience d'honnête homme et tâchait de lui rendre du courage pour le bien. Il lui faisait de belles promesses, et, lorsqu'il avait quitté son mentor, les mauvaises influences l'emportaient.

M. le duc d'Orléans avait présenté Pierre Lafont au roi, et ce monarque était l'objet de son adoration, il lui apprenait l'espagnol; sous ce prétexte, il le voyait à peu près chaque jour et trouvait ainsi l'occasion de lui parler de son illustre aïeul, de le lui donner pour modèle.

L'enfant couronné l'écoutait attentivement. Un jour pourtant il l'interrompit par une réflexion à laquelle on ne s'attendait guère :

— Monsieur, monsieur, n'oubliez pas que la guerre et

les bâtiments ont ruiné Louis XIV et qu'il m'a recommandé de ne pas l'imiter en cela.

Il n'y avait rien à répondre, c'étaient en effet les paroles du roi mourant. Pierre fut battu, mais ne se découragea pas. Une autre fois, il y avait eu du bruit à la banque du Mississipi, on en craignait encore pour ce jour même ; le roi dit à son professeur :

— Mais, monsieur, que veulent donc les Parisiens à ce pauvre M. Law? Qu'aurait fait mon aïeul en pareille circonstance?

— Sire, il l'aurait renvoyé en Ecosse.

— Dites donc cela à M. Régent, répliqua Louis XV, il vous croira peut-être, vous, puisqu'il m'a souvent recommandé de vous croire.

L'émeute, en effet, avait été vive et le système fortement menacé. La vie même de Law n'était plus en sûreté. Le peuple l'avait en horreur, à cause des enrôlements forcés du Mississipi, dont nous avons vu un échantillon. Le marquis d'Aquilar, toujours mêlé à la vie populaire, découvrit un complot pour envahir son hôtel et le tuer : aussitôt il en prévint M. le Régent, et l'on envoya des Suisses chez lui et chez son frère. Il ne sortit plus qu'accompagné par des agents, et, bien qu'il eût un courage véritable, il commença à se sentir perdu.

Un matin il se rendait chez Mme de Châteaubert, en grand équipage, car rien ne pouvait faire baisser son luxe et sa représentation. La canaille s'amassa autour de son carrosse et les polissons le suivirent en courant, malgré les coups de fouet et les injures de la valetaille. Ils attiraient la foule par leurs cris, et bientôt elle devint assez compacte pour que les quatre chevaux ne pussent avancer davantage. Le cocher les fit cabrer, ce qui repoussa forcément les plus empressés, et, profitant de cette

seconde de répit, il les lança au galop. La masse s'écarta en hurlant des imprécations et des menaces. Une voix s'écria :

— Suivons-les, et, n'importe où ils soient, nous les atteindrons.

Des hurrahs lui répondirent, toute cette population marcha en bon ordre jusqu'à la rue Saint-Louis, se recrutant de ce qu'elle rencontrait et devenant de plus en plus compacte. Des officieux partirent aussitôt et en prévinrent l'autorité, mais avant qu'on eût rassemblé les troupes, M. Law devait être pris infailliblement.

Il arriva chez la duchesse un peu ému et lui cacha le danger qu'il avait couru. Ce n'était pas la coutume alors que les hommes fissent les fanfarons.

Ils causaient depuis un quart d'heure, lorsque quelque émotion parut autour de l'hôtel ; les gens allaient et venaient effarés dans la cour, la duchesse et M. Law ne s'en apercevaient pas : les fenêtres donnaient sur le jardin, et les bruits n'arrivaient pas jusqu'à eux. L'écuyer de Mme de Châteaubert se présenta tout à coup et annonça que l'hôtel était entouré, qu'on demandait M. Law à grands cris, et qu'on menaçait de tout mettre à feu et à sang, si on ne le livrait pas.

— Je vais me montrer sur-le-champ ! s'écria-t-il.

— Allons donc ! monsieur, vous oubliez chez qui vous êtes : ce serait une honte éternelle pour la maison de Châteaubert, que son hôte souffrît le moindre dommage. Vous allez sortir par le jardin, si vous le désirez, et si vous n'avez pas assez de confiance en moi pour être assuré de votre vie.

— Moi, madame, je sortirai par la grande porte, dans mon équipage, ou bien ils m'arracheront d'ici par la violence.

— C'est bien, monsieur, c'est d'un homme de cœur, maintenant laissez-moi faire, je vous réponds de tout. Hubert, marchez devant moi.

— Mais, madame, où allez-vous? Vous ne pouvez vous exposer, ce serait une lâcheté de ma part que de le permettre; je vous suivrai partout.

— Suivez-moi donc, puisque vous le voulez, toutefois ne vous montrez pas, si vous tenez à ma vie et à la vôtre

— Les entendez-vous, madame? interrompit l'écuyer : ils vont enfoncer les portes.

— Ils ne les enfonceront pas, je les en empêchera bien. Je n'ai pas peur, allez! le sang des Beaumanoir n'a pas dégénéré dans les veines d'une femme.

L'hôtel était double, dans le pavillon du milieu, mais deux ailes assez étroites, formaient le carré sur la cour; chacune avait à l'extrémité un balcon et deux fenêtres ouvrant au premier sur la rue. Un des deux était l'appartement de la douairière. Mme de Châteaubert s'y rendit, pria instamment le contrôleur général de rester dans la pièce voisine, et, faisant ouvrir les portes par son écuyer, elle s'avança seule sur le balcon.

Elle était en négligé, vêtue de blanc; ses longs et blonds cheveux tombaient en anneaux sur son cou. Un peu pâle, mais résolue, elle était pourtant si belle, que cette multitude furieuse, frappée à son aspect de respect et d'admiration, se tut comme par enchantement, et l'on entendit sa voix dominant toutes les autres, lorsqu'elle demanda

— Que voulez-vous, mes amis?

— Law! Law! l'Ecossais! livrez-le-nous, il ne vous sera fait aucun mal.

Tous les cris partirent à la fois et le tumulte recommença. Elle fit signe de la main qu'elle voulait répondre. le silence se rétablit de nouveau.

— Pourquoi en voulez-vous à M. Law! Pourquoi cherchez-vous à vous faire justice vous-même? S'il est coupable, allez la demander, cette justice, à M. le Régent, c'est à lui de vous la rendre.

— Le Régent le sauvera! nous savons qu'il est ici, et nous le voulons!

— Eh bien, oui, il est ici, et je ne vous le livrerai pas. Quel est celui d'entre vous qui trahirait son hôte?

Personne ne répondit.

— Si vous êtes incapables d'une pareille lâcheté, comment venez-vous me demander de la commettre?

— Nous l'enlèverons, nous vous forcerons, ce ne sera pas votre faute.

— Vous l'enlèverez, vous me forcerez, moi, une femme! moi, sans défense et sans protection, puisque mon mari est à la Bastille! Vous n'y pensez pas, j'en suis sûre, et je vais tout à l'heure vous faire ouvrir les portes de l'hôtel, convaincue que pas un de vous n'en franchira le seuil : il est défendu par ma faiblesse.

Ils se regardèrent indécis. Le courage de cette belle personne, seule, en présence d'eux tous, ne redoutant rien et se confiant à leur générosité, les frappait d'admiration et enchaînait leur colère.

— Mais madame, dit un des plus rancuneux, Law nous a pris nos enfants, notre argent, il nous a mis sur la paille. Vous, il est votre ami, vous lui devez peut-être votre fortune, et...

— Ma fortune! je la dois à l'épée de mes pères et à la reconnaissance des rois, interrompit-elle fièrement; et d'ailleurs, elle n'appartient pas qu'à moi, elle est à tous ceux qui en ont besoin.

— Oh! ça, c'est vrai! s'écrièrent les gens du quartier, c'est une bonne dame, une excellente dame, qui donne

à tout le monde, personne n'est refusé chez elle. Pourquoi l'ennuyer, la tourmenter? Allons-nous-en.

— Mais Law! il ne sera pas puni, il nous échappera donc!

— Adressez-vous au parlement, au roi, s'il le faut, ils vous écouteront.

— Ah! oui, le roi, le parlement; ils nous l'abandonneront, eux!

— M. Law sortira d'ici sain et sauf? demanda-t-elle

— Oui, oui!

— Vous ne le suivrez pas; vous ne lui ferez aucune insulte?

— Non.

— J'aurais pu le faire échapper par le jardin, je ne l'ai pas voulu, j'ai préféré me confier à votre loyauté, mes amis, et j'ai eu raison.

— Vive madame la duchesse!

Ces cris retentirent pendant plus d'un quart-d'heure, l'enthousiasme était à son comble; ils oubliaient leur vengeance. Law s'était jeté aux genoux de la jeune femme et lui baisait la main, en l'assurant d'une admiration sans bornes.

— Croyez moi, monsieur, lui dit-elle, partez sur-le-champ, pendant que les transports ne sont pas calmés, ayez confiance comme moi, ils vous applaudiront. Plus tard je ne réponds de rien.

Les portes de l'hôtel tournèrent sur leurs gonds, le carrosse de Law sortit, la duchesse était revenue sur le balcon, elle salua l'Ecossais. Le silence se fit dans la foule, on le regarda passer, et il se montra sans affectation. Quelques voix crièrent même :

— Vive le contrôleur général!

— Oui, pourvu qu'il nous fasse vivre aussi bien que lui, répliqua un plaisant.

Cet exploit de Mme de Châteaubert fit un grand bruit à la cour et à la ville; elle devint pour ainsi dire une héroïne; elle fut accablée de compliments qu'elle dédaigna de recevoir, en répondant qu'il eût fallu être une malavisée pour agir autrement. Elle ne sortait presque pas; sa vie était murée depuis l'emprisonnement du vicomte. A peine la voyait-on rendre ses devoirs de société: ses visites presque uniques étaient pour Fanchette, qui s'affaiblissait chaque jour.

Un matin un messager arriva, avec prière de se hâter: Mlle de Vanvres était au plus mal. La duchesse y courut, elle trouva la pauvre enfant mourante; Mlle de Beaujolais et M. le Régent étaient auprès d'elle. En apercevant son ancienne protectrice, l'œil de la jeune fille se ranima, elle lui tendit la main.

— Ah! madame, murmura-t-elle, que je suis aise de vous voir, ma mort va vous combler de joie.

— Moi, mon enfant!

— Oui, reprit-elle avec une onction irrésistible, oui, car ma mort va vous rendre un ami bien cher. Monsieur le Régent, mon père, vous m'avez promis d'exaucer mon dernier vœu.

— Et je vous le promets encore, ma chère Fanchette ou plutôt je vous promets tout, si vous voulez vivre, e vous vivrez.

— Avant une heure, je serai devant Dieu à prier pour vous : mais vous allez *lui* donner la liberté sur-le-champ.

— Fanchette, je ne puis...

— Vous le pouvez, votre volonté peut tout, mon père.

Elle joignit les mains et se pencha comme pour s'agenouiller.

— Je vous en supplie, qu'il soit libre, qu'il soit heureux! qu'il le soit par moi et qu'il ne le sache jamais, cela

pourrait lui causer un remords, je ne veux pas que la moindre souffrance lui vienne de moi. Ecrivez tout de suite, et envoyez.

— Voulez-vous le voir, Fanchette?

— Non, je ne le puis... je ne le dois pas. Ecrivez et ne lui apprenez pas qu'il m'a tuée, si vous m'aimez un peu.

La princesse, Mme de Châteaubert, étaient agenouillées et pleuraient. M. le Régent avait peine à retenir ses larmes. Fanchette avait saisi la plume et ses doigts tremblants la lui présentaient; il la prit, en hésitant toutefois, et il traça quelques lignes; la mourante pria la duchesse de les lire: c'était l'ordre demandé.

— Qu'il parte à l'instant, devant moi, le temps presse.

On fit monter un des gens à cheval, n'ayant sous la main personne de plus considérable, on lui recommanda de se presser.

— Oh! murmura Fanchette, je n'y serai plus quand il reviendra. Merci, Monseigneur! merci, mon père! ma pauvre existence aura donc pu lui être utile à quelque chose. Madame la duchesse, pardonnez-moi de l'aimer, si vous saviez! Maintenant je n'appartiens plus qu'à Dieu; mon confesseur est là, priez-le d'entrer, et ne vous en allez point. Assistez-moi en ce terrible passage, je sens la mort, elle arrive. Oh! ne me laissez pas seule en face d'elle. Je la trouve épouvantable et j'en ai peur

L'agonie de la jeunesse est toujours terrible, c'est une lutte contre la destruction, soutenue par une âme neuve et un corps vigoureux; Mlle de Vanvres avait tant souffert que ses forces s'étaient usées; cependant elle combattit assez longtemps encore, et ne s'éteignit qu'avec le soleil, bénie par la religion, pleurée par l'amitié.

Mlle de Beaujolais, quoique désolée, l'était moins que

M. le Régent. Cette mort lui ravissait une affection unique dans son existence, dont la pureté reposait son âme, saturée de débauches et de dépravation. Il en conserva toujours un fond de tristesse dont le motif ne fut point deviné.

La duchesse revint à Paris avec un grand fond de mélancolie; cette enfant, si vite enlevée à ce monde, où elle paraissait à peine, victime d'un amour impossible, et donc le dévouement survivait même à la vie, la touchait vivement. Elle rentra chez elle très-émue. Le premier mot de ses gens fut que M. le duc était de retour.

— Ah! fit-elle. Il est chez lui?

— Oui, madame.

Au lieu de s'y rendre directement, elle rentra dans son appartement où elle resta plus d'un quart d'heure. Lorsqu'elle eut quitté ses coiffes et accommodé ses cheveux, elle envoya Mlle Louison demander à M. de Châteaubert si elle pouvait le voir. Depuis plus d'un an ils étaient séparés.

En retrouvant sa femme, il eut un moment de joie, les conseils de son esprit familier, sa sollicitude pour lui pendant son séjour à la Bastille, la lui faisaient considérer comme une amie. Il s'élança au devant d'elle et lui baisa la main.

— Je sais ce que je vous dois, madame; je ne l'oublierai pas, et je suis heureux de vous revoir.

— Moi aussi, monsieur, j'espère que, pour cette fois, la leçon aura été bonne, et que vous n'y reviendrez plus.

Ce fut comme un seau de glace jetée sur sa tête; il en ressentit une vraie douleur.

— Comment! répliqua-t-il, madame! déjà!

La duchesse le regarda étonnée, elle ne comprenait pas ce reproche, et ne croyait pas l'avoir mérité. Elle re-

prit la conversation sur les *affaires*, sur les biens du duc, sur ce qui s'était passé pendant son absence, la maladie de sa grand'mère et le soin qu'elle avait eu de leurs intérêts communs. Elle lui fit quelques questions, parla de la Bastille et du traitement qu'il y avait subi : il s'efforça de lui répondre avec indifférence et tranquillité; malgré lui les reproches arrivaient à ses lèvres. Il se contint néanmoins.

— Comment la douairière de Châteaubert a-t-elle pu élever ainsi cette fille et me la donner après? pensait-il.

Ils soupèrent ensemble, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps; la duchesse eut de l'esprit par moment, elle fut aussi maussade et emportée et montra toutes les inégalités de son inexplicable caractère. Le duc ne l'avait jamais bien connuo. Il apprit d'elle cependant, car elle le tenait de M. le Régent lui-même, que les négociations avec l'Espagne tiraient à leur fin et que bientôt les sujets du roi catholique, détenus par suite de la conspiration, seraient relâchés. Il était probable également que presque tous les Français sortiraient de la Bastille dans un bref délai, et qu'on rendrait également la liberté au duc et à la duchesse du Maine. Les rigueurs ennuyaient le Régent, elles troublaient sa vie. Respectant la dernière volonté de Fanchette, Mme de Châteaubert ne trahit pas la part qu'elle avait à la délivrance de son mari et lui laissa croire qu'il était seulement le premier pardonné.

— Toute la sévérité se porte sur notre malheureux pays, ajouta-t-elle, et les gentilshomme arrêtés en Bretagne seront certainement décapités. Heureusement notre pauvre cousin, le vicomte, est à la Bastille, et M. le Régent a promis qu'il serait traité comme les autres de la cour.

— J'en suis charmé, madame, je ne voudrais pas être

accusé de l'avoir entraîné à sa perte, et il m'a un peu suivi, je suis forcé d'en convenir.

Là se bornèrent les communications sur le vicomte, ensuite on n'en parla plus.

Le duc reprit dès le lendemain sa vie ordinaire; il retourna chez Renard et il y trouva ce qui restait des seigneurs de ses amis, puisque tous avaient eu le même sort, à commencer par le duc de Richelieu; mais ils n'étaient pas si heureux que lui, on les retenait encore en prison.

Il attendait impatiemment une lettre d'Emeraude; le bonheur de la voir était pour lui le couronnement de sa délivrance. Galaor lui avait annoncé deux jours avant sa sortie qu'il allait obtenir le plus grand bonheur qu'il pût souhaiter.

Deux jours après son retour, il était le matin dans son cabinet des livres, lorsque Bourgogne lui annonça une dame voilée ou plutôt cachée sous ses coiffes, qui demandait à être reçue sans témoins. Son cœur battit, il se précipita au-devant d'elle. Il vit une petite personne, des cheveux noirs, une démarche vive : ce n'était pas elle.

Les coiffes tombèrent, il reconnut Carmen.

Elle se jeta sur un fauteuil, pâle, haletante, hors d'état de prononcer un mot. Pour la première fois le duc se trouva embarrassé, il balbutia quelques mots de politesse, et lui demanda même si son mari était libre.

— Oui, murmura-t-elle, et je viens vous demander à genoux de me sauver : je ne veux pas le voir, je ne le verrai jamais, cachez-moi, cachez-moi, au nom du ciel!

La comtesse était ravissante dans sa frayeur, un saint en eût été touché et le duc n'était pas un saint. Il s'assit auprès d'elle, l'assura de sa protection, de son zèle, de-

manda ce qu'il pouvait faire, la pria de disposer de lui en tout.

— Monsieur, répondit-elle, tellement émue que les mots lui échappaient par saccades, je l'ai vu..., j'étais à la fenêtre... il arrivait, il descendait de son carrosse... j'ai perdu la tête... je suis partie... par l'autre issue de la maison, je suis venue à vous, je ne connais que vous dans cette grande ville, et vous ne m'abandonnerez pas. C'est que je le hais, c'est que j'aimerais mieux la mort que de retomber en son pouvoir. Oh! je vous en supplie, ayez pitié de moi.

En ce temps-là c'était une bagatelle, une peccadille, que de cacher une femme fuyant son mari : le duc songeait déjà à sa petite maison; rien de plus facile que de l'y introduire et de l'y emmener sur-le-champ, il le lui proposa avec la convenance d'un grand seigneur de cette époque, où l'on savait tout dire. L'Espagnole le comprit à peine, elle ne saisit que les mots *asile* et *petite maison*, sa pensée fut qu'il ne l'aimait pas, et ce qu'elle voulait, c'était son amour surtout, elle eût volontiers risqué sa vie pour être sûre de l'obtenir.

Cet aveu naïf qu'il était à Paris la seule personne qu'elle connût, disait toute sa pensée, toute sa passion; le duc avait trop d'expérience pour ne pas le comprendre, mais il ne le releva pas : le respect des femmes était une des conditions essentielles de la galanterie distinguée... en ce temps-là.

— Nous allons partir à l'instant, continua-t-il; vous serez bien cachée, je vous en réponds, et le jaloux le plus féroce ne vous découvrirait pas. Permettez-moi de donner des ordres...

Il se leva pour saisir le cordon de la sonnette; au même instant la duchesse, plus parée qu'on ne l'était or-

dinairement à cette heure, parut sur le seuil de son appartement.

Pâle et sérieuse, elle salua Carmen, courut vers son mari et arrêta sa main.

— Ne sonnez pas, imprudent! dit-elle avec une vivacité presque brusque.

Puis elle s'avança vers la comtesse, qui s'était levée à son aspect et qui la regardait toute surprise; elle lui prit le bras, l'entraîna vers le canapé, la fit asseoir et s'assit auprès d'elle en lui disant d'une voix étouffée par l'émotion :

— Vous êtes perdue, madame, si vous me démentez, ne l'oubliez pas.

Des pas se firent entendre dans le salon, et la porte s'ouvrit lentement : Bourgogne annonça :

— M. le comte de la Cerda !

Celui-ci était entré avant qu'on eût le temps de prononcer son nom.

XXX

M. le marquis de Larnage.

La duchesse ne le laissa point avancer, elle lui faisait déjà une révérence pleine de bonne grâce et lui montrait la comtesse anéantie sur le canapé.

— Soyez le bien venu, monsieur, mais vous eussiez dû



nous prévenir. Voyez l'effet produit par l'étonnement et la joie sur Mme la comtesse. Vous seul pouvez la guérir de ce mal que vous avez fait.

Le comte était peut-être le plus étonné de tous; la présence de la duchesse, alors qu'il croyait surprendre sa femme à un rendez-vous coupable, bouleversait toutes ses idées; il salua gauchement et s'approcha de Carmen, dont le premier mouvement fut de le repousser. La pensée de son danger, de celui du duc surtout, la rappela à elle-même, et elle ne se détourna pas quand il l'embrassa.

— Pardon, madame, dit le comte, un peu honteux de son premier mouvement, il y a si longtemps que je ne l'ai vue!

— Ne le sais-je pas? N'avons-nous pas souvent réuni nos chagrins et nos inquiétudes? N'a-t-elle pas cherché à parvenir jusqu'à vous par tous les moyens possibles? M. de Châteaubert est libre à peine, elle l'a appris par moi, et elle est accourue pour s'informer auprès de lui de votre santé, de votre vie, peut-être. Elle supposait qu'à la Bastille les prisonniers se voyaient entre eux. Elle n'était pas encore remise de sa déception quand vous avez paru. Il y avait de quoi la tuer.

M. de la Cerda écoutait attentivement les paroles de la duchesse, il étudiait son inflexion, ses regards, avec la lucidité de la jalousie. Il ne se rendit pas un compte exact de la vérité; un caractère tel que le sien ne pouvait la pressentir, mais il flaira une tromperie. Il n'alla pas, néanmoins, jusqu'à supposer la complicité d'une femme avec la maîtresse de son mari. Ces complaisances ou ces dévouements-là ne sont pas à la portée de tout le monde.

— Quoi, madame, reprit-il, Mme de la Cerda a eu l'honneur de votre visite pendant notre captivité? Je suis heureux de l'apprendre.

— Nous nous sommes rencontrées au greffe de la Bastille, et sous ses murailles, monsieur, la conformité de douleur nous a réunies. Cela se conçoit.

La duchesse et M. de la Cerda parlaient seuls. Carmen, absorbée par son désespoir, entendait à peine ce qui se disait; le rôle du duc était fort délicat; il n'était point ému, mais cette étrange partie carrée, dont il était le contre, lui imposait une gêne invincible. Il s'efforçait cependant d'intervenir par quelques mots de politesse. Mme de Châteaubert était trop maîtresse d'elle-même pour que rien lui échappât. Elle mit son hôte tout à fait à son aise en terminant cette scène, pénible pour tous.

— Maintenant, messieurs, vous ne conspirerez plus, je suppose, vous en voilà guéris. Vous allez probablement retourner en Espagne, monsieur le comte, et nous vous perdrons bientôt.

— Dès demain, madame, j'ai hâte de revoir mon pays et mon souverain. Daignez recevoir nos adieux ainsi que M. le duc.

— Déjà ! Vous êtes souffrant encore, vous ne pourrez supporter la route.

— Je me ferai porter, madame, et puis, vous le savez, avec une volonté ferme le corps obéit à l'esprit. N'abusons pas plus longtemps des moments de Mme la duchesse. Venez, madame, remerciez-la de ses bontés et partons.

Ehminé se leva et vint en chancelant prendre la main de sa protectrice; elle ne put retenir son premier mouvement et se jeta dans ses bras en fondant en larmes. Mme de Châteaubert lui adressa quelques consolations, quelques exhortations, à demi-voix, avec la miséricorde d'une sœur. L'Espagnole n'avait pas un de ces cœurs d'élite qui se prennent par les nobles émotions. La passion y régnait en souveraine, elle ne voyait qu'à

travers son prisme et cette générosité effleura seulement l'épiderme de sa sensibilité. Le comte l'entraîna après avoir répondu aux cérémonies du duc avec une froideur égalée par celle de son hôte. La duchesse, contrairement aux étiquettes de cour, les accompagna jusqu'à leur carrosse, les y fit monter en présence de tous ses gens et rentra ensuite chez elle. A peine était-elle dans sa chambre, que le duc la rejoignit.

— Ah! madame, s'écria-t-il, quelle reconnaissance! Sans vous cette folle me mettait son mari sur les bras, et j'avais là une sotte et ridicule affaire. Ces étrangers ont de singulières façons, convenez-en. Mais qui vous a donc prévenue?

Il s'efforçait de prendre un air dégagé, bien qu'il fût réellement embarrassé au contraire. Il sentait l'immense service qu'il avait reçu et il lui répugnait de le reconnaître.

— Qui m'a prévenue, monsieur? ce billet.

— Elle lui tendit un papier. Il lut :

« Courez tout de suite chez M. le duc et sauvez-le; il est perdu si vous tardez une seconde.

« GALAOR. »

— Mais qui l'a apporté?

— Personne. Je suis entrée une minute dans mon cabinet de toilette, en revenant je l'ai trouvé sur mon bureau. J'ai obéi immédiatement, vous savez le reste.

— C'est encore lui! Cher petit génie protecteur. Je ne dois pas moins de reconnaissance à votre bonté et à votre esprit, madame. Vous jouez la comédie à merveille. Mais vous connaissiez donc ces originaux?

— Eh! monsieur, qui donc ne sait pas la passion de la jolie Mme de La Cerda pour vous et la jalousie de son

mari ! On n'a parlé que de cela pendant cette retraite. Me croyez-vous assez peu du bel air pour ignorer vos hauts faits ? Maintenant pardonnez-moi de vous quitter, j'étais tout habillée et j'allais sortir lorsque j'ai reçu l'ordre du génie, on m'attend, nous nous reverrons bientôt. Ne vous mêlez plus avec cet hidalgo et sa gitana, ce sont des amours tristes, qu'en feriez-vous ? Suivez mon conseil, il est bon.

Elle sonna Rosette, acheva de mettre ses coiffes, et, saluant son mari de la main, elle s'échappa.

Cependant le comte avait emmené Ehiminé; à peine furent-ils dans le carrosse, qu'il éclata en reproches et en plaintes ; elle les accueillit par un obstiné silence. Elle ne pensait qu'à son amour.

— Nous partirons demain, répétait-il, nous partirons demain. Nous retournerons en Espagne, dans le fond de la Sierra et vous n'y trouverez plus de galants, je le jure.

Carmen soupirait, elle se mettait l'esprit à la torture pour chercher un moyen de revoir le duc, de se cacher dans cet asile qu'il lui avait promis et où elle serait pour jamais à l'abri des recherches de son tyran. A peine l'avait-elle regardé, elle ne s'était pas même rendu compte de son affreux changement et de son état de faiblesse. En rentrant chez elle, elle pouvait à peine monter l'escalier.

Il n'en donna pas moins des ordres à Dolorès pour le départ, et commanda que tout fût prêt à la première heure.

— Vous ne pourrez pas partir, lui répondit la duègne, vous vous arrêterez après quelques jours de route.

— Je mourrai s'il le faut, mais je quitterai cette ville maudite et elle n'y restera plus.

Le comte interrogea alors Dolorès plus sérieusement qu'il n'avait eu le temps de le faire, avant de poursuivre

sa femme. Celle-ci s'était livrée elle-même : dans sa précipitation, elle avait jeté tout haut l'adresse au cocher que toute maison un peu montée avait de service dans la cour. Les *en cas* pour toutes choses étaient à la disposition des gens riches, tout besoin ou tout désir devait être satisfait sur-le-champ. A la première information du comte, il avait su où était sa femme et il avait pu la rejoindre.

Dolorès trembla de dire un mot de trop, elle ne comprit rien au mensonge officieux de la duchesse et se troubla en dépit de ses efforts. Le comte était trop adroit pour la pousser à bout et la mettre sur ses gardes. Il en savait assez, rien ne lui échapperait désormais, car il serait là. La nuit se passa sans autres orages, mais personne ne dormit, on le conçoit.

M. de La Cerda avait commandé une litière pour lui et sa femme. Ses gens et ses bagages devaient suivre : c'était alors la façon de voyager la plus commode pour les malades. Il sortit de son appartement, pâle comme un spectre et se soutenant à peine. Carmen le suivait, aussi pâle que lui, ses yeux brillaient d'un feu sombre, et une résolution inébranlable se lisait sur sa physionomie. Elle épiait les mouvements, les regards de son mari ; celui-ci donnait ses ordres, assis sur un fauteuil, ses jambes le portaient mal, les émotions de la veille avaient achevé de le briser.

Plusieurs fois la jeune femme essaya de s'approcher de la porte, il la rappela brusquement, car lui aussi ne la quittait pas du regard, et quand les dispositions furent prises, il ordonna à Dolorès de conduire sa maîtresse à la litière.

— Non, dit résolûment la comtesse, je ne veux pas, je ne m'en irai pas.

Elle se cramponna à un meuble et défia l'univers de l'en arracher.

— Qu'on l'emporte, disait le comte.

Les valets s'approchèrent, la comtesse poussa des cris affreux, sortit de son sein un petit poignard catalan, et protesta qu'elle tuerait l'homme assez hardi pour mettre la main sur elle.

— Désarmez-la, attachez-la s'il le faut, mais qu'elle sorte d'ici.

Les laquais avaient reculé, pourtant à la voix de leur maître, ils se rapprochèrent, l'un d'eux fut assez adroit pour prendre Carmen en arrière et lui retirer son poignard, aussitôt elle fut enlevée; mais ses cris et sa résistance redoublèrent, elle mordit, elle égratigna, elle usa de tous les moyens de défense et finit par tomber dans des convulsions tellement épouvantables, qu'il fut impossible de la transporter sous peine de la voir mourir.

Le comte s'arrachait les cheveux, il fit chercher un médecin qui, après avoir examiné la malade, la déclara dans le plus grand danger : un transport au cerveau s'était produit subitement, il lui fallait des soins immédiats et énergiques, autrement il ne répondait pas d'elle, et ces soins même ne la sauveraient probablement pas. Le voyage devait donc forcément être remis. Ehminé fut couchée, saignée à plusieurs reprises, on obtint un peu de calme, bien que la connaissance ne fût pas revenue, cette nature de feu était domptée par la douleur.

— Maintenant, monsieur, ajouta l'enfant d'Esculape, mon devoir m'ordonne de vous dire que vous n'êtes guère mieux que madame votre femme et que vous devez vous occuper de vous-même, à présent qu'elle est relativement en sûreté.

— Qu'importe, moi?

— Il importe, monsieur, que si Mme la comtesse se guérit, vous ne jouirez pas du bonheur de la revoir, ce qui vous semblerait bien cruel, je le suppose.

— Oh! vous avez raison, je vous obéirai. Qu'elle vive après moi! non, non!

A dater de ce jour, les deux malades furent installés dans la même chambre, les mêmes soins leur furent prodigués. La jeunesse et la force de la comtesse lui firent bientôt prendre le dessus, tandis que son mari au contraire s'acheminait promptement vers le tombeau. Bientôt elle put se lever et tout son cœur s'ouvrit à l'espérance: assise près du lit du comte, elle suivait sur son visage les traces de la destruction, et se disait avec un tressaillement de joie que bientôt elle retrouverait sa chère liberté.

Un matin, elle pelait une orange; par une fantaisie de mourant, il en souhaita un quartier et il voulut le détacher lui-même, elle lui remit le fruit que ses mains tremblantes préparèrent. En le lui rendant, il la supplia de manger le morceau qu'il venait de sucrer et qui touchait au sien.

— Ce sera une sorte de communion, ajouta-t-il, ce doux souvenir de notre pays bien-aimé nous rendra des forces à tous les deux.

Carmen ne lui refusa pas une si faible complaisance, elle acheva sa collation à ses côtés, ensuite se sentant fatiguée, elle se remit au lit.

Le lendemain elle se trouva moins vigoureuse; le médecin lui prodiguait vainement des cordiaux; il ne comprenait rien à cet affaiblissement sans cause apparente. Les transports étaient domptés, à peine se souvenait-elle de son amour, elle s'éteignait comme une lampe qui manque d'huile.

Le comte, de son côté, s'approchait à grands pas de la tombe, mais avec des douleurs épouvantables. Lorsqu'il ne pouvait retenir ses cris, Elminé le regardait en ouvrant ses grands yeux, où l'on ne lisait plus ni plaisir ni peine.

Une nuit qu'il éprouvait mille tortures, elle lui demanda, d'une voix un peu moins glaciale que de coutume, s'il souffrait bien.

— Oh ! oui, répliqua-t-il.

— C'est Dieu qui vous punit, dit-elle, car vous m'avez bien fait souffrir aussi. Autrefois j'aurais été heureuse de cette vengeance, à présent je me souviens à peine que j'ai désiré votre mort, que je vous ai toujours haï et que j'en aimais un autre assez passionnément pour payer de ma vie le bonheur de le voir.

— Aussi cela est-il arrivé, madame. Je m'en étais toujours douté et je n'ai pas voulu vous laisser après moi dans les bras de ce Français qui vous avait ensorcelée. Souvenez-vous de cette orange que nous avons partagée ensemble, elle vous a plus que moi rapprochée du tombeau et c'est moi qui vous survivrai maintenant. Pardonnez comme je vous pardonne, nous nous retrouverons là-haut.

— Ah ! répondit-elle indifféremment. Et puis elle retomba dans la somnolence et le lendemain elle ne se rappelait plus cette conversation, l'éclair d'intelligence s'était éteint.

Quinze jours après, Carmen ne se réveilla plus.

M. de la Cerda ne lui survécut que vingt-quatre heures; il avait ordonné qu'on les plaçât dans le même cercueil, il la gardait ainsi même après sa mort.

A quelques jours de là, le marquis d'Aguilar, sorti de son bouge de la rue Montmartre, habitait un appartement convenable aux environs du Palais-Royal : on lui annonça

une pauvre femme espagnole qui réclamait sa protection et son secours; lorsqu'elle entra, elle se prosterna presque devant lui et lui demanda les moyens de s'en retourner à Séville où elle voulait aller mourir dans un couvent d'Annonciades.

Il la fit relever, lui promit d'exaucer sa prière et lui adressa quelques questions sur le passé de son existence. Elle se nomma Dolorès, parla de la fin horrible de sa maîtresse, de sa fille chérie.

— Car, ajouta-t-elle, j'étais sa nourrice, je puis le dire maintenant, ma langue est déliée de mon serment par la mort.

— Vous connaissiez donc sa famille? demanda vivement le marquis.

— Si je la connaissais! Je vous l'avoue, vous êtes bon; feu M. le comte le savait aussi, mais comme il ne voulait même pas partager sa femme avec des parents, il m'avait fait jurer sur Notre-Dame d'Atocha de me taire. Ma pauvre Carmen était une noble fille, Isabelle d'Aguilar. J'ai vu son père tuer sa mère sous mes yeux.

Le marquis poussa un cri déchirant et cacha son visage dans ses mains.

— Ah! malheureuse! pourquoi ne m'avoir pas parlé plus tôt? Elle vivrait encore, sans doute!

— Hélas! monsieur le marquis, j'avais cru vous reconnaître, mais mon maître m'aurait tuée. Et puis m'eussiez-vous pardonné d'avoir élevé votre fille parmi les gitanas? Je l'aimais trop, Dieu m'a punie en me l'enlevant!

Il faut tirer un voile sur ces douleurs et retourner vers les principaux personnages de notre histoire que nous avons conduits jusqu'à ce moment et que nous allons bientôt abandonner, en remerciant humblement le lecteur d'avoir bien voulu nous suivre.

M. de Châteaubert ne tarda pas à revoir Emeraude, on le devine, et quels transports éclatèrent dans cette réunion. Il la retrouva plus charmante et plus tendre. Elle lui raconta ses inquiétudes, ses larmes, son désespoir, pendant cette longue absence, elle avait cru en mourir, et, quoique très-sûre de sa fidélité sous les verrous, elle avait été jusqu'à redouter son commerce avec les lutins. Quelque fée pouvait s'éprendre de lui et profiter de sa solitude pour la supplanter dans son cœur.

— Jugez donc! plus d'un an sans un mot, sans un souvenir! Savoir tout au plus que vous existiez! Oh! que j'ai souffert! Si vous me *connaissiez*, vous verriez combien je suis changée, on ne me trouve plus jolie. Heureusement vous ne me verrez pas.

— Jamais?

— Quand je serai redevenue belle.

— Est-il possible! Vous y consentiriez ?

— Je vous aime trop maintenant, je ne pourrai jamais avoir un secret pour vous.

— Et quand donc, hélas!

— Quand le printemps sera venu.

— Comment, si longtemps encore?

— Ecoutez et comprenez-moi bien. Je vous parlais tout à l'heure des fées, il en est une qui m'a protégée, aimée, depuis mon enfance, c'est à elle que nous devons ce palais enchanté, c'est elle qui vous a conduit vers moi, c'est elle qui m'a appris à vous plaire. Eh bien! elle veut, elle ordonne que jusqu'aux beaux jours je vous reste inconnue, que cette épreuve soit imposée à votre constance et à votre soumission. Nous devons lui obéir.

— Puisqu'elle peut tout, pourquoi ne ramène-t-elle pas dès aujourd'hui la verdure et les fleurs? Attendre jusque-là, je ne le pourrai jamais. Ayez donc pitié de

moi toutes deux; tant de mois de souffrances ne vous toucheront-ils pas?

Emeraude fut inflexible. Elle semblait attacher une sorte d'importance surnaturelle à ce retard.

— Je vous perdrais si je n'obéissais pas, répondait-elle à ses instantes sollicitations. Je le sais, j'en suis prévenue et je tremble rien qu'en y pensant.

— Et je ne connais pas même votre voix! Car cette voix éteinte, assourdie par cette étoffe appliquée sur vos lèvres, n'est pas la vôtre; je pourrais vous entendre, passer près de vous sans m'en douter. Ce costume, si différent des autres, change jusqu'à votre taille; quand ce masque tombera, vous serez pour moi une femme toute nouvelle.

— Je le sais bien, répliqua-t-elle avec malice.

Il fallut se soumettre; un gentilhomme ne pouvait manquer à sa parole envers une femme, et le duc avait juré de respecter ce secret. A mesure que le temps avança, les entrevues devinrent plus rares. Emeraude avait des raisons cachées pour les éloigner. Le pauvre amoureux se morfondait dans de longues attentes, et sa passion s'augmentait des difficultés dont on hérissait son bonheur.

Il ne vécut qu'en elle et que pour elle, tout le reste lui devint insupportable. Plus de déjeuners chez Renard, plus de promenades aux Tuileries, plus de visites chez Florence, ou chez les sylphides de l'Opéra. Plus de bals masqués, plus de parties. Il passait sa vie à Saint-Cloud afin d'entrevoir Mlle de Beaujolais, qui, de temps en temps, apparaissait comme une ombre dans le lointain. Il essaya de se trouver sur son passage et n'en obtint qu'un froid salut. Une seule fois, il la rencontra chez Madame. Elle disparut presque aussitôt; il avait eu le temps d'admirer un visage céleste, d'une expression glaciale et hautaine peut-être, mais d'une irréprochable

beauté, ce devait être elle. La première fois qu'il revit Emeraude, il l'appela ma princesse, et elle ne lui imposa pas silence :

— Et pourtant, se disait-il, elle épouse le prince des Asturies !

Une mortelle tristesse s'emparait de lui, il ne pouvait espérer qu'elle refusât, la raison d'Etat la forçait à obéir, à moins que la fée!... C'était peut-être là le motif de ce retard maudit, elle les emporterait tous les deux dans le pays des rêves, elle leur créerait un bonheur au-dessus de tous les bonheurs de la terre. Son imagination l'enlevait si haut!... elle avait des ailes.

Un soir il rentra chez lui de bonne heure, ainsi qu'il en avait maintenant l'habitude; on était aux premiers jours de mai, tout était fête dans la nature, il avait passé la journée à Saint-Cloud, où il avait appris le départ très-prochain de la princesse pour l'Espagne. Il pensait à ce voyage, c'était sans doute à ce moment que cette protectrice inconnue les rapprocherait. Bien que sa confiance fût grande, son inquiétude l'était aussi. En s'approchant de Galaor pour le caresser et lui raconter sa peine, il le trouva orné d'un superbe collier de rubis, une faveur cerise attachait à ce collier une lettre, dont il fit promptement sauter le cachet :

« Restez chez vous demain au soir; à neuf heures, soyez paré et attendez.

« La Fée. »

Il fut sur le point de perdre connaissance, c'était le bonheur.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il.

Et ce volage, cet inconstant fondit en larmes, en vraies

larmes de joie, venant du cœur. Qui l'aurait cru et quelle transformation! L'amour réel fait de ces miracles.

Il resta toute la soirée en contemplation devant cette lettre, puis il se mit à compter les heures, il lui semblait que ce lendemain n'arriverait jamais. Il se promena toute la nuit au jardin, aspirant d'avance ces joies qu'il avait rêvées si divines. Il verrait cette femme, devenue son idole, dont l'amour se rattachait aux dernières fibres de son cœur. Ils ne se sépareraient plus, il en avait le pressentiment; la fée leur devait un prodige et elle le ferait: il avait attendu si longtemps!

L'aurore parut, splendide et parfumée, le ciel étincelait de feux; les fleurs ouvraient leurs calices à la rosée du matin; la verdure, encore si tendre, avait cette senteur du printemps, dont tous les sens sont pénétrés.

Le duc salua cet astre; le plus beau jour de sa vie se levait, son premier sentiment fut une prière, un remerciement à Dieu, qui lui accordait une telle faveur. Il fit encore quelques tours d'allée, et rentra chez lui. La duchesse dormait d'un profond sommeil, son appartement était hermétiquement fermé.

Pour tuer le temps, il voulut sortir, il voulut encore aller revoir une dernière fois ces ombrages, ce parc, où il avait tant rêvé, tant soupiré! Au moment de monter dans son carrosse, il aperçut celui du vicomte de Kermandre entrant dans la cour. Le jeune homme se rendant chez la duchesse; libre depuis une semaine seulement, chaque matin il prenait ses ordres. En se rencontrant, les deux seigneure se saluèrent, mais sans se parler.

Mme de Châteaubert reçut son cousin et passa plus de deux heures avec lui; elle avait défendu sa porte à tout le monde. Lorsqu'il sortit de son appartement, les laquais remarquèrent qu'il avait les yeux rouges et la voix pres-

que éteinte. Il donna brusquement à son cocher l'ordre de le reconduire chez lui.

Le duc rentra de bonne heure, il se fit habiller et jamais Bourgogne ne l'avait trouvé aussi difficile à satisfaire. Ses cheveux ne lui semblaient pas assez parfumés, son justaucorps de velours bleu, couleur des pervenches, et doublé de satin blanc, n'avait pas un assez grand air, son écharpe à filets d'or ne lui serrait pas assez la taille, et les dentelles de son jabot, de ses manchettes, ne retombaient pas avec assez de grâce sur sa chemise de batiste et sur ses mains d'Antinoüs.

Il était pourtant beau à miracle. Bourgogne le lui répéta sur tous les tons et son miroir le lui avait dit mieux encore.

Lorsqu'il fut habillé, il n'était que huit heures et demie, il congédia ses gens et leur défendit d'entrer sous aucun prétexte, ce qui leur parut aussi extraordinaire qu'une semblable parure pour rester chez soi.

Comment passer cette mortelle demi-heure? Son cœur en compta toutes les minutes; il se promena au milieu de cent bougies qu'il avait fait allumer pour donner à son appartement un air de fête. Enfin le marteau frappa le timbre, et les neuf coups retentirent.

Au dernier, les deux battants de la porte s'ouvrirent, comme si une main invisible les eût poussés.

Il vit paraître d'abord sa grand'mère, la duchesse douairière de Châteaubert.

Derrière elle était une femme enveloppée d'un voile long et épais; il reconnut pourtant Emeraude.

La présence de son aïeule lui fit presque perdre la raison, il ne comprenait pas son intervention dans une intrigue d'amour, elle, si sévère et si retenue. Ce devait être une illusion, il y avait là de la magie. Il s'avança

néanmoins pour lui donner la main et ne lut dans ses yeux qu'une indulgence et une tendresse inépuisables.

— Que Dieu vous bénisse, mon cher enfant, dit-elle d'un ton ému, vous pouvez relever ce voile.

Au moment de toucher à cette gaze, sacrée pour lui jusque-là, il eut un tremblement invincible, et il ne réussit pas à l'enlever; la jeune femme, aussi émue que lui, n'était pas plus habile.

— Allons! Vous allez voir que je me mêlerai encore de cela, reprit la douairière.

Et d'une main leste malgré son grand âge, elle enleva le voile.

— Monsieur le duc, ajouta-t-elle avec une dignité imposante, voici Mme la duchesse de Châteaubert et M. le marquis de Larnage, votre fils.

Emeraude tenait un beau maillot dans ses bras.

Je ne saurais rendre ce moment, c'est une de ces joies dérobées au ciel, que la Providence envoie à ses élus de ce monde, il semble que l'âme se dégage de la matière, et qu'elle emprunte à l'autre vie ses béatitudes.

Le duc était aux pieds de sa femme, il la serrait sur son cœur avec délices, avec ravissement, il couvrait son fils de baisers et les appelait des noms les plus tendres, il déraisonnait enfin.

— Eh bien! monsieur, s'écria en riant la jeune duchesse, je vous le disais bien, que nous finirions par avoir des enfants et qu'il fallait songer à leur avenir.

La douairière, asisse dans un fauteuil, la regardait avec des larmes de joie dans les yeux. Dès que les premiers transports furent calmés, Emeraude conduisit son mari vers elle.

— Tombez à ses pieds, mon ami, remerciez-la, cette bonne mère, c'est elle qui a tout conduit, c'est la fée de

notre bonheur. Sans elle, je tombais dans le découragement et pis encore peut-être; je n'ai fait que suivre ses conseils.

— Eh! eh! eh! Ceci est la vérité, mes enfants, sans moi tout allait mal. J'ai imaginé la comédie, je l'ai fait jouer, j'ai dépensé des sommes folles pour les décors et les comparses, j'ai eu pour complices trois personnes avec lesquelles vous souperez tout à l'heure et deux bons serviteurs que je me chargé de récompenser. J'ai inventé le petit chien et ses sorcelleries, j'ai soutenu le courage de mon actrice, souvent prêt à faiblir.

— Bonne mère!

— Elle a joué admirablement son rôle, convenez-en; elle s'est bien posée en avaricieuse et en coquette. Elle s'est fait faire la cour par des galants, qui lui servaient d'espions et de chiens de chasse, pour suivre les traces de son mari. M. Law a entendu le premier la raison, quant au petit Kermandre, il n'a appris qu'aujourd'hui la cause de ses rigueurs et l'emploi de niais qu'il avait tenu dans notre pièce. Cet emploi l'a pourtant sauvé de la hache du bourreau, et il s'en est allé à Malte, où il veut prendre la croix. Elle s'est cachée dans les escaliers secrets et dans les trappes de la Bastille pour causer la nuit avec son époux; elle est devenue sa providence invisible et l'a garanti de tous les périls. La nuit et le jour à l'affût, on lui répétait jusqu'à vos paroles; son cœur lui en faisait deviner le sens caché, et elle agissait suivant son impression, toujours pour cet ingrat.

— Mais c'est une fée que cet ange-là?

— Oui, c'est une fée, car elle a abattu les barreaux, car elle a préservé votre tête, que vous aviez bien mérité de perdre, monsieur le grand chambellan, qui conspiriez contre votre maître. Elle avait des accointances avec

vos complices de bas étage, elle s'en allait le soir déguisée, porter des nouvelles à mon ancien ami, le marquis d'Aguilar, que j'avais mis dans notre secret, et elle avait pour toute suite mon vieux Dominique, votre espion en chef; je le lui avais prêté pour cela. Il n'entrait pas un chat dans l'hôtel qu'il ne le vît de son observatoire ; c'est lui qui a évincé cette folle bohémienne et qui vous a envoyé votre femme si à propos. J'espère qu'elle a été héroïque avec sa rivale, je n'en aurais pas eu le courage. Cette nuit, elle vous suivait derrière ses persiennes, elle partageait vos émotions et votre impatience, vous n'en doutez pas.

Le duc interrompit sa grand'mère en embrassant sa femme pour la centième fois.

— Ce n'était pas le tout que de vous rendre amoureux, il fallait que cet amour fût durable, il fallait changer vos habitudes, vous corriger de vos extravagances, voilà pourquoi j'ai prolongé jusqu'à présent. Et puis M. le marquis et moi nous ne sommes pas d'âge à voyager par la neige. Votre chère femme s'est sauvée chez moi, elle y est accouchée, comme si elle l'avait volé, nous avons pourtant trouvé le moyen de faire venir Maréchal, il a gardé le secret, personne ne s'est douté de rien. Maintenant vous allez être heureux et sage, je l'espère, je puis mourir en paix. *Nunc dimittis.* Toute cette aventure est écrite dans de longues lettres, une sorte de journal, qu'elle m'envoyait par chaque ordinaire ; je vous le donnerai.

Vous verrez comme quoi il lui en coûtait de se faire détester comme femme, afin de se faire aimer comme maîtresse. Ce double caractère était indispensable. Mais li se fait tard, Mme la duchesse va se mettre en costume décent pour recevoir nos *augustes* hôtes, comme disent les gazettes; elle n'a que le temps tout au plus.

Le duc assista pour la première fois de sa vie à la toilette de sa femme, ce fut pour lui un bonheur infini. Mlle Louison n'en revenait pas.

Madame et M. le Régent vinrent souper incognito, ainsi qu'ils l'avaient promis. Le marquis fut de la fête. Le repas fut charmant, le prince plaisanta fort la jeune duchesse sur la rigueur qu'elle avait déployée le jour où son mari était entré à la Bastille pour la première fois.

— Comme je la détestais ! ajouta Châteaubert.

Mlle de Beaujolais devait partir quelques jours après : la pauvre enfant s'en allait avec une blessure profonde dans le cœur ; comme ses sœurs elle aimait Richelieu !

Plusieurs mois après, la duchesse conduisit son heureux époux à l'endroit où s'élevait la folie Lorraine ; il ne la reconnut plus, la maison abattue avait fait place à une petite chapelle. Ils s'approchèrent d'une simple tombe de marbre blanc, surmontée d'un ange en prière.

— Ici repose, mon ami, un cœur qui vous a bien aimé, — moins que moi pourtant, ajouta-t-elle.

Ils prièrent ensemble.

La chapelle exista jusqu'à la Révolution.

J'ai oublié de vous dire que Tulaisne fut pendu. Cascaret se repentit et se fit capucin.

FIN.

Paris. — Typ. Gaittet, rue du Jardinet, 1.

